

HONORÉ
DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXXV

Argow le Pirate
(Annette et le Criminel)

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le
Cercle du Bibliophile

Les illustrations de « Argow le Pirate »
sont de Lampsonius.
Elles sont extraites de l'édition
des « Œuvres de Jeunesse illustrées » de Balzac
par Marescq & Cie, éditeurs, Paris, 1855

Argow le Pirate
(Annette et le Criminel)

Préface

Bien que la trace de Saint-Aubin soit difficile à suivre entre 1823 et 1824, on a quelques raisons de penser que ses talents commencent à être appréciés par les marchands de littérature in-12. Ce n'est pas la gloire in-8, nous restons comme en marge, ou au-dessous, de la « grande littérature ». Aux classiques consacrés, à quelques novateurs encore aveuglés de mythologie féodale, à d'habiles faussaires comme Lemercier, en coquetterie avec le genre moderne, ou Casimir Delavigne, qui coule une voix nouvelle dans des formes surannées, le privilège de monter sur le théâtre où s'affrontent déjà bruyamment les deux écoles. A eux la publicité tapageuse des journaux, les conversations des salons, les éditions luxueuses. Saint-Aubin se contentera de rédiger lui-même l'éloge de son œuvre pour le feuilleton des quotidiens ou les comptes rendus de la petite presse libérale. On lit pourtant Saint-Aubin. Rien n'est plus mal connu que le public du roman dit populaire, mais la constante progression des recettes de Balzac prouve qu'en deux ans le coauteur de L'Héritière, *qui avait dû partager avec Lepoitevin huit cents francs plus ou moins symboliques, a acquis une sorte d'audience, et que ses « opérations de littérature marchande », comme il dit dans la préface du* Vicaire, *sont en bonne voie. C'est ainsi que, le 16 décembre 1823, Buissot, libraire établi rue Pastourelle N° 3, au Marais, offre à Saint-Aubin mille francs de la « première édition d'un roman de sa composition, ayant pour titre* Annette et le Criminel, *faisant suite au* Vicaire des

Ardennes, *roman de M. Balzac [sic]* * ». *Mille francs que Buissot paiera comptant à la remise du manuscrit.*

L'auteur devant rentrer dans ses droits aussitôt la première édition épuisée, le tirage étant limité à mille exemplaires, et les quatre petits volumes in-12 vendus dix francs, Saint-Aubin touchait donc d'avance *dix pour cent du prix net en librairie. Ces conditions seraient encore enviées aujourd'hui par de jeunes écrivains (et par quelques moins jeunes); elles sont meilleures que celles du traité pour* La Physiologie du Mariage, *et la première édition de* La Peau de Chagrin *ne sera pas payée davantage.*

Après l'énorme labeur de 1822, Saint-Aubin semble avoir quelque peu ralenti son rythme; 1823 est une année de transition, qui voit décliner le romancier et naître le journaliste. Entre la seconde version de La Dernière Fée *et les débuts anonymes de Balzac au* Feuilleton littéraire, *dans les premiers mois de 1824, il y a place cependant pour un roman, celui que nous publions, et pour quelques ébauches dont l'étude est particulièrement riche d'enseignements. Confiant la publicité de sa* Dernière Fée, *qui ne se vend pas, à son ami Sautelet, Honoré surmené se met au vert... Il passera juillet et août à Vouvray, en Touraine, chez M. de Savary, modèle présumé du père Grandet***. *Quelques escapades à Tours, à Saché, à Saint-Lazare, vieille ferme appartenant aux Balzac, ne le détourneront pas de la composition d'*Annette et le Criminel.

*La plus grande partie de cette œuvre, plus connue sous le titre d'*Argow le Pirate, *que lui donnera l'édition Souverain, paraît en effet avoir été conçue, sinon exécutée, à Vouvray. Mais, à en juger par le plan sommaire du tome IV, qui nous a été conservé****, *et qui correspond fort mal au contenu du quatrième volume de l'édition originale, il s'en fallait sans doute de beaucoup que le manuscrit que*

* *Correspondance*, tome I, page 229.

** Sur ce personnage, voir la préface de Pierre Castex à *Eugénie Grandet* (Garnier, 1965).

*** Publié par Pierre Barbéris, dans *Aux Sources de Balzac*, Les Bibliophiles de l'Originale, 1965, pages 247-248.

*Balzac rapporta à Paris fût au point. Quand, le 26 octobre 1823, l'imprimeur Cardon, à Troyes, fait sa déclaration**, *il est sans doute en possession du début du texte; le traité avec Buissot ne sera pourtant signé qu'à la mi-décembre, et les clauses alambiquées relatives au manuscrit — Buissot a tout le manuscrit... mais l'auteur sera payé quand il le lui remettra — donnent clairement à entendre que Saint-Aubin, à son habitude, tarde à livrer la fin. Aussi faut-il attendre jusqu'à la mi-avril la publication du roman.*

Annette et le Criminel *est présenté comme la* Suite du Vicaire des Ardennes, *par M. Horace de Saint-Aubin, dont on précise encore, tellement on y tient, qu'il est l'« auteur du* Vicaire des Ardennes ». *Il est vrai que* Le Vicaire *se terminait par une* Note de l'Editeur *qui annonçait précisément une suite, mais en trois volumes in-12; elle devait s'intituler* Le Criminel *et paraître en décembre 1822. Ce* Criminel *n'était pas moins chimérique que* Le Dernier Béringheld, *dont on promettait les aventures aux lecteurs du* Centenaire, *et rien ne dit que Saint-Aubin ait eu vraiment l'intention de l'écrire à cette date. Mais la saisie du* Vicaire *par l'autorité dut exciter la curiosité et attirer l'attention sur les productions du bachelier, absorbées régulièrement, et jusque-là sans gloire, par la clientèle des cabinets de lecture. Cet argument de vente n'échappa sans doute pas à l'éditeur d'*Annette; *qui sait même si le petit scandale du* Vicaire *n'avait pas été aussitôt exploité à des fins commerciales; dans sa préface à* Annette, *Saint-Aubin ne déplore la perte que de la moitié de l'édition. L'autre avait-elle été « enlevée » en quelques jours, ou ce « petit succès qui me mettait à l'aise » n'était-il pas un effet de la saisie dû à un tirage clandestin? On notera en tout cas avec quelle lourde insistance l'écrivain et l'éditeur renvoient à ce roman prétendument passé au pilon, et l'on s'étonnera que, dans la liste des* Œuvres complètes *de Saint-Aubin qui accompagne le premier volume d'*Annette et le Criminel, Le Vicaire des Ardennes *soit men-*

* *Aux Sources*, page XXIII.

*tionné parmi les livres en vente chez le libraire Buissot**.

A qui l'eût accusé de spéculer sur le scandale, Saint-Aubin avait de quoi répondre: plus de prêtres mariés ou coupables, plus de quiproquos incestueux, il avait même remis le terrible Argow dans le droit chemin de l'amour et de la foi. Ce brigand qui finissait dans la dévotion devait faire sourire les amis libéraux de Balzac; l'auteur s'efforça de prévenir leurs attaques dans une préface qu'on lira ci-après. Qu'on ne le soupçonne pas de palinodie! Certes, le lion devient mouton, mais c'est le roman qui l'exige; quant à lui, Saint-Aubin, il n'est pas devenu ministériel pour si peu, et s'il est vrai qu'il est sensible à la mansuétude des juges qui ont condamné Le Vicaire *en épargnant le pauvre bachelier,* Annette et le Criminel *n'est pas un acte de contrition.*

On pouvait s'y tromper. On s'y trompa. Le Feuilleton littéraire, *petite feuille libérale à laquelle Balzac collaborait activement, ne manqua pas de brocarder les capucinades de Saint-Aubin. Les belles pages d'aventures ou de terreur, destinées à faire passer l'histoire d'amour édifiante, ne trouvèrent pas davantage grâce auprès des censeurs du* Feuilleton, *tout imbus de leurs conceptions classiques, et le bachelier se vit sévèrement rappeler à l'ordre par ses amis, au nom du bon sens et du bon goût national: « Le goût français repousse tous ces détails de cachots et de jugements à mort auxquels vous semblez vous complaire; l'apparition des bourreaux, qui charme les Anglais, ne nous inspire que de l'horreur. »***

*Cette analyse consciencieuse tranchait sur les articles de complaisance publiés par d'autres petits journaux libéraux soudoyés pour la circonstance. Saint-Aubin était démasqué par des gens qui le connaissaient bien — mais que nous connaissons mal — et à qui les précautions oratoires de la préface d'*Annette *n'en firent pas accroire.*

* Il est vrai que la même liste donne comme en vente *Wann-Chlore ou la Prédestination*, quatre volumes in-12 dont on sait pertinemment qu'ils n'étaient pas imprimés à cette date.

** Le *Feuilleton littéraire*, 12 mai 1824.

La vérité, en effet, c'est que Balzac étouffe dans son carcan, qu'il cherche à en sortir, et que, malgré lui sans doute, Annette *illustre à merveille la crise morale dans laquelle il se débat. Cette crise, il est nécessaire de l'esquisser en quelques mots.*

Endetté, déjà, refusant l'aide de sa famille, menacé par mainte servitude, sa seule tentative d'évasion, la seconde édition de La Dernière Fée, *s'est soldée par un échec. Peut-être fréquente-t-il les théâtres, peut-être en rend-il compte dans un journal libéral, on ne le sait au juste. Mais on sait aujourd'hui que le collaborateur du* Feuilleton littéraire *joue la comédie à ses amis, que l'esthétique austère et vieillotte prônée par les libéraux n'est pas plus la sienne que la politique réactionnaire du premier romantisme. On sait que le bachelier voudrait briser le cercle vicieux de la « littérature marchande », et qu'il poursuit en secret des essais poétiques ou romanesques à la gloire de la muse romantique en même temps qu'il sert au* Feuilleton *sous l'étendard des classiques.*

Nous avons rappelé la place que tient alors dans sa vie le médiocre et touchant Thomassy. Ce jeune avocat, auteur d'un opuscule sur la loi salique et d'une enquête sur les répercussions de la mort de Napoléon, professe des opinions diamétralement opposées à celles du groupe Raisson, auquel Balzac commence à se mêler. Monarchiste avec discernement, fervent catholique, il adresse au romancier des lettres pleines d'une affection sentencieuse, et qui constituent une de nos seules sources d'information pour les années 1823 et 1824. Las d'être à la merci des libraires et de partager le sort des talents mercenaires recrutés par les petits journaux, Balzac, sous l'influence de Thomassy, revient aux aspirations de son adolescence. Mal conseillé par son ami, il songe à une nouvelle tragédie, malgré l'échec cuisant de Cromwell. *Bien plus, il se risque à composer un* Traité de la Prière*.

* Il a été publié par Philippe Bertault (Boivin, 1942) et réédité par M. Bardèche dans son édition du Club de l'Honnête Homme (tome XXV); c'est à cette dernière édition que nous nous référons.

Thomassy suivait d'un œil méfiant les expériences religieuses d'Honoré, auxquelles il l'avait d'ailleurs encouragé, et qu'il lui reprochait maintenant, Dieu sait pourquoi, de faire sous l'empire des sens. Sans mettre en doute la sincérité de Balzac, force est d'admettre que son Traité de la Prière *résultait d'abord d'une analyse historique — la prière est un « besoin du siècle », comme diront aussi les buchéziens — et que, sur le plan personnel, le souci de dépasser le classicisme voltairien, que les rescapés du XVIIIe siècle opposaient alors à la nouvelle école, n'y était peut-être pas étranger. Mais, dans cette œuvre bizarre, l'abbé Bertault, son premier éditeur, voit aussi la marque d'une authentique crise religieuse, catalysée par des lectures martinistes. Ainsi, quand, au début de 1824, Saint-Aubin accepte d'écrire sous le voile de l'anonymat un pamphlet pour la restauration du droit d'aînesse (février) et une* Histoire impartiale des Jésuites *(avril), il y a fort à parier pour que ces œuvres, violemment « réactionnaires », ne soient pas de purs travaux de commande exécutés par un jeune libéral impécunieux, mais qu'elles reflètent, à l'insu de ses amis libéraux, une certaine connivence de l'auteur du* Traité de la Prière *avec ces sujets de circonstance.*

Il n'est pas question, dans les lettres échangées par Balzac et Thomassy, de l'ébauche de Falthurne, *seconde du nom, désignée sous le titre de* Falthurne-Séraphîta* *parce qu'elle constitue le point de départ du grand roman mystique. Pour être d'opinions libérales et quelque peu républicaines, Mme de Berny aimait avec un emportement tout romantique, comme l'attestent quelques lettres d'amour délirantes écrites de sa main. C'est dans les pages mystiques et passionnées de* Falthurne, *qui devaient lui être dédiées***, que le jeune écrivain semble avoir fait l'essai d'un langage à la hauteur de ce qu'il éprouvait lui-même. Enfin, on ne doutera plus de la profonde insatisfaction du poulain des Hubert et des Pollet quand on saura que, malgré les preuves les plus cinglantes de son manque de dons, en 1823, il n'a toujours pas renoncé à la poésie. Lorsque, en été, il se rend à Vouvray, c'est avec l'intention bien arrêtée d'y écrire un chef-d'œuvre, dont il tient le titre,* Foedora, *et le sujet: une jeune étrangère découvre avec horreur que l'homme qu'elle aime est le bourreau. Dans le brouillon de cet infaisable poème* seront retrouvées quelques bribes, les seules, du manuscrit d'*Annette et le Criminel.

Traité de la Prière, Falthurne, Foedora, *le Saint-Aubin de 1823 joue en secret les mystiques, les romantiques et les poètes. Mais il faut vivre, et pour vivre, il faut vendre. Que vendrait-il, Saint-Aubin, si ce n'est un roman in-12, pourvu qu'il ne ressemble pas à cette coûteuse* Dernière Fée *qui a englouti ses économies et que Bobée garde en magasin!*

Que son nouveau livre ait dû satisfaire à ces exigences triviales, il serait difficile de le contester. Et pourtant, de même que la découverte de l'amour s'était inscrite en filigrane dans Le Vicaire des Ardennes *ou dans* La Dernière Fée, *l'inquiétude qui fermente dans les œuvres inachevées de 1823-1824 ne trouvera à s'exprimer vraiment que dans le roman publié par Buissot.*

On devine alors chez Balzac, plutôt qu'une conversion de l'âme, un renouveau de la sensibilité, qui s'annonçait d'ailleurs dans Le Vicaire; *à ce moment crucial de son apprentissage, la lecture, la relecture d'un livre qui a fasciné sa jeunesse semble avoir été déterminante. L'auteur du* Centenaire *n'avait admiré dans* Melmoth *que le chef-d'œuvre du fantastique; il y découvre maintenant un roman métaphysique. De voyante et superficielle qu'elle était dans* Le Centenaire, *la présence de Maturin devient, dans* Annette et le Criminel, *agissante et occulte, et un mystérieux transfert s'opère du personnage de Melmoth à celui d'Argow.*

* La première édition des deux *Falthurne* est celle de Pierre Castex (Corti, 1950), à laquelle nous renvoyons.

** Voir notre préface à *La Dernière Fée*.

* Publié par M. Bardèche dans son édition (tome XXV).

*Le regard du nouvel Argow, décrit avec la même intense précision que celui du Centenaire, se reconnaît aisément, ce regard « foudroyant », brillant « d'un feu terrible », empreint « d'un feu (...) violent », « empreint d'une telle force » qu'il pénètre jusqu'au cœur; ses yeux étincellent; lorsqu'il voit Annette, il les baisse, parce qu'il les sent « exprimer une flamme terrible et jeter du feu » *. Il arrive que la créature infernale de Maturin profile son ombre derrière le héros de Saint-Aubin: au clair de lune, dans la diligence, Argow ressemble à Satan; ailleurs, Vernyct lui demande en riant s'il est le diable; enfin, en écoutant l'abbé de Montivers, celui qui a vu mourir autrefois Mélanie « avec un sourire satanique » se reconnaît dans l'image du « proscrit d'Eden » **. Quelques scènes, dont la nécessité esthétique n'apparaît pas clairement chez Balzac, sont directement transposées de Maturin, comme l'intrusion du bandit au milieu des prières d'Annette ***; c'est l'épisode où Melmoth, à Madrid, observe et interpelle Isadora en prière qui donne le secret de cette page étrange ****. On pourrait ne voir là que des emprunts superficiels comparables à quelques situations romanesques dérobées par Saint-Aubin pressé à* Jean Sbogar *de Nodier ou à la préface du* Pirate *de Walter Scott *****, s'il n'existait pas entre les deux œuvres des analogies beaucoup plus troublantes.*

Balzac, en effet, a tenté de donner une forme moderne au thème poétique et métaphysique dans lequel André Breton verra l'incomparable beauté de Melmoth. *C'est pourquoi s'esquissent, dans la psychologie de ses héros de roman*

* *Annette* (première édition), respectivement tome II, page 13; tome I, page 143; tome II, pages 8, 9, 27, 95.

** *Annette* (première édition), tome I, page 119; tome II, pages 16, 137, 149.

*** *Argow*, chapitre XI.

**** *Melmoth*, chapitre XXVI. Nous renvoyons à l'édition du Club français du Livre (1954), préface d'André Breton; cette édition reproduit la traduction de Jean Cohen, celle qu'a lue Balzac.

***** *Aux Sources*, pages 249-250; Albert Prioult, *Balzac avant la « Comédie humaine »*, Courville, 1936, pages 201 et suivantes.

populaire, des partages d'enfer et de paradis. Argow le meurtrier nous est montré cédant à la tentation du Bien, mais il ne sera racheté par l'amour d'Annette que lorsque l'ange transparent, dessiné autour de ce personnage par d'innombrables métaphores, acceptera sans nostalgie de s'unir au réprouvé. Nous sommes tout près de la situation-clé de Melmoth; *l'écrivain revient alors avec un regard neuf à une page essentielle du roman anglais, qu'il avait déjà mise à contribution l'année précédente dans un dialogue de Béringheld et de Marianine et dans une lettre à Mme de Berny. C'est presque textuellement qu'il va retrouver sous sa plume, inconsciemment peut-être, la belle traduction de Jean Cohen. En nous limitant à la citation de quelques passages particulièrement significatifs, laissons dialoguer les deux œuvres *:*

Le mariage du Ciel et de l'Enfer:

> Consentiriez-vous donc à unir votre destinée à la mienne? Voudriez-vous réellement être à moi au sein du mystère et de la douleur? (...) sans connaître de repos, sans avoir de foyers, avec la marque sur le front et la malédiction sur votre nom même? [M. 416]

> *Unir sa destinée à la mienne*, Annette (...) [A. II, 177] Ah! quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, *voudra s'allier à moi* pour rester perpétuellement *au sein de la douleur, sans connaître ni la paix, ni le repos*! Elle serait sans asile, *sans foyers*, repoussée partout à cause d'un époux *qui porte sur le front une marque* éternelle de réprobation [A. II, 177-178].

L'amour d'Immalie et l'amour d'Annette:

> Je ne vous ai point aimé pour votre beauté, ni pour votre humeur gaie, ni pour votre langage tendre (...) je vous ai aimé parce que vous fûtes le premier,

* M: *Melmoth* (édition citée); A: *Annette* (première édition).

le seul lien qui unît mon cœur avec le monde (...) j'ai aimé une fois et c'est pour toujours! [M. 426]

Comme je vous aime maintenant, je vous aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre rang: *la beauté, le langage, la tendresse,* rien de cela ne me séduit. *Je vous aime, parce que vous êtes le seul être que la nature m'ait donné pour compagnon* (...) [A. II, 182-183]

Le salut par le renoncement:

– Eh bien! répondit Melmoth, recevez dans ce lieu la preuve de mon éternelle reconnaissance (...) je vous fuis pour jamais! [M. 416]

– Non, s'écria Argow, *c'est t'aimer que d'avoir le courage de te fuir*! [A. II, 186]

Ce ne sont pas là des coïncidences fortuites, il est facile de s'en convaincre. Mais le thème central de Melmoth *est si bien intégré dans la trame du roman de Saint-Aubin, que ces affinités n'ont pas été remarquées. Il est vrai que quelques dissonances pourraient s'expliquer par des résurgences mal contrôlées de Maturin, tels ces propos d'Argow incompatibles avec une réincarnation moderne de la création satanique: « Avec cet enfer ici-bas, menace-t-il en effet Annette, je vous apporte aussi l'enfer véritable: votre époux ira avec les millions de damnés pousser des cris de rage, voguera sur les feux éternels, et rien, rien ne pourra me racheter pour l'Eden céleste (...) »* * *Ces taches ne sont pas rares, mais Saint-Aubin n'en réussit pas moins pour la première fois un roman à deux niveaux, la progression d'une aventure intérieure accompagnant en profondeur les péripéties du récit.*

On comprend dès lors que l'auteur n'ait eu aucune peine à faire entrer dans Annette et le Criminel *l'essentiel de son*

* *Annette* (première édition), tome II, page 180.

Traité de la Prière*; ce qui n'était qu'un douteux exercice de piété se révèle propre à fonder la vérité d'un* personnage. *Annette, que Saint-Aubin aime à montrer en prière dans une église de Valence ou dans sa petite chambre parisienne, est une âme exaltée, portée à l'extase, et qui prend son essor dans la « prière mentale »* *. *Sa dévotion répond exactement aux préceptes du* Traité de la Prière, *et quand elle apprend qu'Argow (comme Melmoth) n'a jamais fréquenté les sacrements, cette sainte Thérèse du Marais lui vante, avec la ferveur affectée par Balzac dans une page du* Traité, *la sublime beauté du « O mon père! »* **

Peut-être l'exécution hâtive des « romans de jeunesse » a-t-elle empêché de jouer certains mécanismes d'autocensure, et permis aux thèmes secrets ou clandestins de passer en force dans ces œuvres de « littérature marchande », à l'insu de l'écrivain lui-même. Nous avons essayé de déchiffrer les confidences du Vicaire, *de* La Dernière Fée... *Le symbolisme sous-jacent d'*Annette et le Criminel, *animé par l'imitation de Maturin, n'aurait-il pas aussi pour origine quelques visions obsédantes formant le substratum de la création balzacienne à cette époque? La page de* Falthurne-Séraphîta *qu'on va lire, où se trouve condensée dans une formule imagée la substance même du roman, n'invite-t-elle pas à conclure à une source profonde unique?*

Un jour, un homme chargé de crimes et pliant sous le poids de ses forfaits, l'âme noire et le cœur farouche, fuyant le glaive de la justice humaine sans pouvoir fuir son cœur au milieu duquel sa conscience lui dressait un échafaud terrible, réussit à abandonner l'Italie et la France en proie aux flammes de la guerre (...) Un jour, une jeune fille, vierge champêtre, touchante et pure, se trouva dans

* *Annette* (première édition), tome II, pages 30, 31, 107, 130, etc.

** *Annette* (première édition), tome II, page 133; *Traité de la Prière* (édition citée), page 312.

> les champs vers l'aurore; elle cherchait son mouton chéri comme le bon pasteur: il était égaré de la veille. L'ardeur de la poursuite la conduisit vers le rocher du pécheur; elle entendit la cloche matinale et s'agenouilla sur la pierre (...) L'inconnu vint, il donna au criminel une fleur délicate qui ne lui parut pas éclose sur la terre, ni tenir ses couleurs du soleil; après en avoir senti le parfum, il osa regarder le ciel... * etc.

Rappelons enfin que Balzac travaille simultanément à Foedora *et à* Annette, *et que ces deux œuvres sont hantées par des fantasmes de décapitation qui tiennent, beaucoup plus que les thèmes du bourreau et de la condamnation à mort, une place importante dans les premières œuvres de Balzac, de* L'Héritière de Birague *aux* Chouans, *et au-delà. Ce thème de la castration (et les images qui lui sont associées), étudié en corrélation avec celui de l'inceste et de la régression infantile (le souterrain)**, jetterait des lumières nouvelles sur les sources de* La Comédie humaine. *Cette exploration prouverait sans nul doute que les romans de jeunesse offrent des voies d'accès privilégiées à certaines zones obscures de la création balzacienne.*

Comme Melmoth, *et bien qu'il soit loin d'égaler ce chef-d'œuvre, le roman de Saint-Aubin a donc un très riche arrière-fond symbolique capable de* fixer *nombre d'inspirations disparates. A la différence de son modèle, Argow se convertira; cette conversion, qui annonce clairement le thème magistralement traité par Balzac dix ans plus tard dans* Melmoth réconcilié, *trahit peut-être aussi, comme le* Traité de la Prière, *une première influence du martinisme sur son œuvre.*

Mais la grande originalité de Saint-Aubin, c'est d'avoir confié le drame occulte que nous avons brièvement évoqué à des acteurs modernes. Et quels acteurs! une petite bourgeoise dévote, Annette Gérard, décrite dans et par sa famille; cette famille éclairée par une étude de mœurs administratives qui ne serait pas déplacée dans Les Employés; *le père Gérard calqué sur Bernard-François Balzac. Au décor crépusculaire et romanesque d'une maison de campagne près de Madrid, Saint-Aubin n'hésite pas à substituer la chambre proprette d'une jeune fille en plein paradis des bourgeois du Marais, à l'angle de la vieille rue du Temple et de la rue de l'Echaudé. Le premier chagrin d'Annette, comme celui d'Eugénie Grandet, s'appelle Charles, un cousin de province recueilli par les Gérard, pauvre, rongé par la sale ambition de notre temps. Lui aussi nous sera montré dans le cadre de sa famille, à Valence*. Quant à la carrière de ce futur procureur de la République, elle commence par une coucherie d'auberge.*

Tel est le théâtre de la conversion d'Argow. Devenu M. de Durantal, millionnaire, propriétaire, amoureux et bigot, il tente de s'intégrer à cet univers. L'écrivain n'a pas l'audace de tenir cette gageure. L'ancien pirate démasqué, c'est la revanche du roman d'aventures. Certes, l'histoire d'amour s'épuisait, mais Saint-Aubin ne se laisse pas emporter par son imagination sans avoir admirablement enraciné ses extravagances dans la vérité de son récit: c'est la conspiration d'un salon de province, sujet éminemment balzacien avant la lettre, qui amènera l'arrestation d'Argow.

Dès lors, les péripéties s'enchaînent à un rythme haletant, meurtres, fuites, enlèvements, batailles... et seuls parlent les actes, comme dirait l'auteur de La Duchesse de Langeais. *Ils se renouvellent avec tant d'imprévu que les descriptions suffisent au lecteur hors d'haleine; chaque personnage, en deçà de toute psychologie, n'est plus que ce qu'il fait, le temps romanesque s'accorde à cette action zigzagante comme l'éclair — au risque d'être parfois moins*

* *Falthurne*, pages 165-166.
** Voir notre préface à *La Dernière Fée*.

* Dans les *Petites Annales de Valence* (Nº 3, septembre 1966), Gilles Costaz, qui a vainement cherché des correspondances entre le Valence réel et celui de Balzac, se demande quels motifs ont poussé l'écrivain à choisir cette ville comme site de son roman; la question reste ouverte...

*agile. Et Balzac se plaint de cet instrument qui n'obéit pas assez aux impulsions de son imagination: « En racontant les mille détails d'une telle catastrophe, on est obligé de laisser en suspens une action qui marche aussi vite que le balancier d'une pendule... » Qu'il renonce aux enterrements au clair de lune, aux cavernes, aux reconnaissances providentielles, qu'il jette enfin la défroque d'Horace de Saint-Aubin, l'auteur d'*Annette et le Criminel *est déjà le grand romancier des* Chouans.

Tout n'est pas encore parfaitement en place dans Argow le Pirate, *mais les éléments du génie balzacien, rassemblés pêle-mêle, tendent à s'organiser. La province se dresse en face de Paris; d'Aulnay à Durantal, du* Vicaire des Ardennes à Annette et le Criminel, *les mêmes personnages – personnages reparaissants – poussés par la soif de l'or et les mécanismes de la société bourgeoise, trompent, mentent, volent, héritent, s'élèvent. Marguerite a fait fructifier à sa manière les économies du curé Gausse: elle a épousé le maître d'école Lesecq; Lesecq est devenu juge de paix, puis maire, métamorphosé en De Secq. Les millions de ses victimes en poche, Argow, première incarnation de Vautrin, soupire après le mariage, le bonheur, la bonne conscience; qu'il soit vraiment né à Durantal, qu'il se convertisse, qu'il se repente et soit enfin condamné par une société qui ne vaut pas mieux que lui, peut-être tout cela n'est-il que « défaillance du réalisme balzacien », pour reprendre l'heureuse expression d'un critique. Ce que le romancier entrevoit déjà, c'est qu'un pirate et un assassin se confond aisément avec un paisible propriétaire. Aucune bande de brigands ne désolait Valence à l'époque où est situé le récit*; habillez-les en Vautrin, en Gobseck, en Taillefer, en de Trailles, Paris tendra les bras à ces aventuriers. C'est ainsi que l'homme selon Balzac apparaît déjà dans sa perspective et sa profondeur, et le réalisme balzacien dans son ambiguïté.*

ROLAND CHOLLET

* Voir l'article cité à la note précédente.

Argow le Pirate
(Annette et le Criminel)

Annette et le Criminel ou Suite du *Vicaire des Ardennes*, par M. Horace de Saint-Aubin, fut publié pour la première fois par Buissot, en avril 1824 (4 vol. in-12).

Ce roman fut repris par l'édition Souverain (imprimée à partir de 1836) sous le titre d'*Argow le Pirate*, qui lui est resté.

PRÉFACE DE BALZAC

Mes chers lecteurs, dans la préface du *Vicaire des Ardennes*, je vous avais sollicités de protéger mes petites opérations de littérature marchande; mais, hélas! malgré votre bienveillance, une rafale, un coup de *mistral*, a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyait avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour, comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du *Vicaire des Ardennes*, la justice est venue le saisir au moment où il obtenait quelque petit succès qui me mettait à l'aise: mon pauvre libraire a crié, et peu s'en est fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étais souvenu que la pauvre *gent* des auteurs ressemble à *Cassandre*, que l'on trompe toujours. Hélas! la moitié, la plus belle moitié de l'édition du *Vicaire* a été anéantie sous le pilon qui a broyé l'*Histoire philosophique des Indes* et l'*Emile*; cette pensée m'a consolé; car, puisque mon ouvrage était criminel, il n'y a rien à regretter, et je n'ai plus qu'à me féliciter de la ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monuments; d'autant plus, qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon cœur de mes juges qui ont eu pitié du pauvre bachelier; ils ont rogné les ongles de la déesse quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande reconnaissance. N'allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d'après ce sincère éloge de la magistrature; d'abord mon éloge ne vaudrait rien pour ces messieurs, car, de commande, il y en a tant

qu'on en veut; au lieu qu'être remercié de cœur par un auteur saisi, c'est chose rare: on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame Justice.

Aussi est-ce sur ce sujet que roulera ma préface, car je n'ai qu'elle pour parler de moi (et Dieu sait comme j'aime à en parler, puisque je suis à peu près seul de mon bord): en effet, il y a longtemps que j'ai annoncé cette suite du *Vicaire des Ardennes*; et alors, plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de me demander comment il pouvait y avoir une suite à un ouvrage à la fin duquel presque tous les personnages se mouraient; à cela, je leur répondais, quand j'étais entrepris par mes hypocondres, que cela ne les regardait pas encore; et, quand j'étais de bonne humeur, je leur disais en riant que mon ouvrage n'en serait que plus curieux pour les âmes charitables qui me font l'honneur insigne de lire successivement les vingt lignes de chaque page de mes œuvres *demi-romantiques*; car un honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles.

Mais en vous offrant cette suite curieuse autant que véridique, j'ai quelques précautions oratoires à prendre.

D'abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute (car un ciron en a), pourraient prétendre que j'ai changé d'opinion et que la saisie a opéré une salutaire réforme dans ma tête, et ils s'en iront disant: « Ah! n'ayez peur qu'il ne fronde quelque chose! ah! il ne raillera plus rien; il a reçu sur les doigts; il n'y aura plus rien d'intéressant dans ce qu'il écrira: adieu ce qu'il nous a promis! » Oh! messieurs, je vous prie de ne pas les écouter; car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l'année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien servi souvent de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu'ils faisaient, se prétendaient dans leur année climatérique, je vous jure que je n'en continuerai pas moins mon chemin comme par le passé, et, entre nous soit

dit, je crois que *Le Centenaire* et *La Dernière Fée* l'ont bien prouvé.

Cependant, vous, messieurs, qui m'avez si galamment obligé, ne pensez pas que je veuille en rien brûler la politesse à la loi sur la presse. Avant comme après ma saisie, je n'ai jamais eu l'intention d'être un brouillon ni un séditieux, et, sans être père de famille, je tiens à ce que le bon ordre ne soit troublé en rien: j'aime que la nuit les réverbères soient allumés; je n'ai jamais empêché un agent du nettoyage d'enlever les boues; je me dérange lorsque la troupe passe, et je tire mon chapeau, range ma canne quand j'aperçois un homme à la grenade bleue. D'ailleurs, un jeune bachelier qui demeure à l'Isle-Saint-Louis, rue de la Femme-sans-Tête, ne sera jamais un séditieux. Il en coûte trop cher de dire à l'Etat ce qu'on pense sur sa marche pour qu'*Horace Saint-Aubin* s'expose à publier ses opinions, comme le fit jadis *Tristram Shandy*.

Moi, quelle est ma tâche? C'est d'aller à la messe le dimanche à Saint-Louis et d'y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu'elle soit bien jolie; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 francs 75 centimes d'imposition, et de faire mes romans les plus intéressants possibles, afin d'arriver à la célébrité, et de pouvoir payer le prix d'un diplôme de licencié en droit; du reste, je n'ai nulle envie de trouver mauvais qu'on soit gouverné aristocratiquement, et de m'insurger, surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux poings. Non, non, *Horace Saint-Aubin* est *trop* sage pour se fourrer dans de telles bagarres, d'autant plus qu'on n'ira jamais le chercher pour le faire conseiller d'Etat, chose qui lui irait comme un gant, car à qui cela ne va-t-il pas? Ah! si j'étais une fois conseiller d'Etat, comme je dirais au roi, et en face encore: « Sire, faites une bonne ordonnance qui enjoigne à tout le monde de lire des romans!... » En effet, c'est un conseil machiavélique, car c'est comme la queue du chien d'Alcibiade; pendant qu'on lirait des romans, on ne s'occuperait pas de politique; alors je me garderai bien de dire cela, car ce n'est pas dans ma manière

de penser, et, dans ce propos, l'intérêt général était sacrifié à l'intérêt personnel; c'est ce qu'il ne faut jamais faire qu'en secret.

Or donc, cette préface est pour prier les personnes qui liront l'ouvrage ci-contre, de ne pas croire, d'après certains passages, que c'est une amende honorable que j'ai faite en le composant: ces passages et les sentiments que je donne à mes personnages sont nécessaires à l'intérêt du roman, comme les incidents et les aventures que l'on a trouvés condamnables dans *Le Vicaire* l'étaient à l'intérêt de ce roman en lui-même. Ma faute a été, dans la chaleur de la composition, de ne pas m'être aperçu du danger; mais, cette fois, comme les fils de mon intrigue ne sortent que d'une bonne toile, il n'y aura pas de crainte à avoir, et j'espère que le lecteur me rendra la justice de croire que je n'ai été guidé que par le désir de lui offrir un ouvrage aussi intéressant qu'il est permis à un jeune bachelier de le faire.

Autre avis non moins important; c'est que, pour concevoir l'espèce de difficulté que j'avais à surmonter, et pour bien juger de l'ouvrage, il faut absolument connaître les antécédents de la vie du principal personnage de ce tableau, et il faut pour cela avoir lu *Le Vicaire des Ardennes*; néanmoins cette production n'en est pas moins un roman tout à part, et, comme il n'est pas facile de lire un roman saisi et anéanti, j'ai jeté assez de jour sur les personnages tirés du *Vicaire des Ardennes* pour qu'il n'y ait aucune obscurité, et qu'une personne, qui me ferait l'honneur de lire cet ouvrage seul, y prît de l'intérêt et y trouvât satisfaction. J'ose dire que cet ouvrage offrira de plus le mérite d'une autre difficulté vaincue, plus grande que les lecteurs ne sauraient l'imaginer, et qui ne peut être guère appréciée que par les auteurs eux-mêmes.

En général, l'on ne se tire d'affaire dans la composition d'un roman que par la multitude des personnages et la variété des situations, et l'on n'a pas beaucoup d'exemples de romans à deux ou trois personnages restreints à une seule situation.

Dans ce genre, *William Caleb*, le chef-d'œuvre du célèbre Godwin, est, de notre époque, le seul ouvrage que l'on connaisse, et l'intérêt en est prodigieux. Le roman d'*Annette* ne contient, de même que dans *William*, que deux personnages marquants, et l'intérêt m'en a semblé assez fort, surtout au quatrième volume; mais j'en dis peut-être plus que la modestie, qui convient à un pauvre bachelier, ne le comporte; je m'arrête donc...

Alors je n'ai plus qu'à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s'est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue; et en effet, quand on n'a bu au vase des sciences que dans le collège de Beaumont-sur-Oise, et que l'on y a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillants succès; mais le hasard est une si belle chose, que l'on peut bien un matin jeter son bonnet en l'air, faire craquer ses doigts, et se croire du talent tout comme un autre; on en est quitte pour faire comme le bonnet, c'est-à-dire par retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes de faire de bonnes vendanges; à ceux qui ont des métairies, de bonnes moissons; aux notaires, des successions; aux avoués, des ventes; aux vicaires, des curés; aux cures, des évêchés; aux évêques, des chapeaux; aux cardinaux, le ciel; à chacun, ce qu'il désire; aux boiteux, de belles béquilles; aux sourds, des cornets; aux aveugles, d'y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que du bien à tout le monde, j'espère que personne ne me voudra du mal, et que mon roman aura du succès, sinon... hé bien... j'en ferai un autre, qu'est-ce que je risque? ce n'est jamais que quelques sous d'encre, de plume, de papier et de cervelle qu'il m'en coûte; et encore, si mon roman ne se vend pas comme chose gentille, il se débitera comme opium; ainsi j'y vois bien des chances de succès, surtout après avoir imploré tout le monde; mais, si quelqu'un trouvait qu'il y a peu de dignité à cela, prenez que je n'ai rien dit, ce sera tout un.

Cela étant, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Madame ou Mademoiselle, votre très-humble serviteur, présentant mon salut à Monsieur, mon hommage à la Dame et

quelque gracieuseté à la Demoiselle, pourvu qu'elle ait trente ans au moins, quarante ans passe encore; mais davantage, oh! cette gracieuseté se tournerait en un profond respect.

H. Saint-Aubin

CHAPITRE PREMIER

MONSIEUR Luc-Joachim Gérard entra en qualité de sous-chef dans l'administration des droits réunis aussitôt que cette branche du service des contributions fut organisée, et on aura sur-le-champ une idée fort claire du caractère de M. Gérard, si nous disons qu'en 1816 il était encore sous-chef dans la même administration.

Alors il comptait vingt-neuf ans consécutifs de service qu'aucun chef de bureau des pensions n'aurait pu lui disputer, car M. Gérard avait toujours eu le soin de tenir ses certificats en règle, et aucune administration ne possédait d'employé aussi exact et aussi minutieux.

Depuis l'an III de la République, M. Gérard avait adopté un costume dont il ne s'était jamais départi, et tous les matins, à neuf heures trois quarts, les habitants de la vieille rue du Temple voyaient passer l'honnête sous-chef, marchant du même pas, portant un chapeau *à la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit de couleur marron arrangés avec une telle symétrie que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dépassaient l'un l'autre, et l'on ne reconnaissait les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier au bout de laquelle la clef de la montre avait pour accompagnement un petit coquillage blanc tacheté de brun.

Dans les premiers temps de son union légitime avec mademoiselle Jacqueline Servigné, cette dernière mettait chaque matin la tête à la croisée, et suivait des yeux *son Gérard* jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue; mais cette

attention conjugale était tombée en désuétude au temps dont nous avons à parler, et si quelqu'un regardait alors par la croisée, ce ne pouvait être qu'Annette Gérard, la fille unique, l'enfant chérie de ce chaste couple qui, depuis vingt ans, cheminait dans l'étroit sentier de la vertu sans jamais nuire à personne, et sans chercher à couper à droite et à gauche les branches de ses voisins pour se faire un fagot d'hiver: cette famille était la crème des bonnes gens du quartier et la fleur de la bonhomie; de plus, M. Gérard était le plus ancien locataire de la maison qu'il habitait, et dont il était le pilier protecteur.

Arrivé à son bureau, M. Gérard, depuis un temps immémorial, mettait son habit marron dans une armoire, et prenait le dernier habit marron auquel il avait accordé les invalides, en le consacrant au service du bureau. Là il était au centre de son existence, car il avait fini par se faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l'or de la séduction, l'espoir d'avancer, ne lui auraient pas fait donner injustement le pas à un dossier sur un autre. Il avait l'amour de son état, et ses papiers, ses cartons étaient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté qui sentait l'*artiste* bureaucrate.

Satisfait d'exercer son empire par des circulaires sur les tabacs et par les commissions dont il chargeait ses garçons de bureau, il n'avait point d'ambition, ne comprenait pas ce que c'était qu'une intrigue, et, durant tout le temps qu'il siégea sur son fauteuil en bois de chêne peint en acajou, couvert d'un maroquin qu'il avait vu de couleur verte, et à clous dorés, il n'eut jamais d'ennemis, crut à l'amitié de quelques-unes de ses connaissances, et servit toujours d'autel conciliatoire aux partis divers, pour lesquels il était comme une borne placée au milieu de l'arène qu'on se partageait.

Sa figure exprimait tout son caractère: deux grands yeux bleus bien ronds, un visage aussi rond que ses yeux, le front sans aucune saillie, le nez gros par le bout et nul à sa racine, les lèvres épaisses et aptes à garder longtemps la même expression, qui tenait le milieu entre un rire complaisant et une grimace de bonté un peu niaise; enfin, ses cheveux étaient toujours collés contre les tempes et formaient deux boucles éternelles au-dessus de son front.

Il ne connut jamais la folle dépense de déjeuner à son bureau: du moment qu'il eut sa place, il accoutuma son estomac à aller de neuf heures à quatre heures sans rien prendre, et, pendant que les employés déjeunaient, il lisait le journal.

Ce fut en 1817, après avoir déposé le *Journal des Débats* sur le bureau du chef, qu'il trouva une lettre venant des bureaux du personnel. Le pauvre homme avait alors trente ans de service: il ouvrit la lettre fatale, et, après l'avoir lue, il lui prit un éblouissement comme à un homme qui voit un précipice. Dans cette lettre il se trouvait l'objet de l'attention spéciale de M. le directeur général des contributions indirectes, qui lui donnait le conseil de demander sa retraite, attendu que sa présence à l'administration devenait inutile et même impossible, en ce que son fauteuil n'était pas assez large pour le contenir lui et M. de la Barbeautière, ancien receveur des droits du grenier à sel de Brives-la-Gaillarde.

Quel coup de foudre!... A peine le père Gérard eut-il annoncé ce qui lui arrivait, que tous les employés du bureau accoururent et chacun, l'entourant, s'écria:

— Pauvre père Gérard!...

L'ex-sous-chef, en voyant les marques de l'intérêt qu'on lui témoignait, fut attendri et serra la main de ses employés. Tous faisaient une véritable perte, car, nul doute que M. de la Barbeautière ne serait pas aussi indulgent que son prédécesseur et ne fermerait pas les yeux, comme le bon Gérard, sur bien des petites inexactitudes. En effet, si quelque jeune homme arrivait à midi, ou restait quelques jours sans venir: « Il faut que jeunesse s'amuse!... » disait Gérard au chef. Si quelque surnuméraire pliait sous la besogne, le sous-chef l'aidait de sa longue expérience.

Aussi chacun lui promit de s'occuper avec activité du réglement de sa pension et lui tint parole. Pour le pauvre bonhomme, il était étendu sans force devant son bureau,

n'osant regarder ses cartons et ses papiers, et gémissant sur sa vie future et sur un coup aussi imprévu. M. Gérard croyait ne pouvoir point cesser d'être sous-chef, comme un mourant croit qu'il doit toujours vivre.

Vers quatre heures, après avoir bien réfléchi à tout le vide qu'il allait trouver dans l'existence, après avoir songé à la réduction que cette retraite opérerait dans ses dépenses, après avoir calculé de quelle manière il apprendrait cette nouvelle à madame Gérard et à sa chère Annette, un furet de surnuméraire, qui s'était glissé au personnel, vint lui apprendre qu'on lui accordait une indemnité préliminaire de six mois de traitement. Cette nouvelle jetait quelque baume sur la plaie, et le père Gérard faisait déjà l'emploi de cette somme, en la consacrant au voyage que sa femme méditait depuis vingt ans, voyage tant de fois désiré et tant de fois remis, lorsque tout à coup un coup terrible fut porté au père Gérard: la porte s'ouvre, et un monsieur d'une quarantaine d'années, au visage sec, un peu have, habillé tout en noir, ayant une queue disposée en crapaud et des cheveux bien poudrés, entra et s'annonça pour être M. de la Barbeautière. A cet aspect et en comparant la maigreur de son successeur à l'honnête rotondité qui emplissait son pantalon brun, M. Gérard jeta un regard de compassion sur ses papiers et sur ses cartons, que son successeur avait l'air d'avaler d'une seule bouchée, et, lui montrant le fauteuil, il n'eut que la force de lui dire:

– Monsieur, voilà...

Et il n'acheva pas, implorant par un regard le secours du chef de bureau. Ce dernier installa la Barbeautière; et Gérard, après avoir salué tout le monde, se retira le cœur navré, avec la ferme croyance que tout irait à mal aux droits réunis, et que l'on mettrait toutes les administrations de France à feu et à sang en les livrant à des inconnus.

Ce fut ainsi qu'il chemina à travers les rues de Braque, du Chaume et des Quatre-Fils, vers le second étage du numéro 131 de la vieille rue du Temple, où l'on n'était guère prévenu de la fatale nouvelle. L'appartement était

composé d'une antichambre modeste, d'un salon à deux croisées, à la suite duquel était la chambre conjugale avec son cabinet, car l'appartement d'Annette se trouvait séparé par l'antichambre, et elle couchait dans une jolie pièce parallèle au salon: la cuisine était au-dessus, et, en regard de la cuisine, il y avait un autre logement occupé par M. Charles Servigné, neveu de madame Gérard et cousin d'Annette.

Ce jeune homme, âgé de vingt-sept ans, était fils d'un commissaire de police de Paris: il avait fini son droit, comptait parvenir, et brûlait d'être l'époux d'Annette; aussi était-il presque toujours chez M. Gérard, qui le voyait avec plaisir. M. Charles avait été grandement obligé par la famille Gérard pendant le temps qu'il faisait ses études et son droit à Paris: c'était une chose toute simple, puisqu'il était leur parent; néanmoins, si l'on réfléchit à la modicité de la fortune de M. et madame Gérard, on conviendra que ce n'est pas une chose ordinaire que d'avoir pendant huit ans un jeune homme presque tous les jours à sa table, et de l'aider en mainte et mainte occasion.

Charles était de Valence, patrie de sa tante, madame Gérard. Son père mourut de bonne heure à Paris, et sa mère, trop pauvre pour vivre dans la capitale, s'en retourna à Valence avec une fille, en laissant Charles aux soins de sa tante. Madame Gérard le mit au lycée en payant souvent les quartiers de sa pension, car madame veuve Servigné n'était pas assez riche pour en faire les frais à elle seule. Elle se saignait bien pour envoyer quelques petites sommes insuffisantes, mais les bons Gérard achevaient le reste pour procurer une belle éducation à leur neveu. Charles fut donc élevé avec Annette, et dès leur enfance ils eurent l'un pour l'autre beaucoup d'amitié: cette amitié fut, du côté d'Annette, la tendresse d'une sœur pour son frère, et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé, de manière qu'à l'âge de dix-huit ans Annette pouvait bien se croire de l'amour pour Charles, et Charles pour Annette. Quand Charles sortait jadis du collège, Annette et la domestique allaient souvent le chercher; elle avait été la confidente de

ses chagrins et sa protectrice auprès de son oncle et de sa tante.

Charles, ayant compris de bonne heure l'ordre social, avait vu qu'il n'y aurait jamais de ressources pour lui que dans la science et dans l'intrigue: aussi avait-il fait d'excellentes études. Le hasard le servit fort bien: il possédait un bel organe, une figure assez heureuse, mais où un observateur aurait remarqué peu de franchise, beaucoup d'ambition, et les plus heureuses dispositions pour sa profession d'avocat; une langue dorée, une manière insidieuse et complaisante d'envisager les principes, une logique serrée, mais prompte à tout justifier, le travail facile, la conception vive, enfin un de ces caractères dont on ne peut comparer la souplesse qu'à celle de l'eau qui se glisse dans toutes les sinuosités d'un rocher en en prenant les formes, également propre à couler sur un sable fin et à menacer de son écume les abords d'une montagne, à ravager une prairie comme à la féconder.

En ce moment ils étaient réunis tous les trois et attendaient M. Gérard pour dîner. Madame Gérard, femme d'une cinquantaine d'années, respectable, et n'ayant pour tous défauts que ces petits travers par lesquels nous devons tous payer notre tribut à l'imperfection humaine, était vêtue dans son genre comme son mari dans le sien: un bonnet de tulle brodé, orné de fleurs artificielles, lui enveloppait la figure en se rattachant sous le menton; un faux tour, exactement frisé de même depuis dix ans, cachait quelques rides, et une redingote à collet montant et de mérinos rouge ou bleu, composaient sa toilette. Elle était assise devant une table à ouvrage, et raccommodait, à l'aide de ses besicles, les bas de M. Gérard, tandis qu'Annette, de l'autre côté, ourlait un mouchoir à son cousin qui marchait à grands pas dans le salon, les bras croisés et parlant assez haut.

– Je vous assure, ma tante, disait-il, que mon oncle a eu grand tort de ne pas retirer de la chancellerie les pièces dont il avait appuyé sa demande pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, car il s'y trouve des certificats constatant que le citoyen Gérard a offert un cheval à la Convention et l'habillement de trois gardes d'honneur à Sa Majesté l'ex-empereur; et au moment où l'on va épurer toutes les administrations, si quelqu'un de la chancellerie trouve ces renseignements, pour peu qu'il ait quelque cousin à placer, il fera facilement passer mon oncle pour un jacobin et un bonapartiste... avec cela la pendule que voici (et il montrait la cheminée du salon) a une aigle!

– Ah! s'écria madame Gérard, cette aigle y est depuis 1781; nous avons acheté cette pendule à la vente du duc de R...

– Cela ne fait rien, ma tante; vînt-il du mobilier du roi, cela n'en est pas moins un oiseau prohibé, et, dans les circonstances où nous sommes, il faut de la prudence: un moine doit chanter plus haut que son abbé; or, quand nous avons été chez M. de Grandmaison, le chef de division, avez-vous remarqué que mademoiselle Angélique, sa fille, a fait enlever les abeilles qui entraient dans cette ruche d'acajou dont le dessus lui sert de pelote et dont l'intérieur forme une boîte?

– Ah! s'écria Annette, j'entends les pas de mon père...

Et elle courut ouvrir elle-même la porte de l'appartement.

M. Gérard entra, l'air décomposé; il porta sa canne à sa place habituelle, posa son chapeau sur le piano de sa fille, s'assit sur un fauteuil, et lorsqu'il fut ainsi installé, chacun, dans un profond silence, attendit ce qu'il allait dire, non sans une sorte de terreur, car tous ses mouvements avaient été empreints d'une douloureuse solennité. M. Gérard, trop abattu, gardait le silence.

– Qu'as-tu, mon Gérard? dit sa femme.

– Ah! qu'as-tu, mon petit père? dit Annette.

– Qu'avez-vous, mon bon oncle? s'écria Charles.

Tout cela fut prononcé en même temps, et tous trois regardèrent M. Gérard.

– Je suis destitué!... répondit-il d'une voix faible; ainsi, ma pauvre Annette, plus de leçons de piano; ainsi, ma femme, plus de voyage à Valence; ainsi, Charles, il faudra

penser à te faire un sort plus vite que je ne le comptais; et, du reste, fions-nous à la Providence, qui n'a pas laissé la veuve et l'orphelin sans secours.

– Mon père, dit Annette en embrassant M. Gérard, que rien ne soit changé; avec ma dentelle je pourrai gagner beaucoup; quant au piano, j'étudierai toute seule en me levant plus matin; quant au diplôme de mon cousin, j'ai des petites économies!... Vous aurez une retraite, eh bien! nous n'en serons que plus fixes et vous n'aurez plus à trembler pour votre place.

– Charmante enfant!... s'écria le vieillard.

– Qui est nommé à votre place, demanda le jeune homme avec une vive curiosité, le connaissez-vous?

– C'est un M. de la Barbeautière!... répondit Gérard avec un geste d'humeur.

A ce nom Charles parut étonné, mais personne ne s'en aperçut.

– Notre voyage à Valence sera donc encore remis? dit madame Gérard en regardant Annette, et nous ne pourrons pas revoir mon pays.

– Nous examinerons cette affaire-là quand ma pension sera réglée, répondit M. Gérard.

Dès ce moment l'ex-sous-chef prit une manière de vivre qui combla à peu près le vide opéré par son défaut d'occupation. Le lendemain de sa destitution, il se leva encore à la même heure, s'habilla et partit pour son bureau; ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il se rappela qu'il n'était plus employé: il aurait volontiers offert de travailler gratis, mais Charles Servigné lui trouva des occupations qui le ravirent de joie.

En effet, dès lors le père Gérard ajouta à son costume un parapluie, et il s'en allait tous les matins aux audiences pour écouter plaider: il devint tellement assidu et si connu, que, souvent, dans les affaires importantes, les concierges lui gardaient sa place. De l'audience, il se rendait aux cours publics et écoutait les professeurs; il entendait quelquefois plusieurs cours de chimie; il éprouvait une véritable satisfaction à voir M. G... discuter sur la valeur de tel mot grec,

et M. A... sur tel mot français; il courait, comme au feu, à toutes les expositions gratuites de tableaux et d'objets d'art; il ne manquait jamais les cérémonies publiques, l'ouverture des chambres, les séances; et lorsque tout cela lui faisait défaut, il allait observer dans les ventes comment les marchands poussent ce que les bourgeois veulent acheter, et comment ils s'entendent entre eux: il revoyait vingt fois les tableaux du Musée, les animaux empaillés du Muséum, les travaux publics, la parade à midi au château, et il disposait sa journée pour toutes ces choses-là comme un homme d'affaires pour ses rendez-vous.

Ainsi, s'il rencontrait un ami, il s'empressait de le quitter en lui disant: « Il faut que je sois à midi au Collège de France et à trois heures au Palais »; ou bien, si on le voyait faire faction à l'un des guichets des Tuileries, il répondait: « J'attends la sortie de tel et tel prince. »

Mais le comble de sa joie était lorsqu'il y avait aux Champs-Elysées quelque belle partie de boule: il suivait les joueurs et les boules avec une ardeur sans égale, et cependant une aventure fâcheuse le priva de ce spectacle. En effet, un jour qu'il était en sueur pour avoir couru avec deux joueurs intrépides, il se trouva que le jeu avait été si animé que toute la galerie ambulante avait fini par déserter: le père Gérard vint seul contre Marbeuf avec les deux virtuoses; un coup difficile à décider survint, et les deux joueurs, s'en rapportant à l'avis du père Gérard, il arriva qu'il fut obligé d'avouer qu'il ne savait pas le jeu, de manière qu'il n'osa pas retourner au carré du jeu de boules.

Pendant qu'il s'amusait ainsi, on régla sa pension d'une manière avantageuse, si bien qu'avec son indemnité, les arrérages de sa pension, les économies de sa femme, celles de sa fille, et l'emploi de son capital, il se trouva posséder, sa pension comprise, presque autant de revenu que lorsqu'il avait sa place. Alors il renonça à aller avec sa femme à Valence, et il fut convenu qu'elle irait avec Charles et Annette aux vacances prochaines, si, d'ici là, on économisait assez pour fournir aux dépenses d'un voyage d'un si long

cours, pour lequel madame Gérard s'apprêtait, comme s'il se fût agi de passer l'équateur. Le père Gérard, qui n'était jamais sorti de Paris, ne se soucia nullement de se hasarder à un tel péril à son âge, et il devait, pendant l'absence de sa femme, se mettre en pension chez une voisine pour plus d'économie.

CHAPITRE DEUXIÈME

ANNETTE, dont il a été question dans le chapitre précédent, était une jeune fille de dix-neuf ans: madame Gérard, sa mère, l'avait nourrie elle-même, parce que, dans le temps où elle accoucha d'Annette, M. Gérard s'était hasardé à lire l'*Emile* de Rousseau, dont les principes triomphaient alors. Annette fut donc toujours élevée sous l'œil de sa mère et selon les principes du philosophe genevois: ainsi elle ne fut pas emmaillottée, son corps ne fut comprimé par aucun lange, et le sang des Gérard coula, comme bon lui sembla, dans les veines d'azur qui nuançaient la peau d'Annette.

Madame Gérard, née dans le Midi, avait cette piété aveugle qui, sans raisonner, croit et pratique; elle était d'une dévotion exemplaire, et remplissait avec rigidité toutes les obligations imposées par l'Eglises; elle ne s'informait jamais de la conduite des autres, ne jugeait point sur les apparences, ne croyait qu'au bien, ne se mêlait de gouverner qui que ce fût au monde, et ne s'inquiétait que de son âme et de celle dont elle se croyait responsable devant le Seigneur.

Ainsi Annette fut élevée par un jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne, et de bonne heure elle fut accoutumée à ne jamais manquer de se rendre à la grand'messe, à vêpres, complies, etc. Son directeur avait une âme grande et une belle imagination; il était chrétien par conviction et non par état: aussi voyait-il dans les prières d'habitude autre chose que des mots: il comprenait le christianisme à la manière de Fénelon et de madame

Guyon, et l'extase profonde de ces pieux personnages, leur anéantissement devant un principe infini, formaient le fond de sa doctrine.

Cette religion fut bientôt celle d'Annette, et de bonne heure son caractère en reçut une élévation qui ne pouvait se montrer qu'aux observateurs les plus attentifs ou dans les plus grandes circonstances. Dans la vie privée et insignifiante que menait Annette, on la voyait simple, douce, attentive à plaire, bonne pour tout le monde, et plutôt fière qu'orgueilleuse.

M. de Montivers, l'abbé qui dirigea avec complaisance son éducation, lui donna une instruction de femme: il lui laissa lire tous les bons auteurs de notre littérature et les plus fameux des littératures étrangères; il lui permit d'aller au théâtre voir représenter les bonnes pièces de nos grands tragiques, et prit un véritable plaisir à instruire Annette sommairement sur tous les points, de manière qu'elle pût remplir son rôle de femme dans telle condition que le sort voulût la placer. Marchande, elle aurait été une femme active, prudente, soumise; mariée à un homme ambitieux, elle l'aurait poussé vers les grandeurs; simple bourgeoise, elle se serait conformée à sa situation médiocre.

Néanmoins, M. de Montivers ne put empêcher Annette d'être un peu superstitieuse et craintive, aimant la recherche et l'élégance plus qu'il n'est permis à un chrétien qui doit mépriser toutes les superfluités de la terre. Elle avait même un attrait, une grâce bienveillante et des manières féminines qui l'auraient fait prendre pour une jeune personne un peu coquette, si on ne l'eût connue qu'à demi.

Cependant Annette Gérard, toujours simplement vêtue, aimée de son cousin, ne cherchait pas à faire ressortir tous ses avantages comme les Parisiennes en ont l'habitude: elle n'était même pas belle, mais elle avait une de ces figures que l'on ne voit pas avec indifférence. Sa physionomie était spirituelle, et néanmoins annonçait plus d'élévation et de noblesse que d'esprit; ses traits manquaient de régularité; sa bouche était grande; mais personne ne serait resté froid en voyant son sourire, l'expression de ses yeux de feu et

la singulière beauté qui résultait de l'accord de sa chevelure noire avec un front d'une blancheur mate, blancheur que les Grecs exprimaient d'un seul mot et dont un de leurs empereurs a porté le surnom. Cette couleur rare est l'indice de la mélancolie jointe à la force, mais une force qu'il faut encore distinguer, en ce qu'elle ne se montre que par éclairs.

A l'âge où était Annette, elle ignorait elle-même son caractère et acceptait avec plaisir la vie obscure et simple que le hasard lui avait faite. Travailler à côté de sa mère, partager son temps entre l'église et ses occupations de femme, voir dans son cousin un époux sur le bras duquel elle pourrait s'appuyer, pendant toute sa vie se maintenir pure de pensée et d'action, réaliser l'idéal d'une sainte, telle était en peu de mots l'histoire de sa conduite. Elle n'avait en perspective rien de ce qu'on appelle dans le monde les plaisirs; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n'allait que rarement au spectacle, et mettait quelque scrupule à jouir de ce divertissement permis. Enfin, ne portant sa disposition à la grandeur que dans sa manière d'envisager les principes religieux, et suivant la pente de l'esprit des femmes, qui les porte souvent à l'extrême, elle avait fini, à l'époque où nous nous plaçons, par tomber dans l'exagération de la vie ascétique.

Cette grande pureté qu'elle avait dans l'âme, et dont on doit avoir rencontré plus d'un exemple parmi les jeunes filles de cette classe de la bourgeoisie, Annette la supposait dans tous les cœurs; mais aussi, par suite de cette croyance touchante, elle était portée à donner à une action simple en apparence pour tout autre une extrême importance, à juger favorablement les hommes sur un mot, sur une action, sur une pensée. Ainsi on aurait pu lui dire mille fois que son cousin Charles Servigné était comme tous les jeunes gens de Paris, courant après le plaisir, et d'autant plus que, par sa modique fortune, il lui était interdit d'y songer; que le prix de la dentelle qu'elle faisait avec tant de peine en se levant si matin, et qu'elle lui donnait, lui servait à quelques parties dont il est difficile qu'un jeune homme se prive, elle n'en aurait rien cru, il n'en serait même pas entré dans

son âme un seul soupçon contre son cousin; mais que Charles Servigné eût manifesté par quelque action que sa conduite manquait de pureté et de droiture, s'il eût été assez maladroit pour le faire apercevoir à sa cousine, Annette, après quelques avis sages, aurait été éloignée de lui par lui-même, et pour toujours, sans cesser de l'obliger.

Depuis qu'elle avait trouvé le moyen de gagner quelque argent avec sa dentelle, elle s'était fait un bonheur de n'être plus à charge à son père, elle avait pu satisfaire ses goûts sans crainte et sans reproche. Sa modeste chambre était même devenue trop élégante pour la fille d'un sous-chef: ce petit appartement donnait dans l'antichambre, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent; par conséquent, il se trouvait dans l'angle de la maison qui, par hasard, faisait le coin de la vieille rue du Temple avec la rue de l'Echaudé; de manière qu'elle avait l'une de ses croisées sur la vieille rue du Temple et l'autre sur celle de l'Echaudé; mais comme les appartements du bas étaient d'une très médiocre hauteur, ses croisées ne se trouvaient pas à plus de vingt pieds du sol des deux rues, si bien qu'un homme monté sur une voiture aurait pu atteindre son balcon.

Ces détails sont nécessaires pour l'intelligence des faits qui vont suivre. Or, ce petit appartement d'Annette était tenu avec une propreté d'ange; elle souffrait rarement qu'on y entrât, et sa mère tout au plus en obtenait la faveur. Cette pièce carrée était ornée d'un tapis bien simple, mais toujours net et comme neuf; les croisées avaient des rideaux de mousseline qu'elle avait brodés de ses mains, et que, sans faste, elle avait attachés, par des anneaux, à un bâton doré, de manière qu'ils flottaient à grands plis: les meubles étaient de noyer, mais recouverts d'étoffes de soie blanche: tout autour de l'appartement, des jardinières étalaient le luxe des fleurs, et c'était là la plus grande dépense d'Annette: en hiver comme en été, il lui fallait des fleurs, et lorsque la nature faisait défaut, elle avait des fleurs artificielles; son lit était dérobé à tous les yeux par des rideaux doubles de mousseline, la cheminée était de marbre blanc et simplement ornée.

Depuis la destitution de son père, Annette se levait à quatre heures du matin, et jusqu'à huit heures elle travaillait à une superbe robe de dentelle dont la duchesse de N... lui avait donné le dessin. Elle espérait la vendre assez cher à la duchesse pour pouvoir payer l'impression du savant ouvrage sur lequel son cousin comptait pour obtenir une grande célébrité et marcher à la fortune, et cette robe devait payer aussi leur voyage à Valence. Sachant que le duc de N... protégeait Charles, elle espérait pouvoir lui faire parler par la duchesse, et cette recommandation, jointe aux mérites de son cousin, devait le faire avantageusement placer, au moment où l'on organisait l'ordre judiciaire, et où de grands changements allaient s'y opérer par suite des derniers événements de 1815.

Le cœur lui battait à mesure qu'elle avançait: enfin, un matin, elle courut porter à la duchesse la robe demandée, et elle en reçut un prix inespéré. Quelle joie et quel moment pour elle quand, arrivant à déjeuner à l'instant où, réunis autour de la table de famille, tous commençaient à s'inquiéter de sa course matinale! Elle entra, s'assit, et, rougissant de bonheur, elle dit à Charles:

– Charles, voici tout ce qu'il te faut; et nous, voici pour une partie des frais de notre voyage!...

Et ce peu de mots fut prononcé avec cette simplicité et cet air de satisfaction qui doublent le prix de ces sortes de demi-bienfaits que les honnêtes gens appellent des devoirs, et elle crut en tirer mille fois trop de salaire quand on lui fit raconter à quelle heure elle se levait et comment elle travaillait, et que le bon père Gérard s'étonna de n'avoir jamais rien entendu, lui qui s'éveillait si matin pour faire sa barbe et lire son journal.

Charles ne tarda pas à jouir du succès qu'il attendait, et le duc de N..., favorablement prévenu par le talent dont il avait fait preuve, lui témoigna assez d'amitié pour qu'il lui fût permis d'espérer d'être bientôt nommé à quelque emploi dans la magistrature amovible, celle qui offre le plus de chances aux ambitieux, en ce qu'elle présente plus d'occasions de servir le pouvoir. Alors il jura à Annette que

toute sa vie il se souviendrait de ce bienfait, et qu'il lui vouait une tendresse que rien ne pourrait étouffer.

– Oui, chère cousine, lui disait-il les larmes aux yeux, vous pouvez compter que je n'aurai pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et, en acquérant une honorable fortune, il vous mettra à la place où vous appellent vos talents et vos vertus.

– Ce que j'ai fait ne mérite pas tant de remercîments, et je serais malheureuse, Charles, si je devais votre amour à la reconnaissance.

Pendant cette scène, le père Gérard serrait la main de sa femme et sentait rouler quelques larmes dans ses yeux en regardant Annette.

Un mois après, madame veuve Servigné écrivit à Charles qu'elle était sur le point de marier sa sœur, à laquelle elle donnait en dot la maison de commerce de mercerie qu'elle avait été forcée d'entreprendre pour vivre à Valence, et que c'était l'occasion ou jamais de venir avec sa tante et sa cousine à Valence.

Cette fois le voyage fut irrévocablement décidé, et le père Gérard vit avec plaisir que le reste du prix de la robe de dentelle suffirait presque aux frais du voyage. On mit donc dans une bourse le présent d'Annette, et il fut décidé que le 1er juin l'on partirait pour la Provence. Annette insista longtemps pour que l'on ne partît que le 2; mais quand on la força d'en dire la raison et qu'elle avoua que c'était à cause du vendredi qui tombait le 1er juin, on se moqua d'elle, et M. Gérard l'emporta.

La veille du départ, madame Gérard fit venir la voisine, à laquelle elle confiait son pauvre Gérard, et elle entra avec elle dans les détails les plus minutieux sur le régime alimentaire et sur les soins de tout genre qu'exigeaient le tempérament et le caractère de son époux.

Madame Partoubat ayant souri à quelques-unes des recommandations de madame Gérard, cette dernière parut hésiter un instant:

– Ma chère madame Partoubat, ayez soin de ne jamais donner de veau à M. Gérard; car, voyez-vous, cela le dérange au point que lorsque j'ai le malheur de le laisser aller dîner en ville et qu'il en mange, eh bien, ma voisine, pendant quinze jours...

Elle eut peur de confier son Gérard à des mains assassines, mais elle continua:

– Ne souffrez pas non plus qu'il sorte sans mettre du liège dans ses souliers et sa noix dans la poche de son habit. Faites en sorte qu'il se couche toujours à huit heures, et qu'il ne se permette aucun excès, comme de boire de la bière, ou de prendre une demi-tasse, quand il va voir jouer au billard au *Café Turc*. Emmenez-le bien à la messe le dimanche, car quelquefois il fait l'esprit fort et ne va qu'à une messe basse. Au surplus, ma voisine, je suis parfaitement tranquille en le laissant avec vous.

– Oh! ma voisine, vous pouvez voyager sans crainte; M. Gérard sera chez moi absolument comme chez vous, et je ferai pour lui tout ce que vous pourriez faire vous-même.

Cette phrase ne calma qu'à demi les inquiétudes de madame Gérard, qui, pour le reste, s'en remit à Dieu et à la sagesse de son mari.

Là-dessus, M. Gérard, sa canne, son parapluie, etc., furent remis ès-mains de la voisine avec un cérémonial presque pareil à celui dont on a dû user pour remettre une de nos places fortes à la garde de nos alliés.

Le lendemain matin, M. Gérard n'eut garde de manquer d'accompagner sa famille aux diligences de la rue Montmartre, car il n'avait pas encore eu le coup d'œil du départ des diligences, et il s'en faisait une petite fête qui compensait ce que l'adieu de sa femme pouvait avoir de douloureux. On discuta longtemps la question de savoir si l'on irait à pied; mais Annette ayant sagement fait observer que leurs effets coûteraient plus qu'une course à faire porter par deux commissionnaires, la famille s'emballa avec les paquets dans un fiacre, et l'on arriva dans la cour des Messageries royales.

La diligence contenait neuf personnes dans la caisse du

milieu; et, comme l'on avait retenu les premières places, Annette, sa mère et Charles se mirent au fond, laissant les six autres places à ceux qui devaient arriver; alors M. Gérard, qui furetait partout, vint leur apprendre qu'on n'attendait plus que trois personnes. L'heure de partir était déjà passée, et un militaire licencié sans pension, un peu plus mécontent que ne l'exige l'ordonnance, faisait grand tapage en exigeant que l'on partît sur-le-champ, lorsque l'employé du bureau vint lui dire que c'était une demoiselle et sa femme de chambre que l'on attendait, et que le beau sexe demandait toujours un peu d'indulgence.

Au bout d'un gros quart d'heure arriva un brillant équipage aux chevaux gris-pommelé, couverts d'écume; on entendit une voix flûtée montée à trois tons plus haut qu'il n'est convenable, et qui gémissait de la cruauté des horloges. Une jeune femme descendit avec un oreiller élastique et plusieurs autres objets, tels qu'un voile vert, un éventail magnifique, des flacons, etc.: c'était la femme de chambre.

– N'est-ce pas une horreur d'être obligé de voyager par une diligence! disait la petite voix flûtée; quelle persécution! Comment, mais c'est une infamie! Enfin il faut bien s'y soumettre, et vous verrez qu'ils me feront payer une amende!

– Adieu...

Cet adieu fut dit d'une voix plus douce, plus tendre; malgré les efforts que firent le père Gérard, Charles et le militaire pour avancer la tête, il leur fut impossible de voir quel était le monsieur qui se cachait dans un des coins de la brillante voiture.

– Allons, dépêchez-vous, disait l'employé; nous avons attendu!

– Mais, répondit-elle d'une voix en faussant, vous êtes fait pour cela, mon cher!

– Non, madame, dit de sa grosse voix l'officier décoré, nous ne sommes pas faits pour cela!

– Monsieur, répliqua-t-elle en montrant une des plus jolies figures qu'il fût possible de voir, je ne disais pas cela pour vous!...

Elle monta lestement et de telle façon, qu'on put voir sous son jupon garni de dentelle une jambe bien faite et un fort petit pied. Annette rougit en les apercevant.

– Ah! quelle horreur! s'écria l'inconnue en restant sur le marchepied, je suis sur le devant; mais c'est impossible! Monsieur l'employé, venez donc voir!...

A ce moment le postillon, la croyant montée, fouetta ses chevaux; elle fut jetée sur le devant, et la voiture partit la portière tout ouverte. Aux cris aigus que poussait l'inconnue, on arrêta; le conducteur, sans écouter, ferma la portière, et la voiture marcha d'autant plus vite qu'elle était de vingt minutes en retard.

– Ah! dit l'inconnue en prenant une pose intéressante et en clignant des yeux, je me trouve mal! Je ne saurais aller en arrière!... Justine, criez donc au conducteur d'arrêter! J'aime mieux courir le risque d'aller en poste et d'être découverte que de rester dans cette maudite voiture.

Alors la compatissante Annette poussa le coude à Charles, qui n'attendait que ce signal pour offrir sa place à la jeune et belle inconnue: celle-ci l'accepta avec reconnaissance, et jeta au bel ami d'Annette un sourire bienveillant et protecteur. Lorsqu'elle fut assise au fond elle poussa encore quelques plaintes sur l'odeur effroyable de la voiture, et sur-le-champ vida dans un mouchoir un flacon d'eau de vanille distillée; elle chercha une position commode, fit signe à Justine qu'elle était assez bien placée; le militaire remua la tête en signe de dédain, et l'on traversa Paris au grand galop.

CHAPITRE TROISIÈME

L'INTÉRESSANTE voyageuse avait fort bien remarqué le geste et le sourire dédaigneux du militaire, et elle s'en vengea en ne faisant aucune attention à lui et en prodiguant, au contraire, à Charles les marques de sa protection.

C'est ici le lieu de faire observer que Charles Servigné était un fort bel homme; nous avons dit que sa contenance prévenait en sa faveur; alors il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'inconnue remerciât d'un air gracieux celui qui venait de lui céder sa place pour un voyage aussi long: mais le regard dont elle accompagna son discours, la façon dont elle regarda Charles, déplurent singulièrement à Annette, tandis que la rougeur du jeune avocat et le feu qui brillait dans ses yeux annoncèrent combien il était heureux de plaire à la belle voyageuse dont la beauté ravissante éclipsait la pauvre Annette comme un lis éclipse une violette.

Mademoiselle Gérard jeta un coup d'œil à Charles, et ce coup d'œil de la vertu impérieuse, sans lui déplaire, le gêna, en le faisant rentrer en lui-même. L'étrangère, qui paraissait fort rusée et qui d'ailleurs était accoutumée à de pareilles rencontres, s'aperçut de ce jeu muet des yeux des deux cousins et parut se faire un malin plaisir de les désunir; et, pour que son plaisir fût plus vif, elle chercha à acquérir la certitude de leur tendresse mutuelle.

– Mademoiselle et monsieur sont vos enfants, madame? demanda-t-elle à madame Gérard avec autant de politesse que d'indiscrétion.

– Non, madame, répondit la bonne femme qui aimait assez à causer, c'est un cousin et une cousine que nous marierons bientôt.

– Et monsieur est votre fils?...

– Non, madame, c'est mademoiselle qui est ma fille.

Sur cette réponse, la belle voyageuse jeta sur Annette un regard perfide et malin dont l'expression s'adoucit visiblement en s'adressant ensuite à Charles.

Celui-ci, que sa cousine regardait fixement, n'osait se hasarder à contempler la charmante sirène; il rougissait comme un enfant, et, quoiqu'il eût eu déjà plus d'une aventure, il avait l'air novice en galanterie.

Cette rougeur, cet embarras, étaient pour l'inconnue un langage plus délicieux cent fois que les compliments les plus délicats; et, voyant une foule d'obstacles défendre ce jeune homme, son imagination cherchait déjà à les vaincre.

De son côté, Charles, à l'aspect de la richesse et du bon goût des vêtements de l'étrangère, en examinant à la dérobée ses manières, dont l'affectation lui parut d'une rare élégance, pensait que la dame appartenait à la plus haute société. L'équipage qui l'avait amenée, la défense qui lui était faite d'aller en poste, et sur laquelle elle ne s'était pas expliquée, tout confirmait cette opinion, et alors l'attention qu'elle lui accordait le flattait singulièrement.

Par instants, lorsque le regard d'Annette ne pesait plus sur lui, il contemplait la voyageuse avec un plaisir d'autant plus grand qu'il s'en faisait un crime, et que l'inconnue baissait les yeux avec une grâce charmante, et le regardait ensuite avec tant de vivacité qu'il était impossible à Charles de ne pas s'aventurer dans le monde des rêves avantageux où sa fatuité le mettait fort à l'aise.

Quand il fut certain que la dame prenait plaisir à le voir, alors il s'enhardit au point de la regarder à son tour, sans s'inquiéter de ce que les yeux d'Annette lui disaient. Il n'y avait pas un mot de proféré, et cependant tous trois se comprenaient mieux que s'ils eussent parlé.

Annette, pleine de finesse, jugea que, si elle paraissait blessée de l'attention de Charles pour l'étrangère, la pente

de l'esprit humain le conduirait à chercher à plaire à la voyageuse; alors elle les laissa se parler des yeux autant qu'ils voulurent et ne regarda plus son cousin; mais, comme on cherche à défendre son bien, et qu'Annette, d'après son caractère, devait être plus jalouse qu'une autre, elle inventa une véritable ruse de femme. Elle commença par prétendre qu'elle était mal dans son coin, et elle offrit à la dame de prendre sa place.

Celle-ci, qui avait remarqué la jalousie d'Annette et qui ne s'était pas trompée au dépit qu'elle avait manifesté en cessant de regarder Charles, ne comprenait rien à cette manœuvre de la jeune fille; car Annette, en offrant son coin, mettait sa rivale en face de son cousin, de sorte que leurs genoux se touchèrent. Annette feignit de ne rien voir de ce secret manège, et elle se mit à parler bas à sa mère.

– Ma chère maman, lui dit-elle, vous seriez infiniment mieux au milieu, puisque vous ne dormez jamais en voiture, et j'aurais la tête appuyée à droite au lieu de l'avoir à gauche comme tout à l'heure.

Au premier relais, Annette changea avec sa mère, de manière que madame Gérard fut à côté de l'étrangère. Ce fut alors que les desseins d'Annette commencèrent à paraître dans toute leur étendue, et que sa rivale put admirer la politique profonde que la jeune fille avait déployée en cette occasion.

– Mon cousin, dit-elle avec un intérêt extraordinaire, oh! comme vous rougissez et pâlissez par instant! seriez-vous incommodé?

– Non, ma cousine, je suis très-bien, je vous assure.

Quelques instants après, Annette, saisissant l'instant où Charles rougissait, dit à voix basse à sa mère:

– Voyez donc comme Charles rougit! je suis sûre qu'il n'ose pas nous dire qu'il ne peut pas aller sur le devant; moi, cela ne me fait rien, et même je serais mieux dans son coin, j'aurais la tête absolument comme je l'ai là, et, de plus, je verrais bien plus de pays à la fois! Tu verras, ma mère, que si c'est moi qui lui dis de venir prendre ma

place, il ne le voudra pas, parce que je dois être sa femme et qu'il aurait l'air de m'obéir.

Au relais suivant, madame Gérard s'étant convaincue que Charles rougissait, exigea qu'il vînt à la place d'Annette, et la jeune fille prit celle de son cousin d'un air froid et en dissimulant fort adroitement la joie de son triomphe.

Charles était dans le fond, sur le même rang que la dame, et il en était séparé par madame Gérard. Ils ne pouvaient plus ni se toucher ni se voir, et Annette les embrassait à la fois du même coup d'œil. Elle jeta un regard de supériorité sur l'étrangère; celle-ci se mordit les lèvres, jura de rendre la pareille et de se venger d'Annette. Charles, de son côté, piqué de la conduite de sa cousine, ne lui parla point et s'entretint avec l'inconnue.

Quand on s'arrêta pour dîner, il descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse, qui le remercia par un gracieux sourire; ce sourire lui parut d'un bon augure, et il semblait lui promettre beaucoup. Charles, après avoir conduit Annette et sa mère dans la salle de l'auberge, demanda au conducteur le nom de cette dame; alors le conducteur, tirant sa feuille, lui fit voir qu'elle était inscrite sous le nom de mademoiselle Pauline. A ce nom, le vieux militaire dit à Charles:

– C'est une actrice du théâtre de ***...

Et il fit un tour à droite en lançant à Charles un regard qui signifiait: Jeune homme, prenez garde!

Alors le conducteur, se penchant à l'oreille de Charles étonné, lui dit avec un air de mystère:

– C'est la maîtresse du duc de N...; elle voyage sous un faux nom et sans passe-port, car il lui est interdit de prendre ce congé; voilà pourquoi elle a été forcée de voyager par la diligence. M. le duc l'a conduite ce matin lui-même à la voiture dans son équipage; ils étaient venus la veille retenir les places.

Le conducteur s'éloigna.

Ce discours fut pour Charles un trait de lumière; il eut comme une révélation, et vit dans ce voyage le moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante s'il pouvait

plaire à Pauline et l'intéresser. Il rentra, et, loin de se mettre à côté de sa tante et d'Annette, il s'empara, sans montrer d'empressement, de la chaise qui était à côté de l'actrice, et Pauline rendit à Annette le regard de supériorité qu'elle avait reçu d'elle.

Annette, confuse pour son cousin, lui jeta un regard plein d'une douleur véritable; il n'osa pas le soutenir et baissa les yeux en feignant de ne pas la voir. Tout le temps du repas, il ne parla ni à sa tante ni à sa cousine; il chuchota avec l'actrice, et leur conversation parut fort animée: en effet, Charles voulut briller, et il y parvint; il fut spirituel et passionné: à la fin du repas, la courtisane lui marcha sur le pied pour le faire taire et lui donner à entendre que dès lors ils étaient d'intelligence et qu'il fallait mettre autant de soin à le cacher qu'ils avaient mis d'empressement à se l'avouer l'un à l'autre.

Ils sortirent ensemble et parlèrent longtemps dans la cour. A peine Charles avait-il quitté Pauline, qu'en se retournant, il vit venir Annette; elle était calme et pleine de dignité.

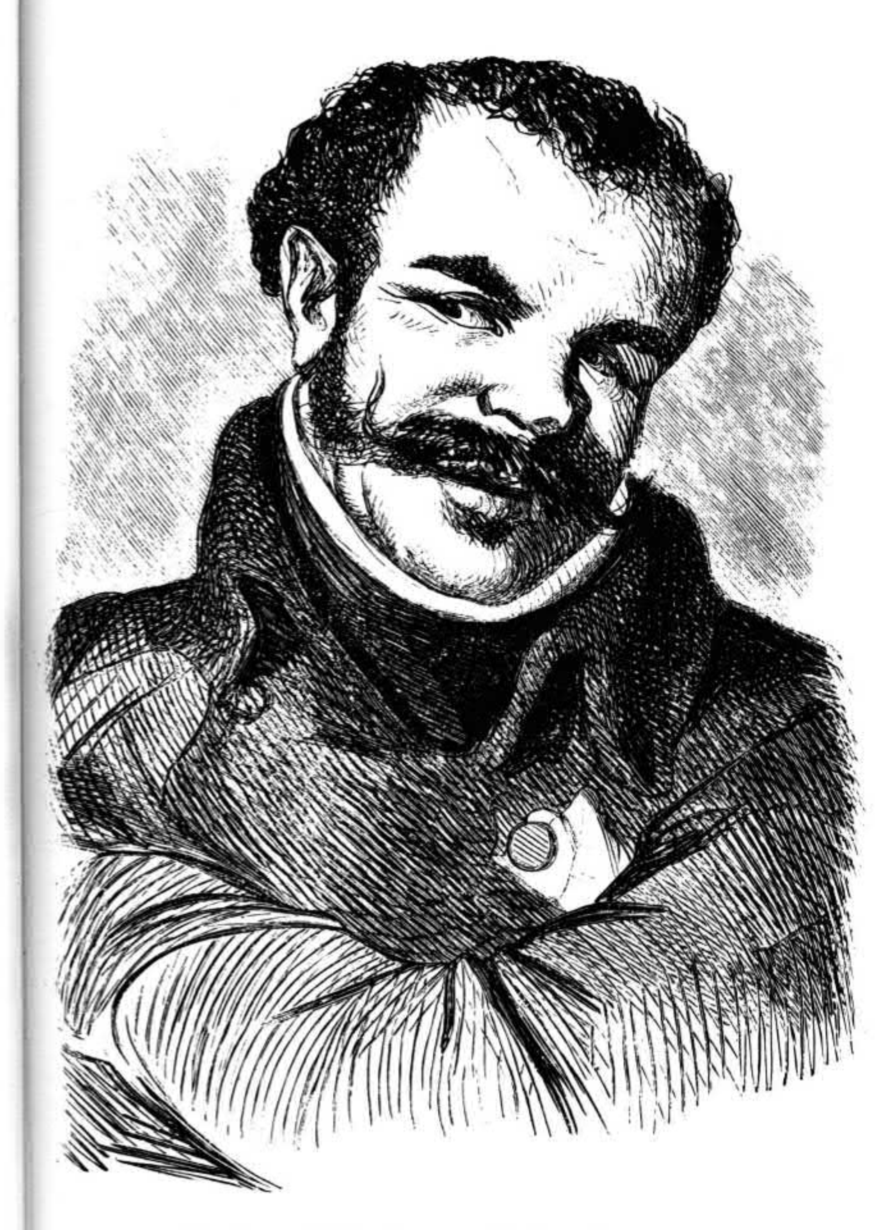
— Charles, dit-elle, je ne suis pas contente de vous.

— Ma chère cousine, répondit-il, j'ignore en quoi je puis vous déplaire.

— En voilà assez... répliqua-t-elle avec bonté.

On monta en voiture, et Annette dut être bien contente de Charles, car il fut empressé auprès d'elle et de sa mère, ne dit pas un mot à Pauline, qui, de son côté, lui jeta parfois des regards de dédain, et s'entretint constamment avec sa femme de chambre. Annette fut rayonnante de joie et dupe du manège de l'actrice; elle chercha à dédommager Charles des soupçons qu'elle avait conçus, en se montrant affectueuse et expansive.

Quand on descendit, à onze heures du soir, pour souper et se coucher, car à cette époque les diligences ne marchaient que pendant le jour, Charles laissa l'actrice seule, et ne parut en aucune manière faire attention à elle: à table, il se plaça à côté d'Annette, à laquelle il prodigua des soins; il fut même d'une tendresse qui aurait dessillé les



Le vieux militaire les regardait d'un air moqueur

yeux à toute autre qu'à Annette, et qui même fit sourire le vieux militaire.

Le lendemain matin, quand on se mit en route, Charles se mit dans son coin, et parut à Annette accablé de fatigue: en effet, il dormit d'un profond sommeil. Le vieux militaire le regardait d'un air moqueur, et semblait rire de l'actrice, qui, à chaque instant, se penchait pour voir Charles, et surmontait son propre sommeil pour veiller sur lui, sans pouvoir étouffer dans ses regards un sentiment vainqueur de toute dissimulation. Annette finit par s'apercevoir du manège de ce vieux militaire, qui s'était placé à côté d'elle, et un pressentiment terrible la fit frémir.

– Mademoiselle a sans doute peu dormi, dit le malin colonel, car elle a les yeux bien abattus et la figure fatiguée?

– C'est le voyage, répondit-elle d'un air de dédain.

– Alors, reprit-il, nous serons privés à Valence du plaisir d'applaudir votre admirable talent, car ce soir vous serez encore bien plus fatiguée, et vous n'avez guère de temps à rester dans votre patrie.

– C'est vrai, répliqua-t-elle sèchement.

– Oh! il y a des grâces d'état! ajouta malignement le rusé militaire avec un sourire moqueur.

Pauline, vaincue par la fatigue, s'endormit bientôt ainsi que sa femme de chambre. Alors Annette, que les paroles du militaire avaient singulièrement alarmée, lui demanda bien timidement:

– Monsieur, oserai-je vous demander quelle espèce de talent possède cette dame?

– C'est une actrice! répondit le colonel; et il jeta sur Charles, qui dormait, un regard ironique. Ce regard fit pâlir Annette, qui regarda le militaire de façon à lui inspirer de l'intérêt et de la pitié.

– Mademoiselle, dit-il tout bas, j'avais averti votre cousin par un mot; mais on ne peut pas empêcher les folies de la jeunesse. Ecoutez-moi: je suis père, et j'ai une fille presque aussi aimable et aussi modeste que vous me paraissez l'être; je ne tiens pas assurément à lui donner un *Caton*

pour mari, mais, si un jeune homme qu'elle dût épouser lui donnait le spectacle d'une faute, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux qui lui aurait manqué d'égards au point de la rendre témoin d'une aventure de corps de garde.

Annette versa quelques larmes.

– Hélas! murmura-t-elle, nous sommes partis un vendredi, jour de malheur.

En ce moment on était sur le point de descendre une côte, lorsque l'on entendit le bruit d'une voiture qui paraissait emportée avec une extrême rapidité; ce bruit, dans l'état nerveux où était Annette, retentit dans son cœur: elle craignait tout, la pauvre enfant!... C'était une calèche élégante et légère qui semblait voler: elle passa comme un éclair, et Annette frémit en la suivant des yeux, car elle la vit entraînée au grand galop sur le versant d'une côte rapide: elle s'intéressait aux voyageurs que contenait cette voiture comme on plaint les passagers d'un bâtiment battu par la tempête; mais en voyant la brillante calèche atteindre le bas de la montagne, elle rentra dans la voiture, tranquille sur leur sort.

Tout à coup elle entend le bruit d'une chute, des voix confuses crient au secours. Annette, effrayée, en s'élançant, fit céder la portière qui n'était pas bien fermée, tomba à terre sans se blesser, et courut avec rapidité au secours des malheureux qui venaient de verser dans une fondrière.

CHAPITRE QUATRIÈME

ANNETTE fut bien vite auprès de la calèche, et s'avançant sur le bord d'un rocher, elle apparut comme un ange aux deux voyageurs qui gisaient au fond du ravin.

Le postillon n'était pas blessé, les deux inconnus en étaient quittes pour des contusions; mais les roues de leur calèche étaient brisées de façon à ne plus pouvoir servir.

Annette, tout émue, leur demanda s'ils n'avaient pas reçu quelque blessure grave: les deux inconnus restèrent dans l'étonnement le plus profond en apercevant, sur le bord de ce rocher et sur une route qu'ils venaient de voir déserte, une jeune fille, les cheveux épars. Ils la regardèrent avec surprise sans lui répondre, et Annette ne put soutenir le regard singulier de l'un d'eux: elle reçut à son aspect une impression indéfinissable, et, honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira. Alors la diligence arriva; les voyageurs s'empressèrent de descendre et d'aider au postillon à dégager deux chevaux qui restaient vivants, car les deux autres avaient été écrasés: après avoir tout arrangé, on aida les deux inconnus à remonter sur la route.

Celui qui avait si fort ému Annette regarda la calèche et vit que les deux essieux étaient brisés de façon qu'il devenait impossible de continuer à voyager dans cette voiture: il tira alors sa bourse, donna quelque argent au postillon en lui recommandant de garder la calèche et de la faire raccommoder, et ajouta qu'à son premier voyage il la reprendrait.

Cette affaire terminée, il monta dans la diligence avec

son compagnon, après avoir repris les effets de la calèche, et notamment un portefeuille assez grand auquel il parut donner l'attention que l'on a pour un objet précieux.

– J'aurais voulu, dit-il après être remonté, passer de jour le bout de la forêt de Saint-Vallier, car on dit qu'il y a des voleurs en ce moment, et il ne nous manquerait plus que cela pour avoir eu tous les accidents qui peuvent fondre sur des voyageurs.

En entendant ce discours, la pauvre Annette serra dans son sein l'or qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et dont chaque pièce représentait plusieurs journées d'un travail monotone: elle fit ce mouvement machinalement, car son cœur était rempli d'une douleur profonde que l'aspect de Pauline et de son cousin renouvelait à chaque instant.

– Vous avez été fort heureux, messieurs, dit Pauline; sur cent personnes qui verseraient ainsi, bien peu échapperaient à la mort.

Les inconnus ayant répondu par un signe de tête, personne ne fut tenté de renouer la conversation.

Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les nouveaux venus, ainsi que l'on fait d'ordinaire, et cet examen se passa en silence. Celui des deux voyageurs qui paraissait le maître, et qui l'était en effet, pouvait avoir trente-cinq ans; il était basané, d'une taille moyenne, l'œil plein d'une énergie et d'une assurance prodigieuses.

Il était habillé de noir, malgré la saison: le luxe de son linge et le diamant énorme qui attachait sa chemise annonçaient un homme fort riche; mais ce qui saisissait tout d'abord, c'était l'air de majesté répandu sur ses traits, et qui paraissait provenir de l'habitude du commandement. Ses gestes, où respirait la conscience qu'il avait de sa supériorité, confirmaient l'impression que son aspect faisait naître.

On remarquait de singuliers contrastes dans la physionomie comme dans les lignes de son visage; la dureté et la bonté s'y confondaient dans une expression dominante de grandeur et de force; on sentait que, comme Pierre Ier, il aurait fait assassiner sous ses yeux les révoltés, mais que,

comme lui, il aurait aidé l'enfant timide à sortir du cercle fatal en écartant les poteaux de l'enceinte où l'on égorgeait les strélitz et les familles des seigneurs insurgés. Enfin, la nature l'avait taillé en grand: ses épaules étaient larges, sa tête forte comme celle de tous les hommes en qui l'intelligence domine le sentiment de la vie matérielle, ses cheveux noirs frisaient d'eux-mêmes, et ses muscles saillants, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquaient une force de corps prodigieuse. En effet, quand il s'assit sur la banquette du milieu et qu'il posa sa main sur le dossier, il semblait qu'en pressant il lui eût été possible de briser ce qu'il touchait. Ses mains étaient d'une grosseur remarquable, et, quoique couvertes de gants blancs, elles paraissaient habituées aux travaux les plus rudes.

Ses manières étaient brusques, et l'on voyait qu'il devait avoir fait la guerre, car les militaires ne perdent qu'à la longue le ton et les manières qui les distinguent des autres hommes, diagnostic qui reste indéfinissable et qui échappe à l'analyse.

Après que chacun eut observé l'étranger et reçu avec plus ou moins de réflexion les impressions que sa vue devait faire naître, on examina son compagnon, et l'on s'aperçut qu'il régnait entre eux une liaison fort intime, bien qu'elle ne pût reposer sur l'égalité. Le second était grand, sec, maigre, nerveux, et il aurait pu fixer l'attention s'il n'eût pas été à côté du premier: il y avait chez lui moins d'idées et plus d'énergie, en ce sens qu'elle était tout le caractère et qu'elle entrait pour la somme totale des règles de la conduite: cet homme-là, une route prise, devait la suivre toujours, bonne ou mauvaise.

Pendant qu'on les examinait ainsi, de leur côté ils jetaient des regards observateurs sur leurs compagnons de voyage. Le coup d'œil du premier des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles: cette figure mielleuse et régulière ne lui convint pas; il le témoigna involontairement par un geste qui exprimait à la fois l'aversion et le mépris: Charles feignit de ne pas l'apercevoir. L'étranger regarda assez attentivement l'actrice, mais il revint toujours assez

cavalièrement à la figure d'Annette, et finit par lui dire en adoucissant sa voix:

– C'est vous, mademoiselle, qui êtes venue si vite à notre secours?... je vous remercie...

Annette s'inclina.

Toujours occupée de son cousin, elle acquérait de plus en plus les preuves de ce que le colonel lui avait dévoilé. La nuit approchait; on n'était plus qu'à sept lieues de Valence, et Pauline profitait de l'obscurité pour faire plusieurs signes à Charles. Annette resta plongée dans les réflexions les plus tristes, et sa vue était arrêtée sur l'homme extraordinaire que le hasard leur avait amené. De son côté, celui-ci regardait la figure d'Annette avec intérêt; car, expressive comme elle l'était, sa mélancolie s'y peignait à grands traits, et il se sentit entraîné vers elle.

Il faisait nuit noire; on traversait le bout de la forêt de Saint-Vallier, qui se trouve à quelques lieues de Valence, lorsque tout à coup la diligence s'arrêta, et le postillon eut beau fouetter ses chevaux, ils n'avancèrent pas. Le postillon descendit et jeta un cri d'alarme en trouvant des cordes tendues d'un arbre à l'autre, ce qui barrait le chemin: à peine le postillon eut-il crié, qu'une troupe d'hommes à cheval parut, entoura la voiture en montrant une forêt de canons de pistolets, si bien que les deux étrangers et le colonel virent qu'il n'y avait aucune résistance à opposer.

Un des brigands détela les chevaux de la diligence, les attacha à un arbre, et l'on entendit alors frapper à coups redoublés sur la malle de la diligence. Le chef de la bande rassura les voyageurs en leur disant qu'il ne leur serait fait aucun mal, puis il ordonna à ses gens de s'acquitter lentement de leur besogne en s'emparant des sommes qu'ils savaient être dans la voiture.

L'actrice se lamentait, et Annette tremblait comme la feuille: elle avait tiré la bourse de son sein pour la donner aussitôt et n'être pas fouillée; l'étranger ouvrit son portefeuille, et, avec une présence d'esprit étonnante, il défaisait sa cravate et y plaçait un gros paquet de billets de banque,

lorsqu'un brigand parut avec une lanterne allumée, en priant les voyageurs de descendre l'un après l'autre.

L'actrice fut dévalisée avec promptitude; la pauvre mère Gérard n'offrit rien à la rapacité des brigands; on prit la montre de Charles, cinq cents francs au colonel, et Annette, en descendant, pria qu'on ne la touchât pas, donna en pleurant l'argent qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et en ce moment pensa encore au vendredi.

Les deux étrangers descendirent, mais chacun tenait un pistolet à chaque main, d'un air si déterminé, que les deux brigands reculèrent... Après avoir contemplé ces deux personnages, le chef de la bande accourut, et se mettant entre eux et ses gens:

– Ne tirez pas, s'écria-t-il, et respectez leurs effets!... diable!...

Alors toute la troupe accourut, et entourant à quelque distance son chef et les deux voyageurs, donna les marques d'un grand étonnement en les voyant converser paisiblement ensemble. Les voyageurs, qui se trouvaient plus éloignés encore, regardèrent cette scène avec terreur, et chacun d'eux crut avoir fait route avec les chefs suprêmes de quelque association secrète.

Ils contemplaient avec curiosité cette diligence arrêtée sur le grand chemin, les chevaux attachés à un arbre, le conducteur et le postillon, tristes et osant à peine se parler à voix basse, et au milieu les brigands protégeant l'étrange colloque de leur chef et des deux voyageurs.

– Parbleu, dit à voix basse le plus petit à son maigre et froid compagnon, je ne croyais guère me trouver en pays de connaissance avec ces brigands-là! Dis donc, ajouta-t-il en prenant le bras de son ami qui désarmait ses pistolets, combien leur donnes-tu de temps à vivre avant d'être pendus?

– Nous savons ce que nous risquons, dit le chef, et vous...

– Chut!... ou je te brûle la moustache! s'écria l'ami de l'étranger; tu es en mauvais chemin, Navardin!... Mais, puisque tu es leur capitaine, rends donc à cette jeune fille son petit trésor.

— Je t'en dédommagerai, ajouta l'étranger; allons, rends-le-lui! Elle est venue à notre secours la première, nous lui devons bien quelque reconnaissance.

Alors le capitaine, devant qui les brigands s'écartèrent, s'avança vers les voyageurs et rendit la bourse à la tremblante Annette; après quoi, ses compagnons, ayant laissé tous les voyageurs remonter dans la diligence, s'enfuirent au grand galop. On peut imaginer les divers sentiments qui partagèrent les voyageurs à l'égard des deux étrangers tandis qu'ils se rendaient à Valence, qui était la première ville qu'ils allaient rencontrer et le terme de leur voyage: cette route se serait faite en silence sans l'actrice, qui regrettait à chaque instant son cachemire, ses diamants et ses dentelles.

Annette ne savait que penser de la manière dont son trésor lui avait été rendu, et elle dit à l'étranger:

— Je ne sais, monsieur, si je dois me féliciter ou me plaindre d'avoir recouvré ma bourse par votre entremise...

— Il ne m'appartient pas, mademoiselle, répliqua l'étranger, d'éclaircir vos doutes sur ce point. Je n'ai pas entendu vous imposer la moindre reconnaissance, et vous pouvez même douter que je sois entré pour quelque chose dans cette restitution.

Annette se tut.

Le colonel regrettait fort ses cinq cents francs et ne pouvait s'empêcher de penser que les inconnus étaient de connivence avec les brigands. Cependant, en se rappelant leur chute, leur empressement à cacher leurs billets dans la cravate et leur surprise quand le chef des bandits avait paru reconnaître l'un d'eux, il devenait clair qu'ils n'avaient pas couru risque de la vie en brisant leur calèche pour le plaisir de présider à un vol auquel leur concours n'avait guère paru nécessaire, et surtout que, s'ils étaient complices de l'arrestation de la diligence, ils ne seraient pas remontés avec les voyageurs. Jamais aventure ne renferma plus d'aliments pour la curiosité, et néanmoins cette curiosité, toute vive qu'elle fût, ne pouvait pas se satisfaire, puisque l'on n'osait faire aucune question aux deux étrangers.

En s'approchant de Valence, Annette éprouva une sorte de peine: jusque-là elle s'était dispensée de parler à son cousin, et, se séparant de lui par la pensée, elle avait, cette journée, vécu comme loin de lui; désormais elle devait se trouver sans cesse avec Charles et dans une extrême contrainte qui nécessiterait une explication. A ce moment la lune se levait et jetait dans la voiture assez de jour pour qu'on aperçût les figures des voyageurs. Les yeux d'Annette s'arrêtèrent machinalement sur l'étranger, qui, ne se croyant pas observé, réfléchissait sans doute à des choses fort graves: son visage était farouche et exprimait une sombre méditation.

Annette tressaillit à cet aspect; un sentiment indéfinissable s'éleva dans son cœur; elle le prit pour de l'effroi et détourna lentement sa tête vers la campagne; mais elle fut ramenée par la curiosité vers cet homme qui apparaissait à son imagination comme un monument; elle baissa les yeux une seconde fois, et, par l'effet de cette chasteté pure qui faisait le principal charme de son caractère, elle s'ordonna à elle-même de ne plus contempler l'étranger.

La diligence roulait dans les rues de Valence; la voiture entra dans la cour d'une auberge, et le conducteur, en descendant, annonça qu'il avait été arrêté et volé. Il s'approcha du directeur de l'entreprise, qui, par hasard, se trouvait dans la cour, occupé à fumer sa pipe, et il lui dit quelques mots à l'oreille. Sur-le-champ le directeur sortit, et le conducteur resta dans la cour sans ouvrir la portière, sans aider aux voyageurs à descendre.

— Qu'attendez-vous donc? lui demanda le compagnon de l'étranger, ouvrez-nous!...

Le conducteur monta sur le marchepied et répondit que l'on avait été chercher du monde pour dresser un procès-verbal sur l'aventure de la nuit.

— Nous serons aussi bien au bureau que dans la voiture, répondit l'actrice.

Le conducteur ouvrit alors comme à regret, et tous les voyageurs descendirent en se dirigeant vers la salle. Comme

l'étranger et son compagnon allaient entrer, le conducteur les arrêta et leur dit:

– Messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me dire vos noms, pour que je vous porte sur ma feuille?

– C'est inutile, répliqua l'étranger; puisque nous sommes arrivés, le directeur ne nous ayant pas vus, cela doit être votre profit.

– Impossible! messieurs, répliqua le conducteur.

– Oh! oh! reprit l'étranger en entrant dans la salle, ceci annonce des hostilités; eh bien, mettez M. Jérôme et M. Jacques!...

Et ils allèrent tous deux s'asseoir, l'étranger à côté d'Annette, et son compagnon entre Charles et l'actrice.

Une jeune servante était dans la salle, et l'étranger, au bout d'un instant passé dans le silence, lui dit:

– Mademoiselle, avez-vous ici des voitures?...

– Oui, monsieur.

– Pourriez-vous nous en trouver une que nous vous renverrions ce soir?

A ces mots, le conducteur faisant un geste qui signifiait que les étrangers ne s'en serviraient guère, sortit, pour reparaître un instant après avec trois gendarmes, le directeur et un monsieur habillé de noir.

– Il paraît que vous avez été arrêtés à Saint-Vallier? demanda l'officier de police, car c'en était un.

– Et volés, dit l'actrice.

– Ces messieurs, continua l'officier en désignant les deux inconnus, paraissent connaître les voleurs, à ce que l'on prétend?...

– Oui, monsieur, dit Charles en souriant.

– En ce cas, reprit l'officier, nous allons recevoir vos dépositions et ces messieurs me suivront.

A ces mots, il fit un signe aux gendarmes, qui s'avancèrent vers les deux inconnus.

Le front de l'étranger se plissa tout à coup, ses yeux s'animèrent, son visage exprima la plus effroyable colère.

– Jouons-nous la comédie? s'écria-t-il d'une voix tonnante; et sur le *oui* d'un jeune freluquet, allez-vous nous

arrêter? Jour de Dieu! tout le monde est-il muet pour raconter ce qui s'est passé? et pour qui nous prend-on?...

L'officier de police, sans écouter cette véhémente apostrophe, demandait à chacun ses passe-ports, et chacun les cherchait. Alors l'étranger alla rapidement à l'officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris, et l'enleva à plusieurs pieds de terre, sans que les gendarmes, accourus au bruit, pussent l'empêcher.

– Cet homme-là, dit tout bas Pauline à Charles en riant, nous moudrait comme une meule écrase un grain de blé.

– Ah! criait l'étranger, je t'apprendrai la politesse et les belles manières, et dorénavant tu écouteras les gens qui te feront l'honneur de te parler, méchant pourvoyeur du bourreau!...

Les trois gendarmes tentèrent de s'emparer de l'inconnu; mais en un clin d'œil il les envoya à trois pas de lui; alors les gens de l'auberge, le conducteur, le directeur, les gendarmes et l'officier tombèrent tous sur lui et le continrent avec peine. Annette, tout effrayée, se serrait auprès de sa mère; l'actrice admirait la force merveilleuse de l'inconnu, tandis que le compagnon de ce dernier riait à gorge déployée.

Il alla vers son ami et lui dit:

– Tu n'en fais jamais d'autres!... Eh, laisse-les instrumenter! Ne sommes-nous pas à Valence?...

L'officier de police, voyant ce nouveau délinquant en liberté, fut épouvanté; car si l'un coûtait tant à arrêter, comment parviendrait-on à s'emparer de l'autre?... Alors il prit le parti de lui demander fièrement son passe-port.

– Imbécile, lui dit ce dernier, si tu nous arrêtes, que nous ayons ou n'ayons pas de passe-ports, qu'est-ce que cela fait à notre affaire, puisque tu nous prends pour des brigands? Tes gendarmes n'ont pas d'armes, tiens!...

Là-dessus il tira de son sein une paire de pistolets à deux coups et les mit jusque sous le nez de l'agent de la police valençaise, qui recula brusquement en disant:

– Monsieur, pas de mauvaises plaisanteries!

A ce moment, un piquet de gendarmerie arriva, et les deux amis furent mis ensemble au milieu des gendarmes; celui qui avait tiré ses pistolets les donna aux soldats qui les lui demandèrent. L'officier de police se mit en devoir de questionner les voyageurs.

Alors l'inconnu dit au maréchal des logis qui le gardait de le conduire à la préfecture; et comme on lui fit observer que le préfet n'était pas levé, il répondit qu'il se lèverait pour lui. Cette réponse surprit la cohorte, et l'air impérieux de l'étranger devint tellement imposant, que les deux prisonniers furent emmenés à la préfecture, au grand étonnement des voyageurs qui avaient contemplé cette scène avec des sentiments bien divers.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'OFFICIER, malgré l'absence du capitaine de la bande de voleurs, n'en continua pas moins de dresser son procès-verbal, et à mesure qu'on lui disait comment la chose s'était passée, il ne pouvait s'empêcher de s'apercevoir qu'il devenait impossible que les étrangers fussent complices de ce vol. Néanmoins il continuait, lorsque le maréchal des logis qui avait conduit les soi-disant brigands à la préfecture vint annoncer que M. le préfet venait de marquer de la joie en les apercevant; qu'ils étaient entrés sans façon dans sa chambre à coucher, et que les gendarmes l'avaient entendu rire au récit de l'aventure des étrangers; puis il apportait une lettre écrite par le préfet lui-même: l'officier de police la lut et parut décontenancé.

– Ils vont même déjeuner avec le préfet, ajouta le gendarme, et il leur prête sa voiture pour s'en retourner, car je viens d'apprendre par les domestiques que c'est ce riche Américain qui s'est rendu acquéreur du château de Durantal: cet homme-là a des millions!

– En tout cas, répliqua l'officier de police en souriant, il a aussi un fier poignet, car il m'a presque brisé les reins.

Sur le bruit qui courait dans Valence que la diligence avait été arrêtée et volée à Saint-Vallier, madame Servigné et sa fille accoururent au-devant de leurs parents, et entrèrent avec un petit garçon qui prit les paquets de nos voyageurs.

Charles, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, alla s'entretenir avec Pauline et ne la quitta que pour suivre

la famille, qui, se formant en bataillon serré, se dirigea vers le domicile de madame Servigné, lequel était situé dans une rue assez fréquentée de Valence. C'était une honnête boutique de province, ou, pour parler plus correctement, du département: on y vendait de tout, depuis du fil jusqu'à du lin, depuis la toile jusqu'au coton, soieries, draperies, même de la dentelle, de la parfumerie, des cachemires d'occasion, et ce magasin était un des plus fréquentés par les beautés valençaises.

Madame Servigné avait étendu son commerce et si heureusement fait ses affaires, qu'elle se trouvait propriétaire de la maison où elle demeurait: Annette et sa mère y furent reçues avec une cordiale franchise et avec cette chaleur de cœur que les gens du Midi mettent dans les moindres actes de leur vie comme dans les plus imposants.

On trouva dans le magasin le futur d'Adélaïde Servigné: c'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure peu avenante, l'œil sournois, le maintien embarrassé, petit, le front bas, les lèvres minces et les cheveux roux; du reste, il s'était fait aimer d'Adélaïde, et à cela il n'y avait rien à répondre. Annette éprouva, en voyant le prétendu, un mouvement d'aversion qu'elle réprima; mais il lui échappa le même geste par lequel l'étranger de la voiture avait témoigné sa répugnance pour Charles. Annette, comme toutes les personnes superstitieuses, accordait singulièrement de confiance à ces premières impressions, et elle observait avec une crédulité puérile les circonstances qui accompagnaient l'origine de toutes ses relations: ainsi elle remarqua qu'en apercevant M. Bouvier elle marcha sur un oiseau que l'on avait lâché en oubliant de le faire rentrer dans sa cage: la pauvre bête mourut, vivement regrettée par madame Servigné, qui aimait beaucoup les oiseaux, les chats, les chiens, trait distinctif de son caractère et qui doit conduire d'avance plus d'un lecteur observateur à supposer qu'elle était bavarde. En effet, la bonne femme ne tarda pas à donner des preuves de sa loquacité.

— Enfin vous voilà!... dit-elle lorsque tout le monde fut réuni dans une chambre haute qui servait de salon, quoique son lit y fût; ah! que je suis aise!... Monsieur Bouvier, Jacques a-t-il fermé la boutique?... Mais asseyez-vous donc, mesdames... Ah! Charles, que tu es grandi!... et savant... Eh bien, viens donc que je t'embrasse encore... J'ai cru que vous n'arriveriez jamais..., et vous avez été volés encore! Mais vous nous raconterez cela, j'espère... dans un autre moment..., s'écria-t-elle en voyant que madame Gérard ouvrait la bouche pour faire sa partie... Tenez, ma chère sœur, voici mon gendre, M. Bouvier; il est de Bayeux, en Normandie...

Ici la respiration lui manqua, et elle embrassa son fils tout en reprenant haleine.

En habile femme, madame Gérard saisit la parole, et la conversation devint un peu plus générale.

Enfin l'on installa les Parisiennes, et au bout de deux ou trois jours elles se trouvèrent aussi à l'aise chez madame Servigné que si elles y eussent habité depuis vingt ans. Une des premières occupations d'Annette fut de s'informer si l'on était près d'une église; car on approchait du jour de la Fête-Dieu, solennité que l'on célèbre dans tout le midi de la France avec une pompe remarquable.

Pendant la semaine qui précède ce grand jour, on célèbre, à la fin du jour, la magnifique cérémonie du salut; et la pieuse Annette n'aurait pas manqué, pour toute la fortune et les joies de la terre, cette imposante cérémonie.

Il y avait justement, au bout de la rue habitée par madame Servigné, une petite église où Annette crut pouvoir éviter les distractions inséparables des rassemblements nombreux.

Le lendemain de son arrivée à Valence, le soir, après dîner, Annette, qui avait marqué à Charles tout autant d'amitié que par le passé, lui demanda:

— Mon cousin, ne voulez-vous pas venir au salut avec moi?...

Aussitôt madame Servigné s'écria:

— Mais, ma nièce, nous irons tous!...

— Non pas moi, dit Charles avec un embarras visible, car j'ai précisément affaire à cette heure-ci.

Annette le regarda avec étonnement, il baissa les yeux. Cependant il avait parlé d'un ton si péremptoire, qu'il n'y avait aucune observation à faire, et la famille s'achemina vers l'église en le laissant seul. Avant d'entrer dans la chapelle, Annette vit dans la rue une affiche en gros caractères: c'était une affiche de spectacle qui annonçait que mademoiselle Pauline ne donnerait que trois représentations; la première était indiquée pour le soir même, et par l'heure du spectacle, Annette se convainquit que son cousin préférait le plaisir de voir mademoiselle Pauline à celui d'accompagner un instant au salut celle qui depuis l'enfance lui avait prodigué les marques de la plus tendre amitié.

A l'aspect de cette affiche, une foule de pensées vint assaillir Annette.

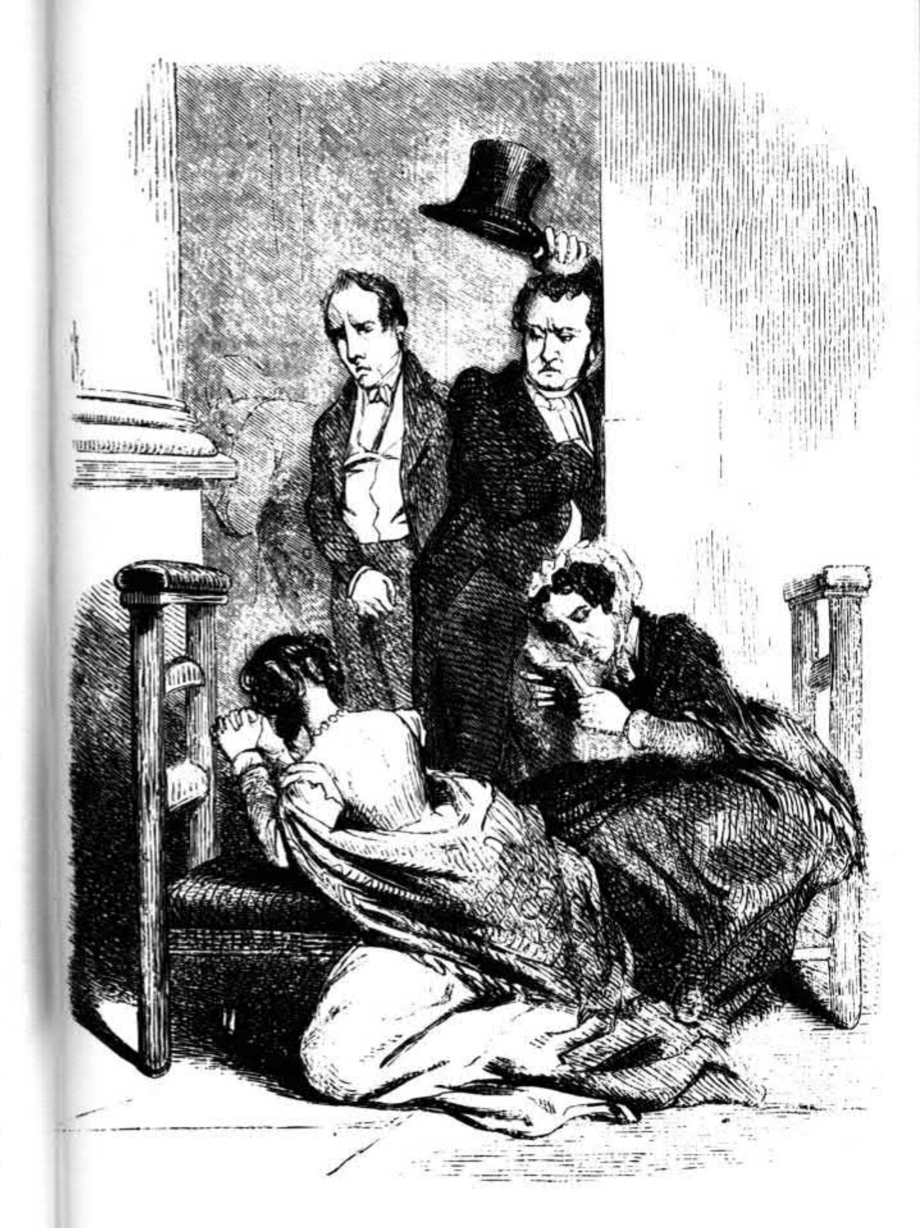
– Quel charme exerce donc une semblable femme, se disait-elle, pour que dans un instant elle fasse tout oublier!... A-t-elle des secrets pour déployer en un jour plus de témoignages d'amour que nous n'en prodiguons en vingt années? ou serais-je trop peu aimante?... Grand Dieu! vous aurais-je donc tout donné?

A ce moment elle entrait dans l'église, et toutes ces pensées mondaines s'évanouirent comme une vapeur légère devant le soleil: elle renonça à Charles pour toujours, et elle prononça ces mots à voix basse en s'agenouillant:

– O mon Dieu! c'est donc à vous que je me donne!... et ce cœur sera tout entier brûlant pour vous à jamais dans cette parcelle de temps que nous appelons la vie, comme pendant votre règne qui durera toujours!

Elle releva lentement la tête, secoua les boucles de ses cheveux, qui retombèrent sur son cou d'albâtre; une espèce de tranquillité rentra dans son âme, elle ouvrit son livre et tomba sur ces mots: « Ce sera ton époux glorieux » *(Hic erit sponsus gloriae).*

Frappée de la singulière coïncidence de ces paroles qui retentissaient dans son cœur comme prononcées par un ange qui se serait assis à ses côtés, elle releva ses yeux humides de pleurs, et contre un pilier composé de cinq petites colonnes assemblées elle vit dans l'obscurité la tête



Annette tressaillit

énorme et les cheveux bouclés de l'étranger de la voiture. Annette tressaillit, et son cœur fut frappé d'un tel coup, qu'on ne peut comparer son effet qu'à ce malaise qui précède une défaillance complète.

Cette apparition était-elle un effet de son imagination ou une réalité? Elle n'osa pas relever la tête pour s'en assurer, et, tenant son livre en tremblant, elle lisait involontairement: « Ce sera ton époux glorieux. » Ses idées superstitieuses vinrent l'assaillir, et elle fut frappée de la pensée que le livre parlait un langage divin qui déchirait le voile de l'avenir. Il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, s'emparent du cerveau sans que la raison la plus sévère les en puisse chasser: Annette trembla si fort, que sa cousine s'aperçut de son agitation à celle de son livre.

– De quoi riez-vous, ma cousine? dit Adélaïde.

– Je ne ris pas, répondit Annette; je viens d'être un peu indisposée; mais je me sens mieux, ajouta-t-elle en craignant que sa cousine ne lui proposât de sortir. Elle voyait toujours malgré elle cette figure énergique dont les yeux lui avaient paru briller d'un feu surnaturel.

Le salut commença, l'église était parfumée des fleurs dont on l'avait ornée; une profusion de cierges répandait une brillante lumière qui, venant de l'autel, produisait un effet prodigieux, car le prêtre semblait marcher au sein d'un nuage lumineux formé par la fumée de l'encens.

Le chant de joie et la masse d'harmonie répandus par l'ensemble des voix avaient quelque chose d'imposant; mais pour ceux qui environnaient Annette, il régnait dans ces accords un charme de plus, car elle chantait avec une telle sensibilité, un goût si pur, une voix si juste et si flexible, que chacun aurait voulu l'entendre seule. Plusieurs personnes même cherchèrent dans les rangs des femmes celle qui faisait entendre ces mélodieux accents; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restait immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône.

Quand le salut fut fini, Annette se leva; elle ne put

s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la colonne auprès de laquelle ce visage mâle s'était présenté à sa vue. Elle tressaillit encore davantage, car cette fois elle vit l'inconnu dans l'enfoncement de la chapelle; le faible jour qui s'échappait des vitraux et de l'autel sur lequel les cierges s'éteignaient ne le lui laissa voir que d'une manière indistincte et comme une grande ombre, ou plutôt comme une statue funéraire, car il était immobile, la tête inclinée, et plongé dans une profonde méditation: son ami l'accompagnait. Cet ami lui toucha le bras quand Annette le regarda; alors elle baissa la tête et ses yeux cherchèrent la terre. Elle frémit en y apercevant une tête de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua que pendant tout le temps du salut elle était restée sur la pierre d'un tombeau.

Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres, que l'éducation moderne feront paraître puériles à la plupart de nos lecteurs, étaient pour Annette des événements qui faisaient une profonde impression sur son âme. Elle suivait donc sa mère dans un silence qui étonnait sa cousine, et non madame Gérard, car elle était habituée, en sortant de l'église, à voir Annette plongée dans la méditation.

Les deux cousines marchaient les dernières de la petite troupe que formait la famille. Après être sorties de l'église, elles entendirent les pas de deux hommes qui les suivaient de près.

— Ma cousine, dit Adélaïde, regardez donc l'un des messieurs qui nous suivent!... il a une figure singulière; c'est un visage de conspirateur.

— Vous jugez légèrement les gens! répondit Annette sans se retourner, mais certaine qu'il s'agissait de l'inconnu.

D'après la réponse d'Annette, Adélaïde se tut et pensa en elle-même que sa cousine était plus grave que ne le comportait son âge, et elle craignit de ne point trouver en elle la compagne aimable et enjouée qu'elle avait attendue.

A peine avaient-elles fait quelques pas, qu'elles entendirent les deux étrangers discuter assez vivement; ils parlaient bas, mais cependant on pouvait, en prêtant attenti-

vement l'oreille, saisir quelques mots de leur conversation, et l'on pense bien qu'Annette et sa cousine avaient l'oreille fine comme toutes les jeunes filles.

— Oui, je t'empêcherai d'y venir!... disait l'étranger; oui, sans doute.

— Et pourquoi?...

— Pourquoi!... parce que cela ne te convient pas, et que c'est assez d'une victime.

Ici les deux jeunes filles n'entendirent plus rien, si ce n'est un nom qui finissait en *ie*, comme Stéphanie, Mélanie, Virginie.

A ce nom, l'inconnu interrompit son compagnon en le priant de parler plus bas; mais quand il vit que celui-ci affectait d'élever la voix, il ralentit le pas, de sorte que les deux cousines n'en purent entendre davantage.

Le peu de mots qu'Annette avait saisi de cette conversation mystérieuse, comme tout ce qui se liait dans son esprit au souvenir de l'inconnu, lui inspira en même temps de la crainte et de la joie, mais elle ne s'avoua que le premier de ces deux sentiments; sa modestie refoula le second dans les profondeurs de sa conscience.

Charles n'était pas rentré et ne parut même pas au souper de famille; Annette en fit tristement l'observation, et elle s'endormit bien avant dans la nuit sans avoir entendu rentrer son cousin.

Pendant les cinq jours que mademoiselle Pauline fut à Valence, Charles ne parut dans sa famille que pendant le temps strictement convenable; il ne dînait même pas toujours au logis, et il n'alla pas une seule fois au salut. Un jour qu'Annette sortait en même temps que son cousin, celui-ci fut montré au doigt par une jeune homme, qui dit à son compagnon quand Charles s'éloigna:

— C'est l'amant de Pauline.

Enfin cette dernière partit: dès lors Charles fut tout entier à sa famille et n'eut plus d'autre dérangement que la nécessité de soutenir une correspondance qui parut très-active. Charles Servigné redevint très-empressé pour Annette: il semblait sentir qu'il avait de grands torts à réparer, et il

revenait vers son amie d'enfance avec une ardeur, une tendresse qui firent horreur à la jeune et intolérante dévote. Charles avait trop de tact et de finesse pour ne pas s'apercevoir de la froideur que sa cousine laissait percer toutes les fois qu'il s'agissait des sentiments intimes que ces deux jeunes gens, destinés l'un à l'autre, s'avouaient autrefois, et cette froideur contrastait chez Annette avec les prévenances amicales dont elle accablait son cousin dans toutes les circonstances ordinaires.

Il n'y avait plus que deux jours de salut, le samedi et le dimanche, jour de l'octave de la Fête-Dieu. Le vendredi soir, Charles, au souper, dit à sa tante que l'étranger qu'ils avaient reçu dans leur diligence était resté à Valence et qu'il était venu au spectacle dans la loge du préfet, mais que depuis deux jours on ne l'avait pas revu.

– Il paraît, ajouta-t-il, que cet inconnu est fort riche; on ne lui donne pas moins de sept à huit millions: il y en a même qui disent douze: ainsi il était loin d'être capitaine de voleurs.

Annette rougissait en entendant parler de l'étranger, mais Charles ne s'en aperçut pas et continua de s'entretenir de lui en exaltant la magnificence du château de Durantal, la somptuosité du parc, les environs et le site; car cette propriété était placée sur une hauteur dans les environs de Valence, du côté du midi, et le revenu s'en élevait à plus de quatre-vingt mille francs.

– Est-il marié? demanda madame Gérard.

– Non, répondit madame Servigné, dont la boutique était le rendez-vous de toutes les commères et qui savait tout ce qui se passait dans la ville et aux environs; mais, reprit-elle, une chose plus intéressante, c'est que l'on prétend que notre procureur du roi va être destitué, et c'est une nouvelle, çà! car il s'était vanté de rester en place, malgré sa conduite pendant les Cent-Jours...

Charles parut comme frappé d'une lumière soudaine en entendant cette phrase de sa mère, et il tomba dans un profond silence.

Ce soir-là, Annette, sa mère et madame Servigné venaient

de se retirer, que Charles et Adélaïde, sa sœur, étaient encore pensifs, assis à la table de sa famille.

– Mon frère, dit la jalouse Adélaïde, croirais-tu, par hasard, être aimé de cette pie-grièche d'Annette?

– Est-ce que tu aurais à t'en plaindre? demanda Charles; car, pour en parler en de pareils termes...

– Moi! s'écria Adélaïde, non, et quoique son regard, sa mise, sa conduite et ses moindres discours soient un blâme continuel de la façon d'agir des autres, Dieu merci! pour ce que je la verrai, je ne crains guère la cousine Annette!... mais elle n'est pas de son âge, et je ne t'en parlais que pour toi: si tu crois qu'elle t'aime, tu te trompes...

– Comment cela?... répondit Charles étonné, je ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et je ne crois pas...

– Eh bien, dit Adélaïde en l'interrompant, crois-moi, les femmes se connaissent un peu à cela: voilà cinq ou six fois que je remarque l'air dont Annette détourne la tête quand tu la regardes avec complaisance, et cet air-là n'est pas de bon augure pour toi.

– Je n'imagine pas qu'Annette puisse changer.

– Questionne-la, fais un essai, et tu t'en convaincras... Dis-moi donc, est-elle riche?

– Annette, reprit Charles, est riche en sentiments honnêtes et religieux, du reste, quand son père et sa mère seront morts, elle pourra avoir mille écus de rentes.

– Eh mais, répliqua Adélaïde, cela vaut bien la peine d'entretenir la paix avec elle.

Cette conversation excita quelque défiance dans l'esprit de Charles, et il résolut de saisir la première occasion qui lui permettrait d'éclaircir ses soupçons. En effet, il ne pouvait croire qu'Annette fût instruite de son intrigue avec Pauline: l'extrême innocence de sa cousine excluait toute idée de perspicacité de sa part dans une semblable affaire, et Charles ne croyait pas s'être permis la moindre inconvenance qui pût le trahir. Cependant les manières d'Annette n'étant plus les mêmes, les discours d'Adélaïde plongèrent le jeune avocat dans une grande anxiété.

CHAPITRE SIXIÈME

Le lendemain était le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu et le dernier jour du salut. L'inconnu ne s'était montré qu'une fois à la chapelle.

Par suite des sentiments qui se partageaient son âme, Annette avait craint et espéré à la fois une nouvelle apparition de son mystérieux poursuivant, et, en entrant comme en sortant, quand elle avait jeté un coup d'œil dans l'église, elle avait, chaque fois, éprouvé une sorte de désappointement. Du reste, ce mouvement était involontaire en elle, et cette phrase: « Il n'est pas venu... » se formulait sans commentaire dans sa pensée intime.

Charles offrit son bras à sa cousine pour se rendre au salut; elle l'accepta, et il se plaça à côté d'elle. Le salut était commencé, et Annette chantait d'une voix douce et pure, quand elle sentit un inconnu venir se placer sur la chaise qui se trouvait à sa droite; elle trembla, car un secret pressentiment lui disait que ce ne pouvait être que l'étranger. Elle fut confirmée dans ses soupçons par l'impatience que Charles témoigna après avoir aperçu celui qui s'était placé auprès de sa cousine: il se levait, tournait la tête, regardait l'étranger, qui ne faisait aucune attention au manège de Charles, et dévorait des yeux le voile blanc qui descendait du chapeau d'Annette, en dérobant sa figure à tous les yeux. L'étranger recueillait en son âme les sons purs et harmonieux de cette voix céleste, et son émotion était visible; il n'avait point son compagnon, et rien ne troublait un plaisir auquel il s'abandonnait tout entier.

Charles bouillait d'impatience; il aurait voulu que le

salut fût fini, et il se réveillait en son cœur plus que de l'amour pour sa cousine depuis que la présence de l'étranger lui révélait l'existence d'un rival qu'Annette aimait peut-être. Il avait cependant le plaisir de voir sa cousine immobile et les yeux fixés sur l'autel. Lorsque le salut fut fini, elle ne tourna même pas la tête, donna le bras à Charles, et sortit de l'église sans faire un seul mouvement pour voir l'étranger.

— Ma cousine, dit Charles, il fait un temps magnifique; nous avons une heure et demie à attendre le souper: voulez-vous vous promener dans la campagne? nous n'en sommes pas loin.

— Très volontiers, dit Annette.

Et ils se détachèrent de la compagnie en se dirigeant vers le faubourg.

Arrivés à la fin du faubourg, ils entendirent sortir de dessous une treille, en dehors de la ville et à la porte d'une espèce de cabaret, les éclats de rire et les chants d'une troupe joyeuse. Quand Annette et son cousin passèrent devant cette treille, qui était séparée du cabaret par un espace assez grand, une voix s'écria:

— La voici!...

Et toute la troupe, se taisant, regarda sur le chemin. Annette et son cousin continuèrent à marcher; mais Annette conçut un secret pressentiment qui lui disait que c'était d'elle qu'on s'occupait sous cette treille; et cependant il n'y avait aucune apparence qu'une jeune inconnue, depuis peu à Valence, fût le sujet de la conversation de ces hommes qui paraissaient appartenir à la classe inférieure du peuple. Néanmoins elle ne se trompait pas, et cette treille était en ce moment le rendez-vous de gens qui occupaient bien du monde. Il pouvait y avoir autour de trois tables oblongues une douzaine d'hommes au milieu desquels on distinguait un gendarme en uniforme.

La plupart des convives étaient habillés de vestes et paraissaient être des ouvriers endimanchés: quelques-uns avaient du plâtre à leurs habits; leurs chapeaux étaient couverts de quelques taches blanches de chaux, et l'un d'eux,

mieux habillé que les autres, tenant en main une toise qui lui servait de canne, était placé au centre, à côté du gendarme, et semblait être l'entrepreneur qui les employait tous. Les figures de ces ouvriers étaient toutes assez caractérisées pour qu'on ne pût attribuer au hasard seul leur rassemblement en ce lieu; aucune n'était sans énergie, et chacune annonçait soit la ruse, soit la résolution: à l'union, à l'accord qui régnait entre eux, un observateur n'eût pas douté qu'un même but, qu'une même pensée ne les liât momentanément les uns aux autres. Leurs traits étaient fortement prononcés, leur teint bruni par le soleil, mais par le soleil qui brûle l'Afrique et allume les torrents de chaleur de la ligne. Il était facile de voir que ces hommes n'appartenaient pas à la France: l'un portait le caractère des têtes américaines, tel autre offrait le type anglais ou celui du Nord, tandis que d'autres avaient tous les traits distincts des Méridionaux. En un mot, rien ne pouvait mieux que cette étrange réunion donner une idée de ces célèbres flibustiers si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l'excès, ainsi que par la résolution, l'amour du pillage et la cruauté qui les animaient.

Ils étaient à la fin d'un repas, et dans cet état d'ivresse et d'exaltation qui suit une conversation animée par les cris, les chants, les mets épicés et les vins chaleureux du Midi: leurs cris et leurs propos se ressentaient de leur ivresse.

— Vive la joie!... criait un homme au gosier desséché.

— Mais vivent les *sonnettes!...* répondait un autre.

— *Et requiescat in pace!...* disait mystérieusement un compagnon en jetant par terre une bouteille vide.

— Ecoutez! écoutez!... s'écria l'un d'eux plus ivre que les autres, je vais chanter. Et, sans attendre, il entonna:

Si l'on pendait tous les voleurs
Qui volent sur la terre,
Il resterait moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre.

— Au diable la chanson!... dit le gendarme en interrompant le chanteur et en criant plus fort que lui; quand j'entends parler de corde et de supplice, cela me trouble la digestion.

— Ah bah! lui répondit un vieillard encore vert qui était à sa gauche; ne savez-vous pas que nous sommes sujets à une maladie de plus que les autres?

— C'est bien pour cela qu'il ne faut pas clocher devant un boiteux, répliqua le gendarme; d'ailleurs, s'il continue, je le frotte...

— Je voudrais bien voir cela, hussard de la mort! s'écria le chanteur en répétant:

Il resterait moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre.

Le gendarme leva son sabre, et l'autre, saisissant une canne creuse qui formait le canon d'un fusil sans crosse, para le coup du gendarme; mais le petit vieillard et le maître maçon arrêtèrent la querelle naissante.

— Brigands, tenez-vous donc tranquilles!... nous ne sommes pas ici pour banqueter, colleter et nous tuer; il s'agit de choses importantes, et, si vous voulez toujours boire, écoutez-moi!

A ces paroles le calme naquit, et le maître maçon, désignant deux d'entre les compagnons, leur montra du doigt la porte du restaurateur et le chemin: comprenant ce que ce signe voulait dire, les deux ouvriers se mirent en sentinelle.

— Bah! dit le gendarme, toute la ville est au salut.

— Mes enfants, reprit le maçon à voix basse en s'adressant à toute la troupe qui s'amoncela autour de lui, vous saurez que John (et il montrait le gendarme) vient de m'apprendre que notre ancien et son lieutenant sont indignes du nom d'hommes, car ils ont donné à M. Badger, leur ami, le préfet de Valence, le signalement de tous ceux qui ont servi sous lui, et qu'il a reconnus l'autre jour, moi tout le premier!...

— C'est une horreur!...
— C'est une infamie!...
Et une foule d'autres exclamations partirent en même temps de tous côtés.

— Il faut piller sa baraque!... s'écria l'un.

— Piller, oui, reprit un autre; mais auparavant il faut tuer le vieux requin!

— Un vieux caïman comme lui ne mérite qu'une dragée dans le crâne!... ajouta celui dont la figure annonçait le plus de férocité.

Cette dernière parole, prononcée après toutes les autres et avec un fort grand sang-froid, semblait le résumé des pensées qui agitaient en ce moment les têtes de ces gens que le vin et les cris avaient plongés dans un état voisin de l'ivresse.

— Un moment, mes amis, dit le gendarme; piller sa cambuse, ce n'est pas l'affaire d'une minute, car il a avec lui une bonne tête; le lieutenant n'est pas homme à se laisser prendre par dix de nous, sans compter que l'ancien est rude à manier. Supposez que nous les ayons mis à la raison, croyez-vous que le pillage de Durantal ne fasse pas ouvrir les yeux à l'autorité, surtout après que notre dernière aventure nous a tant signalés?

— Signalés!... reprit celui qui vient d'être désigné comme le plus féroce de la troupe et que l'on nommait Flatmers; oui, signalés, nous le sommes, et celui à qui nous devons ce service, moi, je dis qu'il faut le tuer sans rémission.

— Tuer notre ancien! s'écria le plus vieux de tous, nommé Tribel, non, de par tous les diables!... c'est un brave homme et tel que jamais tillac n'en a porté de meilleur! Ne lui avons-nous pas juré de garder le secret? n'a-t-il pas toujours donné loyalement à chacun ce qui lui revenait dans les prises, et ne nous a-t-il pas tous enrichis? Est-ce sa faute si nous avons tout mangé comme des brigands que nous sommes, sans dire seulement un pauvre petit *Ave*? si nous avons fricassé nos sacs d'or comme des goujons? Lui, il a su garder les siens, qu'on les lui laisse!... Songez

que c'est lui qui nous défendait, et qu'il aurait plutôt sauté seul sur un tillac que de nous livrer!...

— Eh! s'écria le maître maçon, pourquoi nous a-t-il dénoncés aujourd'hui?...

— Oui, reprit Flatmers, c'est un traître!... le gros marsouin s'est enrichi, il tient à la vie, à la bombance et à ses millions; eh bien, il faut lui apprendre à vivre, et lui faire savoir que, si l'un de nous va à l'échafaud par sa faute, il épousera la veuve en secondes noces.

— Flatmers, Flatmers!... reprit le vieux Tribel, quel est celui de nous qui s'est présenté devant notre ancien comme étant dans le besoin à qui il n'ait pas donné quelque billet de mille francs?...

— Eh! quand je les ai mangés, je me moque bien de ses billets!...

— C'est mal, Flatmers, et tu es un coquin sans reconnaissance!... Mais je veux bien qu'il nous ait dénoncés!... moi, je vous répondrai que vous êtes des imbéciles et que c'est la faute du capitaine, car il a fraternisé avec lui sur le chemin: on l'a compromis; et, comme il a été déjà poursuivi, il n'aura pu échapper qu'en nous dénonçant.

— Eh bien, puisqu'on le poursuit, dit le maître maçon en faisant signe de la main pour demander silence, il faut le forcer à se rembarquer avec nous et à recommencer la course. Allons nous mettre, jour de Dieu! au service des insurgés d'Amérique; nous ferons un métier de braves gens, et nous ne serons plus des carotteurs de grandes routes. Quelle vie que de crever des chevaux à demander la bourse à des voyageurs sans le sou!... Risques pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins!... Nous nous battrons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose; l'ancien sera amiral, et nous capitaines, lieutenants, officiers au service des républiques!...

Ce discours fut suivi d'un hourra général que le gendarme fut seul à ne pas partager.

— Qu'avez-vous donc?... lui demanda Tribel.

— Ce que j'ai, reprit-il, je sais que ceci est le meilleur

parti, mais il a bien des difficultés: d'abord, l'ancien le voudra-t-il? Ecoutez: vous savez si jamais chef a, pendant dix ans, plus travaillé que lui: il n'a pas eu un moment de repos, et je gage mon sabre qu'il est resté garçon tout ce temps-là!... Il était toujours occupé de nos affaires, à l'affût des bâtiments marchands, des vaisseaux de guerre, plaçant, vendant les marchandises, si bien que nous n'avions que la peine de manger notre argent. Or, vous apprendrez que notre ancien est amoureux d'une jeune et jolie fille, et vous savez que ce qu'il a aux pieds il ne l'a pas dans la tête, que ce qu'il a dans la tête il ne l'a pas aux pieds: partant, je crois qu'un homme qui s'est fait une aussi jolie coquille que Durantal, et qui, après tant de fatigues et de privations, vient à avoir de l'amour pour une jeune poulette, aura de la peine à se mettre en campagne.

Un cri général, mais lancé à voix basse, fut le résultat de cette harangue.

– Tuons-la!...

– La tuer!... reprit Tribel, êtes-vous fous? prenez-la, cachez-la, dites qu'elle est morte, et forcez notre ancien à se rembarquer; mais pourquoi voulez-vous tuer une enfant quand il n'y a rien à gagner à sa mort?...

– Approuvé!... dit le maître maçon.

A ce moment les deux sentinelles revinrent en faisant signe de se taire, et le gendarme, allant voir quelles personnes s'approchaient, reconnut Annette et s'écria:

– La voilà!...

On la regarda attentivement, et lorsqu'elle fut passée, Navardin, le capitaine, prit, de concert avec ses gens, les mesures nécessaires à l'enlèvement d'Annette.

Pendant que la pauvre Annette, qui ne se connaissait pas un seul ennemi dans le monde, était ainsi l'objet d'une conspiration formidable, elle marchait en silence dans la campagne, et Charles se trouvait assez embarrassé pour entamer la conversation par laquelle il voulait éclaircir ses doutes.

– Ma cousine, dit-il enfin après un long silence, j'espère avoir bientôt une place.

– J'en serai enchantée pour vous, répondit Annette avec un air tout à la fois plein de froideur et de bienveillance; soyez certain que je prendrai toujours un bien grand intérêt à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux...

– Comme vous me dites cela, ma cousine! on croirait qu'en sollicitant cette place, si je l'obtiens, je n'aurai travaillé que pour moi seul et que vous n'êtes pour rien dans cette affaire.

Charles, comme on voit, mettait sa cousine dans l'obligation de s'expliquer.

– J'y suis pour beaucoup, Charles, puisque je n'aurai plus d'inquiétudes sur votre sort et que vous serez honorablement placé.

– Je n'ai jamais eu d'inquiétudes pour mon sort, ma cousine, puisque vous devez être un jour ma femme...

– Ah! dit-elle vivement, Charles, je ne crois pas vous avoir fait la promesse de vous accepter pour mari; mais, l'eussé-je promis, vous ne devriez plus y compter: ces sortes de contrats sont subordonnés à des conditions que je n'ai pas besoin de vous expliquer; vous avez assez d'esprit, et, je l'espère, assez de délicatesse, pour me comprendre. Or, vous-même vous m'avez dégagée de la promesse tacite que quinze ans d'amitié avaient sanctionnée, et j'ai juré de n'être jamais à vous.

Annette avait parlé avec tant de chaleur, que Charles en était réduit à faire des gestes de dénégation; enfin il répondit avec une amertume ironique:

– Lorsqu'on a l'intention de manquer à ses serments et de briser un lien que deux cœurs ont formé, on ne manque jamais de prétextes pour justifier sa conduite, et, comme le dit un vieux proverbe, lorsqu'on devient moins religieux on cherche des taches à la robe des saints: cependant, Annette, il vous serait difficile d'entrer dans le moindre détail et de trouver une base à une pareille accusation.

– Suis-je, s'écria Annette avec la dignité de l'innocence, suis-je d'un caractère léger, et me connaissez-vous l'habitude de chercher des prétextes?

— Mais enfin, ma cousine, en quoi ai-je manqué à mes serments? et à l'aide de quelle fiction me prouverez-vous que je ne vous aime plus et que j'ai cessé de vous marquer la tendresse, le respect, la fraternité dont je vous ai entourée dès notre enfance?

— Charles, si vous voulez me voir rougir pour la première fois de ma vie des paroles qui sortiront de ma bouche, je vais vous le prouver, ou, si vous m'entendez et que vous ayez encore quelque peu de respect pour moi, vous m'en dispenserez en rentrant en vous-même.

Charles Servigné, d'après cette phrase, commença à croire que sa cousine avait pu apprendre quelque chose de son intrigue avec Pauline; alors il comprit rapidement que, s'il en était ainsi, le cœur de sa cousine lui serait à jamais fermé. Il continua donc en ces termes, mais poussé par l'esprit de vengeance et de dépit auquel son âme s'ouvrait si facilement:

— Ma cousine, je commence à entrevoir la lumière que vous voulez mettre sous le boisseau; ce n'est pas tant à cause de moi qu'à cause de vous que vous prenez le rôle d'actrice: vous craignez que je ne vous reproche le véritable motif de ce changement; je le devine, vous ne m'aimez plus!...

— Oui, Charles, je ne vous aime plus, interrompit-elle avec une noble franchise; oui, j'ai cessé de vous aimer dans le sens que vous donnez à ce mot, mais je vous aimerai toujours comme un frère!... Charles, on ne brise pas en un instant des liens que tant d'années ont rendus chers, on n'oublie jamais un frère! Toute ma vie je me souviendrai du plaisir que j'avais à vous aller chercher à Sainte-Barbe, à vous amener à la maison, à vous dire tout ce que j'avais dans le cœur, à recevoir toutes les sensations du vôtre, et quand vous ne seriez plus rien pour moi, que j'aurais à me plaindre de vous mille fois plus encore, il me serait impossible de ne pas vous tendre la main et de vous voir sans plaisir: fussiez-vous criminel, je traverserais des pays entiers pour vous sauver; mais faire route à travers une mer aussi orageuse que la vie sans pouvoir compter sur la constance de celui qui nous accompagne, oh! la femme

est un être trop faible! mon cœur est plein d'amour, mais Dieu l'aura dès à présent tout entier si sa créature n'est plus digne de moi.

— Dieu, reprit Charles sans être touché du langage sublime d'Annette, Dieu m'a tout l'air d'être pour vous à Durantal.

— Charles, répliqua Annette en rougissant et d'une voix tremblante, j'ignore ce que vous voulez dire.

— Si vous l'ignoriez, vous ne rougiriez pas, reprit-il, et vous auriez pu me dire sans détour que l'étranger qui est venu probablement tous les soirs au salut est pour quelque chose dans le changement de vos sentiments à mon égard.

— Si vous étiez venu plus souvent au salut, vous sauriez, répondit Annette, qu'il n'est pas venu tous les soirs.

— C'est dommage! répliqua Charles avec ironie; mais comment expliquerez-vous l'heureux hasard qui l'a fait s'asseoir à côté de vous et ne pas vous quitter des yeux pendant tout le salut?...

— Il me semble, reprit-elle avec dignité, que je ne vous dois aucun autre compte que celui des motifs de notre séparation.

— Aussi vous gardez-vous bien d'aborder cette question-là.

— Charles, dit-elle, il faut en finir: apprenez donc que je sais combien cette actrice vous est chère; j'aurais préféré pour vous une tout autre femme; elle peut faire votre bonheur comme une autre, mieux qu'une autre même, à ce qu'il paraît...

A ce mot les larmes gagnèrent Annette.

— O ma cousine! avez-vous pu croire... reprit Charles avec assurance.

— Charles, dit-elle en le fixant, épargnez-vous un mensonge... vous pourriez m'abuser facilement par un seul mot, et je vous aurais cru sur un seul regard si je n'avais pas des preuves convaincantes. Il a fallu, Charles, dit-elle avec bonté, tout le trouble inséparable d'un amour aussi violent que le vôtre pour que vous vous soyez oublié devant moi comme vous l'avez fait: ne vous ai-je pas vu?... Tenez,

Charles, continua-t-elle en rougissant, je m'arrête; vous devez comprendre que je sais tout. Vous n'êtes plus, dit-elle, qu'un cousin que j'aimerai toujours d'une tendresse de sœur en plaignant vos écarts; mais, pour être votre femme, cessez de croire à cette union; vous ne m'aimez pas... Si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas tenu le langage que j'ai entendu.

– Ainsi, ma cousine, répondit Charles en prenant un air dégagé, vous ne me laissez même pas d'espoir: pour une jeune fille qui se pique de quelque dévotion, ce n'est guère imiter la clémence céleste, qui, au moins, donne quelque chose au repentir.

– Votre discours ne l'annonce guère.

– Ma cousine, continua Charles, je puis vous jurer que je ne suis point indigne de vous, que je n'ai jamais cessé un instant de vous porter l'amour le plus tendre, et que je donnerais mille fois ma vie pour vous.

– Ah! cessez, cessez, Charles! ces paroles n'ont aucun prix pour moi du moment qu'elles ont pu être adressées à d'autres et que je le sais.

– Eh bien, ma cousine, rien ne peut m'empêcher de croire qu'une âme comme la vôtre n'ait plus aucune indulgence pour celui qu'elle a aimé (ici Annette fit un signe de tête négatif), sans qu'il y ait une autre cause; jurez-moi donc que vous n'aimez pas le propriétaire de Durantal, l'étranger de la voiture.

– Comment, dit Annette, voulez-vous que j'éprouve un sentiment aussi vif pour un homme que j'ai à peine aperçu?

A ce moment ils entendirent le bruit d'un équipage; ils se retournèrent et aperçurent une calèche qui venait si rapidement, qu'ils n'eurent que le temps de se ranger. Ils y jetèrent les yeux ensemble. Annette rougit, et son cœur battit en reconnaissant l'étranger.

Charles Servigné observa qu'un regard fut échangé entre l'inconnu et sa cousine, et mettant sa main sur le cœur d'Annette avant qu'elle pût l'en empêcher:

– Annette, dit-il avec gravité, votre cœur, vos yeux et votre rougeur me donnent une terrible réponse!...

– Mon cousin, reprit-elle en lui prenant froidement la main et en le repoussant, à votre âge et au mien ces sortes d'épreuves manquent de convenance.

– Il a, dit-on, dix ou douze millions! répondit Charles avec un ton perçant d'ironie.

– Voilà, dit Annette, une insulte qui ne devait pas m'atteindre et qui pourtant me blesse; je ne croyais pas que Charles Servigné dût me faire sous-entendre un jour que je m'attacherais à quelqu'un par intérêt. Cette dernière phrase me fait voir que vous ne m'avez jamais comprise; et si, me connaissant, vous l'aviez proférée, c'est une telle injure, qu'elle suffirait à m'éloigner de vous: au surplus, je vous pardonne tout, et, je vous le répète, rien n'altérera mon amitié...

C'était peut-être la première fois de sa vie qu'Annette parlait aussi longtemps: d'après son caractère méditatif, tout chez elle se passait dans l'âme, et elle restait presque toujours silencieuse et réservée. Cette scène était de sa vie la seule où elle se trouvât obligée d'entrer dans un pareil débat: aussi la jeune fille était-elle animée et soutenue par cet esprit d'innocence et de pureté angélique qui donnent tant de courage et de fierté. Après cette dernière explication, elle parut comme débarrassée d'un poids énorme.

Charles gardait un profond silence: en ce moment une rage sourde remplissait toute son âme, et un levain terrible de regret, de haine, de jalousie, de vengeance, fermentait dans son cœur. Il connaissait assez sa cousine pour savoir qu'elle était à jamais perdue pour lui, et, comme il l'aimait véritablement, comme elle absorbait tout ce qu'il pouvait éprouver d'affection véritable, on peut imaginer à quelle cruelle anxiété il était en proie.

Le chemin se fit en silence de son côté, car Annette affecta une tranquillité d'esprit qui redoublait encore l'angoisse de son cousin; elle parut plus affectueuse que jamais, et montra dans sa conversation et dans ses manières plus de liberté qu'auparavant.

Revenu au logis, Charles versa toute sa rage dans le cœur de sa sœur, qui, loin de calmer sa haine, l'anima encore

davantage, et sur la description que Charles lui fit du propriétaire de Durantal, Adélaïde s'écria:

– Eh! c'est lui qui nous a suivies le premier jour que nous avons été au salut, et Annette a pris chaudement son parti quand je me suis avisée de le trouver laid.

Depuis quelques jours l'aversion d'Adélaïde pour Annette s'était augmentée sans que l'on pût assigner de cause certaine à cette répugnance: soit qu'Annette eût témoigné de l'éloignement pour les opinions acerbes de sa cousine, qui avait beaucoup d'aigreur dans le caractère, soit qu'Adélaïde sentît qu'Annette lui était supérieure, soit encore qu'elle fût mécontente de voir Annette renoncer à épouser son frère, on ne pouvait plus douter de son éloignement pour sa cousine.

Annette s'en aperçut bientôt, mais, douce et humble comme elle l'était, elle pallia tout, et ces germes de dissidence ne parurent point aux yeux des deux mères.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le jour fixé pour l'union de mademoiselle Adélaïde Servigné avec M. Célestin Bouvier approchait, et tous les préparatifs de cette solennité conjugale se faisaient sans qu'il en coûtât beaucoup, car la boutique de madame Servigné avait fourni tout le trousseau de la mariée, et les deux cousines y travaillaient sans relâche.

Un matin, elles étaient toutes les deux au comptoir lorsqu'un homme d'une figure peu avenante entra, et, sous le prétexte d'acheter diverses marchandises, resta beaucoup plus de temps qu'il n'était nécessaire, causant avec M. Bouvier et s'informant de la famille, de l'époque du mariage, quelle était la mariée, etc. Annette, qui se tenait toujours cachée derrière les marchandises étalées et baissait la tête le plus qu'elle pouvait, ce qui, par parenthèse, redoublait l'aversion d'Adélaïde, qui attribuait à l'orgueil ce qui n'était qu'un effet de la timidité d'Annette, et qui lui demandait mille petits services dont elle aurait fort bien pu se passer; Annette, aux questions multipliées de l'étranger, l'examina, et, au moment où il allait se retirer, elle remarqua qu'il portait à son cou un cordon de montre de femme qui ne lui était pas inconnu: ce fut quand il sortit qu'elle se rappela que ce cordon en cheveux était celui de la montre de Pauline. Elle soupçonna l'acheteur d'être un des brigands de la forêt; les brigands la firent penser à l'étranger et à tout ce qui s'était ensuivi: son apparition singulière dans l'église, le présage que lui avait fourni son livre de prières, et surtout la pierre sépulcrale sur laquelle sa chaise s'était trouvée placée. Enfin Annette, par-dessus tout,

remarquait que son voyage avait été rempli d'événements presque tous malheureux: l'étranger avait manifesté de l'aversion pour son cousin; de son côté, elle en avait ressenti pour M. Bouvier; elle comme lui avaient eu le même geste de répugnance; sa cousine ne lui plaisait pas; sa tante épousait la haine d'Adélaïde; enfin elle était dans une gêne singulière en habitant cette maison. Cette rêverie, à laquelle Annette était souvent en proie, portait un singulier caractère de souffrance au milieu de laquelle le souvenir et l'image de l'étranger venaient se mêler sans y apporter beaucoup de charmes.

Le soir, Charles reçut une lettre pendant le souper et parut en proie à une joie qu'il dissimulait avec peine: au dessert, il annonça que, par le crédit du duc de N..., il venait d'être nommé à la place de procureur du roi près le tribunal de première instance de Valence, et qu'on allait, au moment où la personne lui écrivait, en expédier la lettre de nomination, etc.

– Ah! grand Dieu, mon cher fils! s'écria la mère Servigné, te voilà dans les honneurs! Diable! mais tu vas tenir un rang!... Sais-tu que j'ai des papiers qui prouvent qu'avant la Révolution nous étions nobles, et que mon grand-père allait aux Etats de Languedoc? Tu peux t'appeler de Servigné, mon enfant! et nous quitterons le commerce pour ne pas te faire honte... ou nous le ferons en gros.

– O mon frère, reprit Adélaïde en profitant d'une respiration de sa mère, que je suis aise!... laisse-moi donc t'embrasser!

– Mon neveu, dit madame Gérard, recevez mes compliments; vous voilà un pied dans l'étrier, continuez et faites fortune: on ne vous souhaitera jamais autant de bien que moi...

M. Bouvier enchérit encore sur les félicitations, et finit en disant:

– Eh bien, cousine Annette, vous êtes la seule qui ne disiez rien!...

– Ma fille, reprit madame Gérard, n'a rien à dire, puisque Charles est son prétendu.

– Ce sont deux noces à faire, répliqua Adélaïde.

– Qu'en dites-vous, ma chère cousine? demanda Charles.

A ce moment tout le monde regardait Annette, qui, par son silence et la froideur de son maintien, avait attiré l'attention.

– Elle se repent, disait tout bas Adélaïde à son frère.

– Mon cousin, répondit Annette d'une voix émue, vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet: rien ne peut changer ma résolution.

– Vous êtes folle, cousine, reprit Charles en regardant tout le monde et faisant un geste qui annonçait qu'il allait expliquer ce que ces paroles avaient de mystérieux. Annette est fâchée contre moi et me boude parce que j'ai fait la connaissance de L..., la maîtresse du duc de N..., quand elle est venue ici sous le nom de Pauline et qu'elle a voyagé avec nous. Je pardonne volontiers à ma chère cousine en faveur de son inexpérience du monde et des intrigues nécessaires pour arriver: il faut ne pas connaître la société pour se fâcher d'une aventure aussi heureuse pour moi dans ses résultats, et je vous demande à tous si je n'aurais pas passé pour un sot de ne pas profiter d'une circonstance pareille?

– Et tu as bien fait! s'écrièrent ensemble madame Servigné, sa fille et son prétendu.

Madame Gérard gardait le silence.

– Charles, répondit Annette, cette dernière explication me confirme dans ma résolution. Je vous plains d'être arrivé par de tels moyens; je souhaite qu'ils vous réussissent et que vous obteniez les plus hautes places, vous avez assez de mérite pour les occuper; mais vous perdez beaucoup dans mon esprit et même trop, pour m'avoir jamais comme compagne dans la vie. N'accusez que vous-même de ce refus public, car vous ne deviez pas le provoquer d'après ce que je vous avais dit il y a peu de jours. Je serai éternellement votre amie, je disputerai à tout le monde ce titre, et je ne crois pas qu'on puisse vous aimer d'amitié autant que moi; mais voilà tout ce que je puis vous offrir. Nous avons été assez frères pour que cette explication de famille

n'ait rien d'offensant; mais si quelque chose vous y blesse, je vous en demande mille fois pardon. Au surplus, le peu de fortune de mes parents me rendait un parti peu sortable pour vous aussitôt que vous auriez obtenu une place dans l'ordre judiciaire, et celle que vous occupez est tellement élevée, que je ne doute pas que vous ne trouviez dans votre union un autre moyen de fortune. Si je vous tiens ce langage peu séant dans la bouche d'une jeune personne, en ce qu'il a de la fermeté et une assurance beaucoup trop grande, c'est que la bonté que mon bien-aimé père et ma tendre mère ont pour moi m'a fait croire que jamais ils ne disposeraient de moi contre mon gré.

Annette avait parlé avec tant de modestie, une telle douceur de manières et de voix, que ses paroles eurent un charme profond dont personne, excepté sa mère, ne fut touché; enfin son discours avait eu, de plus, l'importance qu'acquièrent les discours des personnes silencieuses; aussi Charles, ne s'attendant pas, d'après le caractère modeste d'Annette, à ce qu'elle le refusât aussi ouvertement, répliqua avec aigreur:

– Ma cousine est amoureuse du propriétaire de Durantal, et il n'est donc pas étonnant...

– Charles, dit Annette avec le calme imposant de l'innocence, ne commencez pas votre ministère par une calomnie.

Servigné resta comme atterré sous le regard d'Annette.

On sent combien une scène pareille dut augmenter le froid qui régnait entre chacun; aussi le soir, lorsque madame Gérard se coucha, sa fille eut avec elle une grande conversation dans laquelle il fut convenu entre Annette et sa mère qu'elles partiraient aussitôt que le mariage serait terminé.

La noce devait se faire dans le local du restaurateur qui se trouvait dehors la ville et sous le berceau de tilleuls où l'on avait prononcé le nom d'Annette. Madame Servigné aurait bien voulu célébrer la fête autre part, surtout depuis qu'elle savait que son fils était nommé procureur du roi; mais sa maison n'offrait aucun moyen d'éviter cet inconvénient, et les maisons de ses amis étaient tout aussi petites et rétrécies que la sienne. L'orgueil naissant de madame *de* Servigné s'en tira en prétendant que la noce se ferait *à la campagne*.

Enfin ce jour arriva, et les détails d'une telle solennité sont tellement connus, que l'on ne trouvera pas extraordinaire que nous en fassions grâce au lecteur: qu'il lui suffise de savoir que l'on ne fit aucune faute d'orthographe dans les actes de mariage, que le prêtre n'oublia pas de demander le consentement aux époux, que la mariée avait une robe blanche, que le marié paraissait content, qu'il y eut assez de monde à l'église, qu'il y en eut plus encore au dîner, et nous arriverons alors à ce qui va intéresser beaucoup plus.

Sur les sept heures du soir, tous les invités se réunirent pour danser sous les tilleuls. Ces tilleuls étaient disposés en rond, de manière que leurs feuillages formaient un dôme de verdure et une salle où l'on dansait mille fois mieux que dans toute autre; car, où la joie peut-elle mieux s'épancher qu'en plein air?... Là, sans que l'âme se rétrécisse comme entre les murs boisés d'un salon, avec le ciel pour plafond, le soleil pour lustre, la terre pour plancher et le gazon pour siège, le moyen de ne pas danser avec plaisir?... Aussi dansèrent-ils avec cette franche gaieté du Midi, avec cet entraînement qu'on n'éprouve que sous le ciel méridional. L'orchestre ne valait pas grand-chose, le galoubet allait à faux, les ménétriers, s'ils avaient eu des airs notés, n'eussent guère distingué un *sol* d'avec un *mi*, mais l'on sautait de côté et d'autre comme si c'eût été la dernière fois que l'on dût danser sur la terre.

Il y avait un monde, un monde fou, comme on dit quelquefois; et la joie du Midi est bruyante!... Bien des gens ne conçoivent pas comment l'on peut s'amuser sans crier, et les gens de cette noce étaient tous de cet avis.

Madame Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent dans la foule quelques figures brunes et revêches, joyeuses comme les autres, mais un peu plus enluminées, et s'étonnèrent de ne pas les reconnaître; plus

d'une fois madame Servigné alla demander à son fils et à son gendre:

– Connaissez-vous cet homme-là?...

Et à ces questions Charles répondait:

– Ah! dans une noce, les amis de nos amis sont nos amis...

Et l'on ne sautait que de plus belle.

Annette se tenait toujours à côté de sa mère, évitant de danser le plus qu'elle pouvait; car cette grossière expression de joie, ce tumulte, ne convenaient guère à son âme chaste, pure et contemplative, amie du calme et de la paix, comme de la recherche et de l'élégance. La nuit arrivant, l'on suspendit à chaque tilleul des quinquets pour pouvoir continuer le bal. A l'instant où l'obscurité devint assez forte pour que l'on eût besoin de ces lumières, les gens étrangers à la noce vinrent insensiblement se grouper autour d'Annette.

L'un d'eux, très-bien vêtu, l'invita à danser.

La contredanse finissait par un tour de valse. Annette fit observer à son cavalier qu'elle ne valsait jamais; alors ce dernier lui dit très-poliment qu'à chaque tour de valse ils se retireraient en dehors du cercle pour laisser valser les autres, et qu'après ils reprendraient leur place pour figurer. Annette ne trouva rien d'extraordinaire à cette proposition. Pendant la première figure, son *partner* fit un signe à un autre homme assez âgé et très-bien vêtu, et sur ce signe il fut rejoint par lui. Annette trembla involontairement en le reconnaissant pour l'homme qui portait la montre volée à l'actrice: elle fut d'autant plus troublée de cette circonstance, que, par l'effet d'un hasard probablement combiné par son danseur, elle se trouvait loin de sa mère et placée du côté de la route où les voitures de ceux qui étaient invités à la noce étaient stationnées.

L'inquiétude d'Annette n'avait rien de fixe, elle était vague et ne pouvait porter sur rien, car elle ne se connaissait aucun ennemi; elle était environnée de plus de deux cent cinquante personnes, et rien ne pouvait lui faire redouter un malheur; cependant il y a de ces pressentiments qui

en imposent, et qu'une jeune personne du caractère d'Annette était plus portée qu'aucune autre à écouter.

Sa frayeur fut bien plus forte et ses craintes devinrent sérieuses lorsqu'elle s'aperçut, en examinant son danseur, qu'il tournait les yeux sur la route, et qu'une des voitures, attelée de deux chevaux, s'approchait de l'endroit où elle dansait.

Une idée vague que l'étranger voulait peut-être l'enlever se glissa dans son âme; enfin, depuis que son *partner* dansait avec elle, elle entendait un bruit d'acier dont elle ne pouvait se rendre compte; elle crut d'abord qu'il venait de l'argent qui sonnait peut-être dans sa poche; mais, à force de l'examiner, elle crut, par les formes des instruments qui paraissaient dans la poche de côté de son habit, que c'étaient des pistolets. Annette, profitant alors d'un balancé, y porta la main comme par mégarde et en acquit la preuve. Annette effrayée, mais sans le faire paraître, dit à son *partner* qu'elle se sentait si fatiguée, que, ne pouvant pas continuer, elle le priait de la laisser rejoindre sa mère; son cavalier, avec politesse, y consentit, et lui faisant observer qu'ils ne pouvaient pas traverser la contredanse, il lui donna la main et se mit en devoir de la guider en dehors du cercle, vers la place qu'occupait madame Gérard. Annette ne savait pas si elle devait le suivre et hésitait, lorsqu'une dispute s'éleva de l'autre côté, des cris se firent entendre, et tout le monde se porta vers l'endroit où la querelle éclatait. A ce moment la pauvre Annette sentit qu'on lui mettait un mouchoir sur la bouche: elle eut beau se débattre, elle fut enlevée par deux hommes et portée vers la voiture sans qu'elle pût jeter un seul cri et sans que l'on s'aperçût de sa disparition ; car l'obscurité, le tumulte, tout favorisa cet enlèvement.

Cependant la pauvre Annette se débattait avec tant de courage pour ne pas être mise dans la voiture, que les brigands, craignant de lui faire mal, lâchèrent le mouchoir, et Annette fit entendre des cris perçants qui attirèrent l'attention. Madame Gérard vint chercher sa fille et ne la trouva pas; elle la demanda, et personne ne put lui dire

où elle était; madame Gérard se mit à crier de son côté: la querelle finissait, et personne ne voyait Annette. Le silence s'établit, et la mère reconnut dans le lointain la voix de sa fille qui criait au secours; mais bientôt les cris cessèrent, et quoique des jeunes gens eussent couru dans la direction du lieu d'où la voix partait, ils ne virent rien. Cet événement fit suspendre le bal, et l'on doit juger du trouble et de la confusion que madame Gérard répandit dans l'assemblée par ses plaintes et par ses cris. L'indignation fut au comble: sur-le-champ quelques personnes montèrent à cheval, et sur l'avis que donna un domestique que les ravisseurs avaient pris le chemin de Durantal, ils s'élancèrent sur cette route pour la parcourir.

Lorsque Charles Servigné apprit cette circonstance, il en tira la conclusion qu'Annette était enlevée par l'étranger de la voiture; il la communiqua à sa mère, qui le redit à sa fille, qui le dit à son mari, de manière que tout le monde fut bien persuadé qu'Annette Gérard aimait le riche Américain possesseur de Durantal, et que c'était ce dernier qui l'enlevait. Le nouveau procureur du roi fut secrètement joyeux de pouvoir commencer son ministère par une affaire dans laquelle Annette se trouvait compromise, et où, en paraissant la venger, il vengeait son amour dédaigné et surtout le geste de mépris que l'étranger s'était permis dans la diligence. Ces pensées s'emparèrent malgré lui de son âme, et l'on peut dire qu'il y a peu d'hommes à l'esprit desquels elles ne se seraient pas présentées.

Pendant que la noce interrompue était en proie au tumulte et à la confusion et que madame Gérard pleurait sa fille, Annette criait toujours; emportée qu'elle était par cette voiture rapide, elle voyageait par des chemins de traverse et souvent ses guides parcouraient des champs ensemencés. Annette, voyant bien que ses cris étaient inutiles, se mit à pleurer sans écouter ce que lui disaient ses conducteurs. Ces derniers n'étaient plus les mêmes hommes qui l'avaient enlevée; l'un s'était trouvé à cheval en postillon, et l'autre dans la voiture; celui-là ne faisait aucune violence à Annette, et seulement l'empêchait de se jeter par

la portière de la calèche. Enfin, sur le sommet d'une colline, Annette aperçut deux hommes qui se promenaient; de loin elle agita son mouchoir en appelant au secours. Elle crut voir ces deux ombres se mouvoir et l'un des deux courir avec une force et une agilité étonnantes: l'éloignement ne lui permettait pas de croire que l'on pourrait atteindre la calèche, et elle perdit toute espérance quand la voiture, entrant dans une gorge de montagnes, s'arrêta devant un rocher creusé, au fond duquel brillait une lumière.

– Mademoiselle, lui dit son conducteur, ne craignez rien, il ne vous sera fait aucun mal, et, dans quelque temps, on vous ramènera à Valence et chez vous, sans que vous ayez à vous plaindre de nous.

Annette, sans répondre un seul mot, entra dans la caverne avec les deux hommes qui la gardaient. On la conduisit vers le fond, où elle distinguait avec peine un lit et quelques meubles: il faisait humide, et le silence qui régnait lui permit d'entendre retentir sur la route, au-dessus du rocher, les pas précipités d'un homme.

Elle était parvenue au lit, une lampe éclairait faiblement quelques chaises et une table, et cette lueur rougeâtre se perdait sur les parois, de telle sorte qu'à cinquante pas on ne distinguait plus rien. Annette, effrayée, ne disait mot, lorsque tout à coup un homme fond sur les deux gardes et les terrasse avant qu'ils aient pu se reconnaître; il s'empare d'Annette, la prend dans ses bras, puis reprend sa course et franchit la caverne avec la même rapidité qu'il venait de mettre à la parcourir. Il sort, regagne le sommet du rocher, et court à travers la campagne en emportant Annette tremblante.

Cette dernière, pour ne pas tomber, avait été obligée de passer ses bras autour du cou de son libérateur, et, lorsqu'elle fut sur le rocher, la lueur de la lune lui permit de reconnaître l'étranger de la voiture à sa grosse tête frisée si remarquable. Annette alors ne savait plus si c'était un libérateur ou un ennemi: quoi qu'il en soit, elle ne cria plus et n'osa même pas se plaindre de la force avec laquelle ses deux jambes mignonnes étaient serrées; il paraissait

mille fois plus fort et n'avoir rien à porter, tant il franchissait rapidement l'espace.

Après un gros quart d'heure pendant lequel l'étranger ne ralentit en rien sa course, Annette vit de loin une masse énorme d'arbres et les murs d'un parc: elle y arriva bientôt, et l'Américain, la posant à terre avec précaution, tira une clef de sa poche, ouvrit une grille et dit à Annette:

— Vous voici à l'abri des poursuites de vos ravisseurs.

D'après cette phrase, la tremblante Annette n'eut pas autant d'inquiétude, et elle suivit l'allée sombre et tortueuse qui se trouvait devant la grille que son libérateur venait d'ouvrir. Ils marchèrent en silence et éclairés par la douce lueur de la lune qui perçait le sombre dôme de feuillage. Annette ne savait que dire, et l'Américain n'osait même pas la regarder. Enfin, après une marche assez longue, Annette aperçut les tours d'un vieux château, et elle ne tarda pas à arriver.

— Mademoiselle, dit l'étranger en cherchant à adoucir sa voix, je vous offrirais bien de vous reconduire à l'instant même où vous pourriez le désirer; mais la nuit est avancée, nous ne connaissons ni le nombre ni les intentions de vos ravisseurs, et je crois, sauf votre avis, qu'il serait plus prudent de rester à Durantal.

Annette, interdite, ne sut que répondre; elle regarda timidement l'étranger et baissa les yeux en apercevant cette grande, mâle et terrible figure qui semblait déposer tout ce qu'elle annonçait de pouvoir et d'énergie à l'aspect d'Annette. La jeune fille en fut en quelque sorte flattée, et l'étranger, interprétant son silence, tira un sifflet, et, sifflant trois coups, fit venir deux domestiques auxquels il demanda de la lumière: il attendit avec Annette sur le perron jusqu'à ce qu'ils fussent revenus.

Les deux domestiques accoururent avec des bougies, et guidèrent Annette et leur maître, à travers les appartements, dans un magnifique salon qu'ils éclairèrent aussitôt.

CHAPITRE HUITIÈME

ANNETTE fut surprise de la magnificence et du luxe qui régnaient dans la décoration du salon où elle entra. La succession rapide des événements dans lesquels elle venait de jouer un rôle si pénible ne lui avait pas laissé le loisir d'une réflexion bien profonde, et elle ne pouvait que se laisser aller à ce mouvement machinal des sens qui, dans les circonstances les plus importantes de la vie, amène souvent de singuliers résultats, tels que le silence quand il faudrait parler, et la langage de la folie quand il serait urgent de se taire, le rire au lieu de la gravité, et la gravité au lieu du rire.

Annette était assise sur un fauteuil de velours noir comme tout l'ameublement du salon. Une table de marqueterie très-riche la séparait de l'homme extraordinaire qui, depuis huit jours, passait et repassait dans ses rêves sans en être l'objet principal, comme dans la tragédie de Corneille dont la mort de Pompée est le sujet, ce grand homme plane sur la scène, où il ne paraît point mort, et semble éclipser César triomphant.

L'étranger, le coude appuyé sur la table, ne disait mot et paraissait embarrassé. Annette, toujours tremblante, garda le silence; mais, jetant un furtif regard sur son hôte et voyant sur sa figure les marques d'un combat intérieur, elle fut frappée une seconde fois de l'idée qu'elle était en quelque sorte à sa discrétion, et la terreur s'empara d'elle.

Quant à lui, il semblait en proie à une agitation si violente, que son caractère s'en démentait. Cette figure énergique et audacieuse prenait l'expression de la timidité, et

bientôt des gouttes de sueur coulèrent sur son front, sans qu'aucune puissance humaine eût pu lui faire prononcer un seul mot: il se contentait de regarder à la dérobée la jeune fille qu'il venait de sauver, et ces regards trahissaient à la fois les sentiments tendres qu'elle lui inspirait et la sombre énergie de son âme.

Cette situation, précédée de tous les événements dont on vient de lire le détail, sans compter l'enlèvement extraordinaire et romanesque d'Annette, était grave pour tous deux, et il y avait quelque chose de solennel dans leur silence.

L'étranger se leva, sonna, et demanda, en la nommant, une demoiselle qui arriva bientôt, précédée de l'ami du maître de la maison; ce dernier, en entrant, jeta un regard moqueur sur Annette et sur son ami. Alors l'Américain, s'adressant à la jeune demoiselle, rompit le silence en lui disant de conduire Annette à son appartement, et de veiller à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. Annette se leva, balbutia quelques mots, et, saluant les deux amis, elle se retira lentement. En fermant la porte du salon, elle entendit son libérateur s'écrier avec un accent de dépit:

– Mille sabords! j'aimerais mieux être devant une batterie de trente-six que devant elle!... j'étais comme une cire qui fond au soleil, sans énergie, sans force.

Annette n'en entendit pas davantage, car elle continuait de marcher en suivant la femme de chambre qui la guidait à travers les appartements. La phrase qui venait de parvenir à son oreille suffisait pour lui révéler l'étendue de la passion de l'étranger pour elle, et l'expression brusque de ce sentiment lui fut plus agréable qu'il ne convenait peut-être à la douceur de son caractère et à la tournure tendre et rêveuse de ses idées.

– Mademoiselle, lui dit sa femme de chambre en lui ouvrant une porte, vous voici dans l'appartement de Madame.

– Que voulez-vous dire? répondit Annette en l'interrompant.

– Mademoiselle, répliqua la jeune fille, c'est le nom de

cet appartement. Avant que Monsieur achetât ce château, cette chambre avait toujours été la chambre à coucher de la maîtresse de la maison; et, comme Monsieur n'est pas marié, cet appartement reste inhabité.

Cette explication satisfit Annette, qui, fatiguée des événement de cette journée, s'endormit bientôt avec cette naïve confiance qui est l'apanage des belles âmes.

Cependant la conversation, qui s'était entamée quand Annette sortit, avait continué. Il importe à la suite de ce récit que nous ne la passions pas sous silence.

– Oui, continua l'amant d'Annette, une honte invincible me faisait rougir et trembler; je ne croyais pas qu'une jeune fille de cet âge pût m'en imposer à ce point.

– C'est que probablement tu l'aimes... lui répondit son ami, car tu n'as pas eu les mêmes procédés avec cette petite Mélanie de Saint-André, dont ta vengeance a causé la mort. Franchement, il est difficile de reconnaître le chef de la révolte à bord de la *Daphnis* dans l'homme qui tremble aujourd'hui devant une jeune fille, surtout après avoir passé toute sa vie sans faire attention aux jolies princesses que nos camarades et moi-même avons festoyées devant toi... Tu avais raison d'avoir honte!... Tandis que tu devrais ne songer qu'à de grandes choses, depuis une quinzaine te voilà occupé ici de niaiseries...

Ici l'inconnu, que le lecteur doit commencer à reconnaître, tourna la tête vers son ami et lui lança un regard foudroyant.

– Je suis mon maître, lui dit-il, et souviens-toi que j'ai été celui de bien d'autres!...

– Morbleu! Tu es encore le mien, repartit le discoureur; mais j'ai des droits sur toi en ma qualité d'ami dévoué; on ne sépare pas l'arbre de l'écorce, et je dois te dire que tu es dans un mauvais chemin. Que diable feras-tu dans ce pays?... qu'y prétends-tu?... te convient-il de pourrir à Durantal auprès d'une fille qui ne sera jamais ta maîtresse et dont tu ne feras pas ta femme?...

– Pourquoi pas?... reprit-il vivement, si elle m'aime, si elle est digne de moi; pourquoi ne vivrais-je pas ici

tranquillement avec toi, ma femme, mes enfants?... mes enfants! répéta-t-il avec force. Conçois-tu, après une vie aussi agitée que la mienne, le bonheur de presser des marmots dans ces mêmes bras qui ont étouffé plus d'un ennemi, qui ont serré si souvent la mort?... Vernyct, nous sommes des scélérats! poursuivit-il en élevant la voix.

— Attends, dit Vernyct en se levant et après avoir jeté un coup d'œil sur l'enfilade de pièces qui s'étendaient de chaque côté. Bon! il n'y a personne; continue...

— Nous sommes des monstres!... Le regard de cette jeune fille m'a fait voir cela mieux que je ne l'avais jamais vu: or, quand deux capitaines forbans, pirates, corsaires et féroces comme nous l'avons été, se trouvent avoir atteint un port de salut, se voient au milieu de dix millions, considérés ou prêts à l'être, c'est folie de ne pas rester tranquilles, de ne pas se croiser les mains derrière le dos en contemplant le présent, sans regarder l'avenir, ni surtout le passé.

— Tu le veux, dit Vernyct, soit... Mais, mille cartouches! ne restons pas en France, où à chaque instant nous pouvons être reconnus. Argow est signalé et Vernyct aussi!

— Argow peut l'être! ce n'est pas mon nom...

— Maxendi l'est aussi, reprit vivement Vernyct avec un sourire.

— Et je ne me nomme ni Argow ni Maxendi!...

— Qu'es-tu donc?... le diable?... l'antéchrist?... quoi?...

— Je suis, reprit Argow, je suis un enfant de l'Amour, qui ne m'a pas, comme tu peux le voir, créé à son image. Quels furent mes parents, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que je suis de Durantal, et voilà pourquoi je veux rester en ce pays: Valence, comme tu le vois, est ma patrie.

— Ce sera désormais la mienne, dit Vernyct.

— Demain, continua Argow, demain je puis savoir quel est le nom sous lequel on m'a baptisé; car, en m'exposant sur la voie publique, on a eu soin de me mettre un petit écrit au cou, et le matelot qui m'a trouvé, ce pauvre Emmelinck, l'a toujours conservé. A Charles-Town, la veille d'être pendu, il m'apprit tout cela et me remit ce chiffon de

papier. Comme voilà la seconde fois que je viens ici depuis trois ans, je n'ai pas encore songé à une pareille vétille; car, que l'on pende Argow, Maxendi, Jacques, Pierre ou Paul, cela m'est fort égal: quand on dispute sa vie à chaque minute, on s'inquiète peu de son nom; avant de penser à nommer son château, il faut l'empêcher d'écrouler. Cependant, sans savoir que je suis attendu, que je suis propriétaire de Durantal, j'ai pris, par la grâce de Dieu et ma volonté, le nom de marquis de Durantal, puisque j'en possède le fief et que l'ancienne noblesse reprend ses titres... Du diable si l'on pense à chercher dans M. le marquis l'Argow de la *Daphnis!*... D'ailleurs, Badger est préfet ici, il le sera longtemps, et j'espère que nous pouvons être tranquilles.

— Monsieur le marquis, dit en riant Vernyct, voudrait-il se donner la peine de me montrer ses titres de noblesse?

Celui que nous appellerons désormais M. de Durantal se leva, et, faisant tourner par un secret le dessus de la table en marqueterie auprès de laquelle il était, il prit une liasse de papiers et se mit à chercher.

— Depuis deux ans et demi, dit-il, que nous sommes en France, nous avons toujours été comme des lévriers qui chassent au renard, courant après nos vieux chiens de brigands pour les faire taire, achetant et visitant des propriétés: je crois que voilà, depuis que je suis ici, le premier moment de repos... J'ai fourré là tous les papiers qui concernent la terre de Durantal, et je veux que le diable m'emporte si j'y trouve de l'ordre!... Il faudra, Vernyct, que tu sois mon intendant; tu verras mes fermiers, tu parcourras mes propriétés, les environs, nous nous mettrons bien avec tout le monde... Ah! voici!...

Les deux amis s'approchèrent avec curiosité et lurent sur un parchemin tout crasseux et qui sentait encore le tabac du dépositaire, la phrase suivante que l'on pourrait nommer une phrase baptistaire:

« Jacques, né le 14 octobre 1786, dans la paroisse de Durantal, fils de S... et de M..., baptisé le lendemain par M. M..., curé du lieu. »

— Ton extrait de baptême est facile à trouver, s'écria Vernyct; mais tes parents!...

— Mes parents, reprit le marquis de Durantal, je n'en connais qu'un: c'est ce pauvre Emmelinck qui me donnait du tabac, me faisait grimper sur les mâts, me barbouillait de rhum et de goudron. L'Océan est mon berceau, et le vieux matelot m'a servi de nourrice; si je l'eusse écouté, je serais resté honnête homme!... mais quand j'ai été pirate, il l'a été, pauvre bonhomme! il m'aurait suivi au diable...

— Eh! qui ne t'aurait pas suivi! s'écria Vernyct en frappant sur l'épaule de Jacques. Mais écoute-moi, Jacques, puisque Jacques est ton nom, ne te marie pas... Prends cette jeune fille pour maîtresse, et reste ce que tu es, un diable incarné, un instrument de fer de ce qu'on appelle le hasard ou la Providence: de temps en temps nous prendrons un brick, et, pour ne pas nous rouiller, nous irons nous dégourdir les doigts en frottant les Anglais ou les Espagnols, n'importe qui, pourvu que nous sentions les boulets nous friser la tête!... et puis après nous reviendrons ici tout joyeux; tu retrouveras ta chère enfant, et moi la mienne; elles viendront à notre rencontre... elles nous conduiront ici dans un petit paradis...

— Finiras-tu, reprit Jacques, et veux-tu ne pas me rompre la tête de tes sornettes! Ma main ne se lèvera plus que pour ma défense, mon pied n'écrasera plus personne que pour ma vengeance; enfin je veux vivre en bourgeois de la rue Saint-Denis et épouser cette jeune fille... Entends-tu? voilà mon dessein; il est là. (Et il montrait son front.)

— En ce cas, dit Vernyct, c'est une affaire finie, n'en parlons plus! mais me réponds-tu que madame Jacques ne mettra pas à la porte l'ami du capitaine?

— Jamais cela ne sera de mon vivant! ne sommes-nous pas frères?

— Allons, puisque je vivrai toujours avec toi, puisque nous serons toujours ensemble, le reste m'est indifférent: bonsoir.

Les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main, et quelques instants après tout dormit dans le château.



Le vieux matelot m'a servi de nourrice

D'après cette conversation, l'on doit voir que M. de Durantal ne croyait rencontrer aucune difficulté dans son projet d'épouser Annette, et il parlait de son amour et de ses desseins sur elle avec cette assurance qu'ont tous les gens habitués à ne trouver aucune résistance à leurs volontés; du reste, il n'est personne qui, riche comme l'était Argow, n'eût eu la même conviction.

Cependant Annette dormait, et son sommeil se ressentait des événements et de ses pensées de la veille. L'influence que les rêves avaient sur son esprit nous oblige à raconter celui qui la troublait alors. Elle rêvait, elle si chaste et si pure, et cette partie de son rêve l'oppressait comme un horrible cauchemar; elle rêvait qu'après bien des combats, touchée des preuves de tendresse qu'Argow lui avait prodiguées, elle l'avait admis dans cette chambre de Paris que nous avons décrite au commencement de cette histoire. Là, cet homme extraordinaire lui montrait un respect et une tendresse qui ne semblaient pas compatibles avec les manières et le caractère qu'on devait lui supposer d'après l'aspect grave et presque sombre de toute sa personne: parfois elle se rappelait l'avoir épousé, mais ce souvenir ne se réveillait en elle qu'à de longs intervalles; il faisait évanouir ses craintes et ses remords, et elle osait alors lui exprimer la tendresse qu'elle éprouvait pour lui; mais tout à coup, pendant qu'elle appuyait sur son sein la tête puissante du pirate, elle apercevait une ligne rouge comme du sang et fine comme la lame d'un couteau qui faisait le tour du cou de son époux. A peine eut-elle vu cette marque fatale, qu'une sueur froide la saisit comme une statue; elle garda la même attitude, elle voulait parler et ne pouvait, et une horrible peur la glaçait. Elle s'éveilla dans les mêmes dispositions, tremblante, effrayée, et sentant battre son cœur.

Pour la superstitieuse Annette, un rêve était un avertissement du ciel; il émanait du domaine des esprit purs qui saisissaient l'instant où le corps n'agissait plus sur l'âme pour guider, par des images informes de l'avenir, les êtres que leur amour pour les cieux rendait dignes de l'attention

spéciale de ces esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel...

Or ce rêve avait un sens qu'Annette n'osait même pas interroger: elle écoutait, tressaillait, et, dans son appartement faiblement éclairé par sa lampe, elle tâchait de ne rien regarder, parce qu'elle tremblait d'apercevoir cette tête de son rêve, et par-dessus tout elle voulait oublier cette ligne de sang. Elle se rendormit pourtant après avoir secoué sa terreur, mais son sommeil fut troublé par les mêmes images. Le point du jour la surprit en proie à l'irrésolution et à la terreur qu'un tel songe devait lui inspirer dans l'étrange position où elle se trouvait. Elle s'agenouilla, fit sa prière, une prière ardente dans laquelle elle rassembla toutes les forces de son âme pour prendre un essor vers les cieux. Se réfugiant ainsi, par un élan sublime, dans le sein même de la Providence qui régit les univers qu'elle a créés, Annette, plaintive et soumise, demandait face à face au Dieu que sa méditation lui faisait entrevoir le bonheur auquel chaque créature doit tendre, ou tout au moins la force de la résignation et le courage de supporter les épreuves de son pèlerinage terrestre.

Après cette prière, elle se trouva soulagée; elle venait en quelque sorte de déposer le fardeau de ses terreurs aux pieds de l'Eternel: c'était à lui de veiller sur son enfant confiant et timide. Elle se leva, ouvrit la fenêtre qui donnait sur les jardins et sur le parc, et, après en avoir franchi les trois marches, elle admira les belles campagnes de Valence inondées des flots de lumière du soleil levant. Elle se promena en admirant la beauté du parc, mais plus encore la magnificence des bâtiments immenses de Durantal. En parcourant les jardins, elle arriva à la cour d'honneur du château, et, après l'avoir examinée, elle vit une autre cour dans laquelle des valets nettoyaient une calèche élégante.

Annette entendit les valets causer entre eux, et le fragment suivant de leur conversation la convainquit de la pureté des intentions du généreux possesseur de Durantal.

– Pierre, disait un personnage qu'Annette ne voyait pas, vous mettrez à la calèche les deux chevaux blancs. Monsieur

va partir dans l'instant pour Valence, et c'est Jean qui le conduira.

Annette, confiante comme l'innocence, ne s'était alarmée que pour sa mère: cependant la phrase qu'elle venait d'entendre lui causa une vive satisfaction; il était clair que son hôte allait la reconduire à Valence, chez sa mère.

CHAPITRE NEUVIÈME

ALORS Annette ne se trouvait pas loin de la porte d'entrée du château; mais comme cette porte était décorée à l'extérieur d'un hémicycle en pierre; mademoiselle Gérard était cachée par le renflement de ce demi-cercle; elle contemplait le château et restait pensive, car un pressentiment invincible lui faisait regarder ce château avec la complaisance et le vague espoir d'une possession éloignée.

En ce moment un homme franchit la porte et s'avança vers le château; Annette le vit et frémit: cet homme était celui qui avait dansé avec elle la veille, et qui lui avait paru le principal auteur de son enlèvement.

Aussitôt elle s'échappa par le côté des jardins, et avec la rapidité d'une biche poursuivie elle regagna sa chambre, et, sonnant avec force, elle ordonna à la femme de chambre, qui accourut, de dire à M. de Durantal de venir sur-le-champ. Argow ne tarda pas d'une minute. Annette était dans le salon qui précédait la chambre dans laquelle elle avait passé la nuit.

– Monsieur, dit-elle avec énergie, l'homme qui m'a enlevée vient d'entrer chez vous comme si le château lui était familier...

Ayant donné à cette phrase l'air d'une interrogation, elle fixa les yeux d'Argow, qui lui répondit sur-le-champ:

– Mademoiselle, je l'ignore; mais, quel qu'il soit, vous verrez jusqu'où ira ma vengeance.

– Votre vengeance! dit Annette blessée; mais il n'a offensé que moi...

A ce moment, un domestique entra et dit à Maxendi:

– Monsieur, un inconnu vous demande...

– Mademoiselle, dit Argow en se tournant vers Annette, ayez la complaisance de rester ici.

Maxendi se rendit à son grand salon, s'assit dans un fauteuil, dit qu'on pouvait faire entrer, et ordonna que tout le monde se retirât.

– Capitaine, dit Navardin en entrant et gardant son chapeau sur la tête, tes gens ont décrété que tu te rembarquerais avec eux, et comme tu dépends d'eux, il faut que cela soit.

– Navardin, reprit Maxendi d'un ton de voix dont le flegme affecté cachait la plus violente colère, tu remarqueras que tu m'as appelé *ton capitaine*, que tu as dit *mes gens*... Continue...

– Eh bien, continua Navardin tremblant malgré tout son courage, je viens chercher ta réponse... En effet, tu as dénoncé tous tes anciens camarades à la préfecture: ils sont forcés de fuir ou courent les plus grands dangers; ils sont sans fortune et veulent en acquérir; or, pour n'avoir plus à te craindre, ils t'appellent au milieu d'eux: les possessions espagnoles sont révoltées, on peut courir la mer sans honte en se mettant à leur service.

– Navardin, répondit Argow d'une voix toujours croissante, si j'ai dénoncé mes anciens camarades, c'est qu'ils m'y ont forcé pour mon salut: s'ils n'avaient rien dit en m'apercevant dans la diligence, on ne m'aurait pas soupçonné. Il a été clair pour tout le monde que je devais vous connaître; obligé de parler, j'ai raconté à Badger, non pas ce que je savais, mais une histoire faite à plaisir. Voilà pour un point. Mes gens veulent de l'or, qu'ils aillent en chercher où bon leur semblera, je les ai assez gorgés... Mais à qui prétend-on que j'obéisse?... est-ce à eux de m'imposer des lois? réponds? Tu gardes le silence, car tu sais que c'est à eux de recevoir les miennes. Ils sont sans fortune, dis-tu? c'est qu'ils l'ont mangée, car chacun a eu sa part, et le dernier matelot a eu cent mille écus au moins, sans compter ce que vous dépensiez toutes les fois qu'on descendait à terre. Est-ce vrai?...

— Oui! répondit Navardin interdit.

— Tu crois que je dépends d'eux! reprit Argow en imprimant à sa voix un caractère terrible. Mille bombes! je ne dépends de personne au monde, et un pistolet me fera toujours raison de ma vie; je ne l'ai pas risquée cent mille fois pour marchander maintenant, et vous n'avez pas le pouvoir de la mettre en danger!...

— Nous l'avons... dit Navardin.

— Et comment?

— Chacun de nous peut te dénoncer à l'instant.

— Ce serait un grand imbécile: car, d'abord, ou il serait gueux et voudrait de l'argent, ou il serait riche et aurait quelque chose à perdre. Riche, il ne me dénoncerait pas, parce qu'il périrait avec moi, et gueux, je lui donnerais tout ce qu'il me demanderait... après, je ne le craindrais guère; il se serait désigné!...

Ici la figure d'Argow, revenue à toute sa férocité primitive, exprimait, par son seul aspect, tout ce qu'il taisait.

— Ce n'est pas tout, dit Navardin; écoute! Nous t'avons juré le secret et nous te le garderons; mais nous avons pris un autre moyen! nous savons qui tu aimes!...

— J'en suis bien aise, dit Argow en saluant ironiquement Navardin.

— Et nous tenons en notre pouvoir la jeune fille que tu voudrais...

— Qui l'a enlevée?... s'écria d'une voix formidable Argow en se levant et interrompant Navardin, réponds!

— Moi! cria Navardin.

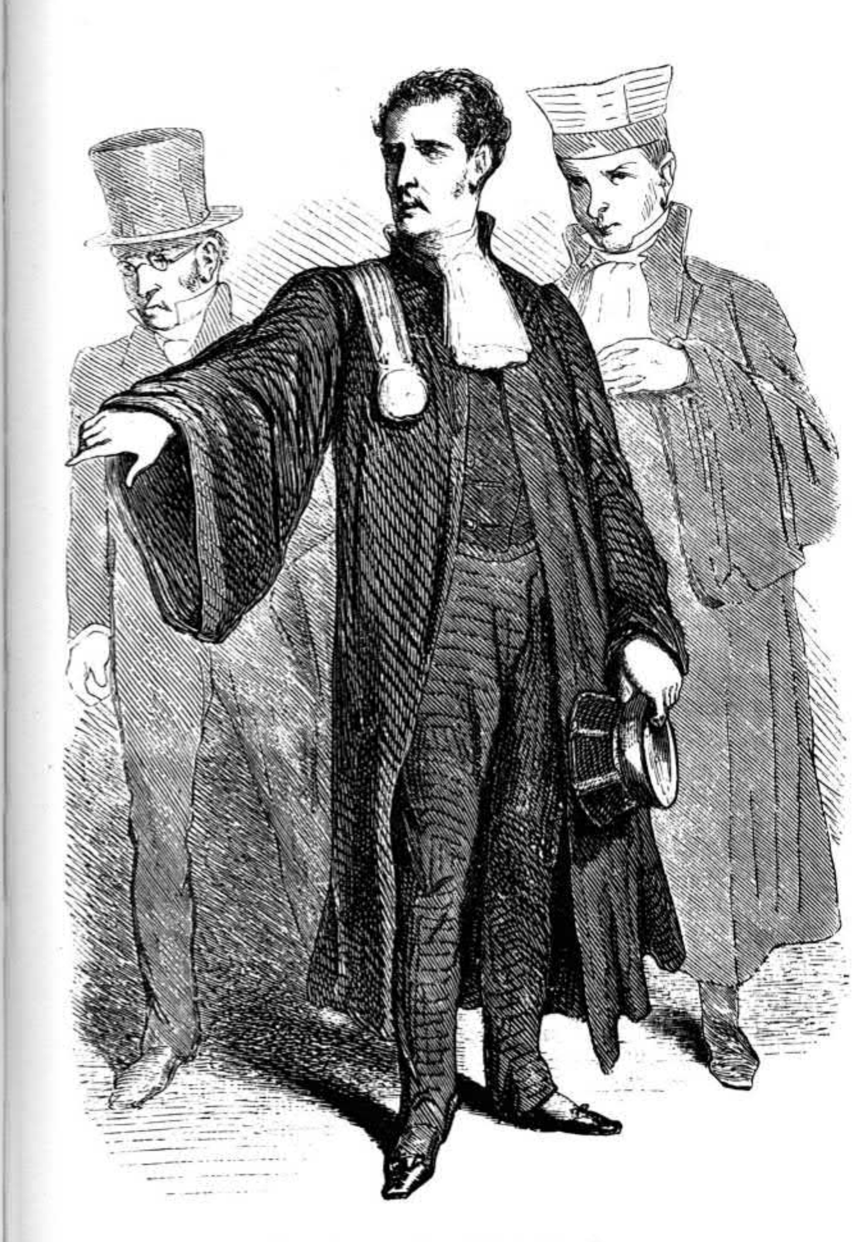
— Ah! c'est toi qui as porté la main sur elle!...

Le terrible Maxendi faisait trembler par sa voix les vitres de l'appartement; il sauta sur le brigand, et le saisissant par le collet de son habit, il le contraignit à le suivre...

— Ah! disait-il, c'est toi qui as souillé par le contact de tes mains celle que nul n'est digne de toucher! viens, viens!...

Et il l'entraîna. Il lui fit traverser tout l'appartement, et le jeta tout effrayé aux pieds d'Annette étonnée.

— Mademoiselle, lui dit-il, voici le coupable!... prononcez sur son sort, ordonnez, vengez-vous!...



Ce procureur du roi était Charles

— Monsieur, dit Annette tremblante à l'aspect de Maxendi en proie à une si violente colère, monsieur, je désire que nul ne se charge du soin de ma vengeance; seule j'ai été offensée; je lui pardonne!...

— Vous pouvez lui pardonner!... mais, moi... je verrai!...

Ce que ce dernier mot cachait n'était certes pas la clémence.

Laissons pour un moment Argow, Navardin et Annette dans cette singulière situation, et retournons à la porte du château. Vernyct y était accouru, parce qu'il avait aperçu Annette s'enfuir à toutes jambes, et, comme Navardin était déjà entré, il ne savait à quoi attribuer cette course précipitée, lorsque, regardant dans la campagne, il vit au bout de l'avenue cinq ou six personnes qui se dirigeaient vers le château: trois de ces personnes étaient vêtues de noir, et un homme en robe noire les guidait. Vernyct crut qu'Argow et lui étaient découverts, et il cherchait en sa tête les moyens de se soustraire à cette attaque; mais, pendant qu'il réfléchissait, le procureur du roi arriva près de lui. Ce procureur du roi était Charles, soutenu d'un juge d'instruction et d'un commissaire: il avait, comme on voit, fait diligence, et brûlait de mettre à exécution ses projets contre son rival.

— Que veut monsieur?... demanda Vernyct d'un air arrogant.

— Monsieur, répondit Charles Servigné, j'ai le droit de vous interroger et celui de ne pas vous répondre.

— Encore faut-il que je sache, répliqua Vernyct, à quel titre, comment et pourquoi vous entrez à Durantal!

— Nous venons, répliqua plus doucement le juge d'instruction, faire des perquisitions relativement à une accusation d'enlèvement qui est portée contre M. de Durantal, au sujet d'une jeune demoiselle nommée Annette Gérard.

Ces paroles firent sourire légèrement Vernyct, qui, regardant alors le nouveau procureur du roi, le reconnut, lui tendit la main, lui prit la sienne et lui dit:

— Eh! c'est notre cher compagnon de voyage! entrez, monsieur; vous serez bien reçu à Durantal, de quelque

manière que vous y veniez, en costume ou sans costume. Diable, la justice valençaise est expéditive!...

Charles ne savait quelle contenance tenir, ce ton léger n'annonçait pas la crainte. Il répondit néanmoins:

— Monsieur, ne retardez donc pas son exécution; conduisez-nous au château avant que l'alarme y soit semée!...

— Pierre, dit Vernyct, conduisez ces messieurs au salon.

Cette phrase sèche, plus sèchement dite encore, fut accompagnée d'un coup d'œil si méprisant, que Servigné se sentit violemment outragé, et Vernyct ne négligea rien pour cela, car il s'en allait lentement sans saluer le groupe.

Pendant que l'on dirigeait Charles vers le salon, Vernyct cherchait Argow, et il le trouva au milieu de la scène que nous avons interrompue pour raconter ce nouvel incident.

— La justice, dit-il tout haut, vient de descendre ici...

Ces mots produisirent un notable changement: Navardin se leva brusquement, Argow porta sa main dans son sein, Vernyct se mit à rire, et Annette étonnée contempla ce tableau curieux.

— Sors, dit Argow à Navardin; ce n'est pas à la justice à te punir...

Navardin sortit par le jardin, et Argow le suivit en le guidant vers une cave dont l'entrée se trouvait dans une grotte en rocaille.

Lorsqu'ils y entrèrent, Maxendi lui dit d'un ton inflexible:

— Navardin, il faut mourir, car j'ai décidé que ce serait ta punition. Ai-je jamais seulement regardé vos maîtresses lorsque vous en aviez?... N'as-tu pas manqué à l'obéissance et au respect que tu me devais?... Or, où la justice n'a pas de prise, car je serais fâché de te voir entre ses mains, ma justice à moi s'exerce: obéis à ton capitaine... avance!... c'est ton dernier pas!...

Navardin, en entendant cette sentence sortir de la bouche de son ancien chef, trouva qu'il était dur pour lui, qui était devenu à son tour capitaine, de périr de cette manière; alors il se tourna brusquement, et, tirant un pistolet de son sein,

il ajusta, presque à bout portant, son ancien capitaine, auquel il enleva une boucle de ses cheveux.

— Ah! ah!... dit ce dernier en passant la main sur son front avec tranquillité, tu te fâches, mon vieux camarade, tu as le caractère bien mal fait!...

En achevant ces mots, il ne lui laissa pas le temps de saisir son second pistolet, il le prit à bras-le-corps et le renversa par terre avec une force si supérieure, que celui-ci ne put lui opposer aucune résistance. Réunissant alors les deux mains du brigand sur sa poitrine, il les y fixa d'une manière invariable en les tenant sous son pied de fer, et pendant que Navardin cherchait à se sauver de cette espèce d'étau, Argow tirait tranquillement de sa poche un étui dans lequel se trouvait une épingle, il la prit et la plongea dans la poitrine du brigand, qui expira aussitôt que la pointe de cette arme d'un nouveau genre eut atteint le sang d'un vaisseau.

Maxendi revint vers la chambre d'Annette tranquillement et comme s'il eût accompli un devoir. Pendant qu'il avait vengé mademoiselle Gérard, il s'était passé une autre scène très-intéressante.

En effet, lorsque l'on eut introduit Charles et sa troupe dans le salon, au lieu de s'y arrêter, il avait continué, et, pénétrant jusqu'à la chambre où se trouvaient Annette et Vernyct, il fut stupéfait de revoir sa cousine, qu'il croyait sous les verrous.

En la voyant ainsi libre, son esprit malicieux en conclut sur-le-champ qu'elle s'était fait enlever volontairement, et pour excuser aux yeux du public son amour pour M. de Durantal, par l'idée que la force employée à son égard l'avait jetée à la merci des ravisseurs. Alors, satisfait de pouvoir se venger du mépris qu'Annette avait pour lui, et cela à la vue de tout le monde, il lui dit d'un ton plein d'affection et comme un père à sa fille:

— Etes-vous libre, Annette?...

— Oui, Charles, je suis libre, répliqua-t-elle en appuyant sur cette syllabe.

— Oh! Annette, reprit Charles Servigné, si vous êtes ici

volontairement, quelle singulière comédie la passion vous a fait jouer devant une assemblée tout entière!... Vous n'en avez sans doute pas prévu les effets, car j'ose croire, si toutefois votre caractère religieux ne m'en a pas imposé, que vous eussiez renoncé à votre dessein: votre mère est au désespoir; elle a pleuré toute la nuit, demandant sa fille à chacun. Cette nuit, qui, pour les nouveaux mariés, et pour votre tante, devait être une nuit de bonheur, a été une nuit de désolation!... Moi-même, ardent à venger l'ordre social outragé dans votre personne, j'ai armé les lois d'une célérité qui leur était inconnue: je me suis hâté; mes soupçons ont été bientôt pour moi des réalités; j'arrive, je vous trouve, et quelques heures ont suffi pour tout apaiser entre vous et votre ravisseur!... Oh! Annette, vous si religieuse, si grande, si candide, si pure, où vous retrouvé-je?... quel chagrin pour votre mère! il l'emportera au tombeau...

Le groupe, en entendant ces artificieuses et vindicatives paroles si bien colorées d'un air de vérité par les circonstances, trouva que le nouveau procureur du roi parlait avec une éloquence touchante: mais Vernyct, qui étudiait Charles et semblait lire dans ses yeux, devina que ce discours n'était pas sincère; d'un autre côté, il était bien aise de voir Annette dégradée dans l'opinion publique, parce qu'alors Argow n'en ferait pas sa femme; et cependant la haine secrète que le visage de Charles faisait naître en lui fut cause de sa réponse.

– Monsieur, lui dit-il, du moment que vous trouvez mademoiselle libre, vos fonctions cessent: retirez-vous donc et épargnez-lui de si inconvenants discours.

– Etes-vous son ravisseur?... lui demanda Charles.

– Si je l'étais et qu'elle m'aimât, comme vous le supposez gratuitement, je vous aurais déjà jeté par la fenêtre, tout procureur du roi que vous êtes!

A ces mots qu'Argow entendit, il entra, et sa figure prit une expression terrible à l'aspect de ce groupe. Annette était tellement accablée sous le poids du perfide langage de son cousin, que, semblable à un agneau que l'on frappe,

elle regardait fixement Charles sans pouvoir répondre un seul mot.

– Monsieur, reprit Charles avec une grande dignité, ce que je dis à mademoiselle, je ne le dis pas à titre de magistrat, c'est à titre de père, de cousin, d'ami.

– Mon cousin, mon ami, mon père, reprit Annette les larmes dans les yeux, aurait pu me parler en particulier; il se serait surtout informé si j'avais été enlevée volontairement avant de le supposer... il ne m'aurait pas mis la mort dans le cœur en me disant que je tue ma mère!...

Ici Annette, interrompue par ses larmes, tomba dans un fauteuil en se cachant le visage, et des sentiments bien divers s'emparèrent des cœurs.

– Qui la fait pleurer ici?... s'écria Argow en lançant un regard qui fit trembler tout le monde. Il palpitait de rage et semblait chercher sa victime... Je le saurai, dit-il, et malheur à lui!...

– Monsieur, dit Annette, vous me perdez en prenant ma défense!... Dites-leur donc que vous m'avez sauvée, que vous alliez me reconduire à l'instant; que... je ne sais; le monde pensera ce qu'il voudra, mais ma conscience est pure, elle est muette à me reprocher la moindre faute, et Dieu, ma mère, mon père, sont mes seuls juges!... Mais vous, mon généreux libérateur, cessez de parler comme s'il y avait entre nous un autre lien que celui de la reconnaissance.

– Qui peut expliquer un tel mystère?... demanda le juge d'instruction.

– Est-il besoin de l'expliquer? reprit Argow; mais, s'écria-t-il, je vais vous parler à tous: vous allez retourner à Valence, écoutez-moi bien et suivez de point en point ce que je vais dire. On a enlevé mademoiselle. Je me promenais avec mon ami que voici, hier soir, et j'ai de loin aperçu une voiture de laquelle partaient des cris: j'ai couru, j'ai délivré mademoiselle: il était trop tard pour la reconduire à Valence; j'allais le faire ce matin quand vous êtes venus. Mademoiselle a passé la nuit au château de Durantal, voilà la vérité. Si, dans Valence, quelqu'un ose tirer de

ceci une conséquence défavorable à mademoiselle, je jure que lui ou moi périrons, et que, si je péris, celui que voilà me vengera!

Vernyct fit un signe de tête affirmatif.

– Ce n'est pas tout, reprit Argow; je vous permets de publier partout que j'aime mademoiselle, qu'elle a en moi un serviteur, un ami dévoué; que si jamais je me marie, qu'elle me permette d'oser aspirer à elle, je n'aurai jamais d'autre femme; que quiconque cherchera à lui nuire sera mon ennemi mortel; que, dussé-je dépenser un million, je la protégerai désormais contre toute attaque, et si quelqu'un se permet à ce propos un mot léger sur elle, je jure que le calomniateur mourra, ou, si je meurs de sa main, mon ami que voici me vengera!...

Vernyct fit un signe de tête affirmatif.

– Maintenant, messieurs, dit Argow en changeant subitement de ton, voulez-vous prendre quelque chose?... Pierre, des sièges!

– Quoi qu'il en soit, dit Charles, ceux qui ont enlevé mademoiselle Gérard avaient un but, et les lois violées réclament leur poursuite et leur châtiment: notre ministère nous impose le devoir de chercher ce but et les auteurs de l'enlèvement.

Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence: cette reconnaissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible.

– Jeune homme, lui dit-il, vous vous trouvez sur mon chemin. (Il y avait un sens à ces paroles; elles firent impression sur l'assemblée.) Prenez garde... Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots.

– Je n'ai fait que mon devoir, dit Charles, et nulle considération ne m'empêchera de suivre toujours ce qu'il m'indiquera; mais je dois vous prévenir que ma cousine a tout mon amour, qu'elle m'est promise...

– C'est faux!... s'écria Annette en voyant Argow dévorer Charles des yeux; je n'ai aucun motif qui ne parte de la vérité pour démentir ainsi mon cousin... Charles, vous savez que nous ne sommes rien l'un à l'autre, et, quand il

n'en aurait pas été déjà ainsi, le discours que vous venez de tenir tout à l'heure sur une amie que vous connaissez dès l'enfance aurait suffi pour briser tout lien entre nous... Je comprends votre regard ironique, Charles, et je n'ignore pas que je suis à Durantal; mais les sentiments que je dois à mon libérateur n'influent en rien sur ma protestation. J'ignore qui m'a enlevée; mais ce que je sais, c'est que ce n'est pas monsieur, car depuis que je suis ici il n'a échangé avec moi que quelques paroles, et je n'ai pas donné mon aveu aux intentions qu'il vient d'énoncer. Vous me connaissez, Charles, et votre conscience doit vous crier que rien que la vérité ne sortira jamais de ma bouche. Maintenant, monsieur, dit-elle à Maxendi, ordonnez, je vous prie, qu'on me reconduise seule à Valence: malgré le plaisir que j'aurais à être présentée à ma mère par mon libérateur, je sens que...

– Non, mademoiselle, votre cœur vous dira, répondit Argow, que l'opinion de l'homme qui vient de vous insulter, comme de tous ceux qui lui ressemblent, ne saurait diriger votre conduite. Permettez que j'ose réclamer l'honneur de vous accompagner. Si vous avez passé une nuit sous les voûtes de Durantal, vous pouvez, sans qu'il en soit ni plus ni moins, être reconduite à votre mère par moi.

– J'en conviens, dit Annette, mais je vous prie de faire hâter notre départ.

Dans cette matinée, le caractère d'Argow venait de se déployer tout entier; Annette avait brillé de toute son innocence, et Charles s'était montré tel qu'il devait toujours être, enclin à satisfaire ses passions sous le masque de l'intérêt général.

On déjeuna; tout le monde fut réuni autour de la même table, mais peu de paroles furent échangées. Le juge d'instruction eut mille égards pour Annette, surtout pour le maître de la maison, qu'il savait être l'ami intime du préfet et riche à millions. Il lui parla de sa terre, du pays, de Valence, et parut enchanté qu'une semblable méprise lui eût procuré l'honneur de se trouver avec M. de Durantal, méprise qui, du reste, n'avait été faite que sur la volonté de

M. le procureur du roi. Argow, à cette phrase par laquelle le juge rejetait tout sur Charles, regarda Servigné avec une énergique expression de haine.

Le déjeuner fini, on monta en voiture; Annette fut seule au fond de la calèche; son cousin et Argow se mirent sur le devant; les autres personnes montèrent dans une autre voiture, et l'on partit pour Valence. En chemin, Annette dit à M. de Durantal que, toute flattée qu'elle devait être de lui avoir inspiré les sentiments qu'il avait manifestés, elle le conjurait de n'y point persister, et surtout d'empêcher que les circonstances de cette matinée, sous ce rapport, devinssent publiques. Argow resta muet.

CHAPITRE DIXIÈME

La calèche élégante de M. de Durantal s'arrêta devant la modeste boutique de madame Servigné, ce qui produisit comme un spectacle pour tout le voisinage. La tante, la cousine et la mère d'Annette étaient, comme bien on le pense, accourues sur le seuil de la boutique, et le plus grand étonnement s'était emparé d'elles à la vue d'Annette dans ce brillant équipage. Adélaïde pensa soudain qu'elle épousait le millionnaire, et une effroyable jalousie s'élevait dans son cœur. Madame Gérard, pour le moment, ne voyait que le bonheur de retrouver sa fille; et pour madame Servigné, oh! elle parlait! qu'elle eût joie, affliction, tout chez elle s'exprimait par un torrent de paroles.

Argow, sans s'inquiéter des interrogations et des exclamations de la mercière, descendit en donnant la main à Annette, rouge et confuse; puis, la présentant à madame Gérard, il lui dit:

— Madame, voici votre fille que j'ai eu le bonheur de pouvoir arracher à ses ravisseurs; soyez persuadée qu'avant que la justice ait eu le temps d'essuyer ses lunettes et de secouer son jabot (en prononçant ces mots il regardait Charles et le juge d'instruction), on avait vengé votre fille: quant aux motifs de son enlèvement, dans lesquels je suis persuadé que mademoiselle n'était pour rien, c'est un mystère bien singulier que rien ne pourra découvrir. S'il m'était permis, madame, de réclamer un prix d'une obligeance aussi naturelle, je ne demanderais que l'honneur de pouvoir vous présenter quelquefois mon hommage et mes respects.

Madame Gérard, interdite de se voir pour la première fois de sa vie l'objet de l'hommage et des respects d'un millionnaire, balbutia quelques remerciements en accueillant la demande de M. de Durantal, qui remonta dans sa voiture et partit.

Adélaïde, sa mère et M. Bouvier avaient, pendant ce temps, examiné la figure de Charles, et l'embarras, l'air sombre de ce dernier, leur avait donné tellement à penser, que, pour la première fois peut-être, un profond silence régna pendant quelques instants. Lorsque chacun fut remonté, le silence d'Annette et celui de Charles excitèrent la curiosité au plus haut point; mais l'état de gêne dans lequel se trouvèrent ces deux acteurs, qui paraissaient instruits, fit que l'on se sépara mécontents les uns des autres. Quand madame Gérard et sa fille furent seules dans leur chambre, Annette se jeta dans les bras de sa mère, et, après lui avoir raconté ce que le lecteur sait déjà, voici ce qu'elle ajouta:

– Ma mère, cette aventure va faire grand bruit dans Valence: mon cousin et ma cousine, d'après ce que Charles s'est permis de supposer, ne la raconteront pas à mon avantage; alors je ne crois pas que nous ayons d'autre parti à prendre que de quitter Valence au plus tôt. Revenues à Paris, les discours de Valence ne nous atteindront guère, d'autant plus que notre essai de voyage ne nous ayant point réussi, nous ne reviendrons plus dans ce pays.

Madame Gérard approuva fort ce parti, parce qu'elle ne se trouvait pas fort bien de l'hospitalité de sa sœur. En effet, les premiers jours, ces quatre femmes avaient été charmées de se revoir; mais bientôt madame Gérard s'aperçut: 1° qu'elle ne pouvait jamais parler; 2° qu'elle écoutait toujours les mêmes choses; 3° qu'Adélaïde était jalouse d'Annette, et que cette jalousie causait une foule de petites tracasseries insupportables; 4° qu'Adélaïde ayant fait partager sa haine à sa mère, et Charles ayant une animosité bien plus forte contre Annette, il s'en était suivi qu'on trouvait madame et mademoiselle Gérard de trop dans la maison; 5° qu'on n'avait pas tardé à le leur faire apercevoir.

Alors il fut décidé que l'on quitterait Valence dans deux ou trois jours, et madame Gérard se garda bien de dire à Annette qu'elle la voyait avec peine s'éloigner de M. de Durantal, en qui elle entrevoyait un beau parti.

Pendant que la mère et la fille discouraient ainsi, Charles racontait les événements de la matinée à sa manière, c'est-à-dire que, par ses insinuations perfides, il faisait sous-entendre beaucoup plus de mal qu'il n'en aurait dit en parlant ouvertement contre Annette.

– Mon Dieu! disait Adélaïde, qu'a-t-elle donc pour s'être fait enlever? je lui vois une taille comme une autre, des yeux qui ne parlent qu'à l'église, l'air d'une fille qui est toujours dans le cinquième ciel et dans les espaces imaginaires... Voyez donc, on lui donnerait le paradis sans confession... et cela se fait enlever!...

– Ce que j'y vois, disait la mère, c'est qu'elles vont rester longtemps chez nous, à moins que leur monsieur ne leur loue un bel hôtel à Valence, dame!... Annette va tenir un grand état!...

Nous passerons sous silence tout ce que l'amour-propre offensé, l'amour de parler, d'interpréter et la haine inspirèrent de vulgaire et de bas à ces deux femmes que nous allons bientôt perdre de vue. Au dîner, Adélaïde, après avoir accablé Annette de toutes ces petites et basses manœuvres que suggère la haine, et qu'il est impossible de définir et de décrire, parce qu'elles reposent dans l'air de la figure, dans le son des paroles et dans les regards, Adélaïde lui dit enfin ironiquement:

– Ma chère cousine, vous comptez sans doute rester encore longtemps à Valence? je gagerais même que vous pensez à y demeurer...

– Non, répondit Annette; et ma mère...

Elle s'arrêta comme pour laisser parler madame Gérard.

– Annette dit vrai, reprit en effet madame Gérard, je compte partir demain ou après-demain.

– Comment, ma sœur, s'écria madame Servigné, vous partez si vite!... oh! que j'en suis désolée!... Et qui peut vous faire sauver comme cela?... ce ne sont point vos affaires...

ce n'est pas que vous soyez mal ici, ce n'est pas l'aventure de ce matin... qu'est-ce donc?... Vous ne voulez donc pas voir mon Charles paraître à l'audience d'après-demain au palais? C'est mal cela! après une si longue absence se revoir pour si peu de temps!...

Elle continuait toujours; mais Adélaïde, laissant parler sa mère, ajouta:

– Si c'est notre petit établissement qui gêne ma cousine, qu'elle se rassure; mon frère a loué un très-bel appartement dans un hôtel à Valence; nous y demeurerons et ne ferons plus dans quelque temps le commerce qu'en gros.

Annette allait répondre, ce qui aurait fait un concert de trois voix, lorsque Charles, en parlant, imposa silence à tout le monde.

– Je suis désolé, dit-il, que ma cousine quitte Valence au moment où la place importante que j'occupe allait me permettre de lui faire voir la haute société de cette ville, et je croyais franchement que cette haute société ne lui serait pas désagréable.

– Mon cousin, dit Annette, je n'oublierai jamais que je ne suis que la fille d'un simple employé: la modique fortune de mon père ne me permet pas de si hautes prétentions.

– Ma chère sœur, répondait madame Gérard à sa sœur, qui n'avait cessé de parler bas à son oreille, la santé de M. Gérard et l'isolement dans lequel il se trouve ne nous permettent pas une plus longue absence. Si demain nous pouvons trouver des places, nous partirons... J'ai vu ma nièce, elle est heureuse et paraît devoir l'être longtemps avec M. Bouvier: ainsi je vous vois d'autant plus tranquilles que Charles vient d'obtenir un emploi fort élevé. Ce soir nous vous ferons nos adieux.

Cette détermination étonna fort la famille Servigné, et ce qui l'étonna encore davantage, ce fut de voir le lendemain Annette et sa mère faire leurs préparatifs de départ et leurs adieux. Charles ne put croire à cette résolution que quand il vit sa tante et sa cousine dans la voiture. Leurs adieux furent froids, et chacun, en se quittant, fut comme débarrassé d'un poids. Pour les Servigné, c'était le poids des bienfaits;

pour Annette et sa mère, celui de la gêne de se trouver avec des êtres si peu en harmonie avec eux.

La famille Servigné avait conduit les voyageurs à l'hôtel des diligences, pour les accompagner jusqu'au dernier moment. En revenant au logis, Adélaïde, la première, aperçut de loin l'équipage d'Argow arrêté à la porte de la boutique; on hâta le pas, et Adélaïde, en faisant mille minauderies, apprit à Maxendi qu'Annette venait de partir pour Paris. Sur-le-champ il salua, et fit signe à son cocher, qui partit au grand galop.

On parla longtemps et beaucoup à Valence de cette histoire singulière, mais on finit, comme on aurait fait partout, par n'en plus parler. Nous quitterons donc cette ville, où nous serons bientôt ramenés par les événements.

Cependant Annette et sa mère voyageaient en silence. Annette, en effet, avait beaucoup à penser. Jusqu'à ce fatal voyage sa vie s'était écoulée tranquille, pure et exempte d'événements; elle avait été circonscrite dans un cercle de devoirs fidèlement accomplis dans le travail, la retraite et la paix. L'horizon de ses espérances s'était borné à son mariage avec son cousin, et si ses regards se portaient plus loin dans l'avenir, c'était pour contempler les cieux, et songer, en faisant son salut, à acquérir l'éternelle félicité des anges. Pendant ce voyage, la source limpide de sa vie avait été troublée, son âme et sa prière avaient été constamment pures; mais elle venait de perdre l'ancre, sa vie n'était plus arrêtée à un but fixe: elle tendait bien toujours au ciel, mais elle avait perdu le compagnon sur lequel elle comptait pour arracher les épines du chemin et la soutenir dans cette route difficile. Le temps qui venait de s'écouler avait été marqué par des événements rares dans la vie, par des aventures véritablement romanesques; de plus, son cœur emportait une pensée involontaire, car, en dépit d'elle-même, elle pensait à cette multitude de circonstances parmi lesquelles il ne s'en trouvait pas une seule qui fût d'heureux présage, et qui toutes entouraient l'apparition d'un étranger, d'un inconnu qui paraissait l'aimer. Cet homme apportait avec lui un monde tout nouveau, la

richesse, l'éclat, un nom distingué; ses voitures portaient l'empreinte d'armes héréditaires: de là une vie nouvelle, séduisante pour Annette, qui, d'une part, était portée vers le luxe et l'élégance, mais qui, de l'autre, craignait une vie dont la splendeur et les distractions lui rendraient encore plus difficiles le chemin du salut. Ensuite cet homme dont l'âme exaltée, violente, répondait à la bizarrerie de sa conformation qui péchait par trop de sève comme un arbre aux branches luxuriantes, cet homme était-il un bon guide dans la vie?... Annette le connaissait-elle?... A cela elle se répondait, superstitieuse comme on sait, qu'il lui était apparu comme envoyé de Dieu...

Ce monde de réflexions plongeait Annette dans une incertitude cruelle et dans une méditation toute remplie de l'image de M. de Durantal. Au milieu de cette rêverie, la nuit arriva insensiblement. La mère Gérard dormait, les autres voyageurs, car la voiture était pleine, dormaient aussi. La lune se leva, de façon que l'on pouvait voir sur la route. Annette regardait machinalement le chemin et se rappelait les événements de son premier voyage. Depuis un instant elle entendait le bruit d'autres chevaux que ceux de la voiture: elle se recueillit pour s'en assurer; mais elle crut s'être trompée en ne les entendant plus, soit que ce bruit se confondît avec celui que faisaient les chevaux de la voiture, soit que réellement il n'y eut pas de chevaux étrangers.

Elle arriva bientôt à l'endroit où la calèche d'Argow s'était cassée. Le souvenir de cette aventure devint plus énergique, et alors elle examina en elle-même et plus attentivement le sentiment qu'elle portait à cet étranger. Elle fut troublée dans cette dangereuse méditation par le bruit croissant des chevaux qu'elle avait cru d'abord entendre; une crainte vague la saisit, et, regardant sur la route, le premier objet qu'elle aperçut ce fut, auprès de la portière, la figure d'Argow!... Il était à cheval et suivi d'un postillon.

Aussitôt elle se rejeta au fond de la voiture, et posa ses deux mains sur son cœur comme pour en arrêter les battements précipités: après ce premier moment de trouble une

sensation indéfinissable partagea son âme entre le bonheur et la crainte, elle fut à la fois flattée de cet effort et chagrine en pensant qu'au jour quatre voyageurs allaient savoir qu'elle était l'objet de cette poursuite: en outre, cette brusque apparition répondait trop bien aux mouvements qui l'agitaient depuis tout ce jour, pour ne pas lui causer une vive émotion. Qu'allait-il faire?... quel était son but?... Le trot de ces deux chevaux retentissait dans l'âme de la jeune fille, et, malgré elle, une voix secrète lui disait:

— Tu es aimée!

Il y avait dans cette certitude et dans l'impression qu'elle lui causait quelque chose de plus vif, de plus entraînant, pour un esprit de femme, que dans le sentiment qu'Annette avait éprouvé pour son cousin. Annette, comme bien on pense, ne dormit pas. De temps en temps elle voyait Argow avancer de quelques pas et regarder dans la voiture, épier un des regards de celle qu'il suivait ainsi, et la contempler avec ivresse. Au matin, il se trouva si fatigué, que, malgré toute sa force et l'habitude qu'il avait de souffrir, il suivait avec peine la voiture; quelquefois il la dépassait, mais souvent il restait en arrière. Les voyageurs, éveillés, s'amusèrent de ce manège, et comme le froid du matin contraignait Maxendi à s'envelopper d'un manteau, et qu'il était difficile de reconnaître à quelle classe il appartenait, les voyageurs riaient, et ce fut à qui plaisanterait sur le courrier. Parmi ceux qui se trouvaient dans la diligence, le voyageur qui était en face d'Annette ne tarissait pas.

— Ah! disait-il, il n'ira pas comme cela jusqu'à Paris! il faudrait être de fer!... S'il court après la fortune, il fait bien de courir vite! si c'est un solliciteur, je parie qu'il est Gascon; il n'y a que les Gascons capables de courir ainsi, etc.

Madame Gérard se réveilla et ne manqua pas de voir celui dont on parlait: elle jeta une exclamation, et regarda sa fille après avoir reconnu Argow. Annette rougit, et le silence qu'elle réclama de sa mère à voix basse intrigua les voyageurs. Heureusement qu'au moment où un regard d'Argow mettait le comble à la curiosité de ces derniers

la diligence s'arrêta devant l'auberge où l'on devait déjeuner. Annette, sa mère et tous les voyageurs se trouvèrent réunis dans la salle, et ce fut alors qu'Annette trembla en voyant Argow entrer dans cette salle et demander le conducteur avec lequel il sortit.

Depuis l'aventure de son cousin avec Pauline, Annette, se souvenant de la gêne qu'elle avait éprouvée aux repas communs que l'on fait en voyage, s'était bien promis de n'en jamais prendre qu'en particulier avec sa mère: elle demanda donc une chambre. Aussitôt qu'elle fut rendue à cette chambre, dont les fenêtres donnaient sur la cour de l'auberge, elle entendit une vive discussion entre le conducteur et M. Maxendi.

– Je vous offre cent francs! disait ce dernier.

– Mais, monsieur, je ne le puis pas!...

– Deux cents! continua Maxendi.

– C'est impossible!...

– Trois cents, quatre cents, cinq cents, mille francs, deux mille francs!

Et en disant cela la colère commençait à s'emparer de lui.

– Mais, monsieur, dit le conducteur, laissez-moi vous expliquer que ce n'est pas mauvaise volonté.

– Comment! dit Argow.

– Monsieur, ma voiture est complète: il n'y a pas de place, je suis sur l'impériale; je n'ai pas le pouvoir de déplacer quelqu'un.

– C'est vrai, répondit Argow; eh bien, faites venir celui qui se trouve en face de la jeune demoiselle qui est au fond.

Le conducteur reparut bientôt avec le voyageur.

– Monsieur, dit Argow, des raisons d'un ordre supérieur et que je suis obligé de taire me forcent de prendre votre place dans la voiture: je n'ai aucun droit à cela, et je ne puis m'en emparer qu'autant qu'il vous plaira de me la céder.

– Monsieur, répondit le voyageur, je ne puis vous céder ma place, parce qu'il faut que je sois à Paris après-demain pour affaires urgentes.

– Monsieur, nous perdons du temps, répliqua vivement Argow; je vous offre tout ce qui pourra vous dédommager.

– Rien ne le peut, monsieur.

– Eh bien, dit Argow, je vous offre une calèche pour vous, et je vous paye votre voyage en poste.

– Ah! s'il en est ainsi, s'écria le voyageur, j'accepte.

Argow proposa au voyageur d'aller à l'autre extrémité du village de S..., où sa calèche raccommodée devait se trouver, et ils s'en furent à l'instant même. Annette et sa mère, surprises, s'entre-regardèrent pendant quelque temps, et madame Gérard dit enfin à sa fille:

– Mais, Annette, par quel événement cet étranger a-t-il pu se prendre d'attachement pour vous au point de faire de pareilles folies?

– Ma mère, je l'ignore, répondit-elle, je ne l'ai vu que deux ou trois fois à l'église, et lorsqu'il m'a délivrée et conduite à Durantal, nous n'avons échangé que quelques paroles dans lesquelles j'avoue que sa passion s'est déclarée, mais où il ne m'est rien échappé qu'il pût prendre pour un encouragement.

Au moment où l'on remonta en voiture, Annette aperçut le voyageur qui était vis-à-vis d'elle passer dans la calèche d'Argow, et la première chose qu'elle vit en reprenant sa place, ce fut M. Maxendi à celle du voyageur. Elle s'y attendait, et elle put alors se mettre dans la voiture avec un air d'indifférence dont Argow ne pouvait pas se fâcher. Cependant, Annette trouvant en elle-même que cette conduite emportait avec elle un air de culpabilité, réfléchissant enfin qu'elle agissait comme s'il y eût eu quelque chose entre elle et lui, elle prit la parole en lui disant qu'elle ne s'attendait guère à voyager avec lui, et qu'il fallait une affaire bien importante pour lui avoir fait quitter si précipitamment Durantal.

Honteuse d'avoir parlé, et craignant en parlant de faire soupçonner quelque chose, elle attendit, tout émue, la réponse de M. Durantal. Argow balbutia, sans regarder Annette, quelques phrases insignifiantes et garda ensuite le silence. Il semblait en proie à une extrême agitation;

mais quoique tout en lui exprimât la passion, aucune démonstration inconvenante ne lui échappa. Il ne regardait Annette qu'à la dérobée, et il évitait de s'approcher d'elle, comme si sa robe eût été la tunique de Nessus. Parfois il regardait madame Gérard avec une expression de soumission et de respect qu'Annette remarqua et dont elle lui sut plus de gré que de toutes les preuves d'amour qu'il lui avait données. Cependant elle aperçut plusieurs fois sur les lèvres des voyageurs un sourire qui lui déplut si fort qu'elle ne se sentit pas assez courageusement chrétienne pour le supporter sans murmure. Elle voyait clairement que la présence d'Argow lui valait cette manifestation offensante; aussi, au troisième relais, elle saisit un moment où les voyageurs étaient occupés par d'autres objets, et elle exprima en peu de mots à M. Maxendi combien sa démarche lui avait déjà causé d'embarras et presque de honte. Elle mit dans cette plainte plus d'aigreur qu'Argow n'eût dû en attendre d'elle; aussi, persuadé qu'il l'avait sérieusement offensée, il crut ne pouvoir mieux réparer sa faute qu'en renonçant au plaisir qu'il avait si chèrement payé; une larme brilla dans ses yeux, il s'inclina en silence, se fit ouvrir la portière, dit quelques mots au conducteur et disparut.

Ce fut une énigme pour tout le monde, excepté pour Annette, qui, vivement affligée de ce résultat inattendu de sa démarche, ne put cependant étouffer dans son âme un mouvement de joie en voyant l'empire qu'elle exerçait. Cet homme, qu'elle avait vu naguère déployer une si farouche énergie et qui semblait habitué à tout courber sous sa volonté, cet homme impétueux, après avoir tenté l'impossible pour se trouver auprès d'elle, renonçait, sur un mot de celle qu'il aimait, à un bonheur que personne n'eût cru pouvoir lui être facilement enlevé. Quoi qu'il en soit, elle fut triste après le départ de Maxendi: elle regarda quelquefois changer les chevaux, et jeta en même temps un furtif coup d'œil sur la route, mais elle ne le vit plus.

CHAPITRE ONZIÈME

ANNETTE et sa mère arrivèrent à Paris sans encombre et sans autre aventure. En entrant dans la cour des diligences, Annette fut singulièrement surprise en apercevant M. Maxendi dans un brillant équipage. Il était posté dans un coin, épiant tout de l'œil, et lorsqu'il reconnut Annette il ne put cacher sa joie. De l'endroit où il était il la suivit des yeux, la contempla, examina ses moindres mouvements, et lorsque Annette et sa mère montèrent dans un fiacre, Annette entendit la voiture d'Argow suivre la leur.

Cependant, lorsque madame et mademoiselle Gérard furent parvenues à leur maison, bien qu'Annette se penchât et osât même se retourner, elle n'aperçut aucune voiture. Leur arrivée surprit beaucoup M. Gérard, qu'elles n'avaient point prévenu. Ce prompt retour était fait pour inquiéter; aussi, lorsque madame Gérard et sa fille entrèrent chez la voisine, le piquet sentimental que M. Gérard faisait avec cette dernière fut brusquement abandonné. Madame Gérard jeta un regard inquisiteur sur son mari et sur la voisine, et, tout dévote qu'elle fût, son premier mot à madame Partoubat fut:

– Je trouve M. Gérard bien maigri!...

La voisine eut assez de politique pour ne pas répondre. Alors cette effusion de cœur, si naturelle entre un père qui revoit après un long voyage sa fille et sa femme, se déploya avec un abandon qui ne laisserait rien à désirer pour un romancier descriptif: les embrassements, les questions multipliées, la joie, le bonheur de revoir la maison, les longs

discours et l'embarras de vouloir tout dire à la fois, rien n'y manqua.

Quoique M. Gérard ne fût guère observateur, aussitôt que les premiers élans de la joie furent passés et qu'il lui fut permis d'envisager sa fille chérie, il s'écria:

— Oh! Annette, que tu es changée!... en bien! ajouta-t-il sur-le-champ.

— Eh! que trouvez-vous donc de changé en moi, mon père?... demanda-t-elle.

— Ce que je trouve, Annette? répliqua M. Gérard embarrassé d'expliquer tant d'idées, mais je ne saurais l'exprimer; tes traits sont restés les mêmes, mais ta physionomie est tout autre. On a raison de dire que les voyages forment la jeunesse: ta figure a pris un caractère qui en impose; enfin, je m'entends...

Le bon père Gérard apprit avec chagrin la conduite de Charles, et plaignit sa fille d'avoir perdu en lui un époux; il la plaignit d'autant plus que l'ex-employé voyait en Charles un magistrat, et qu'un magistrat étant un homme employé par le gouvernement, selon les idées du bonhomme, sa fille se serait trouvée placée sur un des plus hauts degrés de l'échelle sociale. Annette et sa mère n'instruisirent pas M. Gérard de l'enlèvement d'Annette ni de la passion qu'elle avait inspirée, madame Gérard rangeant cette importante confidence parmi les choses qu'une femme ne dit à son mari que dans le silence de l'alcôve et dans le tête-à-tête de l'oreiller conjugal.

Quelques jours après, Annette, sa mère et son père avaient repris leur manière de vivre et leurs anciennes habitudes, et sans l'absence de Charles, le souvenir du voyage et la conquête de M. de Durantal, le lecteur pourrait voir ces trois personnages tels qu'ils sont représentés dans les premiers chapitres de cette histoire. Annette brodait et étudiait son piano, allait à la messe tous les matins, et vivait presque heureuse de n'avoir pas revu Argow depuis huit jours. Quant à M. Gérard, on connaît sa vie, et madame Gérard n'avait pas plus changé la sienne, si ce n'est qu'elle pensait toujours que le riche marquis eût été un beau

parti pour sa fille: du reste, elle se gardait bien d'en entretenir Annette, qui, de son côté, n'en parlait point, et craignait, sans se l'avouer, d'avoir éloigné pour toujours M. de Durantal.

Mais bientôt les pieuses méditations d'Annette à l'église eurent suffi pour lui faire reprendre son empire sur les mouvements de son cœur et pour la remettre dans un chemin dont elle trouvait qu'elle s'était trop écartée: ce chemin était celui d'un véritable mysticisme. Nous avons expliqué comment Annette entendait la pratique de ses principes religieux; ainsi, pendant son voyage, elle n'avait pu se livrer à ces extases, que, nouvelle sainte Thérèse, elle allait chercher à l'église, hautes méditations où l'âme exaltée de la jeune fille s'élançait dans le domaine pur de la pensée et planait dans les cieux. Or, je le demande, est-il une vie plus séduisante que celle où, s'inquiétant peu de la terre et des besoins corporels, on laisse la forme végéter ici-bas, tandis que l'esprit jouit sans cesse de la contemplation des visions célestes?...

Au bout de huit jours, et le premier dimanche qu'Annette passait à Paris, au moment où elle prenait sa place habituelle, elle aperçut, à dix pas d'elle, un homme assis près d'un confessionnal: elle reconnut aussitôt M. Maxendi. Il était là dans une attitude qui annonçait combien tout l'appareil de la religion lui était indifférent; alors que la céleste créature qu'il adorait entrait dans l'église, son aspect produisit un effet extraordinaire sur Annette: comme jadis, elle mêla involontairement son nom à ses prières, et elle ne put s'empêcher de jeter, à travers son voile, des regards furtifs sur M. de Durantal.

Au sortir de l'église, il se présenta, salua madame Gérard, et l'accompagna jusque chez elle en lui demandant la permission de lui rendre quelques visites: madame Gérard l'accorda. Le lendemain, il ne manqua pas à venir: il fut reçu, et commença par chercher à gagner l'amitié de M. Gérard; cela ne lui fut pas difficile. En effet, M. Gérard lui ayant raconté l'aventure qui l'avait privé de sa place aux droits réunis, M. Maxendi s'offrit à lui procurer un

autre emploi qui ne l'empêcherait en rien de toucher sa pension. Au bout de trois jours, M. Gérard fut installé caissier d'une vaste entreprise qui obtenait le plus grand succès. Cette place valut à M. Gérard six mille francs d'appointements, et son exactitude, sa probité, le rendaient bien capable de l'occuper. On imagine facilement combien M. Gérard dut être reconnaissant envers l'homme qui le rendait à ses habitudes et à la bureaucratie: aussi ce bienfait donna-t-il à Argow la facilité de venir comme il le voulut dans ce modeste appartement qui renfermait sa vie et son bonheur. Il profita souvent de cette permission, mais il trouva toujours Annette froide et réservée. Un soir, Annette était dans sa chambre; M. Maxendi causait avec madame Gérard, et en causant il tournait mainte et mainte fois la tête du côté de la porte en attendant l'arrivée d'Annette.

– Monsieur de Durantal, lui dit madame Gérard, il est impossible de ne pas s'apercevoir que ma fille vous plaît: votre alliance serait pour nous un honneur auquel nous n'aurions jamais eu la pensée de prétendre. M. Gérard et moi sommes de même opinion, et c'est comme s'il vous parlait en ce moment: ainsi, sachez que, quant à nous, vous n'éprouverez de notre part aucune opposition à vos desseins, car je n'imagine pas qu'il soit entré dans votre cœur des projets que nous ne puissions approuver; mais Annette est libre, elle est maîtresse d'elle-même, et il faut lui plaire.

– Madame, répondit Argow, à Valence et devant tout le monde, j'ai déclaré que jamais je n'aurais d'autre femme que mademoiselle Gérard, si toutefois je parvenais à lui plaire: si je n'ai pas encore osé vous parler de ce dessein, c'est que j'attendais d'avoir réussi auprès d'elle, et je vous jure que je n'épargnerai rien pour cela.

Madame Gérard, satisfaite de cette déclaration franche, entrevit avec joie l'élévation future de sa fille. Au bout de quelques jours, Annette, en se levant, vit Argow dans l'hôtel en face. Il examinait les fenêtres de la maison qu'elle occupait. Surprise de le voir dans cette maison, elle le dit à sa mère, qui prit des informations, et madame Partoubat

leur apprit que cet inconnu avait en effet acheté cet hôtel, l'avait meublé, et y demeurait depuis quelques jours. Jamais homme ne déploya plus d'emportement et de chaleur dans une telle poursuite; et cette âme, qui était tout énergie, ne pouvant rien embrasser à demi, se trouva, dès le début, plus avancée dans la carrière de l'amour qu'un autre au dernier pas. Cette ardeur flattait tellement Annette, que dès ce jour-là elle consentit à rester dans le salon lorsque M. Maxendi y viendrait.

Dès lors commença pour Argow l'ère d'un bonheur inconnu pour lui, et dans lequel il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s'était jamais douté. En effet, quand il arrivait, il trouvait dans ce salon modeste un ordre et une régularité qui allaient à l'âme: il y voyait cette bonne mère, la simplicité en personne, à la même place, et lui indiquant de la main un siège habituel, comme s'il eût déjà été son fils; il s'y asseyait, et tressaillait en voyant la place d'Annette vide. La bonne mère l'accueillait toujours avec le même sourire, et ce sourire avait un cachet de franchise qui excluait toute idée d'intérêt et de bassesse. Quand il entendait tourner la clef, tout son cœur battait, il se levait pour saluer Annette par un regard plein d'amour. Cette vue et l'influence de cette jeune fille étaient pour lui un bonheur inimaginable. Il la contemplait faire de la dentelle en admirant cette attitude religieuse et cette tranquillité d'âme qui répandaient tant de charme sur sa figure gracieuse, et lorsqu'il l'entendait parler, il atteignait le comble du plaisir.

Il faut avouer que l'esprit calme et religieux d'Annette mettait l'amour d'Argow à une rude épreuve: force lui fut d'aimer purement, car Annette ne lui permettait aucune des honnêtes et douces privautés qui donnent tant de charme au commencement de toutes les liaisons. Jamais il ne pouvait surprendre dans les regards d'Annette une autre expression que celle d'une douce et pure bienveillance. Du reste, nulle familiarité, nul abandon qui pût adoucir cette longue épreuve. Argow n'aurait pas, pour sa vie, osé risquer une parole d'amour, tant l'innocence réagissait sur lui! Il

fallait donc qu'Argow vainquît tout un système religieux. En effet, Annette, ne voyant rien de si beau qu'une jeune fille pure et sans tache, aurait voulu être adorée, mais sans que rien pût la changer à ses propres yeux, et Argow ne connaissait pas assez le grand art de la séduction pour détruire une telle détermination: il fallait un événement.

Cependant l'habitude de la voir le rendait plus hardi; souvent il lui parlait et tremblait moins en lui adressant la parole. L'âme, le langage et les manières d'Annette se réflétaient sur lui, et il prenait d'elle ce qu'un homme peut prendre des habitudes d'une femme sans dégrader son caractère. Il s'enhardissait dans l'amour, et son caractère ne pouvant se perdre tout à fait, un jour qu'il se trouva seul avec elle, il osa aborder une explication.

— Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves; mais, n'eussiez-vous que celle que je vous offre par le changement total de mes idées et de mon caractère même, vous devriez en être convaincue. Ne me sera-t-il donc jamais permis de voir un seul de vos regards tomber sur moi?... avez-vous décidé que votre voix ne me serait jamais une voix de confiance et d'amitié?... me fermez-vous votre cœur?... Ah! si vous pouviez, sans danger pour moi, connaître ce que je fus et ce que je suis, ah! vous seriez moins sévère!...

Annette, surprise, rougit, et cette rougeur fit palpiter Argow. En ce moment, le ciel était pur, les étoiles scintillaient, la lune brillait, et, pour toute réponse, la jeune fille lui faisant contempler cet admirable spectacle, lui répondit après un long silence:

— Celui qui a fait tout cela a tout mon amour: voyez les cieux, et comprenez la place que vous pourriez occuper dans mon cœur... L'amour, qui par sa nature est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme.

— Ah! s'écria Argow, comprenant pour la première fois de sa vie l'élévation des idées religieuses et apercevant un trésor dans l'âme d'Annette, ah! chère Annette, tel sentiment que vous ayez pour moi, il me sera toujours doux et

bienfaisant: je ne demande que la permission d'aimer, d'aimer à ma manière... et le ciel, dit-il avec énergie, ne vous enlèvera jamais rien en moi; j'aimerai de toutes les forces de mon âme, vous serez pour moi tout au monde! Jugez de la violence de cette passion: mon cœur se brisait en silence, et je souffrais sans oser vous parler! Oui, mon amour est éternel: la paix, la tranquillité, ce qu'on appelle la monotonie du bonheur, aucune de ces fleurs qui couvrent et éteignent les jouissances humaines, ne pourra l'anéantir: heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante dont la nature m'a doué dans une passion pure et honnête! Oh! Annette, que tardez-vous à me reconnaître pour votre appui, votre guide, comme vous serez le mien!...

Annette, effrayée de tant d'exaltation, recula de quelques pas.

— Monsieur, dit-elle, aimez-moi, j'y consens; mais souvenez-vous que cet amour ne devra jamais avoir d'autres témoignages que ceux qui jusqu'ici vous ont suffi!... Ah! je vous en supplie, ajouta-t elle avec le regard de l'innocence, laissez toujours entre nous un espace, je vous en aimerai bien plus, et vous, vous aurez de la joie en voyant toujours pure celle qui vous plaît.

A ces derniers mots, elle baissa la voix et ses yeux se voilèrent timidement.

— Comment! reprit Maxendi, vous déploierez devant Dieu tout ce qu'il y a en vous d'amour et d'enthousiasme, et vous n'accorderez pas un regard à celui qui vous aime plus que vous n'aimez Dieu, oh! Annette!...

Annette se tut, mais, en se taisant, un doux sourire vint errer sur ses lèvres; Argow le vit, et, ivre de bonheur, il se jeta aux genoux d'Annette, qui, pleine de confusion, le contraignit de se relever.

— Songez, lui dit-elle, que je n'aimerai jamais qu'un homme perde sa dignité devant une femme!... L'adoration ne convient qu'à Dieu!... devant lui seul il convient de s'humilier.

Cette scène changea néanmoins quelque chose aux manières d'Annette: elle devint plus affectueuse avec

M. Maxendi, sans néanmoins lui donner l'espoir qu'elle changerait de sentiment quant à sa façon de considérer l'amour. Plus Annette usait de cette force de répulsion, et plus Argow s'avançait avec rapidité dans la carrière du seul amour qu'il pût éprouver, et Annette, par dévotion, se conduisait comme une coquette. Argow ne passait pas un jour sans la venir voir, et plus il acquérait de lumières sur le caractère d'Annette, plus son amour devenait passionné: il avait fini par avoir un respect religieux pour cette jeune fille et par douter qu'il fût digne de la posséder. S'il réussissait à se faire aimer d'Annette, il était évident qu'il serait au monde le seul être existant pour elle; mais il commençait à s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, et, par suite de cette difficulté, il s'acharnait de plus en plus à vaincre. Cette âme avait, par conséquent, comme toutes celles qui lui ressemblent, des moments d'horrible désespoir, des désirs sans mesure et des inspirations jalouses qui devaient porter Argow à des actions hors de tous sens et nuisibles même à Annette.

Un jour qu'elle s'occupait à broder et qu'il était à côté d'elle lui racontant ses périlleux voyages, dont il avait soin de taire les barbaries et l'affreux métier qui les nécessitait, au moment où il lui dépeignait le feu des deux équipages, les risques de sauter si le feu prenait au bâtiment, Annette, violemment intéressée, entendit la cloche de l'église voisine, et soudain se leva, prit son châle, son chapeau et rompit cet entretien.

Argow la suivit la mort dans l'âme, et sa contenance à l'église indiqua avec quel mépris il traitait ces choses saintes qui avaient un tel empire sur Annette qu'elles lui faisaient quitter son amant avec insensibilité. Argow ressentit une horrible jalousie, et pendant les vêpres les pensées les plus sinistres se glissèrent dans son âme; il vint à douter d'Annette, et plus il contemplait cette céleste figure tout entière aux cieux en ce moment, plus il devenait furieux.

Au retour, il était nuit: Annette rentra dans son appartement avec les marques de la plus vive émotion; car involontairement elle avait regardé M. Maxendi dans l'église,

et son mépris pour la religion avait alors tellement percé dans son regard, qui ne savait rien cacher, qu'Annette avait pensé un moment que M. de Durantal pouvait ne pas croire en Dieu.

En se retirant, elle salua Argow avec tant de trouble, qu'il en fut frappé. Or, on saura qu'Argow avait souvent essayé de pénétrer dans l'appartement de la jeune fille; cette prétention avait été le sujet de mille plaisanteries, et Annette avait signifié qu'il n'y entrerait jamais. Aussitôt qu'Annette se fut retirée, Maxendi salua madame Gérard, et sortit; mais, rentrant chez lui, il commanda de mettre les chevaux à sa voiture, et, dès que la nuit fut assez noire pour qu'il pût espérer que l'on ne distinguerait pas les objets, il plaça en sentinelle deux de ses gens à chaque bout de la petite rue de l'Echaudé, arrêta sa voiture sous les fenêtres d'Annette et résolut d'observer ce que faisait la jeune fille.

En effet, il avait remarqué avec quelle facilité l'on pouvait réussir dans ce dessein, et les lecteurs attentifs doivent se rappeler la description minutieuse que nous avons donnée de cette partie de la maison: alors on comprendra comment Argow, en montant sur le siège du cocher, parvint à atteindre le balcon d'Annette et à s'y cramponner. Il ne voulait que connaître les motifs qui amenaient Annette dans ce lieu si sacré que sa mère même n'y pénétrait que rarement. Le farouche pirate n'était guère homme à deviner que c'était par un excès de pudeur que la céleste fille dérobait à tous les yeux son lieu de repos. Alors, quand Argow fut arrivé sur le balcon et qu'il tâcha de regarder à travers les carreaux, il vit que la croisée était entr'ouverte. En ce moment, les horribles soupçons qui avaient voltigé dans son imagination devenant plus tyranniques, il se tapit et osa regarder dans l'appartement pour découvrir le mystère que couvrait cette retraite absolue.

Il vit Annette à genoux et les mains jointes: elle priait dans une extase angélique. Elle était si belle et si brillante en ce moment qu'Argow fut transporté: la fougue de son caractère ne lui permettait jamais aucune réflexion: il franchit donc l'espace, se trouva à côté d'elle sur le prie-

Dieu, et mû par le rapide changement d'idées que ce spectacle inattendu avait amené en lui:

— J'ai besoin de prier aussi, dit-il.

Annette jeta un cri et resta stupéfaite en voyant Argow agenouillé. Cette apparition pouvait rentrer dans la classe des présages qui avaient toujours accompagné cet homme extraordinaire.

— Je priais pour vous!... dit-elle; car vous n'avez jamais rien vu sur la route des cieux, vous n'avez jamais cherché à y lire, vous n'êtes pas religieux! enfin, je m'en suis aperçue tout à l'heure, et je demandais à Dieu qu'il vous convertît. Ah! ne comptez pas être l'époux d'une créature que vous n'accompagneriez pas dans l'autre vie comme dans celle-ci. Vous avez mis entre nous une éternelle barrière dès aujourd'hui: l'âme d'un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d'un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonnerait ma vie si l'homme que je prendrais pour guide m'abandonnait un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m'égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien... Combien vous m'avez fait de mal à l'église!... Oh! soyez religieux!...

— Annette! Annette!... que me demandez-vous?... s'écria Maxendi étonné du sublime reproche de la jeune fille.

— Comment!... reprit-elle, à votre exclamation on dirait que cela est impossible, et que vous n'auriez jamais fréquenté les sacrements!...

— Jamais!... répondit-il.

— Jamais!... répéta-t-elle avec douleur. Quoi! les voûtes d'une église ne vous ont donc point révélé quelque secret sublime?... et votre cœur n'a pas tressailli quand vous avez entendu, il y a un moment, une assemblée s'écrier: *Ô mon Père!* sous les voûtes de ce temple bâti par l'homme, mais habité par Dieu!...

— Je n'y suis entré que pour vous y voir!...

— Avez-vous communié quelquefois?...

— Jamais!...

— Etes-vous chrétien?...

— Je ne sais...

— On ne vous a donc jamais parlé de Dieu?

— Je n'ai jamais entendu proférer ce nom qu'au milieu des blasphèmes de mes farouches compagnons.

Annette se tordit les bras et les leva vers le plafond.

— Grand Dieu!... s'écria-t-elle. Et des larmes sortirent en abondance de ses yeux. Ah! ta bonté céleste me découvre l'abîme!... M. de Durantal!... jamais... oh! non, jamais!... ou devenez plus grand que vous n'êtes, courbez votre front, humiliez-vous; et, quand vous aurez adoré Dieu, vous pourrez relever la tête pour recevoir l'hommage de toutes les créatures de Dieu!... sinon, ne me revoyez jamais!...

Argow était immobile; elle le regarda et lui dit:

— Non, jamais!... car vous auriez le pouvoir, peut-être, de me faire tout abjurer pour être votre compagne; vous êtes bon, vous êtes honnête, je le crois, et je vous crois aussi trop généreux pour vouloir me perdre.

A ces mots, le pirate éprouva un tremblement et un frisson qu'il prit pour celui de la mort; cette phrase: *vous êtes bon et honnête, je le sais*, prononcée par cette jeune fille en larmes, souleva le rideau qui, par instants, lui cachait sa vie passée, et il se regarda avec horreur... Annette continua:

— Je vous montre le danger que je cours, et je m'en fie à vous pour m'en garantir. Cependant je priais tout à l'heure, et vous avez senti le besoin de prier aussi... Ah! monsieur, si une voix secrète vous a fait précipiter sur cet oratoire, oh! écoutez-la toujours!... suivez ses avis, et bientôt nous parlerons peut-être le même langage!... alors... oui, je l'espère... mais, au nom du ciel, laissez-moi, sortez!

Annette était en proie au plus terrible égarement. Argow, stupéfait, obéit par un mouvement machinal. Il sortait lorsqu'il se sentit arrêté... il tressaillit, se retourna, et vit Anne éplorée: elle appuya sa tête sur son épaule, et, de sa voix douce, elle lui dit:

— Convertissez-vous, mon ami.

Argow se sentit vivement ému, et une voix intérieure lui répétait ces douces paroles.

L'idée de faire le malheur de cette créature céleste le fit réfléchir sérieusement; et cet homme, qui avait vu mourir tant de ses semblables froidement et sans sourciller, pâlit devant une jeune fille!... il pâlit, et naguère une jeune fille mourante ne lui avait arraché qu'un sourire de joie et de vengeance, un sourire satanique! Il s'arrêta, la contempla, et lui dit en pressant sa main:

— Adieu!...

Mais, à ce mot, toutes les conséquences qui en dérivaient se déroulant à son esprit, il ajouta, mû par un reste de cette férocité qu'il déployait jadis:

— Adieu, vous qui avez le sang-froid d'examiner l'opinion religieuse de celui que vous voudriez aimer... adieu! car vous n'aimerez jamais!...

Annette se sentit défaillir, elle tomba le visage contre terre, s'évanouit, et ne se releva qu'en proie à une violente fièvre.

CHAPITRE DOUZIÈME

LA secousse qu'Annette avait éprouvée était si violente, et avait porté sur tous ses sentiments à la fois d'une manière si cruelle, qu'elle fut obligée de garder le lit plusieurs jours, et le médecin déclara qu'elle était sérieusement malade. Sa mère vint s'établir au chevet de son lit. Alors, sans qu'Annette le sût, M. de Durantal ne manqua pas un seul jour à venir au salon causer avec le père Gérard, et il apprit même le piquet pour faire la partie du bonhomme. Argow apprendre le piquet!... Le bonhomme Gérard était dans l'enchantement de se servir de la voiture de M. de Durantal, d'aller dîner chez lui, de le voir si assidu, et souvent il se disait avec orgueil:

— C'est mon gendre!...

Les refus d'Annette n'entraient pas dans l'esprit de son père, il la grondait quelquefois, même sérieusement, chose qui jusque-là lui avait été impossible. Un soir, il vint auprès du lit d'Annette, et lui dit:

— Ma fille, M. de Durantal est dans le salon, il n'a jamais osé venir te voir; il ne l'a pas demandé; il paraît qu'il faut que l'ordre vienne de toi; pourquoi mon Annette ne le voudrait-elle pas?

A ces mots le visage pâle d'Annette s'anima des vives couleurs de la santé, elle regarda sa mère, et, par un geste rempli de terreur, elle murmura doucement:

— Ne cessera-t-il pas de me poursuivre?

M. Gérard tomba dans un profond étonnement, que ses deux grands yeux ronds n'exprimèrent que faiblement.

— Ma mère, dit Annette quand M. Gérard fut sorti, s'il

ne cesse de venir, il m'entraînera dans un affreux précipice. Je ne le hais pas, mais je ne l'aime pas assez encore pour quitter mon Dieu! Oh! non, Dieu est immuable, et les hommes changent!... Je l'ai déjà trop vu! Que l'on élève une barrière entre nous! Un impie!...

Elle retomba sur son lit, et ne parla plus après avoir répété une seconde fois:

– Un impie!

M. Gérard ayant apporté à Argow la réponse d'Annette, Argow cessa d'aller chez M. Gérard, et alors le bonhomme vint tous les jours dîner à l'hôtel de M. de Durantal, qui, par ce moyen, eut des nouvelles de la jeune fille. Annette, au bout de quelques jours, se trouva mieux, se leva et entra en convalescence. Dès lors on ne lui parla plus de M. de Durantal, ainsi qu'elle l'avait voulu, et, de son côté, elle garda sur lui le plus profond silence, si bien que l'on eût dit qu'elle ne l'avait jamais vu. Elle fut plus que jamais assidue à l'église, et, pour se donner tout entière à ses méditations religieuses, elle abandonna même l'étude de la musique, art qu'elle commençait à trouver trop profane. Argow ne manqua jamais un seul jour de se trouver à l'église, et il avait la délicatesse de se placer de manière à n'être pas aperçu d'Annette.

Mademoiselle Gérard devint de plus en plus silencieuse; la pâleur de son teint, loin de diminuer, parut augmenter. Enfin, un jour, étant à table, elle dit à voix basse:

– Je souffre!...

Ses parents accueillirent en silence cette parole empreinte de tristesse. Le soir, sa mère fit un effort pour obtenir d'elle que M. de Durantal fût reçu; elle s'y opposa constamment, et son système de sévérité devint tel qu'elle refusa à son père de chanter une romance qui parlait d'amour.

Séparée du reste du monde, elle commença à vivre ainsi par avance dans le ciel. Ce fut à cette époque qu'en France les missions commencèrent à faire assez de bruit pour que les missionnaires fussent admis à venir à Paris. Une mission fut annoncée à l'église que fréquentait Annette, et l'on doit juger de l'intérêt qu'elle y prit quand on saura que

le curé annonça que ce serait M. de Montivers qui prêcherait. A ce nom, Annette ne doutant pas que ce ne fût son instituteur et son père en Dieu, témoigna la plus vive joie.

Attendu avec impatience, le jour où M. de Montivers devait prêcher arriva bientôt. Ce jour fut une véritable fête pour Annette; elle se para et fut une des premières arrivée à l'église et placée.

Que par l'imagination l'on se représente le lieu de la scène, une des églises les plus simples et la moins ornée de la capitale, mais ayant par cela même un caractère imposant, en ce qu'elle offrait moins de sujets à la distraction, et que sa pauvreté présentait un contraste avec la grandeur des idées qui s'agitaient dans cette étroite enceinte. Cette église ne suffisait point à la foule: une nuée de Parisiens attirés par la nouveauté du spectacle représentait, sauf les sentiments, une de ces assemblées de l'Eglise primitive. Un grand silence régnait. Aucune pompe religieuse n'ornait l'autel, il était couvert même de toiles vertes, et un crucifix placé devant la chaire faisait briller à tous les yeux le sublime spectacle qu'il offre à la pensée d'un chrétien. On attendait avec impatience, tous les yeux se fixaient sur la sacristie d'où devait sortir l'orateur sacré, le jour était faible, et les cœurs involontairement recueillis.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit paraître un homme de trente-cinq ans, les yeux creux, les lèvres pâles, les joues livides; sa démarche est grave, son costume imposant de simplicité. A peine a-t-il paru, qu'il a imprimé une si haute idée de lui-même que chacun se recueille et se dispose avec intérêt à l'écouter: cet homme est l'abbé de Motivers, abattu par les jeûnes, les prières et les privations que lui impose son divin ministère.

Il monte en chaire, regarde l'assemblée, y plonge ses regards à plusieurs reprises, et, après les prières qui commencent ordinairement les sermons, il s'écrie:

« Mes frères, parmi vous tous il n'y a pas deux êtres qui soient venus avec un sentiment pareil entendre la parole sainte; espérons qu'en sortant vous aurez réuni vos cœurs

dans une seule pensée et que j'aurai excité chez vous l'amour de la vertu... Ecoutez-moi donc, non comme un homme, car à ce titre je dois être sujet à l'erreur, mais comme un faible instrument employé par l'Eternel pour servir ses desseins, et dont il fait résonner les cordes sous sa main sacrée.

» Esprit céleste, dont le moindre des rayons a rempli l'univers de lumière, daigne donc m'assister et me révéler les secrets de la majesté sainte ou de la bonté touchante! »

Ayant dit, il s'arrête pour reprendre avec une émotion visible:

« Mes frères, une vierge pure marchant avec humilité dans le sentier des vertus, soumise à Dieu, craintive, bienfaisante, vivait naguère; elle était belle, et la Providence s'était plue à prodiguer à celle qui avait les beautés de l'âme et l'amour des choses célestes les passagères perfections du corps. Elle fut aimée par un homme sourd à la voix de Dieu, et qui, cachant avec adresse ses sentiments irréligieux à celle qu'il adorait, réussit à lui plaire. Cheminant à pas lents dans ce chemin si fleuri que l'on parcourt au commencement de la vie, ils s'aimèrent sous les yeux de leurs parents, qui se réjouissaient d'avance du long avenir de bonheur réservé à leur enfant. Ainsi l'on pensait sur la terre, et cependant dans les cieux les anges tremblaient à l'aspect d'une âme candide et souillée par le contact du proscrit d'Eden.

» On vit ces deux êtres approcher des autels, et le sacerdoce reçut et confirma leurs serments. Figurez-vous la joie du banquet: cette seule fête mondaine à laquelle l'Eglise sourit avec plaisir! Admirez la contenance de cette vierge pure, et les regards mutuels de l'époux et de la fiancée, doux regards qui, malgré leurs secrètes joies, sont compris de tout le monde. Y a-t-il un visage chagrin? Quel homme ne contemplerait avec volupté le charme qui résulte du tableau de ces deux êtres unis au printemps de leur vie? Toutes les beautés s'y réunissent, toutes les fleurs de la vie s'épanouissent sous une brise de joie et de plaisir.

» Il a traîné cet ange d'amour dans l'iniquité, elle est

morte dans l'impénitence finale, dégradée jusque dans sa beauté; en vain sur son lit de mort elle a étendu ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle a retrouvé à l'instant d'expirer une parole digne de son premier âge, celui qui disait: *Dieu n'est pas!* était là; triomphant de ce réveil de l'âme, il a étouffé dans son sein le repentir, et retenu l'absolution que l'Eglise réservait à ses remords!...

» Qui de vous, chrétiens, ne fut le fiancé d'une âme belle, pure, vierge et saintement candide? Qui de vous ne l'a vue, dans son printemps, brillante d'affections pures et généreuses? A quelle époque en êtes-vous de votre mariage avec elle?... Frappez vos cœurs, et, sondant votre conscience, voyez jusqu'à quel point les saintes eaux d'une confession peuvent faire reprendre à votre épouse de gloire la blanche tunique qu'elle a portée jadis et que les crimes et les passions, enfants de la chair, ont souillée. S'il était ici un coupable, personne, pas même moi, n'oserait lui jeter la première pierre. Vous avez tous, tous! à vous reprocher d'avoir taché votre robe céleste! *Quis non peccavit!* Ne semez donc plus la terreur!...

» Arrêtez!... c'est une voix divine qui vous en conjure! Regardez en arrière, et feuilletez votre livre de vie...

» Toi, tu as interprété les lois en ta faveur, tu as gagné un injuste procès et ruiné une famille. Toi, tu as trahi ta patrie. Vous, vous l'avez vendue. Toi, ayant promis à ton épouse foi et honneur, tu l'as délaissée. Vous, arguant des fautes de votre mari, vous vous êtes justifiée à vos propres yeux d'une vie de licence. Toi, un soir, quand ton oncle fut mort, tu tournas les yeux vers le coffre dépositaire de ses volontés, et, saisissant un testament que le vieillard crédule et séduit par tes semblants de franchise, t'avait lu, tu l'as livré aux flammes. Avec la mémoire de l'homme juste ont péri les bienfaits qu'il devait répandre et dont l'espoir avait adouci ses dernières épreuves.

» Ce sont là des fautes légères et que la loi ne peut atteindre!... Vous n'en passez pas moins dans le monde pour sages et honnêtes; on vous voit à la messe, vous n'avez fait banqueroute à personne, excepté à Dieu! et Dieu,

pensez-vous, est un créancier obligeant, il est muet!... Il parlera, mes frères, il parlera, le glaive de la vengeance dans la main et la colère dans les yeux!... Il parle déjà, car votre conscience gronde.

» Trouvez-vous cette pénitence trop chargée?... Mais ici quelqu'un a insinué, par des manœuvres adroites, à un vieillard, que ses neveux ne l'aimaient pas, et après dix ans il a fait éclore une exhérédation. Mais ici quelqu'un a refusé sa porte à des parents malheureux. Mais l'un de vous a été solliciter les juges, a envoyé vers eux sa femme pour les séduire; c'est elle qui a débité les arguments qui devaient égarer la justice; on a donné des fêtes, et, à force de soins et de démarches, vous avez étouffé une affaire fâcheuse. Vous, peut-être, si par un regard vous pouviez tuer à la Nouvelle-Hollande un homme sur le point de périr, et cela sans que la terre le sût et que ce crime inconnu vous fît obtenir une fortune brillante, vous n'hésiteriez pas un instant.

» Parlerai-je de ce qu'on appelle dans le monde des crimes? interrogerai-je celui qui marche tête levée et qui a empoisonné ses parents? car malheureusement les lois de la terre n'atteignent pas tous les coupables, et, par la finesse de certains qui sont découverts, on frémit de tout ce qui peut arriver... Dieu me garde de soupçonner qu'il y ait ici un tel coupable!...

» Mais, si affreux que soient ces crimes, il se commet mille atrocités sociales dignes de ce nom! Je m'arrête, mon indignation est trop forte, et je tremble!... Adorons Dieu, mes frères; recueillez-vous pour écouter la voix qui vous parle, car elle est d'accord avec cette voix intérieure qu'une main divine fait gronder dans vos cœurs.

» Croyez-vous échapper à Dieu après votre mort quand vous ne lui pouvez échapper de votre vivant?... Sur la terre, vous êtes encore à vous! eh bien, voyons si vous pouvez éviter ce Dieu que vous relégueriez au loin s'il vous était possible, et dont les temples vous fatiguent au milieu des villes. Coupables, cherchez un asile!...

» Tâchez de dérober à vos idées le lien qui les rattache

toutes à l'idée première dont elles émanent, secouez ce fruit salutaire si vous pouvez.

» Admirez un vaste effort de l'homme, une basilique immense! elle n'est grande que parce qu'à votre insu vous concevez mieux l'immensité par un de ses fragments, l'infini par l'immense: là, vous touchez Dieu comme un vaisseau touche dans l'Océan un grand récif. Entrez dans une vaste forêt, au crépuscule, qu'elle soit épaisse et que ses arbres forment une immense colonnade, et tâchez de ne pas trembler, car ce sentiment est le premier principe de la prière; prenez garde! vous vous prosternez alors devant toute la nature représentée par cette voûte de verdure, là, vous touchez encore à Dieu. Enfin, marchez, expliquez-vous le mouvement, la vie, mais prenez garde à vos pas; ils touchent à l'idée de Dieu! Prenez donc garde à tout! Aimez, et vous aurez un peu le sentiment du ciel!... Enfin, quoi que vous fassiez, Dieu, et toujours Dieu, vous accable: c'est une idée vivante, le sommaire des idées de l'homme! et une main puissante, sans chercher des caractères, comme vous, l'a imprimée dans un livre éternel. *La nature!* elle s'y lit pour qui n'est pas aveugle: levez les yeux, et les cieux vous parleront plus haut que moi. Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fût-ce que d'avoir ri du malheur d'autrui. »

De cet exorde vulgaire et par lequel il s'était efforcé d'attirer l'attention de chacun, l'orateur s'éleva aux plus hautes considérations et aux mouvements oratoires les plus sublimes; son éloquence grandit avec les sujets qu'elle parcourut, et l'impression qu'il produisit fut générale et profonde.

Parmi les auditeurs qui paraissaient les plus touchés, on remarquait un homme placé dans un angle qui pleurait à chaudes larmes: Annette, émue et interdite, le regardait avec angoisse; il s'efforçait de cacher son visage et ses pleurs: cet homme était Argow: les dernières paroles de M. de Montivers avaient éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espérait plus de pardon. Madame Gérard, craignant qu'il ne

devînt l'objet de l'attention générale, s'approcha de lui, quitta sa place et lui dit: « Cachez-vous dans le confessionnal!... » Il y entra comme par instinct.

Après les prières qui suivirent la prédication, M. de Montivers entra dans le confessionnal où Argow l'attendait; Annette et sa mère restèrent dans l'église. Annette pria avec plus de ferveur qu'elle ne l'avait jamais fait. Elle priait les anges intercesseurs et Dieu de pardonner au repentir... Jamais voix plus pure ne s'éleva vers le ciel. Elle intercédait pour un amant, pour un époux, et son âme était remplie d'autant d'amour pour Dieu que pour sa créature.

Quand la foule se fut écoulée, M. de Montivers s'élança hors du tribunal avec les marques de la plus profonde horreur, en laissant M. de Durantal évanoui...

— Secourez-le, dit-il, et il disparut épouvanté.

Annette, rapide et légère, s'élança vers Argow; en le relevant avec peine, elle aperçut que ses cheveux, au sommet de la tête seulement, avaient blanchi tout à coup; elle tressaillit! La jeune fille donna le bras à ce redoutable et terrible corsaire qu'une parole avait anéanti; il s'appuya sur le bras d'Annette sans la voir et comme s'il n'existait plus pour lui ni terre ni humains. Annette se garda bien, toute faible qu'elle était, de se plaindre du poids qu'elle portait: elle en était fière!...

M. de Durantal arriva, en proie au plus affreux tourment, jusqu'à la porte de la maison d'Annette: là il la regarda, poussa un cri en la reconnaissant, et s'enfuit avec rapidité comme s'il eût rencontré un objet terrible. Cette action plongea Annette dans le plus profond étonnement.

Elle rentra et fut pendant huit jours sans voir M. de Durantal. Alors ce fut elle qui se mit à la fenêtre pour savoir ce qui se passait dans la maison voisine: nul mouvement; tout y semblait mort. Elle envoya son père demander des nouvelles de M. de Durantal; on répondit que monsieur n'était pas malade, mais qu'il était impossible de le voir.

Cette réponse causa une vive inquiétude à Annette; elle commençait à voir l'étendue de l'attachement qu'elle avait

pour cet être extraordinaire, et elle frémit en s'apercevant de l'impétuosité du sentiment qu'elle éprouvait pour lui.

Le lendemain, elle l'aperçut à l'église: elle admira comme un beau spectacle, comme le plus beau qui pût s'offrir à des yeux humains, Argow en prières: ce visage avait, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur, mais en même temps d'inspiration qu'aucune parole humaine ne saurait dépeindre. Les sublimes idées du grand peintre qui traça la figure de saint Jean, dans Patmos, se trouvaient dans les traits de M. de Durantal, mais il y apparaissait de plus une douleur éloquente et profonde. Annette regardait cette prière et cette absorption comme son ouvrage, et elle s'applaudissait.

Au sortir de l'église, Annette, sa mère et M. Gérard entourèrent M. Maxendi et lui demandèrent à le voir avec une telle obstination, qu'il y aurait eu, de la part d'un chrétien, de la dureté de leur refuser cette grâce.

— Je vous le demande, dit Annette, par l'amour du prochain.

Il vint donc dans ce salon, et retrouva tout dans le même état. Il jeta un profond soupir en s'asseyant, et il regarda Annette avec une tristesse qui la gagna. Ce regard était celui d'un banni qui, ne devant jamais rentrer dans sa patrie, avant de quitter le dernier village, jette un coup d'œil, l'adieu du cœur, à tout ce qui lui fut cher!...

La jeune fille eut l'âme serrée, et, venant à côté de lui, elle lui demanda de sa douce voix:

— Pourquoi ai-je été si longtemps sans vous voir?...

Il y avait dans cette interrogation toute la finesse, toute l'innocente coquetterie qu'une vierge pure comme Annette pouvait y mettre sans sortir des bornes de la décence. Argow n'y répondit d'abord que par un regard terrible, et il ajouta:

— *Nous sommes séparés à jamais!...*

Quel sens affreux la profondeur du jeu muet de sa figure et les sons de sa voix ajoutèrent à ses paroles! Annette frissonna.

Il tressaillit à son tour, la regarda, et vit briller tant d'amour sur sa figure, que son expression de douleur

disparut pour un moment; mais, se levant bientôt, il s'en alla en disant:

– Je vous aime assez pour vous fuir!... et il disparut.

Ces mystérieuses paroles étonnèrent M. et madame Gérard, qui avaient bien un peu de ce qu'on nomme du bon sens, mais qui n'en étaient pas assez pourvus pour deviner de semblables énigmes. Annette avait recueilli ces paroles, et elles germèrent dans son âme.

Il était clair qu'il existait un grand obstacle, et ce qu'Annette trouvait d'aussi certain, c'est qu'il ne venait plus d'elle. Etrange contradiction de l'esprit de la femme: tant que mademoiselle Gérard avait été recherchée et en quelque sorte poursuivie par Argow, elle s'était défendue de cet amour avec un soin qui pouvait passer pour de la répugnance, et maintenant que ce dernier semblait vouloir la fuir, l'amour dans l'âme d'Annette croissait avec une force étonnante. Annette s'en remit là-dessus, comme elle faisait pour tout, à la divine Providence.

CHAPITRE TREIZIÈME

CEPENDANT, l'éloignement que M. de Durantal manifestait pour Annette devint si frappant de jour en jour, qu'elle résolut d'en savoir la cause, et, de même que naguère Argow avait sollicité une explication d'Annette afin qu'il y eût une parité complète, Annette voulut apprendre de M. de Durantal quel motif l'éloignait d'elle. Son amour-propre de femme lui semblait compromis, et à la fin elle s'inquiéta véritablement.

Un soir, elle sortit de l'église en même temps que Maxendi, elle marcha à ses côtés, et ressentit une vraie douleur en voyant qu'il ne faisait aucune attention à elle. Néanmoins elle continua et l'accompagna en silence jusqu'à la porte de son hôtel. Arrivée là, elle frappa, et, lorsqu'on eut ouvert, elle poussa la porte et se rangea pour laisser entrer Argow. Ce dernier passa sans regarder Annette, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des appartements.

Là, M. Maxendi, se tournant vers elle, lui dit:

– Annette, j'ai fait tous mes efforts pour mettre un monde tout entier entre nous deux, pourquoi voulez-vous le franchir? Tremblez!... car je vous aime, et cet amour peut causer votre perte!... Abandonnez-moi à mes remords.

– Je ne vous quitterai pas, dit Annette; votre repentir vous a lié à moi, et je veux savoir quel monde est entre nous!... Je n'ai pas déposé toutes les convenances en vous suivant jusqu'ici, pour ne pas vous entendre.

– Voulez-vous donc que l'orage vous brise?... Oh! dites-moi, m'aimez-vous assez pour tout oublier pour moi, pour quitter parents, amis, patrie?...

Annette se tut.

— Savez-vous, continua Argow, que notre amour ne sera pas cette passion douce et calme dont je rêvais naguère les délices? Unir votre destinée à la mienne, Annette, c'est unir la plante délicate et pure qui porte le parfum le plus céleste avec celle qui ne distille que des poisons. Unie à moi, Annette, vous vous souilleriez comme l'âme dont a parlé M. de Montivers. Je ne suis plus digne de vous, et la vérité, en se montrant à moi, a emporté tout mon bonheur. Ah! quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s'allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connaître ni la paix ni le repos! Exposée à se voir sans asile, sans foyer, repoussée partout à cause d'un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réprobation, comme la femme de Caïn elle verrait toujours le ciel d'airain, la terre deviendrait aride sous ses pas,... et ce n'est encore rien, mais...

— Non, dit Annette en l'arrêtant, ce n'est rien, car il n'y a là rien qui me puisse arrêter!

Ces mots, prononcés avec calme et résignation, firent une impression si grande sur Argow, qu'il regarda Annette et tressaillit en voyant l'amour le plus pur briller sur son visage.

— Eh bien! reprit-il avec une énergie terrible, écoutez: je vais mettre votre courage et votre dévouement à une terrible épreuve: je ne vous ai dépeint que notre destinée terrestre; mais songez que, tout en vous apportant en dot une couche nuptiale trempée de larmes, vous aurez un cœur qui tremblera à chaque regard que vous jetterez sur moi. Dans la nuit, vous serez en proie à un terrible sommeil qui sera troublé par tout ce que les remords ont de plus affreux; je vous montrerai les ombres sanglantes que je vois et qui me poursuivent; votre âme recevra des confidences qui rendront chaque nuit une nuit de crime, et vos mains délicates ne seront occupées qu'à essuyer la sueur froide de mon front! Voilà mes nuits!... voulez-vous de mes jours?

» Sans cesse je prie, sans cesse je pleure; je n'ose regarder

le Ciel; la nature entière m'accuse, et la prière, les privations ne me paraissent jamais assez sévères!...

» Oh! ce n'est rien encore! avec cet enfer ici-bas, je vous apporte aussi l'enfer véritable: votre époux ira avec les millions de damnés pousser des cris de rage, voguera sur les feux éternels, et rien, rien ne pourra me racheter: voulez-vous m'aimer maintenant?...

— Oui, dit Annette... et pourtant je ne le veux pas, reprit-elle, car ce n'est pas l'effet d'une volonté; il faut que je vive, et, pour vivre, il faut que je sois à vos côtés. J'en aperçois maintenant une plus grande obligation: coupable, il faut que je vous embellisse cette vie. Eh! que lui restera-t-il donc à celui qui a forfait, si, perdant la vie future, on ne lui rend pas moins amère cette vie terrestre? Partout où vous serez je me trouverai heureuse si vous m'aimez. Non, vous ne parcourrez pas toute cette vie avec moi sans rapporter au Ciel un gage de repentir; jamais la colombe n'a parcouru la mer sans trouver une branche de myrte pour décorer son nid, et nous chercherons ensemble à calmer le Tout-Puissant. Si la terre vous refuse du feuillage parce que vous l'avez trahie, je suis innocente, je lui en demanderai, elle m'en donnera, et je vous l'apporterai. Si l'on vous dénie un asile, je me présenterai la première, je séduirai les cœurs, parce que c'est pour vous que je prierai, et je vous introduirai en vous couvrant de mon corps.

» Jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne sera pas stérile, je n'aurai point de douleur, encore moins de la rage, parce que je serai à vos côtés, et la paix, le repos, l'innocence, viendront à vous, parce que je vous ouvrirai le trésor des célestes pardons... Vous ai-je dit assez que je vous aimais? Maintenant, voulez-vous en savoir davantage? Comme je vous aime maintenant, je vous aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre rang: je vous aime, parce que vous êtes le seul être que la nature m'ait donné pour compagnon, je le sens... Les sentiments que je viens d'exprimer ne me nuiront même pas, parce que depuis que nous nous sommes vus vous êtes devenu pur, et je parle à mon compagnon dans le ciel comme sur la terre.

Pendant ce discours, il régnait dans l'attitude et sur le visage d'Annette une majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence qui réalisaient en elle tout ce que l'on se figure d'un être descendu d'un monde meilleur pour expliquer aux hommes les ordres du Dieu vivant. Il y avait, de plus, cette conscience de vertu qui repousse toute interprétation basse, des paroles surhumaines qui venaient de sortir de ses lèvres enflammées. Argow la contemplait avec une horrible fixité. Un tel dévouement lui donnait de l'espèce humaine une idée bien opposée à celle qu'il en avait prise lorsqu'il coulait à fond un bâtiment chargé de passagers et qu'il riait en voyant leurs mains tendues hors de l'eau avant de disparaître pour jamais.

— Ah! s'écria-t-il, je ne dois point prétendre à me voir guider dans la vie par un ange de lumière et d'amour tel que toi, je te profanerais par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que pour les baisers des anges, tes mains sont trop pures pour s'allier, en priant, avec des mains telles que les miennes!... Elles ont donné la mort...

— Ah!...

Ce cri d'Annette était si perçant, qu'il annonçait une révolution; en effet, elle s'évanouissait lentement comme une lampe qui meurt. L'effroyable douleur qui saisit Argow à l'aspect de cette touchante jeune fille pâle et presque morte était la première qu'il ressentait à ce point.

Quand Annette rouvrit les yeux, elle aperçut Argow, et, voyant la terreur peinte sur son front, elle lui dit d'une voix renaissante:

— La mort leur devait être justement donnée!... puisque c'est toi... Ah! ma tâche ne sera que plus belle si elle est plus pénible!...

Et revenant à elle tout à fait, elle ajouta:

— Nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d'humilité, je prierai et pour vous et pour moi...

— Non, s'écria Argow, c'est t'aimer que d'avoir le courage de te fuir; car ce n'est pas tout, être cher et céleste; tout ce que je t'ai dit déjà, peu mesuré à tes forces, n'est

rien; je me tairai cependant, parce que l'horreur d'un tel avenir ne doit pas être présenté à une vierge aussi pure que toi!... Adieu.

— Ah! dit-elle en le regardant avec une profonde terreur, qu'y a-t-il de plus effrayant que ce que vous venez de dire?...

— Annette, la malédiction des hommes est plus terrible que celle de la Divinité: l'on peut espérer pour l'une, et l'autre est sans pitié...

— Ne peut-on fuir les hommes?... dit Annette.

— Eh quoi! vous me suivriez au désert, loin, bien loin, vous!...

— Celle qui s'attache à l'être dont la main a donné la mort peut, je crois, le suivre partout. Si je suis près de vous, que m'importe le reste!...

Annette, épouvantée d'en avoir tant dit, baissa les yeux, des pleurs s'échappèrent avec violence d'entre ses paupières, et elle s'enfuit sans oser jeter un dernier regard sur M. de Durantal. Si affreuse que fût une pareille scène pour Annette, elle n'en resta pas moins constante dans le sentiment qu'elle avait avoué à Maxendi; bien plus, cette immense obligation qui lui était imposée l'enhardit à l'aimer, elle vit de l'héroïsme là où d'autres ne verraient peut-être que du malheur et un sujet d'éloignement. En peu de temps son amour grandit et devint tout ce qu'il devait être, sublime et unique sur la terre.

Le caractère d'Annette excluait tout changement alors qu'elle avait décidé de parcourir telle ou telle route, et dès qu'elle eut prononcé à Argow l'assurance d'un éternel attachement, rien dans le monde ne pouvait plus la faire dévier de sa route. Il y avait deux jours qu'elle ne l'avait revu depuis cette épouvantable confidence. Un soir qu'elle travaillait dans sa chambre, la porte fit un léger bruit, elle se retourna et le vit à ses côtés.

— Annette, dit-il en adoucissant les sons de sa voix, je puis bien prier sans toi, demander pardon de mes fautes à Dieu; mais élancer mon âme dans les cieux, ah! je sens qu'il me faut la tienne pour ce pèlerinage. Je viens, mon

ange tutélaire, passer une heure auprès de toi, sentir la paix et l'innocence, confondre mon âme dans la tienne et monter dans le ciel sur les ailes de tes vertus.

Annette le regarda, car à ce tendre discours elle ne reconnaissait plus l'homme d'autrefois; il y avait une onction, une douceur nouvellement écloses dans ce cœur qui, la veille encore, était dur et sombre, même dans son amour.

– Qui ne vous aimerait pas! dit-elle. Venez...

Elle lui montra un fauteuil près de son piano et elle se prépara à jouer.

– Eh! comment, dit-elle en souriant comme doivent sourire les anges, comment avez-vous fait pour entrer dans cette chambre où nul homme ne pouvait venir?... dites... répondez!... On vous aime, et voilà tout...

Ici, dans cette réponse, pour la première fois, Annette déployait cette amabilité, cette finesse qui la rendaient la plus séduisante des femmes. En parlant, son visage, ses gestes brillaient d'un charme indéfinissable.

Annette joua comme devait jouer Annette. Elle pouvait n'être pas d'une grande force, mais malheur à celui qui n'aurait pas tressailli en l'entendant! L'extase qui s'emparait d'elle en priant passait dans son jeu, et rien n'était indifférent sous ses doigts: la note la plus insignifiante avait un caractère de douceur et un charme indescriptibles.

Quand elle eut fini, elle contempla M. de Durantal, qui était comme enseveli dans une méditation; il écoutait les derniers sons comme s'ils duraient encore...

– Eh bien! dit-elle, quand on pouvait avoir ce simple et pur plaisir d'entendre de la musique et ce qu'on aime, comment allait-on en mer courir des dangers? Que cherchiez-vous?... le bonheur!... Eh! monsieur, vous étendiez trop le bras, il est plus près de nous qu'on ne le croit. M'écoutez-vous?...

Argow sourit pour la première fois de sa vie avec cet abandon, cette naïveté, cette franchise qui ne se trouvent réunis que dans le premier âge, alors que l'on aime pour la première fois; mais dans ce sourire il y avait un regret, et ce regret le rendait mille fois plus touchant.

Cette scène charmante, au milieu d'une chambre qui semblait habitée par l'amour et tout ce que les sentiments humains ont de plus délicat: l'ordre, la sagesse, la recherche et l'amitié modeste et pure, cette scène, disons-nous, était comme le prélude des mille autres scènes d'amour et d'innocence dont les jours d'Argow et d'Annette devaient s'embellir, c'était comme l'aurore d'une belle journée; et lorsqu'Annette exprima cette idée, Maxendi répliqua:

– Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage le soir!...

– Qu'importe l'orage! dit-elle, s'il y a une nuit profonde et silencieuse...

– Annette, reprit M. Maxendi, vous souvenez-vous qu'ici, un soir, vous m'avez dit: « Séparons-nous... ». Ici donc, le soir aussi, moi je vous dirai: « Séparons-nous!... ». Oui, Annette, car tel bonheur que votre chaste union me présente, l'idée que je suis un homme indigne du pardon céleste s'offrira sans cesse à ma pensée, une affreuse mélancolie sera toujours dans mon cœur, et vous ne trouverez rien en moi de ce qui doit charmer l'existence d'une fille aussi pure et aussi céleste que vous l'êtes.

– Mon cher monsieur de Durantal, est-ce que vous espérez vous faire répéter tout ce que je vous ai dit naguère? Oh! non, je ne puis le redire; car si j'avais su où devait m'emporter l'aspect de votre douleur, croyez qu'Annette se serait tue!... Je ferai à votre bonheur tous les sacrifices que peut faire une femme, mais je ne ferai jamais celui de ma pudeur, car alors je ne serais plus femme. Ayez donc de la grandeur, monsieur; ne vous inquiétez plus du destin d'Annette, soyez un beau monument de repentir, et, comme un monument, laissez croître sur vous le lierre des murailles.

Argow, attendri par ces douces paroles, la regarda longtemps, et, sans doute, ses yeux avaient hérité de toute l'énergie de son âme, car Annette s'écria:

– Oh! celui qui me regarde ainsi n'est point un criminel!...

– Ou s'il est criminel, dit Argow, c'est celui qui aimera le plus sur la terre!...

— Et qui sera le plus aimé, répliqua Annette; car ne m'avez-vous pas fait ouvrir mon piano... moi qui ne voulais plus exprimer l'amour ni par la musique ni par le chant!

Argow quitta Annette: il était enivré. Après une scène pareille, il ressentait en son cœur une tranquillité, une paix que ses remords troublaient toujours trop tôt, et alors Annette devenait pour lui un véritable besoin.

CHAPITRE QUATORZIÈME

PLUSIEURS jours s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur le plus pur. Les scènes de cette vie d'amour et de joie offrent au pinceau des couleurs que bien des gens trouvent monotones, et de telles descriptions feraient reléguer cet ouvrage avec les romans de Scudéry et de l'Astrée. Alors nous nous contenterons de montrer Annette et Argow cheminant dans le même sentier. Aux yeux des anges, la pure Annette guidait vers le ciel un être malheureux, néophyte de vertu, qui, à chaque pas, regardait sa douce compagne en se demandant quel droit il avait à cette heureuse alliance!... et à chaque pas encore il lui disait:

— Suis-je bien sur la route?

L'union d'Annette et de M. de Durantal n'était cependant pas encore décidée; car madame Gérard, sur les avis de M. de Montivers, s'opposa, pour un temps, à leur mariage. En effet, ce saint homme, effrayé de la confession d'Argow, mais témoin aussi de son grand repentir, voulait s'assurer de la sincérité de celui auquel Annette allait confier le soin de son bonheur. Il avait même insinué à madame Gérard que sa fille pouvait risquer beaucoup pour l'avenir. Les craintes de la mère disparaissaient cependant devant l'amour d'Annette et les témoignages de la tendresse de M. de Durantal; alors madame Gérard ayant confié à M. de Montivers qu'Annette était éprise d'Argow, et le bon prêtre ayant répondu: « S'ils s'aiment autant, unissez-les!... » elle n'opposa plus de résistance au bonheur d'Annette.

Un jour Argow réussit, après bien des difficultés, à

décider Annette, sa mère et M. Gérard, à venir entendre un concert spirituel: c'était aux Italiens, et pour la première fois depuis trois ans Annette franchissait le seuil d'une salle de spectacle. Elle eut un mouvement de stupéfaction en se voyant au milieu d'une si grande foule, car il y avait beaucoup de monde, et Argow, ne pouvant entrer dans la même loge qu'Annette, se contenta de se promener dans le corridor. A chaque morceau de chant, M. Maxendi accourait se placer derrière sa fiancée. Là il voyait une foule de personnes écouter la musique en arrêtant leurs regards sur Annette, dont la mise simple, si bien en rapport avec le genre de sa beauté, attirait l'admiration. Cette unanimité lui causa un vif plaisir d'amour-propre.

– Etes-vous contente? demanda-t-il à Annette.

– Non, répondit-elle.

– Et pourquoi?

– Parce que cette foule s'interpose entre nous, et qu'une heure passée en silence, mais passée à côté de vous, vaut tous les concerts du monde; rien, en fait de musique, rien n'est beau que la voix de ce qu'on aime.

– Au nom du ciel, dit Argow, ne me parlez pas ainsi, ou je ne pourrai attendre la fin du concert pour vous emmener.

– Il ne faut donc pas vous dire que ma mère consent à notre mariage et que bientôt...

Annette s'arrêta. M. de Durantal était pâle, et ses yeux annonçaient que la simple annonce de ce bonheur était au-dessus de ses forces.

– Annette, ma chère Annette, dit-il à voix basse, épargnez-moi, je vous supplie...

Annette pleura en voyant des pleurs rouler sur le visage d'Argow.

– Auriez-vous envie de rester ici avec cette idée? demanda-t-elle à M. de Durantal, qu'elle voyait inattentif aux plus doux chants que le gosier d'une femme ait jamais modulés, car madame Malibran chantait.

– Oh! non, dit-il; partons, partons...

Ils laissèrent M. et madame Gérard seuls, et s'en retournèrent à pied dans le Marais, savourant la douceur de

traverser Paris, en proie à une confusion et à un bruit dont leur cœur offrait le plus grand contraste.

Le lendemain, au matin, Argow était agenouillé dans son oratoire et priait avec ferveur quand tout à coup il fut interrompu par des éclats de rire immodérés. Il se retourna, et comme alors il montra sa tête, le rieur rit encore plus fort: Argow reconnut Vernyct. Maxendi attendit patiemment la fin de ce rire, et cette contenance de résignation, cette patience si peu en rapport avec le caractère du pirate, fut ce qui arrêta Vernyct.

– Que diable fais-tu là?... dit-il, et comme ta figure est changée!...

– Qu'a-t-elle d'extraordinaire?... demanda Maxendi.

– Quand on aurait mis, répondit Vernyct, un cataplasme de nénuphar et de concombre pendant quinze jours pour t'ôter toute physionomie, toute idée, toute force, on n'aurait pas mieux réussi. Quelle lubie as-tu?...

– Vernyct, reprit Argow, je pleure mes erreurs, nos crimes, et j'en espère le pardon.

– *Per saecula saeculorum, amen,* répondit le lieutenant. Par le ventre d'un canon de vingt-quatre! es-tu fou?... Oh! mon pauvre capitaine! je vais faire dire des prières afin que le ciel te rende la raison.

– Vernyct, dit Argow, je prie le Ciel qu'il te fasse voir le même jour qu'à moi et que tu te convertisses pour sauver ton âme!...

– Ventre-bleu! je veux que le diable m'emporte si jamais je change!... Quoi! ce serait vrai? le capitaine de la *Daphnis*, après s'être trompé en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croirait que, s'il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *Oremus*, en allant à l'église, en fricassant des œillades au ciel !... Mille millions de diables ! si tu es sauvé, je rirai bien.

Cette idée fit encore une telle impression sur Vernyct, qu'il se mit encore à rire. Argow s'approcha de lui, et lui prenant le bras avec douceur, il lui dit:

– Vernyct, je suis ton ami, et cette considération devrait

t'engager à respecter mes opinions, quelles que soient les tiennes.

– Oh! lui répondit Vernyct, reste comme cela; tu es vraiment à peindre! feu le père Abraham n'avait pas l'air plus pathétique! d'honneur, tu es touchant. Oh! qu'un homme comme toi est bien mieux avec un chapelet et un scapulaire qu'avec un bon pistolet dans une main et une hache dans l'autre!... Argow, une fois que ce que j'appelle un homme a mis le pied dans un chemin en commençant sa vie, il doit, quand le ciel tomberait par pièces sur sa tête, le continuer courageusement. Nom d'un diable! si je puis, je mourrai entouré de soldats morts dans quelque combat où j'aurai brûlé plus d'une cartouche, brisé plus d'un crâne! Mon âme, si tant est qu'il y en ait une dans mon pauvre corps, s'exhalera au sein de la destruction et du carnage, et si le cri de victoire retentit à mon oreille, je serai joyeux comme un équipage à qui l'on crie: « Terre! » après un voyage de deux ans. Comment! cela ne te remue pas?... Ah! mon pauvre capitaine, il n'y a plus d'espoir, la tête n'y est plus!... quel chien t'aura mordu.

– Vernyct, répondit Argow avec calme, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ouvrir les yeux sur ta conduite et t'engager à suivre mon exemple; si je n'y parviens pas et que mes discours te soient à charge, je ferai violence à mon amitié en me taisant, mais alors je ne t'importunerai plus; j'espère alors que tu imiteras ce silence à mon égard; cependant, plus tu me représenteras l'infamie de mon ancienne existence, et plus je t'aurai d'obligation; car tu redoubleras en moi la force et l'énergie pour demeurer dans le chemin de la pénitence. Des âmes ordinaires s'effrayeraient de t'approcher; moi, ton ancien ami, je veux l'être toujours, et la différence de nos opinions religieuses ne m'effraie point; laisse-moi prier, et dans quelques moments nous allons nous revoir.

– Eh mais, dis-moi au moins qui a pu te changer ainsi!...

– Annette, le Ciel et le vertueux prédicateur que j'ai entendu.

– Annette, reprit Vernyct. Ah! si cette jeune fille a eu

le pouvoir d'opérer de si grands changements, mon éloignement approche, et il faudra nous dire adieu.

– Jamais, dit Argow; tu seras son ami et tu l'admireras!...

– Ma pipe, mon allure, mes manières l'effrayeront.

– Non, parce que tu es mon ami.

– Voilà de tes équipées!... dit Vernyct; et regardant l'ameublement de l'oratoire et donnant un coup de pied au prie-Dieu, il s'en alla en s'écriant:

– Qui l'eût jamais dit!...

Il haussa les épaules, chargea sa pipe, et, se croisant les bras, il s'alla promener dans le jardin de l'hôtel.

Ce jour-là, M. Maxendi introduisit Vernyct chez madame Gérard, et le lieutenant, à l'aspect d'Annette, devint aussi respectueux qu'il l'était jadis devant son capitaine. Malgré la tenue sévère de Vernyct, il déplut à mademoiselle Gérard, qui démêla dans les manières brusques du lieutenant et dans sa physionomie quelque chose de grossier et de rude. Aussi, quelques jours après, Annette demanda à M. de Durantal ce qu'était ce nouveau personnage.

– C'est mon ami, dit-il.

– Il a d'étranges manières, répondit-elle.

– Il faut lui pardonner, chère Annette, répondit Argow; nous autres marins nous conservons toujours quelques mauvaises habitudes du métier.

– Soit, mais il n'est pas religieux.

– C'est vrai, Annette, mais c'est mon ami.

– Il me glace le sang par sa présence, continua-t-elle, et j'ai quelque pressentiment que cet homme nous sera funeste, et cependant ce sentiment m'étonne, car je me sens, en général, de la bienveillance pour tout le monde. J'ai du plaisir à vous regarder; mais lui, je frissonne en l'apercevant...

– Annette, dit Argow, je vous aime autant que l'on peut aimer au monde; mais je crois que vous m'aimez, et si je vous répète encore *c'est mon ami*, je suis sûr que vous tâcherez de vaincre la répugnance qu'il vous inspire.

– Oui, puisque c'est votre désir, répondit-elle.

Un soir, Argow et Vernyct étaient réunis dans la chambre

d'Annette, et cette charmante fille s'était abandonnée à toute l'innocente folâtrerie de son âge. Elle avait touché du piano, et les accords de sa musique avaient plongé les deux amis dans une rêverie qui se prolongeait encore longtemps après qu'Annette eut fini; tout à coup Vernyct se leva, fut à elle, et, dans un enthousiasme difficile à décrire, il lui dit en lui serrant la main:

– Vous êtes un ange! mais en devenant l'épouse de M. de Durantal, vous ne savez pas tous les dangers que vous courez; moi, je me charge de vous en garantir; je serai toujours un démon, mais ce démon veillera sans cesse à votre bonheur. Je devine bien que vous devez ne pas m'aimer; mais si je n'ai pas votre amitié, je vous forcerai à avoir de la reconnaissance, et vous serez tout étonnée un beau matin de mêler mon nom à vos prières.

Annette dégagea sa main de celle de Vernyct avec une espèce de dépit qui enchanta Argow, et elle ne répondit rien à ce discours.

Cependant l'époque du mariage approchait, et, toute joyeuse qu'Annette pût être de cette union, l'approche de ce moment la livrait à bien des réflexions dans son cœur. Par instants elle ressentait comme une terreur sourde que le souvenir des aveux de son époux excitait. Une nuit, elle eut encore le même rêve qui l'avait tant effrayée à Durantal, et le lendemain, lorsqu'Argow entra, elle l'examina avec un soin curieux et lui trouva une figure plus sombre qu'à l'ordinaire. Par instants elle jetait un regard sur son cou, et tâchait d'ôter de sa mémoire l'image de cette ligne rouge qui l'épouvantait si fort, et plus elle y mettait d'intention, plus cette ligne brillait à ses regards par-dessus les vêtements mêmes.

– Monsieur de Durantal, venez donc ici, lui dit-elle en lui montrant un tabouret sur lequel elle posait ordinairement les pieds.

Argow y vint et s'y assit de manière que sa tête se trouva comme dans les mains d'Annette. Elle s'en empara et lui dit:

– Eh mais, vraiment, vous avez une tête bien grosse!

et, passant à plusieurs reprises ses doigts dans les cheveux du pirate, elle cherchait à déranger la cravate qui lui cachait le cou.

La superstition dont elle était possédée lui faisait battre le cœur comme si elle allait commettre une faute, et ses regards incertains et comme confus se baissaient sur le cou et l'abandonnaient tour à tour...

– Pourvu, dit Vernyct à l'aspect de ce tableau, qu'il n'y ait que ta fiancée qui joue toujours comme cela avec ta tête!... Elle la remue comme si elle ne tenait pas!...

Ces mots firent pâlir Argow; il se leva brusquement, et ce mouvement permit à Annette de s'assurer qu'aucune ligne rouge n'existait sur le cou de M. de Durantal. Ce dernier alla droit à Vernyct et lui dit:

– Mon ami, de grâce, pas de plaisanteries semblables!

– Est-ce que tu en serais venu à craindre la mort? lui dit le lieutenant à voix basse.

Ici Argow jeta un regard à Vernyct qui lui imposa silence, et il ajouta:

– Je ne la crains pas pour moi!...

Cette scène brusque déplut à Annette, qui crut y entrevoir un mystère qu'on lui cachait, et, malgré l'assurance que lui donna Argow, sur ses questions multipliées, qu'elle ne contenait aucune chose qui pût l'alarmer, Annette n'en conserva pas moins des soupçons qui ne se dissipèrent qu'à la longue.

Chaque jour elle était comblée des présents magnifiques d'Argow, et ces présents, par leur nature, lui disaient que le jour de son mariage approchait de plus en plus.

Ce fut à cette époque que M. Gérard reçut une lettre de Charles Servigné. Il lui mandait qu'il avait l'espoir de monter à un poste encore plus élevé que celui qu'il occupait, et qu'il saisissait cette occasion pour lui renouveler ses instances au sujet de son mariage avec Annette: il lui apprenait que sa sœur et sa mère avaient abandonné le commerce de détail, et que, grâce à son influence, elles avaient réussi à fonder une maison de commerce qui prospérait et promettait les plus grands avantages.

M. Gérard répondit à cette lettre par l'annonce du mariage d'Annette avec M. le marquis de Durantal, et il finit en prévenant son neveu que les réjouissances de cette heureuse union se feraient au château de Durantal; il priait Charles d'engager toute la famille Servigné à s'y trouver.

Lorsque Charles lut cette lettre en famille un grand étonnement succéda à cette lecture. Adélaïde Bouvier sentit un secret dépit se glisser dans son cœur en apprenant qu'Annette devenait une dame de si haut rang et si riche. Pour Charles, il dissimula toute sa haine et garda le silence. Le soir, il était invité à un bal qui devait avoir lieu à la préfecture, et il répandit cette nouvelle dans toute l'assemblée, mais en tirant grande gloire pour lui de cette alliance. Le préfet, en l'apprenant, le complimenta avec une sincérité qui étonna Charles, surtout quand le préfet lui dit qu'il était l'ami intime de M. de Durantal. Charles s'applaudit alors de n'avoir parlé d'Annette et de son époux que dans un sens qui leur fût favorable, et il recommanda à sa sœur et à sa mère de n'en jamais parler qu'avec la plus grande amitié et la plus grande déférence. Aussi Annette et madame Gérard furent très-surprises en recevant de Valence une lettre pleine de tendresse et de compliments sur cette heureuse union. On regrettait même de ne pouvoir assister à la célébration de ce mariage, mais on attendait avec impatience l'arrivée des époux et la fête de Durantal.

Annette, son père et sa mère crurent aux sentiments exprimés dans cette lettre, et se réjouirent de ce que la nouvelle du mariage d'Annette n'avait pas été mal reçue par la famille Servigné.

Alors on pressa les préparatifs du mariage et du départ, et l'on fut bientôt à la veille de cette union tant désirée.

CHAPITRE QUINZIÈME

MONSIEUR de Montivers devait, avant de partir pour une mission, marier Annette avec Argow. Cette cérémonie était indiquée pour cinq heures du matin, parce que monsieur, madame Gérard et les nouveaux mariés devaient partir sur-le-champ pour Durantal, où Vernyct s'était déjà rendu afin de préparer le château et de le meubler de manière à ce qu'il fût digne d'Annette.

La nuit de cette union était arrivée. Annette, simplement mise, et M. de Durantal, dans le costume de rigueur, partirent, accompagnés de M. Gérard, de sa femme et des témoins.

Il y avait ce jour-là une fête particulière à l'église où ils allaient se marier, c'était la dédicace de cette église, et cette fête fut cause du plus grand saisissement qu'Annette pût éprouver.

Elle avait surmonté toute crainte, l'aspect d'Argow l'avait rendue à tout ce que l'amour a de plus tendre, et ces sentiments avaient mille fois plus de charme pour une vierge aussi pure qu'elle que pour tout autre, car en touchant au bonheur elle voyait la terre et les cieux lui sourire, et plus elle s'était interdit les émotions du genre de celles qui l'agitaient en ce moment, plus elle devait éprouver de charme à les savourer. Aussi, en ce moment de joie, elle brillait de toutes les beautés terrestres, et jamais elle ne s'était sentie si troublée que quand, en descendant de voiture devant l'église, Argow lui donna sa main qu'elle sentit trembler dans la sienne. Elle lui jeta un regard dans lequel toutes les harmonies de la terre se réunissaient; c'étaient la sainteté,

la tendresse, l'amour, le respect, la joie, la beauté, la pudeur et la chaste confiance d'une vierge, confondus dans une seule expression: son haleine, sa respiration même, sa contenance, tout parlait et imprimait un sentiment de vénération en faveur de cette séduisante créature. S'il y avait eu une foule, elle se serait agenouillée devant une telle fiancée.

Elle s'avança en s'appuyant sur le bras d'Argow avec une complaisance qui révélait toute la tendresse qu'elle avait pour lui. Pour la première fois de sa vie elle allait entrer dans une église avec deux sentiments, celui d'une religion profonde et celui de plus tendre amour. Elle entra, leva les yeux, et une si grande terreur vint l'épouvanter, qu'elle resta froide et pâle entre les bras de M. Maxendi.

En effet, qu'on juge de l'impression que devait produire sur la superstitieuse Annette le tableau qui s'offrait à ses regards et ces paroles qu'une voix sinistre avait prononcées: *De profundis clamavi*, etc.

L'église était tendue de noir, et devant Annette était une bière autour de laquelle brillaient les pâles flambeaux du convoi: une tête de mort, des larmes, des os croisés, tels étaient les objets qu'elle aperçut, et, autour du cercueil, des prêtres, des parents pleuraient en continuant un chant lamentable. Il était encore nuit: l'église, sombre, ensevelie tout entière sous ce drap, semblait plus silencieuse, et les fatales paroles avaient retenti dans le cœur d'Annette avec toute leur signification.

Qu'on se figure, devant cet appareil, une jeune mariée, brillante de beauté, qui vient échouer sur cette tombe avec sa joie et son amour. Toutes les fiancées, dans cette fatale position, ne trembleraient-elles pas?... Mais combien mademoiselle Gérard dut-elle être plus effrayée, elle qui voyait partout des présages!...

Argow l'avait entraînée et conduite dans la sacristie.

M. Gérard y était déjà et se plaignait hautement de l'inconvenance d'une pareille cérémonie.

— Oui, monsieur, disait-il au sacristain et au vicaire, lorsque l'on a un mariage à célébrer concurremment avec

un enterrement, on fait prévenir du moins les personnes, et elles retardent, si elles le jugent convenable, le moment de leur cérémonie!...

— Monsieur, répondit le vicaire, l'urgence est une raison suffisante: on ne pouvait pas attendre une heure de plus pour l'enterrement de la personne décédée, à cause du genre de maladie, et il nous a été recommandé même de le faire au matin...

— Mais vous pouviez me prévenir?

— Monsieur, dit le vicaire, j'avais ordonné que l'on vous fît entrer par une autre porte, et c'est une erreur du sacristain.

Cependant Annette, en qui cette dernière émotion avait redoublé toutes celles qu'elle éprouvait déjà, venait d'entrer dans la sacristie, soutenue par Argow: à peine assise sur un siège qu'on se hâta de lui présenter, elle s'évanouit.

Quand les soins empressés de sa mère et d'Argow lui eurent fait reprendre connaissance, elle parut pendant quelques instants privée de l'usage de sa raison, des paroles entrecoupées s'échappaient avec effort de ses lèvres et exprimaient la terreur qu'elle avait éprouvée; mais enfin, reconnaissant la voix d'Argow:

— C'est lui!... s'écria-t-elle en ce moment.

Alors elle releva doucement sa tête, ses yeux devinrent sereins, elle reprit peu à peu sa connaissance, sourit, se dégagea d'entre les bras d'Argow et se jeta au cou de sa mère.

A cet instant, M. de Montivers, qui arrivait et que l'on avait instruit de l'événement, s'approcha d'Annette, et lui dit de sa voix grave:

— Ma fille, il est peu chrétien de s'abandonner à de pareilles terreurs. Dieu seul conduit les événements de la vie, et sa volonté seule en peut changer le cours!...

A cette voix imposante, Annette sentit le calme renaître dans son cœur, et la nuit ne servit plus qu'à jeter dans son âme toute la piété qu'exige cette cérémonie imposante, souvent unique, et à laquelle, dans la vie humaine, se rattachent tous les événements du reste de l'existence.

Certes, un des tableaux les plus poétiques que puisse présenter notre religion après celui d'un prêtre consolant un mourant, est celui qu'offraient Annette et son époux, réunis devant un simple autel, dont les cierges rougissaient faiblement la nef. On entendait à la porte de l'église les dernières prières des morts et le bruit du convoi qui sortait. Un prêtre vénérable voyait devant lui une jeune fille, l'amour de la nature, et un homme au regard inquiet, un grand criminel, recueilli par la bonté céleste, et qui semblait douter de son bonheur.

Frappé de ce spectacle, M. de Montivers, avant d'unir la vierge au criminel, leur dit d'une voix recueillie:

— Une seule âme, une seule chair, c'est ainsi que l'Eglise vous voit. Toute individualité cesse désormais entre vous, et, dans ces paroles, mes enfants, vous trouverez un traité tout entier sur les obligations du mariage; vous n'avez qu'à les commenter et à suivre tout ce que cette phrase renferme d'utiles préceptes. Désormais tout sera donc commun entre vous; j'imagine que vous n'êtes venus recevoir cette bénédiction nuptiale, le plus grand lien de la terre, qu'après vous être assurés que la douce conformité de vos goûts ne fera pas une chaîne de ce tendre lien, ou que la disparité de vos qualités ne servira qu'à rendre le mariage un état de grâce et de bonheur. Que cette parole que je vais prononcer vous soit un lien d'amour, qu'il soit de fleurs, qu'elles renaissent à chaque pas, et, si le malheur vous accablait, souvenez-vous de ce discours. Une seule âme, une seule chair!... car je vous unis. *Conjungo*, etc.

Ce mot prononcé, Annette était perdue!... et son terrible destin ne devait plus tarder beaucoup à s'accomplir. Mais gardons-nous d'anticiper sur ces funestes événements.

Toutes les cérémonies de la terre étaient terminées, Argow et Annette étaient à jamais unis, et la même voiture les entraînait vers Durantal.

Désormais Annette pouvait, sans crime, déployer toute sa tendresse pour l'homme qu'elle aimait, pour le seul qu'elle dût aimer. Argow, chose incroyable! avait acquis une foule de sentiments que la nature dépose dans toutes

les âmes énergiques et qui peuvent ne pas se développer, mais qui n'en existent pas moins: la plus précieuse de ses qualités, et celle qu'on aurait attendu le moins d'Argow, était un respect et une délicatesse rares. Loin de voir dans sa jeune épouse une propriété que les lois lui donnaient, il se défit de tous ses droits et dit à Annette:

— Ma chère enfant, conservez, je vous prie, toute la liberté dont vous avez joui jusqu'à ce jour, restons amants, et que jamais le devoir seul nous dirige; suivons l'impulsion de nos cœurs.

— Oui, dit Annette.

Et, jetant ses bras autour du cou de son époux, elle déposa un baiser sur son front.

— Ah! s'écria Argow, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien; j'espère mon pardon du Ciel, si je continue longtemps une telle vie de bonheur! mon amour même sera une longue prière.

Avec quelle joie et quelle ivresse ils revirent cette route dont chaque borne était un monument pour leurs cœurs! Que l'on voie Annette heureuse de pouvoir se livrer, sous les auspices et aux regards du Ciel, à toute l'exaltation de son âme, donner à sa force aimante envers la créature la même activité, la même expansion qu'à son amour pour les Cieux, ne pas craindre de rendre ces deux sentiments rivaux! Voyez-la dans ce moment, car c'était le plus beau moment de bonheur qu'elle pût obtenir dans son apparition ici-bas. Regardez, elle est, le plus souvent, la tête appuyée gracieusement sur l'épaule de son époux, mais elle lui sourit, et ce sourire passe à travers des dents rivales des perles de l'Orient; une haleine pure comme son âme semble se jouer sur des lèvres amoureusement candides; ses mains, qui jusqu'alors n'ont tenu que de la blanche dentelle, et n'ont caressé, flatté que son père ou sa mère bien-aimée, ses mains s'entrelacent avec volupté aux mains terribles qui, jadis, ont remué les canons, manié la hache et lancé la mort. Pour un homme qui a connu l'Argow de la *Daphnis*, le spectacle de ces mains entrelacées est un mélange de terreur et de grâce: les yeux d'Annette sont brillants,

transparents comme ceux qu'un peintre a donnés à Marie Stuart chantant avec Rizzio, et ces yeux ravissant montrent à Argow la route; car en ce moment la voiture est à l'endroit où ce dernier manqua de périr et où mademoiselle Gérard vint lui apparaître comme un ange qui descendait des cieux. Quant à M. de Durantal, il semble toujours dire:

— Quel droit ai-je donc à tant de bonheur?...

Ils approchaient de Valence, qu'ils devaient seulement traverser, car il faisait nuit, le temps était à la pluie, et des nuages très-noirs sillonnaient le ciel. Annette proposa à M. de Durantal de s'arrêter à Valence; mais il lui objecta que, pour deux heures de plus qu'ils auraient à rester en voyage, ils feraient mieux d'atteindre le château. C'était une chose si indifférente, qu'Annette n'insista seulement pas, et l'on continua de voyager.

Ici une description succincte de la position du château de Durantal est nécessaire pour mille raisons: elle sera aussi abrégée que possible.

Le château de Durantal est situé sur une hauteur, les murs du parc se trouvent enceindre la montagne entière, et l'habitation domaniale, située à mi-côte, sépare en deux parties bien égales la largeur de cette côte, à gauche de laquelle est le village de Durantal. La grande route de Valence à F... vient aboutir au bas du parc, précisément en face du château; mais là, la route tourne à droite, au lieu de passer dans le village, de manière que cette montagne, au milieu de laquelle le château s'élevait, était flanquée à gauche par le bourg, et à droite par la grande route.

Il s'ensuit que les anciens propriétaires de Durantal avaient deux entrées différentes: d'abord cette avenue qui conduisait au château par la grande route à droite, cette avenue était pavée et donnait sur la principale façade du château: mais par la suite on avait, à travers le parc, ouvert une autre avenue qui conduisait, d'une autre façade, au village et à l'église de Durantal. Argow, en achetant cette propriété, avait regardé ces deux avenues comme trop longues pour arriver à son château. Il fit jeter des ponts sur les rivières factices du parc, et percer une avenue qui



Marie Stuart chantant avec Rizzio

conduisait, à travers la montagne, droit à la route. Il devait y avoir une belle grille, car, comme il comptait habiter la façade qui avait pour point de vue les plaines de Valence et la grande route, ce chemin montrait à tous les passants le château de Durantal dans toute sa splendeur.

Alors on voit qu'il y avait trois chemins différents pour arriver au château d'Argow; car Vernyct venait de faire terminer l'avenue qui y menait en droite ligne, et qui semblait être la continuation de la grande route. Ordinairement Argow désignait au postillon le chemin par lequel il voulait être conduit, et il était déjà arrivé deux fois qu'ayant affaire dans le village il s'était fait mener par Durantal.

Le hasard voulut que le postillon qui conduisait Argow en ce moment fût celui qui, les deux fois, l'avait mené par le village; il devait donc naturellement suivre la route précédemment indiquée, et Argow, tout entier au charme de voyager avec Annette, ne fit aucune attention à une chose aussi ordinaire.

Mais le chemin du village n'était pas le même au printemps qu'en été, et surtout lorsque, pendant deux heures, la plus furieuse pluie qui fût tombée de mémoire d'homme avait déployé sa rage sur la contrée: il y avait des ornières d'une étonnante profondeur, et, malgré toute sa science, le postillon douta de pouvoir arriver à Durantal.

Aux premières maisons du village, le postillon fut contraint de s'arrêter, car il n'était pas possible d'aller plus loin. La voiture de M. de Durantal courait le risque de se briser, et le postillon tâcha de gagner le pavé qui se trouvait devant une maison qui avait assez d'apparence. Là, il se dégagea de dessus son porteur, nagea dans un océan de boue, et, après mille jurons, attrapa la chaîne d'une sonnette et sonna de toutes ses forces.

– Qui va là? demanda une vieille femme à la voix cassée?

– C'est un postillon embourbé qui voudrait...

– Un postillon! sainte Vierge! s'écria la vieille en interrompant le discours du claque-fouet, jamais chaise de poste n'a passé par le village de Durantal! c'est tout au

plus si, en vingt ans, j'ai vu passer trois fois la voiture du seigneur... je n'ouvre pas.

— Vieille folle, ouvrez donc! c'est M. de Durantal...

Bah! la croisée était refermée et la vieille n'entendait plus.

— Ah! je vais te faire ouvrir! s'écria le postillon, et il se mit à sonner comme s'il s'agissait de l'enterrement d'un pape.

— Postillon, dit Argow, essayez plutôt de regagner la route neuve.

— Eh! monsieur le marquis, l'eau entre dans votre voiture; il vaut mieux envoyer chercher du monde au château, et, à travers le parc, on viendra vous chercher ici quand la pluie aura cessé...

Et le postillon de sonner toujours.

On entendit à l'intérieur un colloque de six ou sept voix de femmes, et l'on vit de la lumière aller et venir.

Enfin l'on ouvrit, le postillon montra la voiture, et, à cet aspect, l'on voulut bien recevoir Annette et M. de Durantal: mais aussitôt que le postillon les eut nommés, il y eut un émoi général et un empressement étonnant. La vieille alla chercher un parapluie et un vieux tapis, et les deux époux entrèrent dans cette maison à dix heures et demie du soir.

Le postillon détela les chevaux, abrita la voiture et s'en retourna à grand'peine.

Vous, lecteur, si jusqu'ici vous m'avez vu conduire mon char à peu près comme le postillon conduisait nos héros, espérez que désormais nous allons rouler avec trop de rapidité peut-être quand vous apercevrez le but.

CHAPITRE SEIZIÈME

LA maison dans laquelle venaient d'entrer M. de Durantal et sa femme appartenait à une vieille demoiselle nommée mademoiselle Sarah Sophy. Cette demoiselle avait tenu à Valence, pendant fort longtemps, une maison de commerce qu'elle venait de vendre à M. Bouvier, le cousin d'Annette. Mademoiselle Sophy était la plus riche de tout le village de Durantal, et de tout temps sa maison avait été le rendez-vous des habitants les plus aisés; elle était comme la reine de ce petit monde, et tant qu'au château les propriétaires furent absents, mademoiselle Sophy pouvait passer pour la première du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu'on décore du nom générique d'hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amours-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du monde, l'opinion, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de mademoiselle Sophy était l'endroit où l'opinion régnait; elle la dirigeait, la modifiait, et cela avait eu lieu, dans l'origine, par un motif qui n'était plus connu que des vieilles têtes à perruques de l'endroit, et ceux qui n'avaient pas l'honneur d'aller chez mademoiselle Sophy répétaient encore ces bruits dans ce qu'elle appelait leurs conventicules: nous allons les traduire fidèlement au lecteur. Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenait son bureau chez l'épicière du village. Or, voyez-vous

madame Jacotat au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitants, fermiers, tailleurs, boulangers, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton?

— Oui, répétait madame Jacotat, ma mère m'a dit que mademoiselle Sophy avait été jolie, mais très-jolie, à dix-huit ans; qu'elle avait été amoureuse, mais comme on l'était dans l'ancien régime, bien plus qu'aujourd'hui; elle était donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parents de l'amoureux n'avaient pas voulu les marier, et l'on m'a dit que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle y vivait dans la retraite, et le jeune homme venait la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal à Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy, qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle allait souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui.

— Un enfant!... s'écriait-on.

— Oui, un enfant, et elle n'a jamais osé le garder avec elle: on ne sait pas ce qu'il est devenu. C'est un crime cela! une mère doit, quelque chose qu'on pense d'elle, ne jamais se séparer de son enfant! Elle ne parle jamais que de vertu; elle a chassé la petite Jeanneton, parce qu'elle avait fait un enfant avec le dernier garde-chasse, ou avec un autre; n'importe! c'est le garde-chasse que l'on accuse: elle aurait dû plutôt la secourir!... mais voilà, on condamne dans les autres ce qu'on a fait soi-même... Ici l'épicière se croisa les bras... Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est riche, alors on va la voir! on fait comme si l'on ne savait rien, et elle est reçue au château, c'est-à-dire elle l'était par les anciens seigneurs; mais le sera-t-elle par ceux-ci? c'est une question.

— Qu'est devenue Jeanneton?... demandait un des auditeurs.

— La pauvre petite!... reprit l'épicière infatigable, voilà

ce qui lui est arrivé: le grand sec, qui est l'ami du nouveau propriétaire, l'a établie à dix lieues d'ici, je ne sais où. Elle a une auberge, une ferme, une habitation, quelque chose comme un immeuble enfin, et le garde-chasse a un emploi qu'il lui a fait obtenir par le préfet, son ami. Aussi l'on a grogné contre celui-là, qui a l'air d'un bien brave homme: il ne s'en fait pas accroire, il vient m'acheter du tabac à fumer quand il lui en manque et qu'il est hors du château, car il en a sa provision. Si j'étais en ville, j'achèterais bien ce tabac-là au prix de l'or! car c'est du tabac des îles, et je dis qu'il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s'y connaît! mais pour les gens de Durantal le nôtre est assez bon, les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c'est un brave homme! ça a autant d'écus que j'ai de grains de café!...

Ce fragment de la conversation de l'épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédents de la vie de mademoiselle Sophy, antécédents qu'elle cachait avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui pouvait être sincère: les femmes sont toujours de bonne foi. Maintenant, avant d'introduire nos deux mariés chez eux, il n'est pas hors de propos de faire connaître les personnes qui se trouvaient alors chez mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées. Le curé y venait souvent; mais comme son rôle est très-court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu'au coin de la cheminée était un vieillard de cinquante ans, habillé, tourné et parlant comme tous les curés de village: il n'est là que pour la symétrie. Il écoutait avec patience, discourait quand il pouvait, et, depuis peu, le pouvait rarement, à cause de l'arrivée récente d'un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire le *Vicaire des Ardennes*.

Ce personnage était la femme du maire: elle pouvait avoir trente-six à quarante ans, mais un léger embonpoint lui permettait d'en escroquer une petite partie. Elle était mariée depuis peu et venait... d'où?... c'était un secret

qu'elle avait très-bien su garder, malgré son amour pour les confidences, l'art de phraser qu'elle possédait mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et à tout savoir. Elle était toujours bien mise, mais ses manières n'annonçaient pas une extraction bien élevée, et quoique toujours occupée à bien parler, à étudier, à affecter le bon ton et les belles manières, souvent une phrase, un proverbe commun la faisait ressembler à l'âne qui montre le bout de l'oreille sous la peau du lion. Il y avait six mois qu'elle était établie à Durantal, où son mari était arrivé un beau jour, muni d'une belle nomination à la place vacante de juge de paix.

Ce que l'on avait pu savoir de cette inconnue, c'est qu'elle devait toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venait de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parlait du respectable M. Gausse en termes d'héritier content. A ce dernier nom, l'on doit reconnaître Marguerite. Mais comment Marguerite a-t-elle pu subitement franchir l'espace qui se trouve entre une cuisine et un salon? c'est ce que le lecteur ne tardera pas à apprendre. Marguerite était mariée... mais à qui? à M. de Secq, juge de paix. De Secq ressemble bien à Lesecq. Nous allons donc encore rendre raison de cette nouvelle métamorphose du maître d'école qui jouait jadis un si grand rôle à Aulnay-le-Vicomte.

Lorsque Marcus-Tullius Lesecq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d'Aulnay-le-Vicomte, où on l'avait arrêté par hasard, Lesecq se trouva trop grand seigneur pour rester maitre d'école à Aulnay; il vint donc à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste,* dont il s'était dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu'il ne comprit cependant jamais. Alors, en examinant avec soin son extrait de baptême dans l'original, il reconnut que l'L était formé de telle manière qu'il pouvait hardiment passer pour un D: on n'oserait pas affirmer que l'astucieux maitre d'école n'ait pas un peu aidé à la lettre. Quoi

qu'il en soit, il prétendit qu'il était noble, que les *Secq* étaient très-connus, et il alla dans le monde sous le nom de M. de Secq. La protection du seigneur d'Aulnay lui fit obtenir la première justice de paix qui viendrait à vaquer; mais cette justice de paix, qui devait être le premier bâton de l'échelle pour l'audacieux de Secq, lui fut enlevée au bout de quinze jours, par suite d'un changement de ministère; alors il eut soin de tellement crier, que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre sa nomination et ses sollicitations, qui furent longtemps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé était mort; Marguerite héritait au moyen du fameux testament qu'elle avait si longtemps poursuivi, et elle se trouvait riche de soixante à quatre-vingt mille francs. Lesecq, ou plutôt M. de Secq, redevint amoureux fou de l'aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M. de Secq fut destitué de sa place de juge de paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très-honorable pour lui de rester dans un pays où l'on vivait à si bon marché et où il pourrait jouer un rôle; car il remplissait les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix, les jours où l'audience était consacrée aux affaires de police, et il voyait dans l'avenir que M. de Secq, inconnu comme maître d'école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal et riche de dix mille livres de rentes, serait presque un personnage à Valence; et qui sait si les circonstances ne le pousseraient pas plus haut!

Voilà le récit des événements qui amenèrent Lesecq dans le pays qu'habitait un homme que, deux ans auparavant, il avait tenu en prison et qui lui avait fait sa fortune. Madame de Secq était donc dans le salon de mademoiselle Sophy. On voit d'ici qu'elle était la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenait le haut bout. Or, l'on doit deviner l'air, l'importance qu'elle affectait: elle roulait ses yeux avec mignardise, tâchait de parler bas, et, par instants, élevait fortement la voix, par suite de

son ancienne habitude. Enfin, souvent M. de Secq la pinçait quand elle disait un *collidor*, une *casterolle*, *avan-zhier*, et une multitude de paroles semblables. Le sévère M. de Secq pouvait bien corriger les mots, mais les gestes!... ces autres mots d'un langage presque aussi important, c'était bien *la chose impossible*.

Avec madame de Secq, ou Marguerite, comme ou voudra, étaient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférents, mais aimant la médisance et les caquets; un propriétaire de Durantal et sa femme tâchaient de mettre à fin, avec deux anciens marchands retirés, un boston dont on devait parler le lendemain, absolument comme dans la *Petite ville* de Picard. Ce propriétaire était un véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse, qui datait de cinquante ans, susceptible à l'excès, exigeant, impérieux et bavard, tel était M. de Rabon. Mais, au milieu de ce monde et à côté de madame de Secq était mademoiselle Sophy. Elle pouvait avoir soixante à soixante-six ans: son visage était brès-bien conservé, mais elle se coiffait de manière à se vieillir; en effet, elle portait toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire; ses cheveux étaient poudrés et crêpés comme à l'ancienne mode; ses yeux gardaient une vivacité et une expression difficiles à rendre. On voyait qu'elle avait dû être extrêmement belle, mais bonne en aucune façon; seulement, à la vivacité juvénile de son regard et de ses gestes, on pouvait supposer que quelques amis peut-être pouvaient ne pas avoir eu toujours à se plaindre de ses façons. Sa physionomie exprimait l'orgueil, l'envie, et surtout une profonde dissimulation; néanmoins, à travers l'expression de ces diverses passions, apparaissait une inquiétude vague qui annonçait comme un remords, et un observateur prévenu par les caquets de Valence aurait reconnu que cette fille cherchait à racheter quelque faute envers la nature par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion.

Il sera très-utile, avant de reprendre M. de Durantal et Annette où nous les avons laissés, c'est-à-dire dans l'anti-



La cuisinière effarée

chambre, avec toute la société qui était accourue, comme nous l'avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal.

– M. et madame Bouvier vont venir au château, avait dit mademoiselle Sophy; car vous savez la grande nouvelle?... M. de Durantal épouse cette cousine de madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée!... Adélaïde l'avait bien prévu!... Au surplus, quelle que soit la nature des événements qui ont lié M. le marquis de Durantal avec Mademoiselle Gérard, le mariage ratifie et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici... elle est jeune...

– Ah! dit madame de Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société; car, lorsque ces messieurs étaient seuls au château, il ne pouvait pas y avoir moyen de fréquenter...

– La dit-on jolie?... demanda madame de Rabon en interrompant.

– Une figure de convention, répondit mademoiselle Sophy; elle a de la grâce. Au surplus, nous la verrons...

Ce fut à ce moment que la cuisinière, effarée et tout épouvantée, accourut en disant que des gens malintentionnés assiégeaient la maison, et, après une courte délibération, l'on se leva en masse pour courir recevoir M. et madame de Durantal, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent. Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l'on vint se grouper autour d'eux. Mademoiselle Sophy offrit sa place à Annette, qui grelottait de froid, et sur-le-champ tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent devant les gens élevés en dignité ou qui possèdent une grande fortune. Lorsqu'Annette se fut réchauffée et qu'elle eut promené ses regards sur cette assemblée, aucune des figures qu'elle aperçut ne lui plut; néanmoins elle leur adressa à toutes un gracieux sourire, et elle dit à mademoiselle Sophy:

– Madame, nous avons interrompu le jeu... je vous en prie, continuez; je suis bien fâchée du dérangement que je

vous cause, mais le temps horrible qu'il fait et l'erreur du postillon nous servent d'excuse...

Mademoiselle Sophy n'entendait pas; elle contemplait Argow avec une curiosité extraordinaire.

– Comment!... le postillon... madame... C'est la première fois, dit-elle, que j'ai l'honneur de voir monsieur le *marquis* de Durantal...

– Madame, répliqua Jacques de Durantal, cessez de me donner un titre qui ne m'appartient pas... je ne suis point marquis...

Pour un caractère aussi fier que l'était jadis celui d'Argow, cet aveu aurait pu paraître coûteux, mais il le faisait dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne. Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s'y en serait trouvé beaucoup que cet aveu aurait affligées ou choquées; mais pour Annette, elle aimait trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression.

– Mais, monsieur, continua mademoiselle Sophy préoccupée, la terre de Durantal est pourtant un marquisat?...

– Vous oubliez, répondit Argow, que cette terre ne m'appartient que depuis quelques années, et que le seul moyen de me faire pardonner d'en avoir pris le nom, c'est de n'en pas prendre le titre.

– Habiterez-vous longtemps notre pays, madame?... reprit mademoiselle Sophy, se souvenant qu'Annette lui avait parlé; je vous prie de m'excuser: vous me disiez que le postillon... Avez-vous vu à Valence madame Bouvier?...

– Nous n'avons fait qu'y passer, répondit Annette.

Et, en ce moment, elle lança un regard à M. de Durantal comme pour lui dire:

– Oh! sortons d'ici!... et que tous ces gens ne s'interposent pas entre notre bonheur, comme jadis, aux Italiens, cette foule que nous avons fuie.

Ce regard fut compris par Argow, mais il le fut aussi par mademoiselle Sophy, qui en fut d'autant plus blessée qu'Argow demanda sur-le-champ si l'on ne pouvait pas envoyer quelqu'un au château.

– Mes gens, dit mademoiselle Sophy d'un air composé, ne sont guère en état d'y aller par le temps qu'il fait; mais on peut éveiller quelqu'un dans le village.

– C'est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez, madame, dit-il à Annette, dans un instant vous serez au château.

Argow s'élança et disparut; il fit sauter la porte, et malgré le vent et la pluie il vola vers Durantal avec la rapidité de l'éclair.

– Madame, dit mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu?...

– Madame, nous sommes sortis de l'église avant-hier au matin pour monter en voiture; l'hôtel de M. de Durantal n'était pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l'année à Durantal, de manière que nous avons préféré y célébrer notre mariage, notre famille étant à Valence.

– Il y a bien longtemps, dit mademoiselle Sophy, que je n'ai assisté à aucune fête au château de Durantal, dont les anciens propriétaires voyaient fort peu de monde. J'étais admise dans leur intimité, et je les regrettais beaucoup avant de vous avoir vue, madame, ainsi que M. de Durantal.

Assurément cette phrase signifiait: Invitez-moi!... mais Annette, qui la comprit parfaitement bien, jeta un regard scrutateur sur l'appartement et sur la maîtresse, et d'après cet examen ne crut pas devoir répondre à cette attaque d'une manière favorable, parce qu'elle ignorait si l'aspect de cette antiquité *durantalienne* conviendrait à son mari; alors elle se contenta de sourire en disant:

– Je souhaite, madame, que, si jamais nous quittions ce pays, il nous reste, en partant, l'espoir de vous laisser des regrets plus durables. Y a-t-il longtemps que le château est inhabité?

– Il est abandonné depuis la révolution; les propriétaires n'avaient plus assez de fortune pour y rester, car il faut la fortune immense de monsieur votre mari...

— Il est donc bien riche?... dit Annette avec surprise.

— Il faut qu'il le soit, car depuis un mois l'on a dépensé plus de six cent mille francs pour meubler et décorer le château: tout est venu de Paris. Comment se fait-il, madame, que vous ignoriez?...

A ce moment, Argow rentra dans le salon en disant:

— Madame, il y a une voiture à la porte du parc.

— Madame, dit Annette en se levant, je vous remercie de votre aimable hospitalité...

Toute la compagnie se leva pour accompagner M. et madame de Durantal.

Arrivée dans la cour, Annette, en voyant l'eau et la boue, hésita à y mettre son joli petit pied; Argow la prit dans ses bras, et, saluant la compagnie, il l'emporta comme s'il eût tenu une fleur qu'il craignît de briser...

— C'est une *pie-grièche*, dit mademoiselle Sophy quand ils furent loin, et lui c'est un fort grossier personnage!...

La société regagna le salon de mademoiselle Sophy en commentant cet oracle de la sibylle du lieu. Marguerite voulut prendre la défense de la jeune femme: mais cette contrariété aiguisait la langue de mademoiselle Sophy; elle parla contre les nouveaux mariés avec toute l'aigreur de la vanité blessée. *Inde irae!*... Ce fut la source de bien des malheurs!...

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

ANNETTE entrait donc en ce moment dans ce château que ses pressentiments lui avaient montré comme devant lui appartenir un jour, et la tendre dévote y entrait avec l'homme qui lui était apparu comme un *époux glorieux*. Elle mit pied à terre sous une voûte brillante; car le grand escalier avait à chaque marche deux vases de porcelaine dans lesquels les plus belles fleurs disputaient de parfums et de couleurs, et de cinq en cinq marches un élégant et simple candélabre supportait un globe de verre dépoli contenant la lumière, ce qui répandait un jour doux et voilé. La voûte et ses sculptures avaient été nettoyées; le portique du haut était décoré de quatre magnifiques statues, et les deux portes des appartements brillaient d'or et de moulures si délicates, que la jeune épouse, frappée d'une recherche en harmonie avec ses goûts, qui avaient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M. de Durantal, l'arrêta et lui dit:

— Voilà le rêve de mon âme! elle se réveille en voyant son jour, son soleil!... Oh! que je suis heureuse!...

Elle pressa Argow sur son sein et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la plus grande joie de la terre. Elle aurait voulu arrêter le temps...

Ce n'était plus l'heure des pressentiments, des présages, où elle les tournait à son avantage; elle ne s'aperçut pas qu'elle avait un frisson causé par la fraicheur de la voûte et par la présence des fleurs: enfin, elle ne marchait plus que d'enchantements en enchantements. Son époux l'introduisit dans ses appartements: rien n'était plus riche, plus

élégant; la grâce, la beauté, la recherche des ornements, des draperies, des meubles, était sans égale; mais ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher. Elle était exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n'est que chaque ornement était exécuté d'une manière bien supérieure. Le cachemire blanc remplaçait la percale, la soie, le mérinos, et les marbres, les dorures y étaient prodigués avec goût.

– Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu'ils furent parvenus à l'appartement conjugal, cette chambre et ces appartements sont *les vôtres*; vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici votre mari ne sera jamais que l'amant le plus soumis, le plus tendre, le plus affectueux, l'amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n'auront pas le temps d'arriver sur vos lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd'hui, un geste, un sourire, un regard qui, toujours compris, me diront vos chers désirs... et rien n'empêchera qu'ils soient exécutés... Oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa main et en la couvrant de baisers, tu seras mon unique amour, l'être sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute la félicité d'un malheureux indigne du ciel, de la terre, repoussé par toute la nature, mais qui ose prendre ton sein pour asile...

Elle entendait ces douces et tendres paroles avec un charme inexprimable. Quelques larmes de bonheur sillonnèrent ses joues, et lui servirent de réponse.

– Cette scène, dit-elle, me fait à l'âme comme une fête de l'Eglise!... Où demeurerez-vous donc? demanda-t-elle avec embarras après un moment de silence...

– Mes appartements, répondit-il, sont là...

Il ouvrit une porte, et Annette parcourut avec un ravissant plaisir les appartements d'Argow, qui se trouvaient en parallèle, car on avait consacré aux appartements des mariés toute l'aile du château qui avait sa vue sur la campagne de Valence.

– Ah! c'est bien, dit Annette, nous serons toujours ensemble, et je pourrai même vous entendre chez vous!...

En se retrouvant sous le portique de l'escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l'escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartements de réception: alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva M. et madame Gérard qui venaient d'arriver par l'autre route. Il était très-tard, et, après mille questions, madame Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu'elle venait déjà de nommer la chambre de Paris... Là, madame Gérard remplit les derniers devoirs d'une mère en préparant sa fille à remplir les premiers devoirs d'une épouse.

Au bout d'un mois, on jugea à propos de donner à Durantal une fête pour célébrer ce mariage, qui, depuis l'arrivée du jeune couple, occupait toute la ville de Valence. Ce fut M. Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau dont l'absence se faisait sentir pour lui malgré tout son bonheur. Le jour fut indiqué, et les personnes invitées. Mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme furent oubliés, par suite d'une méprise du bon père Gérard. Charles Servigné, madame Servigné, M. et madame Bouvier, furent priés, ainsi que le préfet, M. Bagder, les principales autorités de Valence et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le pays on commençât déjà à se demander quel était le propriétaire de Durantal, comment et où il avait amassé une si grande fortune, quel rang il occupait, etc.; mais les bruits que l'on semait sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par l'amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empressement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles furent avertis particulièrement par Annette que leurs appartements étaient préparés au château, et dans sa lettre madame de Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudraient, les assurant qu'ils seraient toujours les bienvenus. Trois jours avant la fête, Adélaïde et son mari, Charles et sa mère vinrent en effet au château de Durantal; mais l'affectueuse tendresse

d'Annette et ses gracieuses attentions ne firent qu'augmenter la haine secrète de madame Bouvier, qui comparait toujours sa position à celle d'Annette, et qui ne pouvait pas penser que sa cousine oubliât la manière dont elle avait été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignait d'amitié à sa cousine, et plus cette dernière l'accusait de fausseté, en croyant qu'elle agissait à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimait encore, briller ainsi au sein de l'opulence et s'y trouver comme dans son élément naturel, il sentait redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvait dans son cœur:

– Oh! si je pouvais détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort!...

Adélaïde et son mari firent ce jour-là, avec leur mère, une visite à mademoiselle Sophy, à laquelle ils devaient encore des sommes considérables. Là Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, mais en y mettant toutefois des ménagements.

– Nous vous verrons sans doute au bal? dit-elle à mademoiselle Sophy.

– Moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée!...

– Ni moi, dit aussi madame de Secq; il me semble cependant que M. et madame de Durantal auraient bien pu inviter les autorités du pays... Ce n'est pas pour la fête! qu'est-ce que ça nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes? mais c'est humiliant, et comme disait ce pauvre curé: « Il ne faut pas que la pelle se moque du fourgon. »

– *Satis est,* reprit M. de Secq, assez, assez, ma bonne amie.

– Mais, dit M. de Rabon à madame de Servigné, connaissez-vous ce M. de Durantal, le gendre de votre nièce? qu'est-il donc?... Tout le monde à Valence se demande cela... Il nous a dit ici, l'autre jour, qu'il n'était pas marquis; le préfet prétend qu'il est Américain; il y a une incertitude...

– J'ignore, dit madame de Servigné, qui, heureuse enfin, se voyait interrogée et prenait la parole; ce que je sais, c'est

qu'il a une fortune colossale: il nous a fait acheter beaucoup d'étoffes par un grand homme sec qui est son ami, et il a payé comptant. Cette affaire-là nous a fait un bien étonnant, car elle nous mettra bientôt à même, mademoiselle, de vous apporter une bonne somme; mais pour vous dire ce qu'est M. de Durantal, je l'ignore complètement. Il est ami du préfet, car le préfet vient...

– Ah! il vient!... dit M. le Secq; mais c'est dommage que je ne m'y trouve pas! Si encore M. de Durantal venait à l'église, on pourrait le saluer, le voir; mais non, il vit renfermé et ne se promène qu'en voiture ou dans son parc: il a fait restaurer la chapelle du château et on y dit la messe, ce qui n'arrange pas notre curé: s'il fait des aumônes aux pauvres, c'est son grand sec d'intendant qui les remet, et il n'ôte pas même sa pipe de sa bouche pour vous parler. *Quousque tandem patiemini,* resterons-nous sans rien savoir bien longtemps?...

– Ils ne sont même pas venus me revoir, me remercier... dit mademoiselle Sophy.

– Oh! Annette n'a pas de tact, dit Adélaïde.

– Je m'y suis présentée, reprit mademoiselle Sophy, et elle ne m'a pas reçue.

– Elle ne vous a pas reçue!... répéta Adélaïde avec un profond étonnement, et pourquoi donc madame ne vous a-t-elle pas reçue?

– Madame n'était pas visible... répondit avec aigreur mademoiselle Sophy.

– Voyez-vous cela !... madame n'était pas visible! répéta encore Adélaïde avec un air moqueur; elle va prendre des tons de grande dame, une petite ouvrière en dentelle!...

– Ah! elle a fait de la dentelle?... s'écria mademoiselle Sophy; il ne manquerait plus que son mari ait vendu du fil! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la terre de Durantal comme une savonnette à vilain. Oh! si nous pouvions savoir son véritable nom!

– Dieu sait si la bonne volonté me manque!... dit madame de Secq; tu sais, mon ami, comme je découvre les

secrets. « Ce que femme veut, Dieu le veut, » disait le pauvre...

— Nous le saurons quand nous voudrons, dit M. de Secq en interrompant l'inévitable citation de sa femme, car je puis demain le lui aller demander.

— Et que ne le faites-vous?... s'écrièrent à la fois mademoiselle Sophy, M. de Rabon, Marguerite et Adélaïde.

— Ah! diable, *amica veritas sed magis amicus Plato*, ce qui veut dire j'aime la vérité, mais je crains le préfet. Lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales, c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre VII: vous le connaissez, M. de Rabon, *de Republica*, du budget?

— Mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépendante, on n'a besoin de personne, et l'on peut...

— L'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué.

L'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de mademoiselle Sophy était fortement excitée, que le besoin de connaître M. de Durantal formait un fond d'entretien qui ne devait tarir que lorsqu'on aurait découvert la vérité, que mademoiselle Sophy était piquée au dernier point de n'être pas invitée au bal, et que cet amour-propre blessé lui donnait l'envie de nuire aux propriétaires du château. De Secq était partagé entre l'envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivaient l'impulsion donnée par mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n'était pas content de ce qu'un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l'aumônier du château. Qu'on pense tout ce qu'ils supposaient d'un seigneur que l'on ne pouvait pas voir!...

Ce bal, dont il était tant question dans la contrée, se donna, et l'élite de toute la société de Valence s'y trouva. Le préfet prodigua à M. de Durantal ces marques d'affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors les autres personnages, suivant l'impulsion que leur donnait la conduite du premier magistrat du département, s'empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent

rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d'autant plus d'admiration qu'elle était véritable, et tous tes invités restèrent une journée entière. Vernyct avait pourvu à tout, et cet ami fidèle, malgré la rudesse de ses manières, fut l'âme de cette fête. Argow et Annette n'eurent qu'à en faire les honneurs. Madame de Durantal semblait être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s'attira l'éloge vrai de tous ceux qui la virent: affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paraissant s'oublier auprès d'elle, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d'amabilité sans gêne qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la ville de Valence. Chacun s'en fit l'un à l'autre l'aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l'extrême magnificence de son château par les personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvait exciter l'envie ou la jalousie, et lorsque l'on parla de cette noce dans Valence, ce ne fut de tous côtés que discours flatteurs pour Annette et pour son mari.

A cette fête se trouva le président du tribunal de Valence, à qui mademoiselle Sophy avait dès le matin inspiré contre Argow des préventions que la rondeur de celui-ci et les prévenances de sa femme dissipèrent presque entièrement.

Charles et Adélaïde se trouvèrent alors les seuls dont les cœurs ne fussent pas à l'unisson. Charles, cependant, eut tous les dehors de l'amitié la plus vive, mais ce luxe l'écrasait, il ne respirait pas à l'aise dans ces appartements somptueux, et lorsqu'il vit paraître Annette décorée de toute l'élégance d'une toilette fraîche et simple qui la rendait mille fois plus belle, il sentit dans son âme l'amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d'Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s'élever dans son cœur pour l'être qui lui avait arraché l'amour d'une créature dont il connaissait tout le prix. Il emporta

de Durantal une aversion plus forte pour son cousin, mais il la déguisa assez bien à M. et à madame Gérard, pour que tous deux le crussent l'ami de leur famille comme auparavant.

Bientôt Durantal devint solitaire, car M. et madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement et rester désormais avec leur fille; car M. Gérard allait donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avait trouvé le moyen d'établir une administration entière dont il s'était créé le chef: cette administration était celle de la fortune de son gendre, et il s'était même fait arranger à Durantal un bureau exactement semblable à celui qu'il occupait à Paris. Il ne resta donc plus au château que les deux mariés et Vernyct.

Aussitôt qu'Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l'habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle adapta à cette nouvelle position sociale le plan de conduite qu'elle avait suivi jusqu'alors, et elle établit ses aumônes et ses devoirs sur une plus grande échelle; elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'était pas encore douté. Enfin, Vernyct lui-même fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et en fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette réforme sur les habitudes de l'indompté lieutenant. Ces trois êtres si différents l'un de l'autre parcoururent dans un même but les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenait un registre exact des familles malheureuses. Elle avait le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor des bonnes œuvres dans le Ciel, et racheter ses crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Si l'on veut connaître comment se passait leur temps, il ne faut que montrer l'intérieur de la chambre d'Annette. La voyez-vous assise dans l'embrasure d'une croisée? elle

travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes; il s'occupe, avec Vernyct, de la construction d'un hôpital champêtre. Vernyct est là, les bras croisés; il se promène de long en large; il regarde ce tableau céleste, et il jure en lui-même, car il n'ose plus jurer tout haut: il n'a juré qu'une fois, et, pour tout l'or de l'Amérique, il ne voudrait pas revoir l'expression douloureuse et suppliante du regard qu'Annette lui lança.

– Dire qu'une petite femme pas plus haute que rien, s'écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle, moi, Vernyct!

Annette se mit à sourire en regardant son mari.

– Continue, dit M. de Durantal; tu parles d'or?...

– Oui, mais je jure bien par la quille de la *Daphnis* qu'elle ne me fera rien faire de plus... et c'est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais!... je n'y comptais guère: et c'est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher en fumant!... voilà de beaux chefs-d'œuvre!... Et le pis, c'est de voir mon ancien s'amuser à tracer des hôpitaux!... des greniers à malades!... courir à la chasse des pauvres comme si c'étaient des ortolans!... ne plus fumer!... Je l'avais bien dit que tout tournerait comme cela... Si je ne me tiens pas bien boutonné, ils finiraient par m'encapuchonner! ils me marieraient, et je n'aurais plus l'envie de vivre en brave et honnête...

– Brigand!... n'est-ce pas, dit Argow en l'interrompant, donner des horions et en recevoir!... perdre ton âme!...

– Oh! oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches!... J'aime la fumée du canon!...

– Quoi! nous quitter!... s'écria Annette, quitter vos amis! votre petite prêcheuse qui veut votre salut, quitter Durantal!... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux!... Oh! vous ne ferez pas une chose si cruelle... Eh bien! je ne vous tourmenterai plus

pour vous faire agenouiller au lever-Dieu; vous fumerez dans les appartements.

– Même dans le vôtre?... dit-il en la regardant avec curiosité.

Ici elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyct par le bras, et, le conduisant à un rideau de mousseline des Indes, elle lui dit:

– Est-ce que vous auriez le courage d'enfumer cela?...

– Oui, répliqua-t-il.

– Eh bien, soit! s'il n'y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis!...

– Ah! s'écria le lieutenant les larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde?... Que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops! vivent les anges comme vous!...

– Eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion, hein? Convertissez-vous... soyez chrétien...

– Oui, sois chrétien! ajouta Argow de sa voix forte.

– Oh! pour cela, ne m'en parle jamais... Si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu'il y en a une, pour me battre et enrégimenter l'enfer... Tudieu! voyez-vous les démons aller au pas de charge, virer à droite et à gauche! Mais, par exemple, si les mauvais chevaux sont damnés, nous aurons une f... cavalerie!

– Oh! taisez-vous! dit Annette en s'efforçant de garder son sérieux, vous me faites de la peine.

– Veux-tu te taire!... s'écria Argow d'un air impérieux. Mais radoucissant sur-le-champ sa voix, il s'approcha de son ami, lui prit la main et lui dit avec l'accent de l'amitié:

– Tais-toi, je t'en prie, mon vieux camarade; veux-tu lui faire de la peine?

– J'ai tort... adieu, je m'exile pour trois jours!...

Il sortit. C'était ainsi que leurs jours se passaient, au sein de l'amitié, de la bienfaisance et de l'amour. Annette prodiguait tous les trésors de sa belle âme pour charmer la

vie d'Argow. Toute la matinée était donnée aux doux plaisirs de l'intimité; ensuite on courait chez les malheureux les aider de conseils autant que d'argent, on travaillait avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vignerons ruinés; on entremêlait ces travaux de chants, de prières et de musique, et chaque journée était trouvée trop courte; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus qu'il y en eût une de *perdue* ni pour l'amour ni pour la bienfaisance: aussi leur vie devint-elle pure comme l'azur du ciel!

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

AU milieu de la route de Valence à F..., c'est-à-dire à dix lieues de Durantal, il y avait une petite maison qui était depuis longtemps abandonnée à cause du péril qu'il y avait à l'habiter; mais, depuis un mois, les voyageurs la revoyaient repeinte à neuf, bien réparée, et une enseigne qui portait *A la Jolie Hôtesse* invitait à s'y arrêter. Les contrevents étaient verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer, enfin tout indiquait l'aisance; et, comme cette maison était située à moitié chemin de Valence à F..., la nouvelle hôtesse devait faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs, car tous les voyageurs s'arrêtaient chez elle; mais il faut dire aussi que tous les aubergistes y avaient été successivement assassinés et que les voleurs leur prenaient leur fortune aussitôt qu'elle valait la peine d'être prise.

Il fallait donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs et leur payât une rente! C'est ce que vous verrez!...

En ce moment, une jeune fille d'environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le costume de ce charmant pays, attendait sur la porte de l'auberge et regardait sur la route avec plus de curiosité qu'à l'ordinaire; car elle était curieuse de son naturel, défaut qu'annonçaient un charmant nez retroussé, des yeux en amande et de petites oreilles roses qui devaient entendre à travers une porte de quinze lignes d'épaisseur. Hélas! il n'y a que les curieuses qui se perdent!

– Il ne viendra pas, dit-elle.

Et abandonnant son poste avec un peu d'humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d'un air indifférent les voyageurs qui dînaient.

– Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt, et dans laquelle il est arrivé tant de malheurs?

– Oh! dit-elle, j'ai des protecteurs: il y a ici tout auprès un garde-forestier qui, au premier coup de cloche, arriverait!... Et puis, je n'ai jamais d'argent ici... D'ailleurs on m'a dit que je n'avais rien à craindre... ensuite, nous sommes du monde ici, j'ai une servante et un garçon....

Comme elle achevait ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d'un cheval:

– C'est lui! c'est lui... s'écria-t-elle.

Et elle s'échappa en courant de toutes ses forces, sans s'inquiéter des voyageurs, qui s'en allèrent sans payer. Elle aurait en ce moment laissé prendre sa fortune entière. Elle accourut sur la grande route, au-devant du cavalier.

– Ah! te voilà donc enfin! je t'ai attendu un jour, deux jours, des siècles!

Le cheval s'arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l'embrassa et lui dit:

– Toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l'avoine aussi...

– Bonjour, toi!...

Elle embrassa avec toute la ferveur de l'amour le cavalier qui était descendu. Il y avait dans ses mouvements, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre.

Vernyct (car c'était lui) passa la bride de son cheval autour de son bras, et, soulevant Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son cœur et la baisa au front.

– Bonjour, petite...

Et il sourit en la caressant de la main.

– Viens donc vite, dit-elle en le tirant par l'habit, viens... je t'ai préparé un joli dîner dans la chambre en haut.

– Quel cœur!... s'écria Vernyct en entrant dans cette modeste auberge.

Cette maison n'avait en bas qu'une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle était une chambre à coucher. Dans la grande salle il y avait au plancher d'en haut une vaste trappe: elle servait à monter dans le grenier qui se trouvait au-dessus, et ce, par le moyen de l'escalier le plus simple que les ingénieurs aient jamais inventé, une échelle. Mais au-dessus de la cuisine et de la chambre à coucher de la cuisinière était un autre grenier que Vernyct avait fait lambrisser et décorer fraîchement. On y montait par un petit escalier qui donnait dans la cuisine. C'était la chambre où Jeanneton avait préparé le repas et tout le reste.

Lorsque Vernyct y fut, elle le plaça dans un fauteuil antique et s'assit sur ses genoux, elle l'embrassa, le regarda, mais tout à coup elle se leva et redescendit. Elle alla conduire elle-même le beau cheval dans l'écurie, et disposa tout de manière à ce que rien ne lui manquât.

— Il aurait été joli que ce fût Marie qui fît cela!... dit-elle en sortant de l'écurie.

Elle remonta avec la promptitude de l'écureuil et revint s'asseoir sur les genoux de Vernyct.

— Sais-tu une chose? dit-elle, mon pauvre *Bijou* est mort, ce pauvre animal! c'est à lui que je dois ton amour! il a bien souffert! y avait-il chevreau au monde plus joli que lui! Je n'aime pas qu'il soit mort, cela ne me dit rien de bon... Comme tu me regardes!...

— Es-tu folle!... dit-il. Tu l'as enterré, n'est-ce pas?

— Oui, dans la cave, sous la salle! je n'aime pas cet endroit-là!

— J'y mourrai peut-être!... dit Vernyct en riant, et toi aussi.

— Parlons d'autre chose, reprit-elle, je n'aime pas ton rire... Voyons, dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple en quittant les beaux appartements de Durantal?

— Très-bien, ma pauvre petite.

— Comment, pauvre! je suis la plus riche de toute la terre! j'ai ton cœur!... n'est-ce pas que je l'ai... qu'il est à moi?



... Et, soulevant Jeanneton...

— Oui, petite; fais-en tout ce que tu voudras; car tu as tout ce que le hasard a mis d'amour en lui. Je ne peux rien donner au delà. Je suis brusque, bourru, j'aimais autrefois le tapage; mais, à tes côtés, je n'aime que la paix et la tranquillité.

— Quand les impératrices auraient trente mille lieues de terre à gouverner, s'écria Jeanneton, elle n'auraient pas la dixième partie de mon bonheur!... Mais embrasse-moi donc, cher protecteur!...

— Je ne sais comment j'ai fait pour t'aimer, dit Vernyct; j'ai toujours porté malheur à toutes celles que j'ai aimées: en Amérique, on a tué Jenny; à Saint-Domingue, on a brûlé Maya: que t'arrivera-t-il à toi?

— Du bonheur.

— Tu ne sais pas, dit Vernyct, que nous courons des dangers, tout riches que nous sommes.

— Et lesquels?

— Mais rien que d'être envoyés dans l'autre monde.

— Sainte Vierge! que me dis-tu là!

— C'est la vérité!

— Oh! tu ris, ce n'est rien.

— Mais si cela était!...

— Si cela était, je mourrais avec toi!... Allons, viens te mettre à table, mangeons comme l'autre jour, avec la même assiette, la même fourchette, et buvons au même verre!

Elle l'entraîna et lui prodigua mille caresses pendant le repas.

On pouvait déployer un amour plus mystique et plus religieux, mais rien n'était si ardent et si tendre que le cœur de cette jeune fille. Elle aimait sans s'inquiéter des hommes, de leurs lois et du Ciel. A peine savait-elle le nom de l'être qu'elle aimait: elle ne voyait que lui; les biens, les honneurs, les richesses, rien, rien ici-bas ne valait à ses yeux une caresse, un regard, un sourire, une parole. On voit qu'il en était dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et que le lieutenant y était aussi faible que son capitaine.

Pendant que ces deux hommes étaient ainsi aimés par deux jeunes et belles femmes, et adorés par tous les malheureux du canton (si bien qu'aussitôt qu'ils sortaient ils étaient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan), il y avait à Durantal un cercle de gens qui s'occupaient avec toute l'activité d'un comité-directeur de savoir l'histoire de leur fortune, de leur liaison, et qui brûlaient de connaître ce qu'ils avaient si grand soin de cacher. Ainsi Argow était placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une étincelle pouvait tout faire sauter: aussi avait-il soin de vivre dans une retraite absolue. Déjà M. de Secq s'était présenté une fois en s'annonçant comme le maire de Durantal et n'avait pas été reçu; cette circonstance avait piqué la curiosité et aiguisé les langues.

— Comment! disait mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir?

— Oh! mon Dieu, oui!...

— Mais c'est un parti pris! il faut qu'il y ait des raisons... C'est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits... Croyez-vous que l'on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons?... Ou c'est pour leur plaisir, ou c'est par conscience.

— Le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause, et lorsque les gens sont tristes, c'est qu'il y a quelque anguille sous roche; lorsque les gens se renferment, c'est qu'ils courent des dangers à être vus... et, de tout cela, il résulte que leur conduite n'est pas claire.

— Une singulière chose, dit M. de Rabon, c'est que lorsque M. le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire, le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d'inscrire le nom de M. de Durantal sans nom de baptême.

— C'est vrai! dit le percepteur.

— Or, à Valence, continua M. de Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m'a dit que le contrat de vente de Durantal portait un autre

nom que celui de Durantal. Il m'a promis de rechercher ce nom, qui est très-bizarre.

— Oh! vous ne nous aviez pas encore dit cela!... lui répliqua mademoiselle Sophy.

— Comment l'aurais-je pu faire! j'arrive de Valence, où je l'ai appris.

— Et il n'y a pas de nom de baptême? demanda-t-elle.

— Je ne vous dirai pas! répliqua M. de Rabon.

— Des gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu'il est excessivement dévot, qu'il pleure quelquefois à la messe... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille... Oh!... il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là!

— Mais vous souvenez-vous, dit mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalements des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul?

En ce moment, le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit:

— Il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal!...

— Et qu'est-ce?... demanda-t-on de toutes parts.

— Voici, répondit le curé: ce matin, Marinet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver: cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours consulté. Il était ce matin plein d'effroi. Hier au soir, il ordonnait aux ouvriers de creuser dans une grotte les fondations d'un petit mur que madame de Durantal a demandé que l'on fît à l'insu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de la grotte souterraine une table, un sofa, et, pour les préserver de l'humidité, elle adosse ces meubles à ce mur, qu'elle veut décorer ainsi. Marinet regardait faire les ouvriers, lorsqu'en donnant un coup de pioche l'un d'eux a enlevé, sans le savoir, des cheveux!...

— Des cheveux!... s'écria-t-on.

— Oui, et noirs comme du jais!...

— Alors Marinet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la pioche, a dit aux ouvriers qu'il était trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, et il s'assura que ce qu'il avait vu était des cheveux d'homme.

— Oh! quelle horreur! s'écria-t-on.

— Gardez le plus profond silence là-dessus! dit le curé. Or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur méphitique s'exhaler du trou que l'on avait commencé de faire. Il prit une autre pioche, et, pour vérifier des soupçons auxquels il n'osait pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d'un homme!...

A ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages.

— J'en suis encore tout tremblant, dit le curé. J'ai conseillé d'abord à Marinet de remettre le terrain comme l'avaient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu'à ce que j'eusse réfléchi à la conduite qu'il devait tenir; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire, car personne n'a disparu du pays depuis que M. de Durantal y est; le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n'en rien savoir. Enfin, s'il y a eu un crime de commis, ce peut n'être pas lui: cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisirent la grotte et qui aurait pu être écrasé?...

— Oui, mais on saurait qu'il a disparu, s'écria de Secq. Enfin, s'il est vrai qu'il existe un corps, il y a, de telle manière qu'on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n'en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et de faire un bon procès-verbal, d'avertir le procureur du roi, et, si M. de Durantal n'est pas criminel, nous saurons toujours son véritable nom, sa famille, son pays, et, si par hasard nous avions découvert en lui un coupable, les autorités de Durantal auraient une certaine célébrité pour n'avoir pas été arrêtées par le nom et les richesses du coupable, comme Cicéron avec Verrès...

— Ceci devient très-grave, dit mademoiselle Sophy.

— Dans une affaire semblable, fit observer le percepteur, il faut prendre bien des ménagements.

— Il n'en faut jamais avoir avec le crime, répliqua mademoiselle Sophy, et l'immense fortune de M. de Durantal est acquise sans qu'on sache comment; de plus, remarquez, s'il n'avait pas acheté Durantal, comment s'appellerait-il?

A cette observation judicieuse chacun se tut.

— Il a donc un autre nom?... reprit de Secq, qui commençait à s'échauffer, et ce nom, pourquoi le cache-t-il?... Cependant il est vrai de dire aussi que le préfet le connaît, et que l'on m'a dit qu'il l'appelait quelquefois par ce nom-là, mais entre eux seulement!... Ici l'on peut dire *cave ne cadas*, gare le pot au noir! car il est ami du préfet et une démarche offensive...

— Mais, monsieur de Secq, reprit mademoiselle Sophy, vous êtes tellement indépendant par votre fortune et vous jouissez d'une considération si éminente dans le département, que si quelqu'un est maltraité là-dedans, ce ne sera que le jardinier!...

— Allons, *sic itur ad astra*, c'est-à-dire, je passe le Rubicon... j'irai, monsieur le curé!... vous pouvez m'envoyer Marinet et je me charge de tout.

— Ainsi, dit mademoiselle Sophy, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de nos grands seigneurs, et nous apprendrons le nom de baptême de M. de Durantal, si toutefois il a été baptisé, ce qui pourrait bien ne pas être, car il m'a tout l'air d'un mécréant. Oh! monsieur de Secq, instruisez-nous de tout ce que vous aurez fait.

— Oh! nous n'y manquerons pas, répondit Marguerite.

Voyons, de notre côté, comment au château l'on pouvait détourner l'effet de cette conjuration permanente qui venait de prendre une aussi dangereuse direction. Vernyct était revenu, et Annette, en le voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour savoir comment et par où il était entré à Durantal.

— Mais, disait-elle, on ne vous a pas vu rentrer! il faut donc que ce soit de nuit.

— C'est de nuit, reprit-il d'un air préoccupé.

— Qu'avez-vous? dit Annette, comme vous répondez!... Vous n'avez pas assurément passé la nuit à Durantal?

— Non.

— Et vous êtes revenu cette nuit?

— Oui.

— Ah! s'écria Argow, voici du mystère...

— Vous êtes donc mystérieux? dit Annette en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de regarder le délicieux tableau offert par ces deux êtres qui semblaient n'en faire qu'un seul si parfaitement bien que la voix de l'un semblait l'écho de l'âme de l'autre, et ce regard avait quelque chose de si douloureux qu'Annette dit à Vernyct:

— On dirait que vous nous plaignez...

— Peut-être!... répondit-il; et, se reprenant, il regarda Argow et lui dit d'une voix brusque:

— Mon ancien, j'ai à te parler.

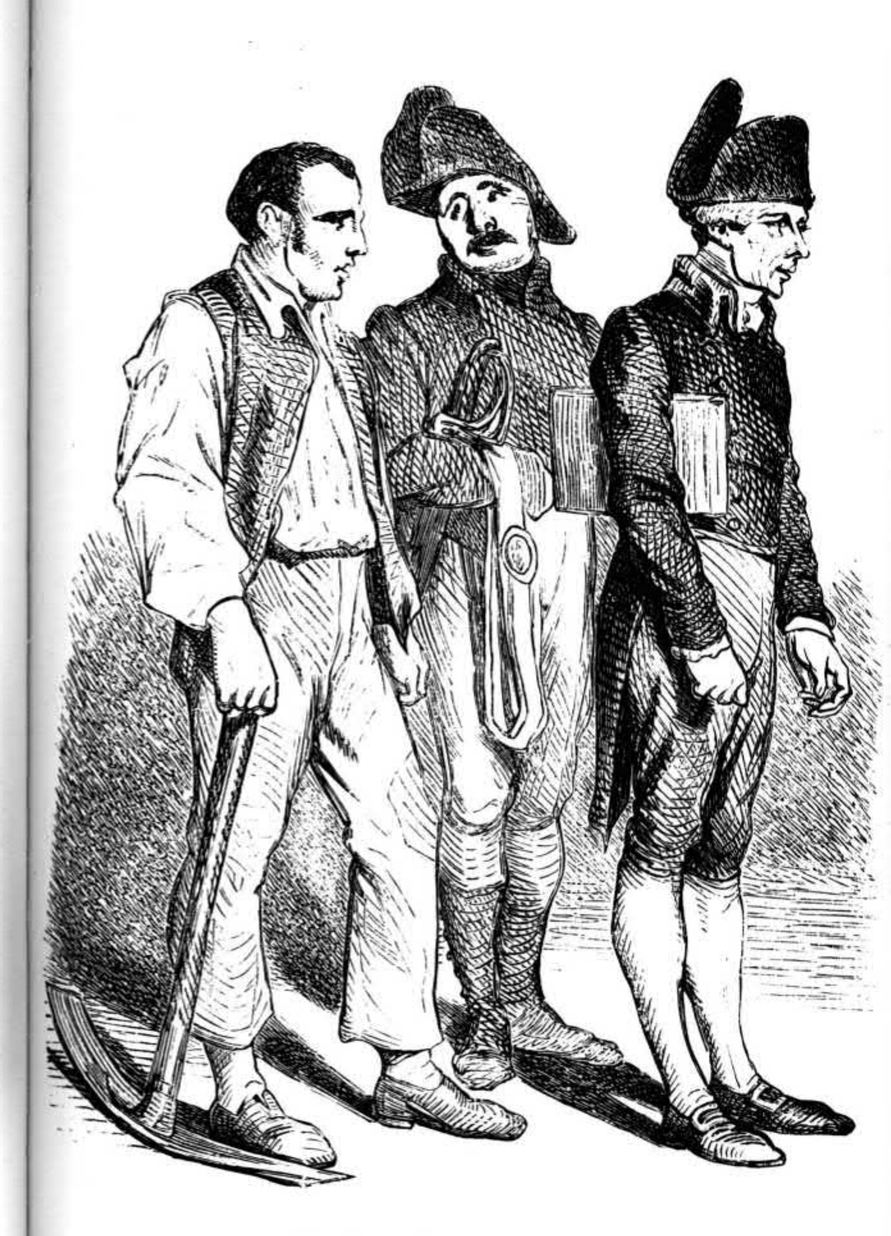
Cette parole avait quelque chose de si extraordinaire qu'Annette en fut alarmée.

— Oh! qu'est-ce qu'il y a?

— Oh mes amis, restez... Il n'y a rien qui vous doive inquiéter! répondit Vernyct; et un geste impérieux qu'il fit indiqua à Maxendi de venir.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils furent dans le salon, je t'ai dit que je restais un diable occupé à faire feu sur tout ce qui pourrait vous gêner...

— Mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ Argow, je te défends de te mêler en rien de mes affaires avec les hommes, s'il te faut, pour me garantir d'eux et de leur justice, commettre une seule action blâmable... Je sais qu'à chaque pas je cours des dangers; mais ce que je sais, c'est que, pour expier ma vie, il n'y a pas assez des pénitences et des autels ordinaires... Il n'y a qu'un autel pour moi, il se dresse partout, il n'y a qu'une pénitence, on la décrète partout: cet autel est sous la voûte du ciel, sur une place publique, on le nomme *échafaud!*... j'irai le jour que la justice humaine m'appellera, tout en cachant ces lugubres pensées à Annette, car il faut qu'elle les ignore... Mais, je



Le greffier, le garde champêtre et l'ouvrier

t'en conjure, ne cherchons pas à défendre notre vie par des moyens affreux, cela n'est pas chrétien... et cesse surtout de veiller sur moi... je sais ce que peut ta protection.

— Tu es maître de toi, reprit Vernyct; mais depuis que tu es devenu dévot, je suis redevenu mon maître, et je sais que j'ai hérité de toute l'énergie de mon ancien capitaine.

— Non, tu ne l'as pas tout entière, s'écria Argow en levant ses mains vers le ciel, car tu n'as pas le courage du repentir.

— Soit, reprit le lieutenant; mais écoute ce que je te demande, c'est peu, et ce peu c'est: « Sauve-toi, et sauve Annette! »

— Pas de lâcheté!... dit Argow avec un terrible regard.

— Je ne t'en conseillerai jamais! je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement.

— Non! dit Argow.

— Que le diable t'emporte!...

Et le lieutenant le laissa retourner auprès d'Annette.

— J'espère, dit cette dernière en s'asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu'une femme doit tout savoir... tout... Allons, dis, mon ami, j'écoute!

— Annette, répondit-il en l'embrassant, n'écoute pas, je t'en supplie! Il s'agit d'affaires qui concernent Vernyct et qui ne pourraient t'intéresser en aucune façon.

Annette se leva et s'en fut dans un coin, s'assit et ne dit pas un mot. Argow l'y contempla et crut l'avoir fâchée; mais cette céleste créature, s'accusant même de cet instant de bouderie, revint s'asseoir près de son mari, et, l'embrassant avec amour, elle lui dit:

— J'ai eu tort de t'interroger... je sais que tu me l'aurais déjà dit, si cela se pouvait.

Argow, attendri, se sentit plus disposé à la confiance par ce peu de mots d'Annette qu'il ne l'avait été par son dépit; il l'attira sur son cœur et lui dit:

— Chère Annette, Vernyct est un complice, sa présence

me rappelle à chaque instant mes crimes, et je l'aime pourtant, et je ne voudrais pas me séparer de lui.

Annette, à ce moment, tourna ses yeux vers le ciel, qu'elle regarda d'une manière si touchante, que si les anges virent couler ses pleurs la grâce du criminel a dû être obtenue.

— Eh, mon ami, dit-elle, s'il a partagé tes erreurs, il est aujourd'hui de moitié dans tes bonnes œuvres: n'es-tu pas une seconde providence pour le pays, et ne vois-tu pas avec quelle joie il remplit tes messages de bienfaisance? Oh! vous serez sauvés tous deux... une voix me le crie!... Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur en l'embrassant avec effusion... Oh! que je suis heureuse d'être femme et de t'avoir rencontré!

Argow était à ses pieds et les baisait avec l'ardeur de la folie.

— Bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience, qui lui met la prière sur les lèvres et les pleurs dans les yeux! Ô mon ange! le Ciel t'a envoyé pour me soutenir!...

Cependant Vernyct ordonnait de fermer toutes les portes et de ne laisser accès au château que par l'avenue qui donnait sur la grande route, et il s'était posté avec une longue-vue marine pour examiner tout ce qui passait sur cette route. Il avait perpétuellement occupé Marinet, le jardinier en chef, et ne le laissait pas une minute en repos. Infatigable, il allait de la loge du concierge à l'appartement d'Argow, et paraissait dans une grande agitation d'esprit.

Enfin, le surlendemain de cette journée, c'est-à-dire le lendemain du jour où de Secq avait pris chez mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen de sa *marine*, le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l'allée, suivis du garde champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, se hâta d'aller enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour, prêt à recevoir la justice avec les moyens d'une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connaître l'explosion.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

MONSIEUR de Secq s'avança gravement vers le lieutenant, qui, sans attendre qu'il ouvrît la bouche, lui demanda:

— Que voulez-vous?... absolument comme les suisses des ministères.

— Monsieur, lui répondit de Secq, j'arrive au nom de la loi, du roi!

— Etc.! ajouta le lieutenant en riant.

— Monsieur, reprit de Secq sans se déconcerter, nous avons la plus profonde estime pour M. de Durantal et pour sa vertueuse femme, ils sont les bienfaiteurs de cette campagne; mais le rapport qu'on a transmis à l'autorité d'un fait singulier, je dirai même extraordinaire, nous amène... Nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui, mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin...

— Monsieur, reprit Vernyct en l'interrompant, j'ignore encore ce dont vous voulez parler; mais M. de Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênerez en rien. Ainsi lorsque vous m'aurez expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à en atteindre le but... Voici, ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la première était on ne peut plus déplacée.

— Monsieur, répondit de Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte en rocaille qui se trouve dans le parc? et chemin faisant, je vous expliquerai l'objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, *dabitis veniam*,

lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, monsieur, a découvert, en bêchant dans cette grotte, un cadavre.

Ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle façon qu'il était obligé de se tenir les flancs. M. de Secq, le juge de paix, le greffier et le garde interdits, se regardaient les uns les autres, et de Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, tremblait d'autant plus que le juge de paix, qui ne s'était prêté à cette démarche qu'avec la plus grande répugnance, lui lançait des regards foudroyants.

– Venez, messieurs, venez, leur dit Vernyct en riant toujours; et, prenant de Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant:

– Venez... dresser procès-verbal...

Ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix saisissant un moment où Vernyct était en avant, poussa le coude au maire et lui dit:

– Quand je vous disais que vous alliez me compromettre.

– *Pazienza*, comme dit Cicéron, répliqua de Secq en faisant bonne contenance.

Alors le juge de paix, se tournant vers son greffier, le garde champêtre et l'ouvrier qu'ils avaient requis de venir, leur ordonna de rester à l'entrée du parc:

– Car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, au moins n'ayons pas de témoins bavards.

Quand ils furent arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l'endroit où Vernyct et Argow avaient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant de Secq avec malignité, lui dit:

– Voulez-vous que ce soient vos gens qui ouvrent la fosse de ce cadavre?...

– Oh! monsieur, reprit de Secq, faites-le faire par votre jardinier.

Alors Vernyct appela un nègre qui leur était dévoué, à Argow comme à lui, car ils l'avaient sauvé de la mort, et lorsqu'il fut venu:

– Milo, lui dit-il, prends cette pioche et mets à nu tout ce terrain-là!...

– Maître, il avoir jà fouillé, car avoir vu, moi, Marinet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel...

En achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y était restée...

– Le jardinier avait raison!... s'écria de Secq en regardant le juge de paix étonné.

– Pourquoi, dit Vernyct, Marinet a-t-il recouvert le corps et averti la justice avant de prévenir ses maîtres? Qu'on le fasse venir! mais, auparavant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinet s'est gardé d'employer celle qui a des cheveux au bout. Messieurs, cette précaution-là annonce plus de raisonnement que n'en contient la cervelle de Marinet!...

Le maire rougit, car c'était lui et le curé qui avaient conseillé à Marinet d'agir ainsi.

– Il aurait fallu, reprit Vernyct, au moins laisser le terrain en même état, puisqu'on laissait la pioche.

Pendant ce temps, le nègre mettait le corps à découvert: il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal en voyant un chevreau et en reconnaissant que les cheveux noirs attirés par la pioche étaient des poils du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avait porté sur le ventre à l'endroit où les poils de la bête étaient les plus longs et les plus fournis, et ils se regardèrent l'un l'autre, en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinet; et, lui faisant voir la pioche, il lui dit:

– Reconnaissez-vous cela pour votre pioche, et cette touffe pour les cheveux?

– Oui, monsieur, dit le jardinier.

– A quelle heure avez-vous mis à nu le corps de la victime?... reprit de Secq en riant.

– A dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait.

– Y voyiez-vous clair?... reprit le juge de paix.

— J'avais, sous votre respect, une lanterne.

— Vous n'aviez pas de besicles? reprit de Secq.

— Non, monsieur le maire.

— Eh bien, je le crois, continua le maire. Allez, mon cher, vous êtes un imbécile, et vous ferez mieux d'avoir des longues-vues avant de compromettre les autorités.

— Pourquoi, dit Vernyct, ne pas m'avoir prévenu d'une semblable chose?...

— Monsieur, vous n'y étiez pas.

— Marinet, dit Vernyct d'un air sévère, vous n'êtes plus au service de M. de Durantal; je n'aime pas les valets qui cherchent à nuire à leurs maîtres; mais en faveur de l'ancienneté on vous fera une pension viagère de cent écus; allez, et une autre fois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes.

— Maintenant, messieurs, poursuivit-il, c'est à vous à l'engager à garder le secret, et, quant à moi, je vous le promets.

Marinet restait stupéfait; il s'en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe:

— C'était pourtant bien un homme!... s'écria-t-il.

— Malheureux! lui dit de Secq, qui l'avait suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur tout ceci, gare à toi!...

Vernyct emmena les deux fonctionnaires vers le salon; là il dit à son nègre de voir si M. de Durantal n'était pas revenu de Valence, et en prononçant cette phrase il lui lança un regard significatif.

— Messieurs, dit-il à de Secq et au juge de paix, M. de Durantal a bien regretté de n'avoir pu jusqu'ici vous recevoir, et son dessein était d'aller vous visiter; mais, s'il est de retour, je me charge de vous faire connaître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeuner avec lui, d'autant plus qu'il est assez nécessaire qu'il s'entende avec vous pour tout le bien qu'il projette de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l'administrateur de l'hôpital qu'il fait construire et fonder une école gratuite d'enseignement.

— Oh! dit de Secq, je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus bienfaisant, plus vertueux que M. de Durantal; je ne passe pas devant une chaumière que je n'entende la chanson de reconnaissance que les paysans ont fait pour lui et pour madame, et ils la chantent à leurs enfants... Que Dieu conserve longtemps un homme aussi utile!...

— Messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M. de Durantal, et en voici la raison: on n'inhume pas un chevreau dans un parc sans motif; le voici: M. de Durantal a été nourri par une chèvre qu'il a aimée beaucoup, et c'est fort naturel.

— Oh! la belle âme!... dit de Secq.

— Oui, dit le juge de paix.

— Ce pauvre bouc dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyct, était le dernier enfant de sa nourrice, et M. de Durantal y tenait singulièrement; il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu'il vit toujours... vous sentez?

— Oh! très-bien, dit de Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyct avait condamné Annette et Argow, qui heureusement ne s'en étaient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur. La nuit pendant laquelle Marinet, muni de sa lanterne, était allé fouiller la grotte était celle où Vernyct revint de chez sa chère Jeanneton. Il venait à travers le parc, et son cheval marchant sur les gazons ne faisait aucun bruit; le lieutenant avait aperçu Marinet et sa lanterne et l'avait épié. En le voyant explorer la grotte et sa pioche se lever et se baisser tour à tour, il comprit qu'il fouillait à l'endroit où lui et Argow avaient enterré Navardin. Il s'en fut donc à l'écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s'en alla pousser une reconnaissance sur le terrain, et là le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin dans de la chaux vive. Alors, dans la même nuit, au moyen de chevaux excellents, le changement eut lieu, et l'adresse du nègre amena une parfaite ressemblance.

Cette aventure fit réfléchir Vernyct au danger de n'être pas entouré de gens fidèles, et, à l'exception des trois nègres qu'ils avaient délivrés, il résolut de renvoyer tous les autres domestiques et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires, qui trouveraient ainsi une douce existence. Poursuivons. Milo, le plus fidèle des trois nègres et le plus intelligent, revint bientôt, disant que M. de Durantal arrivait à l'instant de Valence, et qu'il comptait bien que ces messieurs déjeuneraient à Durantal. Alors Vernyct laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il alla prévenir Argow qu'il aurait à déjeuner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenait tout stupéfait, il aperçut dans le salon les deux magistrats, et mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria:

– C'était bien un homme!

– Il est fou!... dit de Secq.

– Mais sa folie peut nuire!... répliqua le juge de paix.

– Bah! s'il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeuner avec l'ami du préfet et dans ce château où il avait désespéré d'entrer.

– Comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes de chez mademoiselle Sophy, la revendeuse de caquets, qui fait des enfants et dit des *Oremus*, peuvent-elles chercher à noircir un homme comme M. de Durantal, le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, *homo probus*, un homme d'or?... C'est de la canaille, *plebs, plebecula*, le commun des martyrs, et cela veut juger les grands!... M. de Durantal est assez puissant pour vous faire nommer juge au tribunal... Oh! c'est le plus estimable de tous les hommes!... vous allez voir, c'est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu'on dit; il enlève une femme comme une plume, il est vrai que cela ne pèse guère: *levis femina*, dit Ovide. Il n'avait jamais porté madame de Secq.

A ce moment Vernyct rentra et leur annonça M. de

Durantal. En effet, on entendit le bruit de ses pas dans l'antichambre: de Secq était devant la cheminée, et en face de la porte le juge de paix regardait la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyct causait avec le maire; Argow entre, l'obséquieux de Secq lève les yeux, s'avance à sa rencontre, mais tout à coup s'arrête et pâlit; Argow lui-même paraît en proie à la plus vive émotion. Le geôlier d'Aulnay reconnaît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l'homme auquel il a dû la vie et qui est le maître de ses secrets. Vernyct, s'apercevant d'un seul coup d'œil de cet incident extraordinaire, prend de Secq par le bras, l'entraîne vers une embrasure de croisée, et pendant que dans le chemin le maire épouvanté lui dit à voix basse: « C'était un homme... », le lieutenant lui répond:

– Silence!... et l'enchante par un regard plein de cette puissance magnétique qu'on attribue à quelques serpents.

Pendant que le juge de paix saluait Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire:

– Trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix, afin que nous restions seuls... et surtout contenez-vous!...

Alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui en toute occasion se tenait prêt à recevoir ses ordres:

– Cours chez madame, et dis-lui de ma part de rappeler monsieur auprès d'elle et de l'y retenir: il y va de notre sûreté à tous.

– Monsieur le juge de paix, disait de Secq, auquel la réflexion était revenue et qui voyait dans cette affaire un moyen de fortune et d'élévation, vous devriez avoir la complaisance d'aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeunons ici.

– Voilà qui est fâcheux! s'écria Vernyct, tous nos gens sont occupés en service extraordinaire; mais nous en trouverons bien quelqu'un pour aller prévenir ces dames, à moins que M. le juge de paix ne préfère y aller; mais par l'humidité qu'il fait, je ne souffrirai pas qu'il y aille à pied... Milo!... Milo!... Il mettra les chevaux et vous mènera.

– Mais, monsieur, il n'est pas nécessaire...

— Si, si! pas de façon! dit Vernyct. Eh bien, qu'as-tu donc? ajouta-t-il en voyant la morne contenance d'Argow, que t'arrive-t-il? tu es pâle!...

— Je suis résigné!... répondit lentement Argow.

— A bien déjeuner? répliqua Vernyct en riant. Milo, continua le lieutenant au nègre qui était revenu, mettez les chevaux, conduisez et ramenez M. le juge de paix... lentement, ajouta-t-il tout bas.

— Monsieur, c'est inutile, je vous assure, disait le juge de paix...

— Ah! dit Vernyct, vous faites des cérémonies! Mais qu'a donc Milo?... Durantal, il veut te parler...

— Monsieur, dit le nègre en s'adressant à Argow, Madame vous demande, elle n'est pas bien...

Argow s'élança comme un trait, et Vernyct dit au juge de paix récalcitrant:

— Dépêchez-vous donc!... dans une demi-heure nous déjeunerons...

— Dites à ma femme que je suis désolé... ajouta de Secq.

Le pauvre juge de paix s'en alla de force, comme Bazile dans Figaro.

— Monsieur, dit le lieutenant à de Secq, l'emmenant dans le jardin au milieu d'une vaste pelouse, votre étonnement à l'aspect de M. de Durantal n'est pas naturel: vous savez quelque chose sur lui, je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit!... Prenez garde! il s'agit d'aller rejoindre le chevreau! Aucune puissance humaine ne pourrait vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de mon ami. Voyons, que savez-vous? surtout ne me cachez rien!...

Il y avait une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyct la prononça en y déployant une volonté si forte, si impérieuse, que de Secq, tremblant et subjugué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible, lui répondit:

— Monsieur, je sais que M. de Durantal était possesseur d'une terre à Vans-la-Pavée, qu'il a enlevé mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M. de Saint-André à A...y, et que le

procureur du roi de cette ville l'avait signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow... C'est moi qui fus chargé de veiller sur sa personne et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer.

— Eh bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami?... Répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort, si, restant notre ami, ils vous échappaient, et que cela influât sur le sort de M. de Durantal; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existerez plus, car je vous tuerai! et je m'arrangerai de manière que cela tourne comme le chevreau, c'est-à-dire à la plus grande mystification de votre successeur. Si vous voulez vous taire, vous devenez notre ami, vous toucherez vingt mille francs par an pour prix de votre silence, et celui qui a fait M. Badger préfet servira de tout son crédit M. de Secq, afin de le faire parvenir...

— Monsieur, dit de Secq, jamais de ma vie je n'enverrai un homme à l'échafaud, fût-il mon ennemi personnel, encore moins celui qui m'a donné tout ce que je possède... Je ne puis pas répondre des événements et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

— En voilà assez!... reprit le lieutenant. Par le canon de ce pistolet!... Et il fit voir à de Secq effrayé un des pistolets qu'il portait toujours en cas d'attaque... Je te lie à moi! si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas!... si l'on arrête Argow, tu meurs!... mais aussi je te permets de parler si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs. (De Secq tressaillait...) Sois donc calme, lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais t'adresser qu'à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela! car si tu parles à Argow, je te brûle le cervelle! Maintenant rentrons.

En s'acheminant vers le salon, il lui dit encore:

— Vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme un ami de la maison...

Argow et Annette étaient déjà dans le salon. Annette effrayée regardait Vernyct avec une sourde terreur; mais ce dernier lui dit à voix basse:

— Ange du ciel, ne craignez rien...

— Eh bien, monsieur, dit Argow à M. de Secq, il paraît que vous vous souvenez du punch d'Aulnay?

— Je m'en souviendrai toujours, répliqua l'adroit de Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur!

Ces paroles rendirent le calme à Argow, qui n'avait tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeuner fut gai, et Vernyct eut soin que Milo versât souvent du champagne au maire, et Milo était le seul qui servît à table, quoiqu'il y eût plusieurs domestiques habituellement. Quand les deux convives furent partis enchantés d'Annette, et que de Secq s'en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyct dit en s'essuyant le front:

— Jamais combat, pas même celui de Charlestown, ne m'a fait autant suer que cette journée!...

Annette lui prit la main, et la serrant avec amitié lui dit:

— Brave homme!... oh! comment vous récompenser? j'ignore même l'étendue de vos services...

— Vernyct, dit Argow, j'espère que rien de mal...

— Enfant! répondit le lieutenant en levant les épaules.

Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit:

— Mes amis, écoutez-moi! il faut quitter la France, la quitter au plus tôt! quinze jours seraient déjà un retard fatal; profitons des avis du Ciel. Je vais dès aujourd'hui m'occuper de votre départ. Je songe que jamais je n'ai vu de séjour aussi délicieux que celui des îles Bermudes. Là, nulle justice n'enverra de recors, de gendarmes, ni d'huissiers: c'est là que vous devez aller habiter. Nous emmènerons M. et madame Gérard; nous emporterons la charge d'un bâtiment de tout ce qu'il y a de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au moins vous serez sûrs de vivre sans alarmes, et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d'être chrétiens comme partout, puisque c'est votre fantaisie.

— Je n'ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette.

— J'irai!... fut toute la réponse de Maxendi.

— Cette réponse, dit Vernyct à Annette, est l'assurance d'un bonheur éternel.

Rien n'était en effet plus sage et mieux combiné qu'un tel plan; mais les événements qui se pressent vont nous apprendre comment la fatalité avait décrété que les pressentiments d'Annette, avant son mariage, étaient bien la voix de l'avenir.

CHAPITRE VINGTIÈME

ON comprend que tous les membres qui composaient la société de mademoiselle Sophy avaient été convoqués pour la soirée du jour où le maire et le juge de paix étaient descendus judiciairement au château de Durantal. Pour tout le littoral de la Méditerranée personne n'eût voulu manquer à cette assemblée, et mademoiselle Sophy avait même risqué le punch et les gâteaux pour aiguiser les langues.

De très-bonne heure le salon avait été décoré, les sièges préparés, les housses enlevées, et mademoiselle Sophy, prête aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir arriver le curé, qui fut suivi de toute la société, moins M. de madame de Secq et le juge de paix.

— Nous saurons donc ce soir, dit mademoiselle Sophy, à quoi nous en tenir sur le seigneur de Durantal.

— Il y a quelque chose de bien extraordinaire, dit M. de Rabon, c'est que j'ai appris que Marinet est renvoyé.

— Renvoyé!... s'écria-t-on.

— J'ai vu ce matin madame de Secq, dit madame de Rabon, et elle m'a dit que ces messieurs avaient déjeuné au château.

— Et moi, dit le receveur des contributions, j'ai vu M. le juge de paix dans la calèche de M. de Durantal.

— Voilà du nouveau! s'écria mademoiselle Sophy; au surplus, cela nous indique que ces messieurs sont instruits.

— Ces messieurs, dit M. de Rabon, tardent bien, car j'ai six heures et demie.

Au bout d'une heure d'attente et d'impatience, M. et madame de Secq arrivèrent, suivis du juge de paix; mais il y eut un grand sujet d'étonnement pour la société, c'est que le juge de paix garda le plus profond silence, et qu'à toutes les instances M. de Secq répondit:

— Nous avons fait une très-fausse démarche, et rien n'était plus ridicule que l'histoire de Marinet.

— Mais vous savez au moins qui est M. de Durantal?

— Je l'ai vu, mademoiselle, et je n'ai pas été de but en blanc, *ex abrupto,* lui demander son âge, ses nom, prénoms et qualités.

Chacun se regarda et soupçonna quelque mystère, d'autant plus que de Secq et le juge de paix, détournant la conversation avec affectation, donnaient beaucoup à penser et témoignaient que les questions multipliées leur étaient à charge.

Lorsqu'on s'aperçut que leur volonté de se taire était inébranlable, on ne les tourmenta plus, et mademoiselle Sophy s'en alla auprès de Marguerite pour lui dire à voix basse:

— Votre mari sait quelque chose qu'il nous cache.

— Mais, reprit Marguerite, c'est qu'il ne m'a rien dit non plus, et j'ai bien vu qu'il y avait quelque anguille sous roche, car il est *tout chose*; lui, qui parle volontiers, n'a rien dit depuis qu'il est revenu; il est distrait; je lui ai demandé mon sac, il m'a apporté sa cravate; je l'ai bien tourmenté pour savoir ce qu'il avait appris, il m'a dit, mais en colère comme jamais je ne l'ai vu, qu'il voulait que je ne lui parlasse jamais de cela. C'est bien dur à une femme irréprochable comme moi et qui lui ai apporté une si bonne dot de ne pas savoir ce que mon mari apprend!

— Vous comprenez, dit mademoiselle Sophy, qu'alors ce n'est pas une chose ordinaire.

— Ah! il m'a dit que j'irais au château tant que je voudrais, qu'il me présenterait à madame de Durantal, et que nous y serions comme chez nous.

— Mais!... s'écria mademoiselle Sophy, voilà qui est très-extraordinaire!... Monsieur Laurent, dit-elle au juge

de paix, dites-moi donc un peu si l'on vous a invité à retourner au château, vous et votre femme?

— Non, répondit le juge de paix.

— Vous a-t-on fait autant d'accueil qu'à M. de Secq?

— Oh! bien moins! car on avait pour lui mille prévenances, on lui a fait boire une énorme quantité de champagne, on s'est informé de sa femme, on l'a invitée... on ne m'a pas seulement parlé de la mienne! Il était placé à côté de madame, et elle lui parlait beaucoup plus qu'à moi: mais il est le maire aussi!...

— Et ce corps?... dit-elle.

— Ce corps, répondit le juge en riant, c'est une histoire qui ferait rire tout le monde de nous!...

Il y avait environ un gros quart d'heure que de Secq était chez mademoiselle Sophy lorsque, contre l'ordinaire, il fit signe à sa femme de s'en aller; et lorsque mademoiselle Sophy lui dit en riant:

— Vous ne nous quittez pas?...

— Si, répondit-elle, car M. de Secq le veut.

Une fille aussi fine et aussi astucieuse que l'était mademoiselle Sophy devait tirer bien des conséquences de la conduite de de Secq, et lorsqu'elle le vit partir avec le juge de paix, elle fit interrompre toutes les parties, et l'on se rangea avec la plus grande attention autour d'elle.

— Avez-vous vu, dit-elle à cette assemblée furieuse d'être trompée dans son attente et dans sa curiosité, avez-vous vu quelque chose de plus singulier que ce qui arrive? Avez-vous remarqué comment M. de Secq a été froid et même malhonnête envers moi et même envers vous? comme il était distrait, préoccupé?... On l'a engagé à venir au château avec sa femme! il a été l'objet des attentions de monsieur et de madame, et le juge de paix a toujours été écarté. Il est maintenant devenu, et cela en un instant, l'ami de la maison. Or on n'est ami des grands que dans trois cas: quand ils ont besoin de nous, quand on sert leurs intérêts, ou quand on les fait trembler. Remarquez que c'est M. de Secq qui a été le préféré: quel besoin M. de Durantal a-t-il de lui? comment peut-il servir ses plaisirs?... en rien; mais aussi

comment peut-il le faire trembler?... Oh! je le répète, il y a un mystère là-dessous, un mystère grave, et la préoccupation de M. le maire donne beaucoup à penser!... Si M. de Secq et sa femme sont bien reçus au château et que nous ne le soyons pas... je réponds qu'il y a un secret important.

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une sorte de fureur, et le maire fut enveloppé dans la proscription; chaque soir on en parla, et lorsqu'on apprit qu'au lieu d'un corps on avait trouvé un chevreau, tandis que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenait qu'il avait vu un homme, on tint chez mademoiselle Sophy les propos les plus défavorables sur de Secq et sur les habitants de Durantal. Mais ce qui donna quelque créance aux soupçons de mademoiselle Sophy, c'est la conduite de de Secq, que l'on observa. Ce dernier restait presque toujours enfermé sans sa femme, ou bien il allait au château. Il cessa, par degrés, de voir mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d'aller chez elle. On le vit devenir rêveur, taciturne, sombre, et perdre en fort peu de temps une gaieté qui était connue. Marguerite avait initié tout le monde aux détails de son ménage et de sa fortune, et l'on savait que les biens de l'un et de l'autre consistaient en telle et telle ferme, et qu'ils n'avaient pas d'argent: cependant de Secq acheta pour trente mille francs une partie des terres qui étaient derrière sa maison, en annonçant l'intention de bâtir et d'arranger sa propriété.

— D'où peut venir tant d'argent?... disait mademoiselle Sophy.

Enfin, qu'on se mette à la place du pauvre maire de Durantal! il avait le malheur de savoir lire, et il lisait le Code; il y jetait souvent un regard furtif, et connaissait la peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connaissance. Sa conscience était tourmentée: or il y avait un grand changement dans ses manières, et, entre ses terreurs particulières, il y en avait une bien plus grande, c'est qu'il voyait toujours ce bout de pistolet que lui avait montré Vernyct. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué: sa femme était trop

causeuse pour que le village ignorât que depuis sa visite au château M. de Secq ne dormait plus, qu'il parlait souvent seul, etc.; et mademoiselle Sophy, le soir, tirait mille inductions malignes de l'intimité de de Secq avec M. de Durantal, et du changement frappant de son humeur et de ses manières. Elle en vint à dire:

— Nous savons comment la femme a eu sa fortune, mais elle ne nous a jamais dit d'où venait celle de son mari... Qui est-il?... que faisait-il?... Où est Aulnay-le-Vicomte? et que s'est-il passé là?... Ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu'ils y étaient...

D'un autre côté, l'on apprit qu'au château l'on démontait toutes les pièces et que l'on faisait de grands préparatifs de départ, enfin l'on apprit que, malgré la saison avancée, les habitants du château annonçaient leur prochain départ pour Paris. Sur ces entrefaites, mademoiselle Sophy alla à Valence; et, comme elle connaissait tout le commerce, elle y dîna avec l'entrepreneur du roulage, qui lui dit qu'il avait un marché avec M. de Durantal pour transporter de Valence à Fréjus cent mille livres pesant, et qu'un emballeur de Valence allait gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal. Quel nouveau champ de conjectures pour mademoiselle Sophy!...

Elle alla chez M. et madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et étala tous ses griefs particuliers contre M. de Durantal et contre le pauvre de Secq, en mimant son récit des soupçons injurieux que leur conduite lui avait inspirés.

Elle fit remarquer l'obscurité, la complication de tous les détails de leur vie.

— On dit à Durantal que l'on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus: on part après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout, absolument tout, et cela arrive quelques jours après cette descente judiciaire qui avait pour objet un cadavre, et ce cadavre est, dit-on, un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c'est un homme, le maire soutient le seigneur, le seigneur est

sombre et sauvage, et son nouvel ami devient, tout comme lui, taciturne et rêveur... Qu'est-ce que M. de Secq?... il est d'Aulnay-le-Vicomte... (Marguerite avait parlé, comme on voit.) Ne faudrait-il pas s'informer de sa vie, de sa fortune?... Ah! disait mademoiselle Sophy, si j'étais ce que vous êtes, monsieur Charles, il y a longtemps que j'aurais écrit à Aulnay, et appris, par les antécédents de la vie de M. de Secq, quel rapport il y a entre lui et M. de Durantal.

» Il y a quelque chose, car tout s'accorde à prouver qu'il existe une complicité; de Secq, qui n'avait pas un sou pour meubler sa maison et qui comptait sur ses économies, vient d'acheter pour trente mille francs de terres, etc., etc...

Nous ne rapporterons pas tout ce que disait mademoiselle Sophy, guidée par sa haine et par sa curiosité; le lecteur, à qui nous avons développé ce caractère, dont chaque petite ville de France offre un ou plusieurs types plus ou moins complets, supposera tout ce que nous omettons à dessein. Charles Servigné écouta le long discours de mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention, il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstance, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle, qui la complimenta sur son esprit, sur son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles, qui n'ont rien à faire qu'à s'occuper des autres, comment découvrirait-on tant de choses, et comment, sur de si faibles indices, bâtirait-on des romans entiers?... Tantôt M. de Durantal était un banqueroutier, tantôt il devenait un conspirateur. Ah! si mademoiselle Sophy eût été invitée au bal de M. Durantal, elle eût vu en lui le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté! Un mois se passa de la sorte, et, au milieu de ce mois, mademoiselle Sophy avait reçu une lettre de madame Bouvier qui la priait de garder le silence sur M. et madame de Durantal, parce que tout ce qui s'était dit chez elle, sur eux, faisait le plus grand tort à sa cousine. Elle déplorait cette conduite et la conjurait de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avaient

été poussés par Vernyct avec une telle activité, qu'Annette avait écrit à son père et à sa mère de placer toute leur fortune sur la banque d'Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours et de se préparer à un grand voyage. On n'attendait plus qu'eux.

De son côté Vernyct avait acheté un vaisseau de transport et un vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avaient servi sous Argow et qui lui étaient entièrement dévoués. Toute la fortune d'Argow avait été mobilisée, il ne restait en France que la terre de Durantal, l'hôtel de la vieille rue du Temple, la terre de Vans; mais cette dernière propriété, étant au nom de Vernyct, était depuis longtemps en vente, et c'est cette circonstance qui avait sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s'il eût possédé cette terre il n'aurait jamais pu lui faire perdre ses traces.

Il ne restait plus à Durantal que les deux appartements d'Argow et d'Annette, qu'on ne devait démeubler qu'après leur départ, et c'était l'infatigable Vernyct qui se chargeait de tout. Un soir, il était occupé à emballer des collections d'armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des carabines, parmi lesquelles se trouvait un tromblon, et cette arme terrible était jadis l'arme favorite de Vernyct et d'Argow.

– Bah! dit-il en riant, je veux garder cette pauvre fille, on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls!

Annette trembla à l'aspect de l'horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de l'adresse avec laquelle Vernyct en faisait jouer les ressorts.

– Oh! dit-elle, emballez tout cela ailleurs, car cela me fait mal à voir.

– Il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.

– Que voulez-vous dire? s'écria Annette.

– Ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques?...

– Eh bien?...

– Eh bien, regardez l'anneau qu'il a à son doigt...

En ce moment Argow rentra, et Annette, l'emmenant à côté d'elle, lui demanda, en jouant avec sa main, ce que contenait l'anneau qu'il portait.

– D'où te vient cette fantaisie? lui demanda son mari.

– D'où viennent les caprices des femmes? répondit-elle; mais on dit que c'est une arme...

– Qui t'a dit cela?...

– Vernyct!...

– Eh bien, dis à Vernyct qu'il est un imbécile.

– Merci, dit ce dernier en riant; mais le fait est que je le mérite, car j'oubliais qu'il n'y a que nous deux qui devons savoir ce que contient cette bague.

– Ah! je veux le savoir, car je ne fais qu'un avec Jacques.

– Es-tu fou?... dit Argow en poussant violemment Vernyct.

Comme il achevait, l'on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et l'on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra, Vernyct tenait un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que, ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit.

– Ah! mon ami, dit Annette avec un peu d'humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m'avez fait trembler!

Vernyct sortit en murmurant:

– Si je l'avais tué sans le faire exprès, j'aurais bien fait peut-être... cette figure-là m'a toujours déplu.

– Charles, dit Annette, vous nous resterez à Durantal quelque temps, j'espère?...

– Mais on prétend que vous partez...

– Ah! dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père.

– Allez-vous loin?... demanda Charles à Argow.

– Nous ne sommes pas encore décidés.

Telle fut la réponse ambiguë que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire.

– Je viens vous apprendre, dit Charles, que j'ai l'espoir d'être nommé avocat général... à mon âge, c'est une grande faveur...

– Mais vous la méritez, dit Annette.

Charles fut reçu par M. et madame de Durantal avec cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin allait devenir éternelle, mit à lui parler et à l'accueillir un affectueux empressement, une bienveillance si tendre, qu'il en fut vivement ému. Tous les souvenirs de son enfance se réveillèrent, et avec eux son amour pour sa cousine et l'amère jalousie que lui inspirait le bonheur d'Argow.

Le lendemain de son arrivée, Annette alla se promener avec lui dans le parc après son dîner; elle voulait lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des taureaux, et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillet. Arrivés ensemble au bas d'une petite montagne factice, ils s'assirent sur un banc en face de la prairie et à côté d'un massif d'arbres étrangers.

– Mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n'ai pas voulu vous parler de leur expression devant M. de Durantal; mais, dites-moi, n'avez-vous rien à vous reprocher? Vous connaissez mon amitié pour vous, mon indulgence: j'ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie, qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous.

– Ma cousine, dit Charles avec une profonde émotion, je vous aime, que dis-je? je vous adore toujours!... et toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour pour vous et la haine la plus violente pour celui qui m'a tout enlevé...

– Quel discours!... ô Charles!... est-ce vous qui parlez ainsi d'un homme qui est tout pour moi!...

– Je comprends mon indélicatesse et tous mes torts; mais ma passion ne connaît plus de bornes, et je sens qu'il faut que je quitte ce pays... je le quitterai, Annette! J'ai

demandé mon changement, j'espère être nommé avocat général bien loin, dans le nord de la France; là, je serai délivré de l'effroyable supplice de voir toujours unis et triomphants l'objet de ma haine et celui d'un amour sans espoir!...

A ce moment on entendit du bruit dans le feuillage, et Annette, apercevant son mari, fut près de se trouver mal.

– Vous étiez là, monsieur? dit Charles.

– J'y étais, j'ai entendu et je vous pardonne!...

Il s'était assis auprès d'Annette, qu'il s'efforçait de rassurer, lorsque Charles, se retournant, jeta un cri affreux. Un taureau échappé se précipitait sur eux, et rien ne pouvait les sauver de sa fureur, car la singulière scène qui venait de se passer ne leur avait pas permis de voir cet ennemi furieux qui n'était plus qu'à vingt pas d'eux, et que le châle rouge d'Annette excitait encore. Charles et sa cousine jetèrent ensemble un cri terrible, et la peur les glaça tellement, qu'ils restèrent immobiles... Tout à coup Argow défaisant sa bague en tira une épingle très-courte, et, se plaçant entre le taureau et Annette, soutint le choc de l'animal, qui, après avoir renversé le banc de pierre, se retourna tout à coup et revint sur lui; mais Argow évita de nouveau les cornes menaçantes, et aussitôt qu'il eut effleuré la peau de l'animal furieux, ce terrible ennemi tomba mort.

L'étonnement d'Annette et de son cousin était égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène fut pour eux comme un songe, et ils regardaient le taureau mort et Argow tout à tour. Le mugissement de l'animal en tombant avait été horrible, et il leur semblait encore l'entendre. Annette étendait ses mains vers lui comme pour s'assurer que son époux vivait encore: mais, comme il tenait sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restait libre.

– Oh! mon ami!... lui dit-elle avec douleur.

– Mais, mon ange, veux-tu que je te tue?...

– J'aime mieux la mort qu'un pareil geste! dit-elle.

– Et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie?...

– Cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connaissent; ce n'est même pas une épingle, c'est une arête de poisson.

Charles serra la main d'Argow avec reconnaissance et lui dit d'un air attendri:

– Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, et je m'empresserai de le reconnaître.

Au bout d'une heure, Charles, qu'on était venu avertir, était parti pour Valence, après avoir montré la plus vive agitation. Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n'avait pas pu savoir de Charles la cause de ce départ précipité.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

CHARLES, revenu à Valence, raconta à sa mère l'événement extraordinaire qui venait de changer ses dispositions pour Argow, et il s'écria:

– Sans lui, Annette serait morte et moi aussi peut-être!... J'ai tant fait contre lui, que je dois désormais lui consacrer la vie qu'il m'a sauvée!...

Il sortit pour aller chez le juge d'instruction de Valence. En effet, on va voir quelle influence cette visite pouvait avoir sur le sort d'Argow. Un mois auparavant, Charles Servigné, lorsque mademoiselle Sophy vint voir Adélaïde, avait été frappé des singuliers indices que présentait la conduite de de Secq et de son cousin. Il avait réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher et à deviner les crimes, il avait fini par écrire au procureur du roi d'A...y, dont Aulnay-le-Vicomte ressortait, et il avait soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M. de Durantal, Vernyct, de Secq et Marguerite. Alors il était guidé par sa haine, et il avait présenté les questions d'une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances, avaient demandé un temps infini; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce fut qu'il ne reçut jamais de réponse décisive de son collègue, et qu'au contraire ce dernier lui demandait des renseignements qui prouvaient que le procureur du roi d'A...y connaissait tous les personnages sur lesquels Charles avait appelé son attention. Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d'instruction de Valence lui avait dit:

— Nous avions depuis longtemps une correspondance avec Aulnay et A...y, nous avons maintenant toutes les pièces...

Cette phrase, que Charles entendit en silence et sans y répondre, lui fit voir que son cousin était gravement compromis. Toujours poussé par sa haine et par son envie, il s'était rendu sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu'il comptait jeter dans l'âme de sa cousine; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin, opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et, comme il savait que l'on ne pouvait commencer aucune poursuite contre son cousin sans lui, il accourait chez le juge prendre connaissance des papiers envoyés d'A...y et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venait de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa cette circonstance le fit revenir précipitamment. Il le trouva en effet, mais le juge était chez madame Servigné, et en arrivant dans le salon il entendit sa mère qui racontait au juge d'instruction la singulière manière dont son fils venait d'être sauvé de la mort; elle détaillait avec la complaisance des bavardes la propriété de cette arête empoisonnée, et, en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la légèreté de sa mère et se repentit d'avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire:

— Monsieur, donnez-moi au plus tôt les papiers qui concernent Aulnay...

— Monsieur, dit le juge, c'est impossible, car cette affaire ne vous regardera pas; vous n'êtes plus procureur du roi à Valence, et M. le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes fonctions... Je sais qu'il a reçu de G... un envoi qui vous concerne; je venais vous faire mon compliment.

Charles resta atterré, car il envisageait les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n'était pas favorable à M. de Durantal.

— Et qui est nommé à ma place?

— M. de Ruysan.

— Quoi! mon substitut, celui qui m'en veut le plus à Valence!... Monsieur, continua Charles en s'adressant au juge, ayez la complaisance de passer dans mon cabinet, je voudrais avoir l'honneur de m'entretenir avec vous un instant.

Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea de l'œil le sévère magistrat qu'il avait en sa présence et lui dit:

— Monsieur, depuis quand le procureur général vous a-t-il instruit de mon changement?

— Depuis deux jours...

— Grand Dieu! s'écria Charles, et depuis deux jours M. de Ruysan exerce?...

— Oui.

— Maintenant dites-moi si les pièces que vous avez reçues du procureur du roi à A...y incriminent fortement M. de Durantal.

— Monsieur, il ne m'est plus permis de vous confier les secrets du tribunal, puisque vous n'en faites plus partie; mais ce que je puis vous dire, c'est que l'estime que le ministère a pour vous et la position dans laquelle cette affaire vous mettait ont été la cause principale de votre changement, dont on a voulu faire une faveur, car je l'ai appris à G..., où j'ai été avec M. de Ruysan consulter le procureur général.

— Monsieur, je comprends!... dit Charles pâle et presque égaré; mais c'est une barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des papiers d'A...y, car il y a longtemps qu'ils doivent être ici.

— Monsieur, reprit le juge avec une dignité tempérée de bienveillance, si je l'avais su, je crois que j'aurais eu la faiblesse de vous en avertir; mais vous savez comme moi que nous basons notre opinion sur vos réquisitoires; enfin, c'est M. le procureur général qui a correspondu avec votre confrère...

— Je perds du temps!... s'écria Charles.

— Je le crois, lui répondit le juge avec un geste significatif.

Charles, glacé par cette réponse, s'aperçut à peine du départ du juge.

— C'est donc moi, s'écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme... où?... se dit-il.

Il frissonna, s'élança dans le salon:

— Ma mère! ma sœur!...

— Qu'as-tu, Charles?

— Gardez-vous de prononcer un seul mot sur M. de Durantal!... Adieu!...

Et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de chevaux pour pouvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine s'il en était encore temps.

Pendant qu'on selle un cheval et qu'on s'étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu'il cherche les moyens de salut qu'il peut suggérer à son cousin, rétrogradons un peu et voyons la cause du silence du juge d'instruction. Le procureur du roi d'A...y, voyant que M. de Durantal était le cousin de Servigné, crut que ce dernier voulait sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s'agissait de s'assurer par Lesecq si M. de Durantal était bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal M. de Secq, mandé par la justice, avait été amené devant le juge.

— Vous ne vous appelez pas de Secq?... lui avait dit le magistrat avec cet air de conviction et cette autorité sévère qui en imposent même aux innocents.

— Si, monsieur.

— Non, vous vous appelez Lesecq.

— C'est une erreur de copiste, et mon extrait de naissance...

— A été falsifié, car l'encre qui d'un L a fait un D a paru quelque temps après... Mais ce n'est pas l'objet de notre conférence: vous avez été maître d'école, et vous ne possédiez rien?...

— Oui, monsieur.

— Vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d'un

nommé Argow, arrêté par vous, par M. Devau, maire de votre commune, et par M. Marignon, le juge de paix, et ce fut à vous que la garde en fut commise...

— Cela ne prouve rien, monsieur.

— Cela prouve qu'il vous a donné de l'argent pour vous engager à le laisser évader, n'est-il pas vrai?

Ici Lesecq balbutia et voulut nier.

— Allons, c'est vrai, tout Aulnay le certifie.

— Monsieur, monsieur! dit Lesecq épouvanté.

— Ce n'est pas tout, Argow, l'assassin de M. de Saint-André et l'affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connaissance: vous l'avez revu?...

— Non, monsieur!... s'écria Lesecq.

— Monsieur, prenez garde! c'est M. de Durantal, et vous le savez...

Ici le pauvre maître d'école effrayé trembla tellement qu'il chancela sur ses jambes et faillit tomber. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire.

— Monsieur, dit-il en le soutenant et en le faisant asseoir sur son fauteuil, la justice n'ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d'un homme, car avant de le mander, il faut que l'autorité ait des soupçons qui équivalent à des certitudes: or vous voyez que toute feinte est inutile; votre conduite est criminelle, car faire évader un assassin et recevoir son argent est un véritable crime, et si vous avez lu le Code, vous devez savoir quelle peine vous avez encourue; mais ce n'est rien auprès de votre dernière infraction aux lois. Comment, vous, maire d'un canton, chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnaissez un assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes, que toute la société poursuit, et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix!... Monsieur, il n'y a qu'une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l'arrestation de ce misérable.

— Monsieur, dit Lesecq, quant à la confession, je la ferai; quant à l'arrestation, ne comptez pas sur moi. L'homme

que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur; faites de moi ce que vous voudrez, mais ne me forcez pas à trahir tous les sentiments naturels en faveur des lois sociales.

Cette scène avait décidé du sort de M. de Durantal, et son arrestation avait été ordonnée. Les gens chargés de cette expédition difficile avaient pris la grande route pour aller à Durantal, et quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l'orage qu'il avait amassé sur la tête de son cousin, l'escouade de gendarmerie était sur la route de droite, un autre piquet avait pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdaient autour de la grille neuve par laquelle Charles était sorti: il n'avait pas rencontré d'obstacle, parce que les gendarmes l'avaient reconnu et qu'il était seul dans son cabriolet. D'un autre côté, Vernyct, le soir de l'arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avait, pendant la nuit couru chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y était resté toute la journée, de façon qu'Argow et Annette étaient livrés sans défense à l'horrible assaut que l'on allait donner à Durantal.

Laissons Charles galoper sur la route, Vernyct chez Jeanneton, et revenons à Durantal, dans l'appartement d'Annette.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Il y avait environ une demi-heure que Charles était parti. Annette avait pleuré en le voyant s'échapper si brusquement et dans une agitation aussi grande.

– C'est la dernière fois que je le vois, et il ne m'a pas même embrassée!... Ce qu'il a osé me dire aura déplu à Jacques...

Elle tomba dans la rêverie: il faisait sombre, elle regardait le ciel.

– O beau pays de France, dit-elle, je vais donc te quitter pour toujours!... j'irai prier, j'irai aimer sous un autre ciel... Il est vrai que l'on aime et que l'on prie sous tous les cieux, ils sont la voûte d'un grand temple; partout où il y a terre pour s'agenouiller on prie et l'on aime; au moins, dans ces îles charmantes, il sera en sûreté, rien ne menacera plus mon bonheur!...

Sa tête tomba sur sa jolie main, et des larmes délicieuses coulèrent sur son visage céleste; puis, le relevant tout à coup, elle dit vivement à une étoile qui brillait plus que les autres:

– Oh! oui, bel astre, tu me dis qu'on lui a pardonné!...

Annette resta plongée dans une contemplation profonde, ses prières s'élançaient vers le ciel, mêlées de vœux et d'espérance qui n'avaient point le ciel pour unique objet, quand elle entendit des pas précipités dans le salon qui précédait sa chambre.

– Ah! s'écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons!...

A ce moment, un jeune et joli garçon de quinze ans entra

brusquement avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d'effroi qui troublaient l'harmonie de ses traits purs et réguliers.

— Ah! oui, s'écria-t-il d'une voix douce et flûtée, il n'y a que vous qui puissiez être Annette!...

Il posa son doigt mignon sur la bouche d'Annette prête à parler, et dit à voix basse:

— Chut!... ils sont encore ici...

— Qui?... demanda Annette glacée d'horreur.

— Les gendarmes!

A ce mot, madame de Durantal resta exactement dans la même position, ses yeux se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eut l'air d'une statue posée sur un tombeau; elle devint pâle et tremblante, mais le jeune garçon lui fit comprendre la nécessité de s'armer de toute son énergie et surtout de tout son sang-froid.

— Ecoutez-moi, dit-il, je suis Jeanneton, l'amie de Vernyct; il est venu me faire ses adieux, et il voulait me laisser en France, quoiqu'il allât à l'île des Mules (elle voulait dire aux îles Bermudes); je n'ai pas pleuré, je l'ai bien embrassé et bien fêté; mais quand il est monté à cheval je me suis esquivée, j'ai pris les habits de mon garçon, et quand Vernyct a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d'un autre cheval qui suivait le sien, il a demandé qui était là, j'ai répondu: « Jeanneton! » et il n'a plus osé me refuser de le suivre... Voilà que nous arrivons à l'avenue de Durantal tout à l'heure et que nous entendons devant nous des chevaux comme s'il y avait beaucoup de monde, et à la lueur des étoiles nous voyons briller les chapeaux et les armes d'une troupe de gendarmes. Vernyct a vu qu'ils allaient à Durantal et m'a dit de tâcher de franchir le saut de loup qui est devant la statue de je ne sais qui, et de venir vous avertir de faire sauver M. de Durantal aussitôt qu'il aurait réussi dans un projet qu'il méditait; il m'a dit pour cela d'examiner ce qui se passerait, et, en cas de réussite, il m'a instruit de ce qu'il fallait faire. J'ai couru, j'ai sauté par-dessus le fossé, et je suis arrivée au grand portail; là, avant que les gendarmes ne sonnassent, j'ai entendu Vernyct qui

a crié de loin avec sa voix terrible: « Qui vive?... » et il a fondu sur l'escouade en disant: « Qui ose entrer en mon château à l'heure qu'il est?... je ne loge pas de militaire à Durantal... »

» Alors il y a eu un chuchotement, et l'on a dit: « C'est lui!... c'est lui!... est-il seul?... courons!... » Après, j'ai entendu Vernyct crier: « Répondrez-vous?... je suis M. de Durantal!... »

» Alors il était près d'eux; ils l'ont entouré, ils lui ont dit qu'ils venaient l'arrêter, il s'est laissé emmener!... C'est beau, n'est-il pas vrai, madame?... Ah! mon Vernyct est généreux!...

— Oh! quel homme!... dit Annette, et vous, vous qui n'avez point parlé!...

— Chut! écoutez, ajouta la naïve Jeanneton; il m'a recommandé tout dans les plus grands détails et en une minute; c'est qu'il a une tête!... oh! c'est un bien brave homme!... Il faut, m'a-t-il dit, que madame Annette laisse ignorer à Jacques que j'ai été arrêté pour lui, et il faut l'emmener, par la petite porte du parc, chez un voisin: il en aura le temps, parce que je ne ferai connaître l'erreur qu'à Valence, et aussitôt je viendrai le sauver; mais, a-t-il ajouté, il ne faut pas lui dire ce qui se passe.

— Nous sommes perdus!... Jacques ne voudra pas!...

A ce moment, Milo, effaré, arriva et dit:

— Madame, il y a des gendarmes postés dans l'avenue du village, et l'on dit que l'on vient arrêter monsieur... J'ai réuni tout notre monde, nous sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous allons...

— Milo, dit Annette, allez recommander aux gens de se tenir bien tranquilles et d'attendre mes ordres, et dites à M. de Durantal de passer chez moi à l'instant même.

Annette se leva, ses yeux brillèrent comme si elle eût reçu une force supérieure, et, s'élevant à la hauteur des circonstances, elle s'écria:

— Mon enfant, nous le sauverons!...

— Quelqu'un arrive, dit Jeanneton, Dieu!... c'est du bruit qui vient du dehors!...

Elle courut à la fenêtre et cria:

— Un gendarme!...

En effet, Annette stupéfaite aperçut le chapeau bordé de blanc et la tête d'un gendarme sur la pierre de la fenêtre Jeanneton courut pour le précipiter, ce qui était facile, car il s'était servi pour monter du treillage qui était sous la fenêtre comme d'une échelle, mais la jolie hôtesse s'arrêta, car il cria:

— *Ami!*... où est madame de Durantal?...

— C'est moi!... dit Annette.

— Ecoutez, madame, je suis un vieux marin, et j'aime trop mon ancien pour le voir égorger... J'ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n'est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté; je suis à la porte qui conduit à la maison de mademoiselle Sophy, j'ai placé une échelle à vingt pas de cette porte, contre le mur qui sépare vos deux propriétés: mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n'aurai pas d'oreilles.

— Que le Ciel vous récompense!... s'écria Jeanneton; mais Vernyct est arrêté à la place de M. de Durantal, et ils l'ont emmené...

— Dieu soit loué!... s'écria le gendarme, c'est bien digne du lieutenant!... Eh bien, dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir, mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers et pour verbaliser: ils sont chez l'adjoint du maire...

— Tenez, dit Annette en présentant au gendarme une épingle de diamant d'une grande valeur que portait Argow et qu'elle avait aperçue sur sa pelote, tenez, prenez, cette épingle appartient à celui que vous aimez...

— O généreuse femme! je me ferais tuer pour lui et pour vous!...

A ces mots, le gendarme, que l'on doit avoir reconnu pour celui qu'au commencement de cette histoire on a vu avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste. Mais au moment où sa tête disparaissait, M. de Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow:



Il cria: « Ami! »

– Que me veux-tu?... comme tu es pâle!... qu'as-tu?... que demande ce jeune homme?...

Annette mentir!... c'eût été la première fois!... Elle restait dans une horrible angoisse, levant les yeux sur son mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Après avoir hésité pendant quelques instants:

– Il s'agit, s'écria-t-elle enfin, de sauver quelqu'un, et j'ai compté sur ton secours; cette jeune enfant est venue m'avertir...

– Il n'y a pas un instant à perdre!... s'écria Jeanneton; il faut venir, monsieur, tel que vous êtes, car il n'y a que vous qui puissiez...

– Oui, dit Annette, il n'y a que toi qui puisses le sauver... Viens, je vais t'accompagner, et, en route, nous te dirons ce dont il s'agit; la chose est si grave que c'est ce qui cause mon effroi.

– Allons donc sur-le-champ, dit Argow, mais faisons mettre nos chevaux...

– Non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c'est dans le village qu'il faut nous rendre...

Et Annette s'élança en lui disant:

– Viens donc!...

Argow étonné ne savait que penser, lorsque Jeanneton le prit par le bras et l'entraîna à travers la galerie.

– Il s'agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct!...

Alors Argow épouvanté les suivit. Ils traversèrent les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme:

– Comment se fait-il que Vernyct soit...

Annette l'interrompit en lui fermant la bouche avec sa main, et dit à voix basse:

– Chut!... silence!...

Ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette était entrée quand elle vint à Durantal, et là Jeanneton mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva en tâtonnant une échelle appliquée contre le mur du jardin de mademoiselle Sophy.

Jusque-là tout allait bien, mais ils restèrent interdits car Annette dit à Jeanneton:

– Comment ferons-nous maintenant?...

Ils entendaient à cent pas d'eux le bruit des armes et des voix confuses, ce qui rendait leur position plus difficile. Alors Jeanneton dit à Argow:

– Monsieur, voulez-vous monter sur cette échelle, et lorsque vous serez sur la crête du mur vous l'enlèverez et la reporterez de l'autre côté pour descendre...

– Mais à quoi cela vous servira-t-il?... demanda Argow.

– Chut! dirent ensemble Annette et Jeanneton, chut!... silence!... et faites ce que nous vous disons.

– Quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette, restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir; c'est moi-même qui viendrait te chercher.

Lorsque Annette et Jeanneton virent M. de Durantal sur la crête du mur et qu'elles l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme deux sœurs en s'écriant à voix basse:

– Il est sauvé!...

Alors elles ne songèrent plus qu'à se rendre chez mademoiselle Sophy pour implorer son secours et remettre le sort d'Argow entre ses mains. En ce moment toute la société de mademoiselle Sophy était réunie et s'entretenait des événements extraordinaires qui se passaient dans la commune de Durantal.

– Il y a, disait M. de Rabon, trois piquets de gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce moment on arrête M. de Durantal!...

– M. de Secq a été mandé et forcé de comparaître ce matin devant M. le juge d'instruction, et il n'est pas encore revenu, ajouta le percepteur.

– Tout ce qui reluit n'est pas or, dit madame de Secq, et mon mari aura été dévoiler...

– J'entends du bruit! s'écria mademoiselle Sophy.

En effet, Annette et Jeanneton priaient la domestique de les faire parler à mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant la porte du salon, aperçut madame de Durantal,

qui alors s'avança vers la vieille demoiselle et lui dit d'une voix émue:

– Ah! mademoiselle, M. de Durantal vient d'échapper aux poursuites de la justice!... il est dans votre jardin, et je viens vous supplier de le cacher dans votre maison pendant quelque temps: vous lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi; ma reconnaissance sera éternelle! Oh! sauvez-le! je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde!...

Et en parlant ainsi elle se jeta aux genoux de la vieille fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde accourut, et cette scène fut aussi pathétique qu'un romancier pourrait le désirer. Dix personnes entouraient mademoiselle Sophy, qui, froide et impassible, laissait la belle et touchante Annette à ses pieds. La pauvre enfant attendait avec anxiété un sourire, un mot, un regard attendri; la vieille servante tenait un flambeau, et restait en arrière, tandis que Jeanneton, se croisant les bras, s'écria:

– Elle hésite, je crois!...

Ce mot fit regarder Jeanneton par mademoiselle Sophy, qui reconnut la jolie paysanne qu'elle avait fait chasser du village; la colère alors l'emporta, et elle dit à madame de Durantal:

– Si vous êtes conduite par cette petite gourgandine, je ne sais en vérité que penser de vous, madame!...

– Gourgandine!... s'écria Jeanneton; mademoiselle oublie qu'à dix-huit ans elle avait fait un garçon presque aussi beau que le mien, et qu'il y a entre elle et moi une différence: c'est que j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance humaine ne m'y aurait fait renoncer!

Annette se leva subitement, et, secouant violemment Jeanneton:

– Vous nous perdez! dit-elle avec un cri sublime, songez qu'elle peut livrer mon mari!

En effet, mademoiselle Sophy avait le visage bleu de colère; elle s'écria:

– Marie, allez prévenir M. l'adjoint que M. de Durantal est ici!

Annette ne jeta qu'un cri et s'évanouit; mais dans l'assemblée il y eut un mouvement d'horreur qui fut rapide comme un éclair, et l'on s'écarta comme si la foudre eût tombé en éclats: M. de Durantal, poursuivi, n'inspirait plus qu'une pitié que le désespoir de sa femme changeait en un vif intérêt.

– Va, s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide sorcière, mère dénaturée! puisses-tu retrouver le fils que tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver!... les tigres ont plus d'humanité que toi!...

Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l'assemblée, qui jeta un cri d'épouvante en la voyant disparaître.

Annette rouvrit un œil mourant, et, trouvant en ce moment une noble énergie, elle se leva et s'écria:

– Je le sauverai!...

Elle se dirigeait vers la porte lorsqu'un autre personnage entra et la prit dans ses bras. C'était Charles!... Il avait rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmerie, il lui avait serré la main en signe d'amitié, en priant les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n'osa pas lui refuser cette faveur à cause du rang qu'il occupait dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse:

– Votre cousin est sauvé! il est chez mademoiselle Sophy; l'erreur ne sera reconnue qu'à Valence; courez vite et tâchez de le mettre en voiture: les relais sont préparés jusqu'à Fréjus; le mot d'ordre, pour avoir des chevaux de cinq en cinq lieues, est: l'*Amour et Jeanneton*...

– Chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés!... où est-il?...

A ce moment on entendit venir au grand galop des gendarmes, et l'on vit paraître à la porte l'adjoint du maire et le juge d'instruction avec des hommes qui portaient des flambeaux; la vieille servante les avait rencontrés sortant du château. En les voyant, Charles resta anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenait ces personnages, au milieu de la nuit, dans la maison de mademoiselle

Sophy. En racontant les mille détails d'une telle catastrophe, on est obligé de laisser en suspens une action qui marche aussi vite que le balancier d'une pendule: mais le lecteur retiendra que ce que nous racontons lentement se passait en réalité avec la rapidité de l'éclair.

Ainsi au moment où Charles, le juge, l'adjoint, le commissaire, la servante, entraient dans le salon, et pendant que les gendarmes cernaient la maison sur l'avis de la vieille Marie, Jeanneton cherchait dans le jardin et appelait M. de Durantal, qui ne venait pas, parce qu'il ne reconnaissait plus la voix d'Annette.

Lorsqu'à Valence madame Servigné raconta au juge d'instruction l'histoire de la bague, de l'épingle et du poison que M. de Durantal portait toujours avec lui, ce fut pour ce magistrat un trait de lumière sur le meurtre de M. de Saint-André, qui l'avait pendant fort longtemps occupé, et il jugea à propos de se transporter sur les lieux pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M. de Durantal au moment où il serait arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortait avec eux sur la nouvelle que le prévenu déjà emmené, lorsqu'il rencontra la vieille servante, qui l'avertit que M. de Durantal était chez mademoiselle Sophy: alors le juge pressa le pas pour assister à son arrestation.

En arrivant, il demanda où était le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de mademoiselle Sophy étaient les huit personnes qui composaient la société. L'étonnement se peignait sur toutes les figures, et celle de mademoiselle Sophy annonçait une vive agitation, car elle commençait à réfléchir... Le juge l'adjoint, leurs suppôts, cherchaient des yeux M. de Durantal; Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévorait des larmes amères qui coulaient sur son visage abattu; Annette était debout, pâle, roulant des yeux égarés, et lorsqu'elle vit paraître le gendarme, qu'elle reconnut pour celui qui leur avait donné un bon avis, elle tomba à genoux, et comme si elle eût été seule, elle joignit les mains, et, levant

les yeux au ciel, elle fit une prière éloquente; plusieurs lumières éclairaient diversement toutes ces figures passionnées, et si l'on se pénètre de l'intérêt d'une semblable situation, on jouira d'un des plus beaux tableaux qu'un peintre ou un écrivain puisse offrir.

En ce moment un cri déchirant s'éleva du jardin et fit précipiter tout le monde aux fenêtres.

Trois gendarmes étaient entrés avec des flambeaux qui jetaient une lueur très-vive sur le jardin où M. de Durantal venait d'être arrêté par eux au moment où Jeanneton venait de le rencontrer et où elle se disposait à le faire évader. Las de disputer sa vie, dès qu'il avait vu les gendarmes s'avancer vers lui, loin de leur échapper par la fuite, il les avait prévenus et s'était remis entre leurs mains. C'est quand ils s'emparèrent de lui que Jeanneton jeta ce cri d'horreur. Elle fut arrêtée avec lui et amenée devant le juge, qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement:

– Et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l'on avait arrêté et emmené celui qui dit s'appeler de Durantal?...

– C'était la vérité, dit Charles au juge, car j'ai rencontré l'escouade.

– C'est Vernyct probablement!... dit Argow.

Charles fit un signe affirmatif, et un profond silence régna pendant un instant dans la salle.

– Mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet!... vos bavardages, vos soupçons, m'ont conduit à chercher la vérité; vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne civique, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l'homme en société! mon plus vif chagrin, c'est que ma pensée et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je rachèterai ma faute!

– Et que ferez-vous, monsieur? dit le juge en regardant Charles.

– Ce que je ferai! s'écria ce dernier, je défendrai mon cousin, et je le sauverai... s'il peut l'être.

– Non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver... il faut que les crimes soient expiés sur la terre... Et vous, mademoiselle, dit-il à mademoiselle Sophy, la religion et mon Annette m'ont appris à bénir les instruments de la volonté céleste!

Annette s'était attachée à son époux, et elle l'embrassait avec une force et une tendresse qui semblaient tenir de la folie. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs et brûlants.

– Est-ce qu'on ne me laissera pas avec lui, monsieur le juge?... dit-elle.

– C'est impossible, madame, répondit-il.

Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton souriait et conservait de l'espérance; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M. de Durantal portait à ses doigts. Bientôt on le sépara d'Annette, malgré les cris déchirants de celle-ci, et l'on emmena M. de Durantal, qui resta calme et résigné.

A ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit:

– Mon cousin, je vous supplie de ne rien répondre à toutes les demandes que l'on pourra vous faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d'un prévenu, lui accorde le droit de garder le silence, et le débat oral devant la Cour d'assises est le seul qui décide de votre sort. Je connais les lois, cette conduite ne les viole en aucune façon, et comme je connais aussi les ressources des lois, c'est la seule qui puisse vous sauver: jurez-moi d'agir ainsi et de vous renfermer dans un silence absolu...

– Monsieur, dit le juge d'instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin, et membre de la magistrature, vous ne devez pas...

– Mon cousin, jurez-le-moi par l'enfant que porte ma cousine...

– Oh! jure-le!... dit Annette en larmes.

– Je vous le promets, dit-il.

– J'y compte, répliqua Charles.

En les voyant partir, Annette poussa un grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à mademoiselle Sophy:

— Mademoiselle, je n'ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne; mais moi... oh! jamais!... vous m'avez ôté plus que la vie!...

Elle sortit, soutenue par Charles et par Jeanneton.

La société s'en alla sans saluer mademoiselle Sophy, qui resta seule avec la vieille Marie.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Le lendemain, Annette et Jeanneton, qui avait repris les habits de son sexe, abandonnèrent le château avec Charles, et s'en allèrent à Valence, suivis de Milo et des deux nègres ses compagnons.

Annette laissa le château sous la direction d'un homme que Vernyct lui avait désigné comme actif et intelligent. Cet inconnu était un des brigands de la forêt, qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer auprès de son ancien capitaine, avait de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l'on avait relâché.

— Mort de ma vie!... s'écria-t-il en montant dans la calèche où ils étaient tous trois, je le délivrerai, ou l'on m'enterrera sous les ruines de Valence!...

— Et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte! dirent deux paysans qui passaient; ils s'arrêtèrent, et, regardant Annette, ils la saluèrent et ajoutèrent:

— Ayez bonne espérance, madame; nous venons d'un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton était arrêté, il n'y a eu qu'une voix pour jurer sa délivrance, fût-il coupable ou non...

— Bonnes gens!... dit Annette, que vous réussissiez ou non, comptez sur ma reconnaissance!...

Elle leur jeta sa bourse.

— Sommes-nous malheureux! dit Vernyct; le départ était convenu, les relais mêmes préparés, car il semble que je me doutais de cela... Oh!... je te délivrerai!... Tout Valence

parle de cette aventure, il n'y a pas une personne qui n'en jase avec son voisin; dans les rues, dans les maisons, c'est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole... ces imbéciles-là me montraient au doigt. Patience!... patience!... Et moi il faut que je prenne garde à ma tête, car elle est chaude, et jamais je n'ai eu plus besoin de sang-froid...

Annette lui prit la main et la posa sur son cœur.

— Ô digne ami!... dit-elle, rendez-le-moi! et, fussiez-vous un impie, je crois que j'obtiendrais votre grâce en sacrifiant pour vous ma vie tout entière!...

— Que deviendrais-je, dit Charles, si nous ne réussissions pas, moi qui suis cause de tout?...

— Vous! s'écria Vernyct, et que pouvez-vous faire pour réparer ce crime?

— Je puis, dit Charles, être son avocat...

— Et votre place de procureur?

— Je ne l'ai plus...

— Tant mieux, dit Vernyct. Ah! ajouta-t-il, bonjour, petite!... je ne te reconnaissais pas...

Et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M. et madame Gérard.

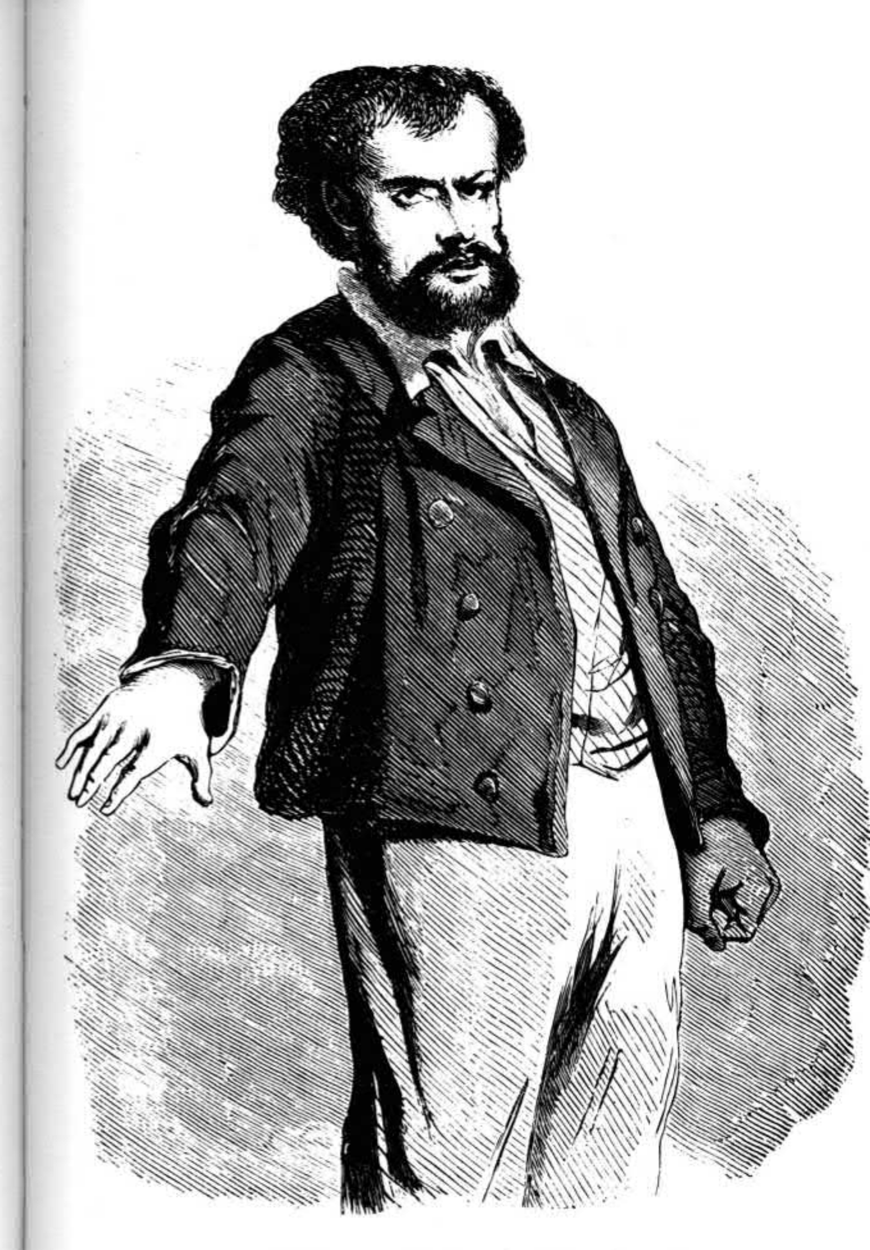
— Ah ma mère! s'écria Annette en la revoyant, que n'êtes-vous arrivée trois jours plus tôt!... nous serions tous heureux!...

Et elle fondit en larmes.

M. et madame Gérard retournèrent sur leurs pas, et ils vinrent tous s'établir dans la maison de madame Servigné et d'Adélaïde, qui étaient au désespoir. Rien n'égala celui du père et de la mère d'Annette, car c'était du désespoir seul: il ne s'y mêlait aucun sentiment personnel, comme dans celui d'Annette, qui aimait Argow pour lui et pour elle-même.

— Chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devais vous envoyer hier le dernier bienfait de celui qui m'est enlevé... tenez, je vous le remets moi-même.

En disant ces paroles elle tendait à Adélaïde et à son mari



Cet inconnu était un des brigands...

une quittance de soixante mille francs que madame Bouvier devait encore à mademoiselle Sophy.

– Il vous aimait parce que vous m'apparteniez par les liens du sang, dit-elle les larmes aux yeux.

A ce trait toute la haine d'Adélaïde s'évanouit et fit place à une douleur réelle.

Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et au bout d'un gros quart d'heure Annette s'écria:

– Mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec lui... dans sa prison!...

Charles sortit et ne revint qu'avec toutes les autorisations nécessaires pour qu'Annette, Vernyct et lui entrassent dans la prison d'Argow à toutes les heures et pendant tout le temps que les interrogatoires et les formes judiciaires laisseraient au prisonnier.

Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle était toute nue, un lit et une chaise composaient l'ameublement, et une foule de noms gravés ou tracés sur le mur et accompagnés d'inscriptions attestaient le désespoir, le désœuvrement et l'ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre était grillée, et dans l'espèce de galerie par laquelle il fallait arriver il y avait deux sentinelles, et au bout le logement du concierge.

Annette, en entrant, éprouva un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour se jeter dans les bras de son mari. Il était calme, un léger sourire errait sur ses lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l'animait à Durantal lorsqu'il était assis près d'elle dans ces beaux lieux dont la magnificence le fascinait à son insu. Encore voyait-on dans ses traits cette teinte de satisfaction qui devait faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessaient Jésus-Christ au milieu des tourments. Il semblait que l'assurance qu'il acquérait de pouvoir expier ici-bas des crimes commis sur la terre lui donnât encore plus de sérénité que la patiente expiation de sa conduite précédente. Il avait plus de confiance à ce baptême

de sang qu'il devait recevoir qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisaient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vite ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop longtemps à elle-même le cruel bonheur de le voir.

– Ami, dit-elle, tu es bien mal ici!

– Qu'importe, mon Annette? cette prison est un temple, puisque je t'y vois.

– Comment, s'écria Annette, un homme aussi noble, aussi généreux, a pu commettre une action blâmable!... Oh! non, tu es innocent, je le dirai à toute la terre... au ciel, aux juges!...

– Je suis coupable, Annette, répondit Argow; mais écoute-moi, je veux rester dans ton cœur ce que j'y fus toujours, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir repris cette candeur sainte qui t'a toujours décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude.

– Eh! je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment!... s'écria-t-elle.

– J'exige, entends-tu, mon ange?... j'exige, c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais adressé, je veux que tu ne puisses en rien connaître les détails horribles de ce qui se passera à la cour d'assises... tu me le promets?...

– Oui.

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paraissait en proie à une agitation violente et à une profonde méditation.

– Mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d'hier ou de ce matin? Lors de votre arrestation, vous m'avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite.

– Je tiendrai ma promesse.

– Oui, dit Annette, c'est bien important, à ce que dit Charles, et il faut suivre son avis, mon ami; car, en fait de lois

terrestres, il connaît ce qui est permis et ce qui est défendu.

– Ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous nous laisser seuls pour un instant?...

– J'aime mieux, dit Annette, me fermer les oreilles, car je ne veux pas perdre un seul des instants que je pourrais employer à le voir.

– Mon cousin, dit Charles à Argow, y avait-il des témoins du crime qui paraît avoir été commis à A...y?

– Aucun, car il n'y avait que Vernyct, et nous sommes une seule âme en deux corps.

– Est-ce vous qui l'avez commis?...

– Oui...

A cette parole une grosse larme roula sur les joues d'Argow, qui passa ses mains sur son visage comme pour dérober ses remords à des yeux humains.

– Il y a de l'espoir... beaucoup! mais il faudra obtenir de votre mari qu'il ne fera pas à l'audience des réponses qui lui soient défavorables... Si alors il voulait user d'une dénégation constante...

– Oh! ne l'espérez pas!... s'écria Argow, je dirai toujours la vérité quand on me la demandera.

– Ma tâche ne sera que plus difficile, dit Charles, mais j'espère...

– Tu espères, Charles?... Ah! tu me rends la vie!... dit Annette.

Chaque jour Annette vint le matin et s'en retourna le soir. Vernyct ne parut pas une seule fois; car, aussitôt qu'il sut que son ami était emprisonné, il repartit avec Jeanneton et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s'occupa entièrement de l'affaire de son cousin, et ayant reçu l'ordre de se rendre à C***, où il était nommé avocat général, il envoya sur-le-champ sa démission et s'inscrivit comme avocat à la cour royale de G***.

Annette, ne voyant pas le danger imminent, et d'ailleurs ne pouvant se persuader que les crimes d'Argow fussent aussi grands qu'il le faisait souvent entendre lui-même, redevint, au bout de quelques jours, ce qu'elle avait toujours été, c'est-à-dire qu'elle ne s'occupa qu'à combler d'amour

et de recherches son mari, dont la sublime résignation, le calme et la fermeté la rassurèrent. Elle reçut de beaucoup de personnes des marques d'intérêt, car généralement on la plaignait.

L'affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires: cependant l'éloignement de tous les témoins à citer, qui se trouvaient pour la plupart à A...y, à Aulnay-le-Vicomte et à Vans-la-Pavée, tous endroits situés dans le département des Ardennes, fit qu'il s'écoula encore deux mois avant que l'affaire ne fût portée au tribunal terrible du jury. Les magistrats qui composaient la chambre d'accusation étaient tous révérés, et quand on apprit qu'ils avaient décidé que M. de Durantal serait mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l'étonnement, et les campagnes au milieu desquelles Annette et son mari avaient exercé leur bienfaisance active furent frappées de terreur, de façon que cette cause devint l'occupation de tout le pays, et l'on sait que les Méridionaux ne s'occupent pas d'une chose à demi.

M. Badger, le préfet, était tellement connu pour être l'ami intime et dévoué de M. de Durantal, qu'il reçut sa destitution, quoiqu'il eût agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvait sauver son bienfaiteur. En effet, il avait affecté la plus grande horreur pour lui, et avait pris des mesures si sévères, que l'on commençait à l'accuser dans le public; mais cette conduite n'empêcha pas que l'on ne crût pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d'administrer le département au milieu duquel on allait juger son ami intime.

Bientôt la cour d'assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la cour royale pour présider. L'affluence fut extrême à Valence, et la curiosité publique était excitée au dernier point. On prit même des mesures envers la foule par qui l'on présuma que la salle des audiences pouvait être envahie, et l'on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs, car ils étaient intéressés à la lutte qui allait s'engager. En effet, Charles avait fait preuve du plus

grand talent pendant le temps qu'il avait exercé les fonctions de procureur du roi, et son histoire avait couru la ville: on connaissait sa haine primitive pour M. de Durantal, son amour pour sa cousine, et l'on savait que c'était lui et mademoiselle Sophy qui étaient la première cause de l'infortune de M. de Durantal.

D'un autre côté, M. de Ruysan était l'adversaire, l'ennemi avoué de Charles. L'affaire de M. de Durantal paraissait peu douteuse; conséquemment la lutte entre ces deux talents devait être très-intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d'avocat général à C*** lui avaient conquis tous les suffrages et lui faisaient pardonner les torts qu'il avait eus envers son cousin, alors qu'il était procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d'une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix était placé au-dessus du président, qui, entouré des juges, se trouvait en face du public. Les jurés étaient placés à droite, et le prévenu à gauche; le procureur du roi, M. de Ruysan, était presque à côté d'Argow, que des gendarmes gardaient à droite et à gauche, et Charles n'était séparé d'Argow que par la boiserie de l'espèce de stalle dans laquelle se trouvait l'accusé.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité, et cette vue produisit dans l'âme des spectateurs des sentiments divers. Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sérénité sur ce front où jadis brillait une énergie si sauvage, qu'il fut en un instant l'objet de la faveur générale. Les femmes surtout, connaissant par la voix publique la concorde et le bonheur qui régnaient dans son ménage, et la grandeur qui éclatait à Durantal, lui tenant compte enfin du dévouement profond d'Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avait voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisait que tout le jour tombait comme un rayon du ciel sur l'accusé, et qu'aucun des mou-

vements de sa figure ne pouvait échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié on remarqua un homme debout contre une croisée; il observait les jurés, qui attendaient le choix qu'on allait faire d'eux, et il les observait avec l'attention du tigre, son regard fixe et perçant parcourait l'assemblée, et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, était Vernyct!... Sa figure annonçait une grande douleur et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent exercées de part et d'autre, Vernyct remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit au fait de ces débats, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte, qui tiendrait trop de place dans un moment aussi critique.

« Depuis longtemps, y était-il dit, les puissances maritimes de l'Europe avaient été instruites de l'existence d'un pirate nommé Argow qui infestait les mers d'Amérique. »

A ce nom, il y eut un mouvement dans l'assemblée.

« Il était signalé à tous les gouvernements, et l'on savait que ses pirateries avaient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui faisait voile pour Cadix. Ce pirate était un contre-maître de la frégate la *Daphnis*, commandée en 18... par M. le marquis de Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendait pour recevoir les ordres du gouvernement. Argow avait soulevé l'équipage et s'était emparé du vaisseau après avoir déporté M. de Saint-André et les officiers qui lui étaient restés fidèles, et l'on remarqua que de tous ces officiers déportés sur un rocher stérile, M. de Saint-André seul a reparu en France.

» Longtemps tous les gouvernements, effrayés des pirateries de ce brigand, s'étaient concertés pour s'en emparer; mais son habileté, sa valeur, le dévouement de ses compagnons, le firent échapper à toutes les poursuites. Il vint un jour échouer sur une côte aux Etats-Unis, et, envoyé à Charlestown, il y fut condamné à mort; mais, s'étant rendu utile à l'*Union* par la vaillance de ses troupes, il obtint sa grâce.

» L'immensité de ses richesses lui fit penser à jouir du fruit de ses crimes. Il vint en France, décidé dès lors à vivre dans le repos, et, se fiant à son opulence et au genre de vie qu'il adoptait, il espéra demeurer impunément sur cette terre hospitalière.

» Il y aurait vécu, en effet, si la Providence n'avait ordonné qu'il se trahirait lui-même par de nouveaux crimes.

» En 181..., Argow, qui, depuis son retour prenait le nom de Maxendi, avait acquis plusieurs terres, et notamment la terre de Durantal. Un de ses amis, nommé Vernyct, sur la complicité duquel la justice n'a pas obtenu assez de preuves pour le faire paraître à côté d'Argow, avait acheté, soit pour le compte de son ami, soit pour le sien, une terre très-considérable à Vans-la-Pavée. Monseigneur l'évêque d'A...y en possédait une voisine de celle de Vernyct, et les appartenances de ces deux propriétés étaient tellement encadrées l'une dans l'autre, que Maxendi et Vernyct se rendirent exprès à A...y pour acheter la propriété de monseigneur l'évêque d'A...y.

» Monseigneur était le frère de M. de Saint-André, et ce dernier venait de rentrer en France, cherchant sa fille unique qu'Argow avait enlevée à Paris et retenait prisonnière dans son château de Vans, espérant épouser la fille de son ennemi, et l'obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenait.

» Lorsque Vernyct et Argow se présentèrent chez monseigneur d'A...y, ils revirent M. de Saint-André, qui, n'écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspirait la vue d'un si grand criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu'Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de mademoiselle de Saint-André.

» Le danger pressant dans lequel était sa fille obligea

M. de Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçait de la mort.

» Après cette entrevue, M. le marquis de Saint-André fut trouvé mort, et dans la nuit Argow partit. »

Voilà les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

« Argow avait intérêt à commettre ce crime, et les faits suivants vont établir sa culpabilité... »

A ce moment, l'audience fut interrompue par un incident singulier qui donna lieu d'arrêter la lecture de l'acte d'accusation.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

MONSIEUR de Rabon, qui était chef du jury, se leva et interpella ainsi le président:

– Monsieur le président, une personne que je ne pourrais désigner, et qu'aucun de mes collègues n'a vue, vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue:

« Si M. de Durantal est condamné à mort, le chef du jury et ceux des jurés dont la voix aura été contraire à l'acquittement périront, eux et leurs familles!... »

M. de Rabon remit la note au président, et M. de Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la cour obtempéra. M. de Ruysan sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l'un des plus graves que l'on puisse commettre contre les lois du pays. L'audience fut troublée, et l'on chercha vainement l'auteur de cette menace, car Jeanneton, mise avec élégance, et placée auprès des jurés, ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardait des chèvres à Durantal, et c'était elle qui, par le conseil de Vernyct, avait jeté ce papier sur le bureau des jurés. Ce petit manège fut favorisé par l'attention générale qu'excitait la lecture de l'acte d'accusation.

Après cette longue interruption, le greffier continua:

« Argow avait intérêt, reprit-il, à commettre ce crime, et les faits suivants établissent sa culpabilité.

» Monseigneur l'évêque d'A...y, soupçonnant de ce crime le pirate dont il avait entendu les menaces, et voyant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

» 1° On découvrit que la mort lui avait été donnée

violemment, mais sans lésion, car son sang avait été décomposé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissait aucune trace. Cependant on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre avait entraîné la mort subite.

» 2° En dépouillant les chairs avec précaution autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et d'une finesse imperceptible qui se trouvait dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont introduit dans le corps d'un chien, qui, à l'instant même où le fragment eut pénétré le tissu d'une veine, expira sans convulsions et sans agonie.

» Alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui serait sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'était introduit par le tuyau de cette cheminée: le faîteau en avait été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

» Dans le jardin, on découvrit des pas d'homme imprimés sur le sable, qui, par l'effet du hasard, avait été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

» En examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il était neuf, et une marchande a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d'une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l'hôtel qui donne sur le jardin.

» La femme qui tient l'auberge où Argow était logé déclara que ce dernier avait été absent pendant une partie de la nuit et précisément à l'heure à laquelle le crime a été commis.

» D'après ces renseignements, on poursuivit Argow, qui se faisait appeler Maxendi; mais les recherches furent vaines, parce qu'il sut se soustraire à toutes.

» M. de Durantal a, au moyen d'une épingle formée par une arête de poisson, fait expirer un taureau furieux dans

son parc; le fait a eu deux témoins que les liens du sang écartent de cette audience; mais l'on a raconté ce fait à toute la ville de Valence.

» La bague qui contient cette arme redoutable a été saisie sur lui au moment de son arrestation; cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure; le fragment trouvé sur le corps de M. de Saint-André s'y adapte exactement; la couleur du poison dans lequel elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l'épingle, et une foule de témoins reconnaissent M. de Durantal pour l'homme qui vint à A...y.

» Il y a identité dans la trace des pas observé à A...y et dans la forme comme dans la dimension des chaussures de M. de Durantal, etc., etc., etc.

» A ces causes », etc...

Cet acte d'accusation était dressé et signé par le procureur général de la cour royale de G..., sans nulle participation du parquet du tribunal de Valence.

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin: l'affluence était encore plus grande que la veille. On commença par l'appel des témoins. Sur la liste, mademoiselle Sophy se trouva l'un des derniers, et elle était, au moment où l'interrogatoire commença, placée entre le bureau de M. de Ruysan et le tribunal de la cour.

— Comment vous nommez-vous? demanda le président à Jacques.

Il se leva et répondit:

— Je ne m'appelle ni Argow, ni Maxendi; j'ai pris le nom de Durantal, parce que je possédais cette terre, et qu'en effet je n'ai aucun nom propre... je m'appelle Jacques...

A ces mots, mademoiselle Sophy jeta un cri perçant; elle regarda avec la plus grande anxiété le prévenu et tour à tour le président du tribunal; puis elle parut en proie à un profond accablement.

— Où êtes-vous né?... demanda le président à Argow.

— A Durantal, en 1786.

— Où est la preuve de cette assertion?...

Jacques fit parvenir au président un vieux parchemin.

et mademoiselle Sophy y ayant jeté les yeux s'écria d'une voix altérée:

– Mon fils!... oh! j'ai livré mon fils!...

Elle tomba, privée de sentiment; en tombant, sa tête porta sur le coin du bureau des juges, s'ouvrit, et le sang jaillit presque sur la robe du président.

Elle était morte autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'était faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et sur-le-champ Charles s'élança vers mademoiselle Sophy, et, s'assurant qu'elle n'existait plus, s'écria:

– Cette mort subite, messieurs, nous prive d'une des plus fortes preuves en notre faveur; car vous ignorerez à toujours si cette demoiselle n'a pas eu deux enfants qui se ressemblassent tellement que les crimes de l'un pussent être attribués à l'autre. Je prends acte de ce moyen à l'instant même, pour faire voir qu'il entrait dans notre défense avant l'événement même, mais la cause présente des moyens de défense, qui ne nous l'auraient fait employer que comme surcroît...

Cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, pâle et en proie à la plus vive agitation, déclara se récuser; sur un mot qu'il dit au président de la cour, cette récusation fut admise, et ces événements, en plongeant l'assemblée dans l'incertitude et dans l'effroi, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique. La séance fut longtemps interrompue, car il fallut enlever mademoiselle Sophy. Enfin, le président, que cet événement avait, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l'interrogatoire de l'accusé.

– Reconnaissez-vous cette bague pour vous avoir appartenu?

– Je l'ai portée pendant longtemps... répondit Jacques.

– Avez-vous servi sous M. de Saint-André?

– Oui, monsieur.

– Faisiez-vous partie de l'équipage de la frégate la *Daphnis?*

– Oui, monsieur.

– A quelle époque?

– En 180...

– A quelle époque rentrâtes-vous en France?

– En 181...

– Avez-vous connu mademoiselle de Saint-André?

– Oui, monsieur.

– Est-ce vous qui avez été à A...y, chez monseigneur l'évêque, dans l'intention de lui acheter sa terre?

– Oui, monsieur le président.

– En quel temps?

– Je ne saurais, en vérité, préciser l'époque de mon voyage.

Cette réponse causa un vif plaisir à Charles Servigné.

– Avez-vous vu M. de Saint-André, le contre-amiral, à A...y?

– Oui, monsieur le président.

– Etait-ce le soir ou le matin?

– Le soir et le matin: je le vis deux fois.

– Messieurs les jurés, dit Charles, remarqueront que l'acte d'accusation ne mentionne qu'une visite.

– Quand êtes-vous reparti d'A...y?

– Quelque temps après avoir vu M. le contre-amiral.

– Etes-vous resté, tout le temps qui s'écoula entre votre visite et votre départ, à l'hôtel d'Espagne, où vous logiez?

– Non, monsieur.

– Qu'avez-vous fait pendant ce temps?

Ici Charles se levant brusquement dit au président:

– Monsieur, je m'oppose à ce que mon client réponde; car il avouera que pendant ce temps il a tué M. de Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois n'admettant point l'aveu du prévenu, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile: il vaudrait mieux nous demander sur-le-champ: Etes-vous coupable?

Le président se tut, mais M. de Ruysan s'écria d'une voix sévère:

– Eh! depuis quand s'élève-t-il du barreau une voix qui

impose des lois au pouvoir qu'a le président de diriger les débats? On vous interroge!... gardez le silence si bon vous semble; ne l'avez-vous pas gardé pendant toute l'instruction?

– Nous en avions le droit, répliqua Charles.

– Eh bien, usez maintenant encore de ce droit sans dicter des lois aux magistrats qui connaissent leurs devoirs, et à qui, vous, monsieur, avez moins que tout autre le droit de les apprendre!

– Je n'insisterai pas, dit Charles, sur ce que cette réplique a d'insultant pour moi; une seule chose ici m'occupe et me passionne, c'est l'intérêt de la défense.

– Accusé Jacques, d'où teniez-vous cette épingle ou cette arête de poisson?

– D'un chef de sauvages de l'Amérique septentrionale.

– Avez-vous été arrêté à Charlestown et condamné comme pirate?

– Oui.

– Je ferai observer, dit Charles, que l'acte d'accusation n'a fondé en rien sa sévérité sur les prétendues pirateries de l'accusé.

– Aussi, reprit le président, ne fais-je cette question que pour établir l'identité que vous annoncez vouloir détruire.

– N'est-ce pas avec cette épingle que vous avez tué récemment un taureau dans le parc de Durantal?

– Oui, monsieur le président.

– Le chef de sauvages qui vous remit cette arête empoisonnée en avait-il plusieurs?

– Je l'ignore, mais il est probable que, connaissant le secret du poison dont elle était imprégnée, il pouvait en préparer de semblables à volonté.

– Des gens de votre équipage étiez-vous le seul qui possédassiez une telle arme?

– Je l'ignore.

– Avez-vous communiqué seul avec ce chef?

– Non, monsieur.

– Etiez-vous plusieurs de votre équipage?

– Oui.

– En est-il revenu beaucoup en France avec vous?

– Tous ceux qui échappèrent aux combats livrés devant Charlestown pour en faire lever le siège revinrent avec moi en France.

– Pourquoi, après avoir fait un établissement aussi considérable que celui que vous fondâtes à Vans-la-Pavée, n'y êtes-vous plus retourné après le meurtre de M. de Saint-André?

– Les circonstances qui se sont succédé rapidement pendant deux ans et mes relations avec la famille Gérard ne me l'ont pas permis, mais je n'aurais jamais craint d'y retourner. Au surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle appartient à l'un de mes amis.

– N'avez-vous pas été arrêté à Aulnay-le-Vicomte?

– Oui, mais ce ne fut pas comme criminel; je fus l'objet d'une méprise.

– Alors, pourquoi offrîtes-vous cent mille francs et les donnâtes-vous pour vous échapper?

– Parce que je voulais être rendu à Paris au plus tôt, et le ciel m'est témoin que ce n'était pas pour échapper à des dangers; quant à l'offre que je fis d'une somme de cent mille francs, elle est expliquée par ma grande fortune et par mon empressement de me rendre à Paris.

Ici le président fit répandre du sable dans une partie de l'enceinte, ordonna à Jacques d'y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d'Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l'on passa à l'audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l'Hôtel d'Espagne, à A...y. Elle déclara qu'elle reconnaissait parfaitement Argow pour le voyageur qu'elle avait logé à l'époque indiquée par l'acte d'accusation.

– Combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel?

– Un jour et la moitié d'une nuit.

– Vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée? demanda le procureur du roi.

– C'est, dit l'hôtesse, le 23 octobre 182...

— Messieurs les jurés remarqueront, reprit M. de Ruysan, que c'est le jour de la mort de M. le marquis de Saint-André, car on s'aperçut de cet assassinat le lendemain matin, à six heures.

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l'accusé fut absent.

La servante de l'auberge, interrogée, affirma qu'on avait amené des chevaux de poste à une heure et demie du matin et que l'accusé était dans sa chambre à une heure précise.

On lui demanda quand il était sorti; elle répondit qu'il était sorti à huit heures du soir pour aller à l'évêché, et qu'il était rentré une heure après, mais qu'à compter de cette heure elle ne pouvait pas affirmer l'avoir vu sortir; cependant une circonstance qu'elle se rappelait fort bien, c'est qu'il sortit trois inconnus de l'appartement de l'accusé, et qu'à une heure du matin il s'était trouvé dans sa chambre sans qu'on l'eût vu rentrer.

— La porte de l'hôtel était donc restée ouverte?

— Oui, parce que nous avions beaucoup de personnes qui devaient partir.

— Avait-il l'air agité? demanda Charles.

— Non, répondit la servante, il paraissait fort gai.

Une marchande de ferraille à A...y déposa que l'accusé, qu'elle reconnaissait sans peine, d'autant plus que quand on l'avait vu une fois on ne devait pas l'oublier facilement, était venu dans la soirée du 23 octobre 182... pour acheter des crampons de fer.

— Comment avez-vous pu le reconnaître? demanda Charles; vous avez, selon l'avis de plusieurs personnes, l'habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n'éclairez jamais votre magasin.

— Ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère...

— Messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jusqu'à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n'est pas en face de la boutique...

— Le réverbère est-il en face de votre boutique? demanda vivement M. de Ruysan.

— Pas tout à fait, répondit-elle.

Ici le président déclara aux jurés que l'état de maladie dans lequel se trouvait M. l'évêque d'A...y, le caractère dont il était revêtu, et ses fonctions, n'avaient pas permis qu'il vînt faire une déposition orale, mais qu'on avait dressé à A...y un procès-verbal de son témoignage, et le président en donna lecture.

Cette pièce était tout entière favorable au système de l'accusation, et monseigneur rapportait un propos d'Argow annonçant évidemment l'intention qu'il avait de se défaire de son frère le marquis. Une foule d'autres témoins, mais dont les dépositions offraient peu d'intérêt, furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée: on commença à entendre les témoins à décharge. Le premier fut M. Bagder, l'ancien préfet de Grenoble, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M. Maxendi était chez lui à Paris et avait assisté à un bal qu'il avait donné le soir du même jour. Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, personnages marquants qui avaient assisté à ce bal et qui reconnurent M. de Durantal.

Trois domestiques et le concierge de l'évêché, tous au service de M. l'évêque d'A...y, déclarèrent que, sur les neuf heures ou neuf heures et demie du soir, un inconnu, mais qui certainement n'était pas Argow, s'introduisit à l'évêché en se faisant conduire avec un gros paquet que l'on crut être celui de M. le contre-amiral, dans la chambre même de M. le marquis de Saint-André.

— Qui de vous l'a introduit? demanda M. de Ruysan.

— C'est moi, répondit le valet de chambre de M. de Saint-André.

— L'avez-vous vu sortir? demanda M. le président.

— Je l'ai reconduit jusqu'à la porte des appartements.

— Concierge, demanda le président, avez-vous vu sortir cet homme par la porte de l'évêché?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous vu rentrer? demanda Charles.

— Je ne saurais répondre avec certitude.

— La porte de l'évêché reste-t-elle ouverte habituellement?

— Presque toujours.
— Etait-elle fermée alors? demanda le président.
— Je crois pouvoir dire oui, si ma mauvaise mémoire me le permet.
— Dites oui ou non, répliqua Charles.
— Je ne saurais, dit le témoin.
— A quelle heure cet homme est-il entré?
— Il était neuf heures et demie.
— A-t-on défait le paquet qu'il portait? demanda le président aux trois domestiques successivement.
— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre; il contenait des effets, des papiers, des chiffons qu'on ne tarda pas à brûler, car on vit bien que c'était par dérision qu'on avait apporté ce paquet.
— Faites le portrait de celui qui l'apporta.
— Il était petit, gros, et avait l'air étranger: j'affirme cette partie de ma déposition.
— Comment était-il habillé?
— Grossièrement; il portait même des souliers ferrés.

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge était épuisée, présenta à la cour une demande.

— Messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n'est pas de poursuivre des coupables, et je n'ai d'autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la cour trouvera bon que nous fassions intervenir une personne obligée de garder l'anonyme, mais dont la seule présence peut faire arriver à la découverte de la vérité. Nous demandons qu'il lui soit permis de se retirer sans qu'elle soit poursuivie, du moins à l'instant même; sans cela, nous renoncerions à l'introduire.

M. de Ruysan s'opposa fortement à un acte aussi insolite, et dit que toutes les formes judiciaires rejetaient cette étrange proposition; mais le chef du jury ayant déclaré que la conscience des jurés exigeait que la personne fût admise, la cour, après avoir délibéré, permit à l'avocat d'introduire le témoin. A ce moment un homme d'une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et, posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle qu'on

avait saisie sur Argow, il s'échappa sans qu'il fût possible de le retenir.

Cette scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et Charles ajouta:

— Monsieur le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu'à quel point nous sommes embarrassé, lorsque nous vous dirons, sous la foi du serment, qu'hier une lettre anonyme que voici (et Charles la déposa sur le bureau) nous offrit, sous la condition que j'ai eu l'honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J'ai répondu, comme la lettre me l'indique, de vive voix, en entrant à l'audience, que j'acceptais la proposition qui m'était faite, et je jure que j'ignorais comme vous ce qui devait en résulter.

La séance fut levée, et toutes les circonstances de ce procès extraordinaire, parmi lesquelles la dernière n'était pas la moins remarquable, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique.

Parmi les juges, les jurés, les avocats, dans l'assemblée entière, personne n'avait pu seulement entrevoir l'être extraordinaire, qui semblait être sorti de dessous terre et s'être envolé; car la foule étonnée avait à peine gardé le souvenir de l'empressement avec lequel elle s'était rangée en haie pour le laisser passer sur le geste dont elle avait subi la puissance et l'autorité.

Le lendemain fut attendu avec d'autant plus d'impatience qu'il était vraisemblable que les plaidoiries auraient lieu et que la nuit le jury prononcerait son arrêt. Une multitude de paysans étaient venus des environs de Durantal pour apprendre le sort du bienfaiteur de la contrée.

Annette ignorait tout, et passait ses jours dans la prière et dans l'attente.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Le lendemain, la place sur laquelle est situé le Palais de Justice était envahie par la foule, qui se précipita dans la salle des assises aussitôt qu'elle fut ouverte. L'accusé excita, quand il parut, un murmure de faveur et d'intérêt qui prouvait bien que les assistants ne l'avaient connu qu'à Valence ou à Durantal. Il était toujours le même, calme et d'une douceur qui n'avait rien d'affecté; ce jour-là même rien n'annonçait en lui l'incertitude cruelle qui devait l'agiter, ses traits étaient reposés, et l'expression du bonheur les animait, car il sortait de sa prison, où Annette l'avait comblé de mille preuves d'un amour qui grandissait dans l'infortune. En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avait été apportée la veille d'une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portait Argow, le fragment s'y rapportait également; de manière que, pour le moment, l'on n'apercevait aucun indice qui pût faire penser que l'une plutôt que l'autre eût donné la mort à M. de Saint-André.

Après avoir demandé à Charles s'il n'avait plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l'accusé, le président donna la parole à M. de Ruysan pour soutenir l'accusation; mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu'il s'en tiendrait à une réplique quand l'avocat de l'accusé aurait parlé, parce que l'accusation n'était que trop prouvée par les faits; que, pour lors, il se contenterait de paraphraser en concluant à la condamnation d'Argow. Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles. Il se leva, et, en ce

moment, le plus profond silence s'établit dans l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat, qui semblait être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire. Charles n'avait ni notes ni livres, il était seul debout et en quelque sorte sans armes devant les juges qui allaient prononcer sur le sort de son cousin. Jetant alors un coup d'œil plein de confiance sur les jurés, il parla ainsi d'une voix assurée:

« Je n'en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse, la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l'on sait fort bien que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaieté de cœur un homme à mort; aussi, par le même motif, je n'emploierai pas, pour vous convaincre, de ces arguments que l'on tire d'abstractions métaphysiques, qui font briller le talent de l'avocat aux dépens de la solidité de la défense; c'est dans les faits, et dans les faits tels que les dépositions les ont présentés, que j'irai chercher les preuves de l'innocence de mon client; et, en les expliquant avec bonne foi et simplicité, j'éclairerai plus facilement vos consciences qu'en appelant à mon aide des moyens oratoires contre lesquels vous êtes habitués à vous tenir en garde.

» Nous ne sommes plus au temps des quarts de preuve et des scrupules de probabilités pesés par des juges; la société vous députe pour juger en son nom, et le sentiment est un témoin que la loi vous permet d'interroger et d'opposer à ceux dont l'accusation s'appuie comme à ceux qui ont déposé en notre faveur.

» Les premiers vous ont assuré avoir vu Jacques de Durantal dans une réunion composée de l'élite de la société de Paris. Ces témoins n'ont plus revu depuis l'accusé: ils n'avaient que la vérité à dire, et ces témoins l'ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre. »

Ici Charles fit parvenir aux jurés le billet d'invitation de M. Badger à M. Maxendi pour cette soirée.

« Messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d'un chef de sauvages qui sauva la vie à mon client, car l'innocence doit tout expliquer, et ces noms que l'on vous a dit

être supposés pour échapper aux poursuites sont l'effet de la reconnaissance; car celui d'Argow, que Jacques a porté jusqu'à ce qu'il eût pris celui de Maxendi, lui fut donné par l'équipage du premier vaisseau sur lequel il a navigué.

» Maintenant, messieurs, je pourrais vous donner à peser comment il a pu se faire que, le 13, au matin, Jacques de Durantal fût à A...y, après être passé par Vans-la-Pavée et s'y être arrêté: mais le moyen de l'alibi est explétif, ce sera le dernier refuge de l'innocence; nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

» Vous connaissez la position de l'accusé et la mienne; c'est moi, son parent, qui l'ai en quelque sorte amené sur ces bancs!... Une femme, pour avoir empêché sa fuite, s'est punie devant vous!... Je défends mon parent, parce que s'il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu; aussi le sauver est mon plus cher espoir, et plus encore, c'est désormais un devoir pour moi, fût-il coupable!...

» Débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos arguments; mais vous remarquerez que cette loyale franchise régnera dans tout mon plaidoyer; et c'est par l'effet de cette sincérité que notre justification ressortira, non pas des témoignages à décharge, mais des dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparaître.

» Je ne répondrai pas à l'accusation quand elle prétend que Jacques avait intérêt à faire périr M. de Saint-André; en temps et lieu on verra le contraire. Je prends donc les débats là où ils ont commencé.

» Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l'évêché, il en est revenu à neuf, et depuis personne n'a pu vous affirmer qu'il soit sorti de son auberge. Première obscurité. On a ensuite établi devant vous qu'il était parti à une heure du matin.

» Voici donc une circonstance bien forte: pesez-la... Nul témoin à charge ne peut affirmer l'avoir vu sortir de l'auberge une fois qu'il y fut entré en revenant de l'évêché, à neuf heures; de neuf heures à une heure qu'il est parti,

il y a quatre heures, et c'est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l'accusation. Quel est le devoir du ministère public? C'est de vous faire suivre un accusé dans toutes ses actions; il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant. Or, ici, l'accusation n'a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l'évêque, et ce dernier peut être facilement réfuté dans son témoignage, car ce vieillard, prévenu par les antécédents de la vie d'Argow, a pu croire que l'assassinat de son frère était le fruit de la haine du subordonné contre un chef.

» Nous, messieurs, nous n'appellerons aucune hypothèse à notre aide. A son premier pas l'accusation chancelle, car elle ne peut pas prouver que le prévenu soit sorti de l'auberge.

» Maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu des crampons dans la soirée, mais elle n'a pas précisé l'heure. Si l'accusé a commis le crime et qu'il prouve être revenu de l'évêché à neuf heures, il faut, pour que l'accusation soit fondée, qu'elle le montre sortant de son auberge, à neuf heures et demie au moins, pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous procédons dans l'ordre adopté par l'accusation.

» Sorti de l'auberge, achetant des crampons, où serait-il allé?

» Il est constant qu'il est parti avant une heure. Serait-ce en deux heures et demie de temps qu'il aurait envahi l'évêché, tué M. de Saint-André, qu'il serait revenu à l'auberge et qu'il y aurait repris tranquillement son sommeil, sans être aperçu de qui que ce soit au monde, à travers tant d'obstacles? L'*Hôtel d'Espagne* était encombré de voyageurs, la porte était restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne peut vous dire: Je l'ai vu sortir, aller, venir dans les rues... La marchande de fer a une famille, son quartier est populeux... Que de vide dans l'accusation!... Bien plus, le réverbère de la rue était allumé, et voici une preuve qu'il aurait fallu surmonter l'impossible pour consommer ce crime: c'est que, le

11 octobre, les réverbères ne s'allument qu'à dix heures et demie, en raison du clair de lune; en voici l'attestation du maire d'A...y et de l'entrepreneur de l'éclairage. Ainsi l'accusé, d'après ces renseignements certains, aurait eu encore moins de temps.

» Or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n'a vu sortir l'accusé, auquel il était bien permis de dormir après un voyage aussi rapide et aussi fatigant que celui qu'on lui attribue, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n'est pas l'accusé; cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu'il s'était introduit dans l'hôtel avec l'intention d'y mal faire. On ne peut déterminer l'heure à laquelle il est sorti; M. de Saint-André est assassiné, et c'est nous que l'on accuse!... Il y a preuve contre l'inconnu et à peine soupçon sur l'accusé, et c'est lui qui est assis sur le banc du crime!...

» Ici je prie M. le président de faire rappeler deux témoins, le valet de chambre de M. le marquis et la servante de l'*Hôtel d'Espagne*, de qui j'espère obtenir deux renseignements décisifs. »

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet de chambre à quelle heure M. le marquis de Saint-André s'était couché.

— A dix heures, reprit-il.

— Comment pouvez-vous préciser ainsi l'heure? demanda le procureur du roi.

— Parce que ce fut après avoir soupé et lorsque j'eus desservi à neuf heures et demie que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et comme j'attendis tout ce temps et que ce fut alors que j'allai déshabiller M. de Saint-André, ces petits événements, suivis d'une si affreuse catastrophe, ont gravé dans mon souvenir l'heure du coucher de monseigneur et quelques-uns des incidents de cette soirée.

— Les draps de l'accusé annonçaient-ils qu'il se fût couché dans son lit, à votre hôtel? demanda le président à la servante.

— Oui, monsieur.

« Messieurs, reprit Charles, l'accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n'aurait pris que deux heures et demie de repos pour se remettre de la fatigue de son voyage, et l'on n'oubliera pas que, s'il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M. de Saint-André, qu'il s'était engagé à ramener le lendemain. »

— Pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain? il n'ignorait donc pas la mort de M. de Saint-André, qui cependant ne fut connue du public qu'à dix heures du matin? demanda M. de Ruysan.

— Monsieur le procureur du roi, je n'imagine pas qu'un plaidoyer soit une controverse, et vous m'interrompez au moment où j'allais au-devant de l'objection. Vous saurez donc que mademoiselle de Saint-André ne voulut pas venir et qu'elle s'évada. Ceci est un fait démontré, et l'accusation établit elle-même que l'accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l'amant de mademoiselle de Saint-André, qui craignait son courroux, et s'il s'évada de la prison d'Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

» Pouvions-nous retourner à A...y? je le demande... Maintenant, supposons que le véritable criminel soit cet inconnu, admirez comme de la part de l'accusé toutes ses démarches sont naturelles et justifiées!

» Il arrive à A...y après un voyage d'autant plus fatigant qu'il a été plus rapide, si tant est que ce soit lui, et, après avoir rencontré un homme qu'il ne s'attendait pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire, par lequel M. de Saint-André s'engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s'il lui rend sa fille.

» Remarquez que Jacques pouvait s'enfuir en Allemagne, qu'il avait mille partis à prendre plutôt que de tuer M. de Saint-André. Or il sort, va se coucher, repose, et à minuit, fidèle à ses engagements, il vole chercher la fille de son amiral. J'ai dit le reste tout à l'heure. Est-ce clair? n'est-ce pas la vérité?... Messieurs, ce qui n'est qu'une probabilité

va devenir une certitude. En effet, parmi les pas qu'on a mesurés dans la chambre de M. de Saint-André et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l'accusation a omis de dire qu'il s'en trouve d'étrangers, qu'on en a remarqué d'autres, et ces pas bien distincts, pourquoi ne seraient-ils pas ceux du véritable assassin? Il s'y trouve des traces exactement semblables à celles des pas du prévenu!... Messieurs, si l'accusation n'a plus que cette preuve, nous demandons qu'elle amène sur ce même banc des prévenus tous les hommes à qui cette ressemblance est commune. Mais ce qu'on n'a pas remarqué et ce qui jette encore plus d'obscurité sur l'accusation, c'est que l'on ne vous a pas dit dans quel sens allaient ces pas!... s'ils venaient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit; si, dans le jardin, ils venaient de l'hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à l'hôtel. Ici je demanderai à l'accusation: par où pense-t-on que nous nous soyons introduits? Déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre!... Voyons!... Est-ce par la porte?... Le concierge nous aurait revus, reconnus!... Par le jardin?... Il faut le prouver... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vus!... Ensuite que de difficultés dans l'exécution!... tandis que nous n'avions que tout au plus deux heures. Eh! comment, messieurs, l'auteur du crime ne serait point cet inconnu qu'une marchande de fer a pu désigner faussement pour l'accusé à cause de l'éloignement du réverbère, que l'attestation du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche... Cet homme, une fois introduit, et que l'on n'a pas vu sortir, n'a-t-il pas pu se cacher dans l'hôtel après y être entré, et n'a-t-il pas calculé d'avance qu'il sortirait par la cheminée et par le jardin au moyen de sa corde et de ses crampons?

» Le fait est que M. de Durantal n'a pas paru à l'évêché, et que l'accusation est muette sur l'heure du crime. Nous, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n'ont été achetés qu'à dix heures et demie, et, d'après les difficultés, il fallait

au moins une heure et demie pour arriver à l'appartement de la victime... Or nous sommes partis à une heure, et nous avions dormi longtemps... Mais, messieurs, supposez le crime commis dans l'intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l'empêche; ici l'accusation contre nous croule tout entière. Car, enfin, n'y avait-il que nous qui eussions intérêt à tuer M. de Saint-André? savez-vous ce qui existait entre lui et l'inconnu?

» Or, maintenant, quelle preuve avez-vous pour croire que c'est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l'hôtel jusqu'au sommet, et comment?... Le dernier crampon se trouve au second étage: comment aurait-il monté jusqu'au second avec ses mains?... n'est-ce pas impossible?... n'est-il pas plus naturel de penser que celui qui s'était introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et qu'arrivé au second il s'est laissé couler jusqu'en bas au moyen de sa corde? Que d'obscurité! que de ténèbres dans l'accusation!...

» Demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j'en ferai un aussi lucide.

» Que l'accusation retrouve l'inconnu!... voilà le coupable!... »

Ici un murmure d'approbation, même de la part de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, qui parut embarrasser M. de Ruysan, qui semblait accablé... Il examinait pendant ce temps l'épingle d'Argow et celle que l'inconnu avait apportée...

« Maintenant, continua Charles, cet inconnu d'hier, qui a demandé un sauf-conduit, ne serait-il pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est venu donner ainsi une preuve en faveur de l'innocent?... »

Ici Argow dit à voix basse:

– Grand Dieu! quelle puissance vous avez donnée à la parole de l'homme!... Et il jeta un profond soupir.

« Que reste-t-il, continua Charles avec une énergie et une véhémence croissantes, que reste-t-il à l'accusation?... une épingle!... non, je me trompe, deux!... S'il était permis de

plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrais vous égayer, messieurs, sur une accusation qui, prouvée, entraînerait la mort, et qui s'appuie sur deux épingles cassées comme sur des béquilles... Ainsi donc, tant que l'on ne prouvera pas que l'épingle de Jacques est celle qui a donné la mort, tant que l'on ne prouvera pas que la seconde est empoisonnée, vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

» Nous ne dissimulons pas que l'accusation aurait été plus grave sur le chef des pirateries; mais si nous avons été condamnés en Amérique, nous ne le serions jamais en Europe, car devant des juges européens le corps du délit manquerait. »

Ici Charles se livra avec une éloquence entraînante à la description des nombreux bienfaits par lesquels Jacques avait cherché à se faire pardonner ses erreurs. Il s'éleva à tout ce que l'art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avait de logique et de bonnes raisons, que, lorsqu'il fut terminé, une salve d'applaudissements se fit entendre, et sur la place on cria unanimement: « Il est sauvé! »

M. de Durantal avait écouté Charles comme s'il eût parlé pour un autre que lui, et, lorsque M. de Ruysan se leva, il se tourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

« Messieurs, répliqua M. de Ruysan, j'avoue que l'accusation a été attaquée avec habileté... »

A ces paroles, un murmure de joie s'éleva dans l'assemblée.

« Je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l'assassinat de M. le marquis de Saint-André, il faut de nouvelles preuves; mais j'en ai une... une palpable...

» L'épingle de M. de Durantal et celle qui nous a été remise hier, non pas, comme le prétend l'avocat, par le vrai coupable, le fut par un ami de l'accusé, et ceci tient à un raisonnement très-juste et si naturel, que c'est le premier qui soit tombé sous le sens de l'avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque, c'est que l'épingle ou l'arête de poisson qui nous a été donnée hier est teinte de la même

substance que celle qui couvre l'arête de Jacques; mais l'arête de Jacques, à l'endroit où elle est fracturée, n'est plus teinte à l'endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n'a enduit que la surface, et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l'endroit même où celle de Jacques n'en a point... »

Ici les jurés demandèrent unanimement à observer cette différence. Pendant qu'ils examinaient les deux pièces de conviction, M. de Ruysan requit le président de mander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse. L'audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M. de Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent en lui une vive émotion. L'audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu'une lettre anonyme venait de le menacer de la mort s'il persistait à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre parmi les pièces du procès en déclarant que rien ne pourrait l'empêcher de faire son devoir.

— Ces deux lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l'accusé, car, à la place de M. le procureur du roi, j'agirais comme lui.

« L'autre lettre, s'écria M. de Ruysan, est la plus importante, car M. le procureur général m'annonce que demain l'inconnu, dont la défense s'est tant occupée, celui qui a pénétré dans l'hôtel de M. l'évêque d'A..y, a été retrouvé...

» En effet messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l'objet de longues recherches dès l'origine des poursuites comme pendant le cours de l'instruction, et nous ignorons entièrement la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin, elles peuvent être favorables ou défavorables, mais cette circonstance nous force à demander que la cour s'ajourne à demain pour entendre cette nouvelle déposition. »

On obtempéra à cette demande, et l'issue du procès fut encore reculée d'un jour. Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes s'accordèrent à

déclarer que la substance qui recouvrait l'épingle d'Argow leur était inconnue, tandis que celle qui enduisait la seconde était une substance connue et facile à composer. Les deux naturalistes reconnurent également que l'arête qui produisait l'épingle d'Argow provenait d'un poisson qui leur était inconnu, mais que l'autre provenait du saumon, et qu'on l'avait même taillée et arrangée.

Enfin parut le témoin si important dans le procès, l'inconnu sur lequel Charles avait rejeté tout le crime. Il fut contemplé avec une vive curiosité par toute l'assemblée, et l'on vit un Auvergnat petit, gros et tel que l'avaient dépeint le concierge et le valet de chambre.

On confronta l'Auvergnat avec ces deux témoins; ils déclarèrent que c'était bien lui qui s'était introduit dans l'hôtel de l'évêché.

L'Auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d'Auvergne et demeurer à V..., dans les montagnes du Cantal.

– Avez-vous été à A...y? demanda le président.

– Oh! bien... répondit-il.

– Combien y êtes-vous resté de temps?

– Six mois.

– Qu'étiez-vous venu faire?

– Gagner ma vie.

– Pourquoi vous êtes-vous en allé si tôt?

– Parce que j'avais fait fortune.

– Comment cela?

– Un gros monsieur m'a donné douze mille francs et m'a fait reconduire dans une belle voiture à mon pays pour avoir porté un paquet à l'évêché...

– Rien que cela!

– Je devais, en outre, examiner l'intérieur de la maison, et lui indiquer où était situé une chambre qu'il me désigna.

Une profonde terreur régna dans l'assemblée... Charles parut abattu.

– Reconnaîtriez-vous l'homme qui vous a donné les douze mille francs?

– Oui.

– Est-ce l'accusé?

– Non.

Cette réponse fut accueillie par un murmure d'étonnement.

– Connaissez-vous l'accusé?

– Oh! ben!

– Comment le connaissez-vous?

– C'est lui qui m'a promis les douze mille francs, c'est lui qui m'a fait épouser Jeannette, c'est mon bienfaiteur... c'est à lui que j'ai donné les renseignements, et c'est lui qui m'a donné le paquet à porter à l'évêché.

– Accusé Jacques, demanda le président, reconnaissez-vous cet homme pour l'avoir rencontré à A...y?

– Oui!...

Alors M. de Ruysan prit la parole et soutint l'accusation avec une subtilité et une éloquence dignes d'un ministère plus humain.

Charles répliqua, mais son plaidoyer ne roula plus que sur des raisonnements spécieux. Il ne pouvait plus invoquer les faits en faveur de la défense, et son peu d'espoir perçait dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question, qui n'était nullement embrouillée. Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations et y restèrent pendant quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d'attention dans l'assemblée, et le chef du jury énonça, avec les formes imposantes qui sont prescrite par la loi, le verdict de condamnation à la peine capitale.

Argow se leva, et, s'adressant aux jurés:

– Messieurs, leur dit-il, s'il reste à l'un de vous quelque incertitude qui trouble le repos de sa conscience, qu'il se rassure; je déclare que je suis coupable... Puissé-je, en expiant mes crimes sur la terre, attirer sur moi la miséricorde céleste!...

Le criminel inspira par ces paroles une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamna-

tion fut connue, il y eut une longue rumeur qui prouvait l'intérêt qu'il avait inspiré.

La salle était vide, Jacques dans la prison, et Charles, désolé, la mort dans l'âme, se rendit auprès d'Annette, pour la préparer à cette fatale nouvelle, qui faisait l'objet des conversations de toute la ville de Valence.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

ANNETTE était assise dans le salon de madame Servigné la mère, elle était sur un fauteuil, et, pâle, égarée, elle regardait Charles, dont la pâleur et l'agitation lui révélaient l'horreur de la nouvelle qu'il apportait. M. et madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnaître, étaient debout, près de madame Servigné, d'Adélaïde et de madame Bouvier. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendaient avec une anxiété sans égale.

— Faut-il parler? dit Charles avec effort.

— Je suis chrétienne!... répondit Annette.

— Il est condamné à mort!...

Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies... madame Servigné recula épouvantée; mais Annette se leva: ce mouvement, produit par une horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses cheveux se déroulèrent et flottèrent épars sur ses épaules; elle n'y fit nulle attention.

— Charles!... viens!... s'écria-t-elle, sortons!... il me faut de l'air... j'étouffe!.. sortons!.

En parlant ainsi, ses yeux s'animèrent et brillèrent d'une expression d'énergie sauvage Elle saisit son cousin, l'entraîna sans pouvoir lui dire un seul mot et descendit rapidement avec lui dans la rue.

Quand elle y fut arrivée, elle s'écria:

— Ah! je respire!...

En ce moment, l'horloge du palais sonna minuit.

— Que voulez-vous faire? demanda Charles.

— Ce que je veux!... s'écria-t-elle avec une énergie

croissante, je veux une seule chose, le sauver!... c'est mon éternelle pensée!... c'est ma vie! Ou l'amour n'est qu'un mot, ou je le sauverai!... J'ai en ce moment une terrible puissance!... viens, et tu vas voir comme je soulèverai tout un peuple. On l'aime, mille bras veulent le délivrer, il ne faut qu'une voix pour les rassembler, qu'une volonté pour les faire agir, il faut une âme à cette foule!... je serais sa volonté, son âme, sa vie!... Eveillez-vous!... au secours!...

– Taisez-vous, ma cousine; vous allez vous perdre!

– Eh! que m'importe de me perdre s'il est perdu pour nous!... Avenir, fortune et la vie, je veux tout sacrifier, je veux le sauver!... Holà! braves gens, venez ici! venez m'aider!...

– Silence!... lui dit un homme enveloppé d'un grand manteau et dont le chapeau à larges bords était rabattu sur le visage... silence! si la parole avait pu le sauver, il devrait la vie à votre cousin.

– C'est Vernyct!... s'écria-t-elle, il est sauvé!...

– Vous tairez-vous!... dit Vernyct; ne prononcez pas un mot, et venez avec moi! J'allais vous chercher, car il n'y a que vous qui puissiez le déterminer à nous suivre: enveloppez-vous de ce manteau, et venez!...

– Marchons!... dit-elle, marchons!...

Ils marchèrent en silence; mais, au détour d'une rue, ils furent arrêtés, et on leur demanda à voix basse:

– *Qui vive?*

– *Daphnis et l'Ancien!* répondit Vernyct; puis, allant vers les trois personnes qui gardaient le passage, il leur demanda: *Où est Jeanneton?...*

– *Nulle part*, répondirent-ils...

Alors Vernyct passa sans difficulté...

Nous allons décrire le plus succinctement qu'il sera possible la prison de Valence et sa position. Cette prison était un ancien presbytère qui, pendant la Révolution, avait reçu cette nouvelle destination. Ce presbytère était situé sur une petite place carrée à laquelle aboutissaient deux rues: l'une menait à Durantal, et l'autre à la route de Paris.

La place était formée par des maisons presque toutes

bâties en bois, et les deux rues dont nous venons de parler étaient opposées l'une à l'autre en parallèle, de manière qu'elles longeaient les murs de la prison, qui alors se trouvait séparée par trois côtés de toute espèce d'habitation, car sa façade donnait sur la place, et de chaque côté étaient les rues.

La porte de la prison était bardée de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étaient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissaient aucun espoir de salut; enfin, il y avait toujours à cette prison un poste très-considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de service. Ce poste était situé à côté de la porte même, et la salle du corps de garde communiquait avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avait toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite était du côté gauche, parce que le poste étant à droite, avait sa sentinelle particulière, ce qui faisait deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L'administration, en raison du grand intérêt que le peuple avait manifesté pour Jacques de Durantal, et surtout à cause des lettres menaçantes que les magistrats avaient reçues, avait ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde et de faire parcourir la ville à de fréquentes patrouilles.

Vernyct, que la délivrance d'Argow intéressait autant par l'affection qu'il portait à son capitaine que par les dangers et les difficultés de tout genre qu'elle présentait, avait résolu de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les homme l'avaient si justement condamné, il prit des mesures telles, qu'il fallait de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance.

En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcourait avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchait. Il avait donné pour signal le son de la cloche quand elle sonnerait une heure du matin.

Il avait réussi à rassembler, pendant tout le temps que le

procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires; c'était tout ce qui en restait: il avait été à Vans-la-Pavée, à Paris, pour y recueillir tous les renseignements qui servirent si bien Charles dans sa première défense, et ensuite pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vus, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y manquèrent pas, et avec les trois nègres dévoués Vernyct réunit trente-sept hommes, qui tous, les nègres exceptés, avaient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avait animés, et sa harangue eût fait pâlir celle de Catilina; tous prêtèrent le serment d'obéir à Vernyct comme jadis ils avaient obéi au capitaine; le but était la délivrance de l'Ancien (nom qu'ils ne cessaient, comme on l'a vu, de donner à Argow); que si l'on parvenait, ceux qui resteraient en vie seraient transportés aux Bermudes, qu'on leur compterait une somme fixe, et qu'ils iraient ensuite où bon leur semblerait; que, s'ils ne délivraient pas leur Ancien, ils le vengeraient en désolant le pays jusqu'à l'extinction complète de leur bande.

Maintenant la suite va faire voir comment Vernyct s'y était pris pour délivrer son ami.

Il arriva sur la place avec Annette, qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissait plus et n'avait plus qu'une seule pensée, la délivrance de l'être qu'elle adorait.

– Qu'avez-vous là? dit-elle à Vernyct en sentant sur le dos de ce dernier une foule d'instruments.

– C'est une hache, mon tromblon et ma giberne...

– Dieu! que va-t-il donc arriver?...

– Je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l'arrêt a été rendu!

– Le sauverez-vous?

– Oui, ou nous périrons!

– Tous? demanda-t-elle.

– Oui!

– Tant mieux!... reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie; mais, Vernyct, écoutez... si l'on échoue, promettez-moi de me tuer!... car si je survivais... je ne me tuerais pas, moi!...

Un grand silence et une profonde obscurité régnaient en ce moment, et l'on n'entendait dans la place que les pas des deux sentinelles de la prison. Une heure sonna...

Vernyct tressaillit, et Annette lui demanda ce qu'il avait.

– Nous allons commencer à ce moment une vie d'enfer!

Annette jeta un cri en disant:

– Ah! je ne pourrai jamais voir de telles scènes!...

– Voulez-vous le sauver?...

– Oui!... dit-elle.

– Eh bien! fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir!... la mort pourra vous atteindre; mais Jeanneton y est bien, elle, avec moi!...

– Me voilà!... cria doucement une petite voix de femme.

– Silence!... lui répondit Vernyct, et prends Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui est au coin de la rue de Paris, et restes-y avec madame jusqu'à ce que Milo vienne vous chercher.

L'intrépide lieutenant resta seul, et à ce moment une ombre gigantesque, projetée par la lumière de la lune, qu'un nuage laissa paraître un moment, se dessina sur le pavé.

– Un... dit Vernyct. *Qui vive?*

Un homme parut et répondit à voix basse:

– L'*Ancien!*

Après un grand quart d'heure, trente-sept hommes avaient comparu ainsi, lentement et mystérieusement, devant Vernyct; ils semblaient marcher sur du velours, car ils ne firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des maisons qui de l'autre côté de la place formaient le parallèle de la façade de la prison. Il les passa en revue pour s'assurer qu'ils y étaient bien tous.

Il se dirigea ensuite vers la rue qui menait à Durantal, et là demanda à une troupe également rangée contre les maisons si Jacob était venu... A ces mots, un homme de la taille et de la corpulence d'Argow se présenta, il était habillé absolument de même, et à quelques pas il devenait presque impossible de ne pas s'y tromper.

— Enveloppe-toi de ton manteau pour n'être pas reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire tuer, au risque de passer pour un lâche...

Enfin il s'assura par lui-même de l'arrivée d'une des voitures d'Argow, et il ordonna d'y atteler six chevaux qui se trouvaient dans une maison qu'il avait louée sous un nom emprunté. Il revint sur la place, et retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avait peine à contenir Annette, il s'assura que trois chevaux sellés et bridés étaient prêts, ainsi que plusieurs déguisements.

L'horloge annonça en ce moment une heure et demie, et les nuages étaient tellement noirs et rassemblés qu'on ne pouvait rien distinguer à deux pas. Alors, à un signal donné par Vernyct, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands s'élancèrent sur le corps de garde et sur la prison avec la rapidité de l'éclair, trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l'homme à la torche y mit le feu.

A cette brusque et vigoureuse attaque, les sentinelles, sans crier *qui vive?* tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse en criant:

— Aux armes!

Le poste entier sortit, mais il fut enveloppé et combattu par les assaillants.

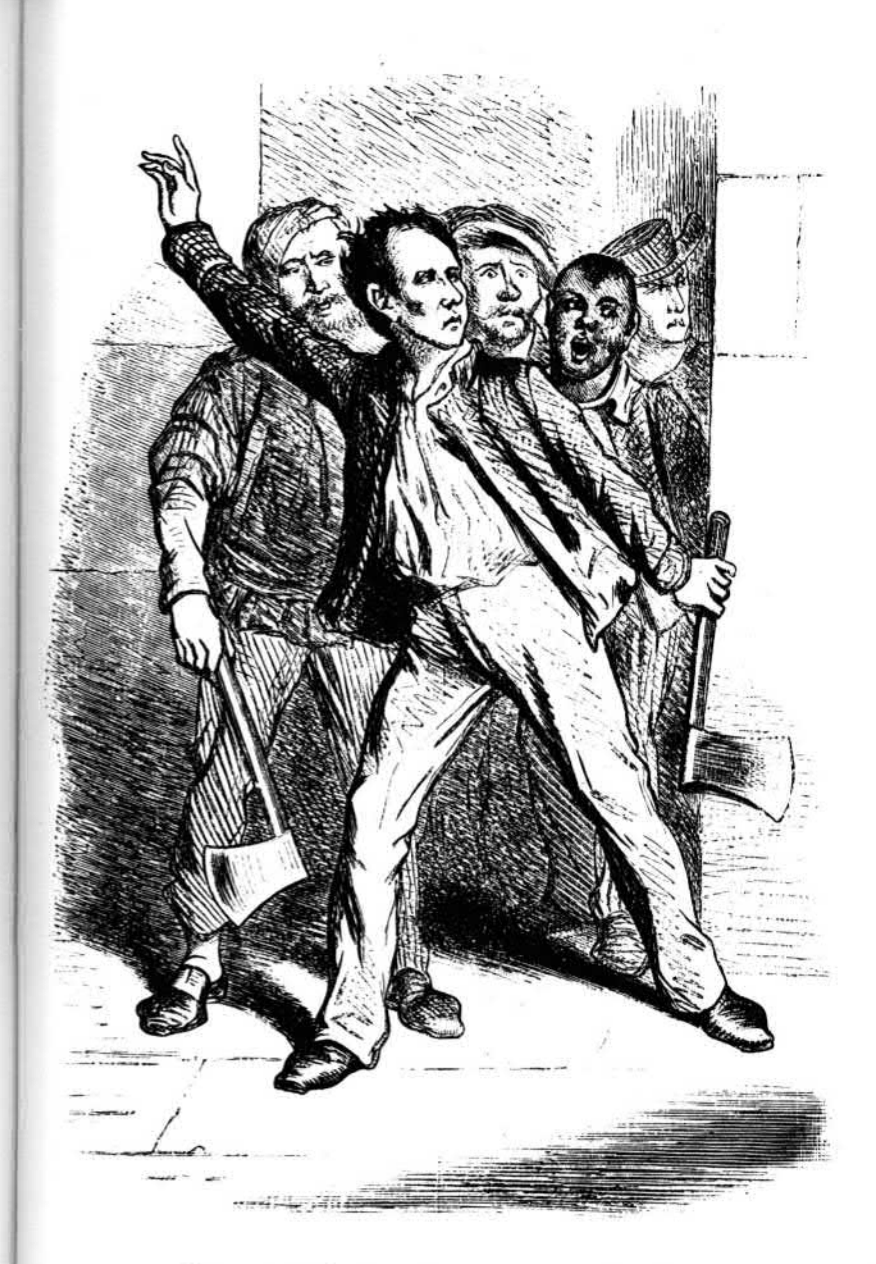
La flamme attisée par l'homme à la torche s'éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

Aux cris poussés par les soldats et par les brigands, tous les habitants de la place furent éveillés, et apercevant des flammes ils descendirent, sans seulement se vêtir, en criant:

— Au feu!... au feu!...

En ce moment, de tous les côtés arrivèrent des habitants, parmi lesquels était un bon nombre de paysans des environs de Durantal: Vernyct avait fait répandre parmi eux le bruit qu'on allait délivrer leur bienfaiteur.

La troupe des brigands combattait avec une détermination digne d'une meilleure cause. Au milieu d'elle était Vernyct, qui les dirigeait et les encourageait, quand tout à



Vernyct et plusieurs hommes ensanglantés

coup, sur un geste qu'il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyct dirigea sur le poste la décharge de plusieurs tromblons; tous les soldats furent tués, blessés ou mis en fuite. Alors le lieutenant, s'avançant vers la porte qui brûlait, commença de l'ébranler à grands coups de hache, ses hommes en firent autant, elle céda bientôt sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de communication entre la prison et le corps de garde, et furent suivis de la multitude. La maison d'où l'homme à la torche était sorti brûlait, les habitants des maisons voisines déménageaient: cette place, qui un instant avant était muette, tranquille, sombre et vide, offrait en ce moment l'image d'une ville prise d'assaut.

La foule s'y précipitait par les trois issues que nous avons décrites. Le tocsin sonnait, on entendait au loin battre la générale, et cet affreux tumulte était augmenté par les cris horribles que poussaient les prisonniers, qui sentaient la fumée remplir la prison, et par les incendiés, qui sauvaient leurs effets en tâchant de se faire jour à travers la foule. A la lueur effrayante de l'incendie, on apercevait les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s'élevait du faîte de ce palais du crime: il semblait que ce fût un volcan près de lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendait un combat qui devait être sanglant dans l'intérieur de la prison: les détonations d'armes à feu, les cris surpassaient ceux de la place, et l'on voyait par la porte et par les fenêtres des poutres enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus, les autres à demi vêtus; les pompiers arrivaient avec leurs pompes; le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étaient au comble, et tous ces attentats affreux se commettaient par des hommes plus affreux encore, et au profit d'un seul homme auquel la société devait donner la mort, et qui la méritait mille fois.

Au moment où l'attaque de la prison commença, Argow était à genoux dans sa prison et priait avec ferveur.

Les cris, la fumée, le tumulte le tirèrent de sa méditation, et quand il se releva frappé par le bruit de la mousqueterie,

il entendit de grands coups de hache que l'on donnait dans sa porte, et vit paraître Milo, Vernyct et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçaient la chaleur d'une action dangereuse.

– Sauvez-vous!... vous êtes libre!...

Argow resta muet et immobile.

– Jacques, suis-moi! lui dit Vernyct.

– Non! s'écria avec indignation le criminel, vous avez sans doute emporté d'assaut la prison, vous avez...

– Ah! le voilà qui déraisonne!... s'écria Vernyct en l'interrompant; allons, tais-toi!... Et toi, Milo, va chercher d'autres arguments. Vous, dit-il à ses brigands, gardez-le et ne l'écoutez pas!

En ce moment, des détachements de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivaient en hâte par les rues adjacentes et cherchaient à se faire jour à travers la multitude pour s'établir sur la place. A force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avait fini par s'établir sur la place, et essayait de se mettre en ligne, toute confondue qu'elle était avec le peuple. Alors la foule, poussée par sa propre force vers la prison, se replia tout à coup et brusquement sur elle-même, et un détachement de brigands, jetant en signe de joie un terrible *hourra*, criait à la délivrance et portait en triomphe le criminel... La foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer; ce chœur, armé jusqu'aux dents et composé d'hommes eux vêtements brûlés ou en désordre, éclairés par les lueurs de l'incendie, conduisit le *sosie* d'Argow vers la voiture que le peuple apercevait et dont les six chevaux hennissaient. A cette vue et au cri général:

« Il est sauvé; il est sauvé!... » répété par des milliers de voix, l'escadron de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule; mais au moment où il arrivait près de la voiture, elle partit au grand galop vers Durantal, et l'on vit l'escadron la poursuivre à toutes brides. Les brigands qui venaient de porter Argow à sa voiture se mêlèrent à la foule; mais tous, selon les instructions de leur

chef, coudoyèrent, foulèrent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille.

Milo avait été chercher Annette et Jeanneton, il les fit passer par les débris d'un mur du jardin de la prison que l'on avait abattu, et il les amena, à travers l'incendie, jusqu'à Argow, qui refusait obstinément de partir.

Plus on attendait, et plus la force armée, que sur les avis réitérés on ne cessait d'envoyer, mettait de régularité dans ses mouvements et de patience à s'ouvrir un chemin dans la foule que l'on faisait écouler. Le danger devenait pressant, et si Vernyct n'avait pas compté sur de grands délais, il avait pris des précautions en cas de malheur: aussi, en ce moment, tous les brigands se tenaient sous le porche enflammé de la prison et s'apprêtaient à soutenir un siège s'il le fallait et à s'enfuir par les derrières aussitôt que le *sauve-qui-peut!* aurait été prononcé, car ils avaient un autre rendez-vous général après l'expédition. Ceux qui seraient blessés devaient être mis à mort par les vivants, et nul ne devait se laisser capturer.

Ce fut en ce moment critique qu'Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés et arrivèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguait avec son ancienne énergie ses anciens corsaires, et tâchait de les faire rentrer dans le devoir et de les soumettre aux lois. Cet homme, condamné à mort, prêchant au milieu d'un incendie et s'obstinant à périr, offrait un tableau singulier.

– Tu ne veux pas te sauver!... s'écria Annette en se précipitant sur lui.

– Est-ce toi, mon Annette, qui m'encourages à sauver ma vie par de nouveaux crimes? ceux-ci ont été commis sans mon aveu, je n'en cueillerai point volontairement le fruit. Je suis condamné à mort!... je mourrai.

– Eh bien, soit! dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, je te suivrai partout; nous irons chercher une mort utile ou glorieuse, je ne t'en détournerai pas; mais, au nom du ciel, pas ici!... pas sur cet horrible échafaud!

— J'ai donc entendu encore ta douce voix! lui dit-il en se penchant vers elle et en la baisant au front.

Mais elle se dégagea brusquement de ses bras.

— Ecoute-la donc cette voix que tu aimais jadis, s'écria-t-elle, et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu de l'opprobre de l'échafaud!... Viens!... viens!... suis-moi!... Qu'il vive!... qu'il vive!... s'écria-t-elle avec enthousiasme; et voyant l'incendie s'accroître, la fumée épaissir, elle sentit couler en elle un sang plus mâle et plus ardent. Elle regarda Argow, le saisit, et, le soulevant, elle l'emporta à travers les décombres et les poutres roulantes, en fléchissant parfois; elle fut suivie de Jeanneton et de Vernyct, et bientôt d'Argow lui-même, qui se sentit vaincu par tant d'amour et de dévouement.

A ce moment on entendit une horrible détonation, et le bruit des tambours annonça que les soldats avaient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s'écria d'une voix tonnante:

— Sauve qui peut!...

A cet horrible cri répété, ils s'élancèrent tous dans le jardin, et abandonnèrent aux vainqueurs la prison, que l'incendie gagnait déjà. En longeant les murs de la prison, dans une rue étroite et qui était restée déserte, ils rencontrèrent un homme assis sur des décombres, qui, couvert de sang et de fumée, souleva la tête en les entendant approcher. Il fit d'abord un mouvement pour se lever, mais, ayant reconnu son capitaine et son lieutenant, il se rassit, et, portant la main à son bonnet par une vieille habitude militaire, il sourit convulsivement à Vernyct, qui, le regardant des pieds à la tête d'un air moqueur, lui demanda pourquoi il ne se hâtait pas de fuir.

— J'attends un camarade, répondit le brigand en jetant sur Vernyct un regard effaré.

Puis s'efforçant encore de sourire et de détourner l'attention du terrible lieutenant:

— L'affaire a été chaude, dit-il, et nous nous en sommes

passablement tirés; mais vous-même, mon officier, pourquoi ne vous hâtez-vous pas davantage? voilà le capitaine qui vous a devancé, vous allez le perdre de vue.

— Oh! dit tranquillement Vernyct, je sais où le retrouver...

Et en parlant ainsi il prenait un des pistolets passés dans sa ceinture. Quand il l'eut chargé et armé:

— Stephen, mon vieil ami, dit-il au brigand, dont les yeux étaient à moitié sortis de leurs orbites, tu connais la consigne, épargne-moi la peine de t'envoyer où tu sais bien!

— Mon lieutenant, s'écria Stephen d'une voix entrecoupée, je ne suis pas blessé grièvement, une balle m'a effleuré le bras, et voilà tout; bast! une égratignure, un rien; le vieux Stephen en a vu bien d'autres!

— Une égratignure! dit Vernyct en riant.

Et prenant une des jambes du brigand, il la souleva et la fit ployer plusieurs fois en sens inverse du jeu de l'articulation.

— Mon pauvre Stephen, je voudrais avoir le temps de t'emporter d'ici, mais le capitaine s'impatiente, il faut que j'aille le rejoindre. Adieu, nous causerons une autre fois, ajouta-t-il en riant sourdement.

— Mon lieutenant, attendez; je...

Il ne put achever; Vernyct l'ajusta froidement et le renversa mort à ses pieds; puis, entendant marcher à quelques pas, il franchit d'un bond les décombres et se mit à fuir dans la direction de la route de Paris. Il rejoignit bientôt Annette, Jeanneton, Milo et Argow, qui s'étaient déguisés, et, montés sur de bons chevaux, ils se sauvèrent à toute bride sur la route de Paris, qu'ils abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avait de l'or sur lui. Laissons-les fuir.

On finit à Valence par faire un cordon de troupes autour de la prison, qu'on laissa brûler; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après on chercha et l'on ensevelit les morts que l'on put retrouver dans les décombres. On avait arrêté une foule de personnes, l'ordre était rétabli, non sans peine, et diver-

ses relations couraient par toute la contrée sur l'événement de cette nuit terrible. La moins exagérée portait le nombre des brigands à trois cents.

Parmi les personnes arrêtées, on n'en reconnut aucune qui fût suspecte. On n'avait pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivaient, et la police de Valence agissait avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l'horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l'autorité, occupée des nombreux incidents que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre. On trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et ceux de tous les employés de la prison. On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville, et dans la prison neuf corps de personnes inconnues, que l'on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu'ils étaient tous hommes, et qu'auprès des corps il y avait des armes. Voilà tous les renseignements que l'on eut et d'après lesquels on commença les poursuites. Nous laisserons cette affaire, et, dans le chapitre suivant, nous marcherons avec les fugitifs.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

ANNETTE était en croupe sur le cheval d'Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopait en avant pour lever les obstacles qui pouvaient s'opposer à leur fuite. Mais n'ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu'ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellents chevaux que Vernyct s'était procurés, et en quatre heures ils mirent une quinzaine de lieues entre eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne, à l'abri de toute poursuite, jusqu'au jour où les événements de Valence devaient être officiellement transmis par l'autorité aux moindres fonctionnaires.

Ils avaient eu soin d'éviter tous les villages et toutes les habitations; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo était mort de fatigue, et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderaient pas à les abandonner.

Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s'y rendirent. Annette n'avait pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et lorsque les circonstances le permettaient, elle le couvrait de baisers, et quand ses discours annonçaient qu'il désapprouvait cette fuite, elle lui rappelait, par de douces et tendres paroles, qu'elle portait dans son sein un enfant qu'il ne fallait pas abandonner. Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, faisait céder maintenant la religion tout entière à son amour, et quand celui qui jadis ne connaissait même pas l'image du Christ lui disait qu'ils transgressaient

toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondait:

– Si nous réussissons, c'est que Dieu le veut!... paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs.

Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont l'extérieur annonçait une auberge, et là Vernyct tint conseil avec Jeanneton et Milo, car Annette et Jacques étaient incapables de penser aux choses de ce monde: ils ne voyaient qu'eux, et encore le temps leur paraissait-il trop court. En ce moment ils oublièrent tout, car les habitants de la maison étaient absents, tandis qu'Argow cherchait à placer Annette sur une couche, qu'il avait chargée de tous les vêtements dont il pouvait se passer; de son côté, Annette tâchait de lui persuader qu'elle était bien et qu'elle ne souffrait pas.

Pendant qu'ils étaient ainsi presque heureux au sein du malheur, Vernyct, Milo et Jeanneton se consultaient sur le seuil de cette cabane.

– Nous avons encore deux jours et deux nuits au moins, disait Vernyct, avant que l'on se mette réellement à notre poursuite; mais alors tout sera contre nous... Que faire pour regagner Valence, Durantal et la route qui nous mènera à nos relais pour aller à A...m, où j'ai ordonné que nos deux vaisseaux nous attendissent, car on devait savoir qu'ils étaient à Fréjus, et j'ai sagement changé leur position.

– Nous ne pouvons plus aller à cheval, dit Milo; monsieur, vous et moi irons bien à pied, mais ces deux dames...

– C'est vrai, répondit Vernyct; eh bien! nous les abandonnerons...

– Nous séparer de vous! s'écria Jeanneton, j'aimerais mieux marcher toute ma vie, sans me reposer une minute! Ah! vous ne nous connaissez pas!...

– Madame!... criait-elle (et Annette accourut), madame! ils veulent nous laisser ici et s'en aller sans nous!... est-ce que vous ne vous sentez pas la force d'aller jusqu'au bout du monde à pied?...

– Je n'irais pas seule, répondit Annette, mais avec lui!

– Mais, dit Vernyct en admirant l'enthousiasme de ces deux êtres charmants, qui se tenaient par la main et regardaient le ciel, vous avez des souliers de satin et des bas de soie...

– Quand nous les aurons usés, reprit Annette, nous prendrons des souliers de paysan.

– Chère Annette! dit Argow en serrant sa femme dans ses bras.

L'ingénieuse sollicitude du nègre lui avait déjà fait trouver le pain noir des habitants de la cabane, et il faisait cuire les poulets qu'il avait attrapés et arrangés. Pendant qu'il apprêtait le repas, Vernyct dit à Argow:

– Nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l'endroit où mes hommes seront rassemblés, et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyons dans deux jours: or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l'auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés.

– Vernyct, lui dit Argow, le ciel m'est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté...

– Ah! dit Vernyct, voilà encore du radotage!... Oh! mon pauvre capitaine, comme on t'a encapuciné!...

Milo vint leur dire que le repas était prêt. Quand les propriétaires de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu'ils voulaient, ils furent saisis de frayeur; ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyct les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d'or et en leur recommandant le secret. Vernyct était de tous celui dont le costume devait donner le plus de soupçons: il avait sur sa tête un madras à moitié brûlé, son manteau l'était aussi de tous côtés; il portait une ceinture large et rouge qui contenait des pistolets; son tromblon, qu'il nommait *sa fille*, était passé

en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre, et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçait et indiquait l'auteur de l'incendie de Valence. Aussi Milo gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtements du lieutenant, et lorsqu'on se mit en route le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l'équipage du chef. Le tromblon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l'on rencontra.

Milo resta constamment en arrière; Vernyct et Jeanneton, se tenant par la main, formaient l'avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyct, Annette et Argow marchèrent ensemble.

– Ah! disait-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verrous de cette horrible prison!...

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inouï, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à refaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu'ils avaient parcouru à cheval pendant la nuit. Ils arrivèrent, sur le soir, aux environs de Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étaient si fatiguées, qu'Argow portait sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étaient déchirés, les pieds des deux femmes étaient ensanglantés, et cependant elles ne proféraient pas une seule plainte; lorsque Vernyct ou Argow les regardaient, elles trouvaient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d'Annette caressaient, comme par instinct, les cheveux d'Argow, car elle si horriblement fatiguée que c'était tout au plus si ses yeux pouvaient se soulever sur la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors la nuit était venue, et Vernyct, en s'orientant, reconnut qu'ils approchaient d'un bois épais; ne voulant pas se hasarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois. Ils y avancèrent avec précaution; Vernyct tenait *sa fille* toute chargée à la main, et allait en avant.

– Nous sommes là dans une belle salle pour passer la nuit!... dit Jeanneton.

– Chut!... s'écria de loin Vernyct; au diable les femmes!... elles parlent toujours.

Ce chut les fit rester en suspens, ils s'arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs cœurs battre avec violence.

– J'ai une effroyable peur!... dit Annette à voix basse.

– Soyons résignés!... lui répondit Argow.

– Je te fatigue?...

– Non...

Alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un *qui vive?* suivi d'un horrible jurement.

– *Daphnis et l'Ancien!* répondit Vernyct, s'apprêtant à combattre.

– *Où est Jeanneton?...* demanda joyeusement l'inconnu.

– *Partout et nulle part!* répondit Vernyct, et sur-le-champ il dit à la petite troupe d'avancer.

Alors ils virent briller une lumière, et en un instant ils se trouvèrent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisait griller un mouton tout entier... Vernyct reconnut quelques-uns de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avoir témoigné la plus vive joie en voyant *son Ancien* et sa compagnie, raconta comment il avait été poursuivi tous les jours par les gendarmes, et comment il avait trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événements de la nuit et du jour qui venaient de s'écouler avaient fatigué à tel point les compagnons de Vernyct, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avait agité Vernyct, que, après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quant à Vernyct, il se mit à boire avec ses compagnons, qu'il égaya fort en leur racontant les adieux du brave Stephen. Vers le milieu de la nuit, l'influence du vin plus que celle de la fatigue les plongea tous dans un profond sommeil.

Le matin, on tint conseil, et, grâce aux connaissances

topographiques de l'un des compagnons d'infortune que Vernyct avait rencontrés, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devait parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néanmoins à la forêt qui se trouvait non loin de la demeure de Jeanneton.

Le brigand leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant et de tirer un coup de carabine au moindre danger.

— Si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n'ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j'ai l'habitude de me sauver de leurs griffes.

La caravane se remit donc en marche; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout à coup ralenties. Annette et Jeanneton avaient enveloppé leur pieds mignons de linge, et s'étaient fait des sandales avec les débris d'un chapeau de feutre; alors elles purent marcher, mais lentement, et dans les grandes occasions Argow et le nègre les portaient.

Ils approchèrent de Valence, où on ne les cherchait certes pas: cependant ils ne tournèrent la ville qu'avec la plus grande difficulté; les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et quand il fallait traverser une plaine, Annette et Jeanneton étaient employées comme à l'armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n'avaient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avaient réussi à aller en deçà de Valence, vers Durantal, et il ne leur restait plus que quinze lieues à faire pour gagner l'auberge de Jeanneton, où se trouvait le premier des relais préparés par Vernyct pour gagner le mouillage et s'embarquer.

A ce moment ils se trouvaient à cent pas d'un village distant de deux lieues de Valence et de trois lieues de Durantal. Le matelot se replia sur la caravane, et revint dire qu'il venait de voir une auberge séparée d'environ six cents pas du reste du village: elle était située sur la grande route, de manière qu'en cas de surprise on pouvait, en trois bonds, se réfugier dans un endroit inaccessible qui lui était connu

pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu'à ses camarades. Il s'engagea à introduire sans danger la petite troupe, et sur cette assurance l'on se dirigea vers l'auberge.

Le matelot entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l'aubergiste seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse contiguë à celle où se tenaient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s'introduire par les fenêtres, parce qu'il était trop connu comme domestique de madame de Durantal.

En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s'empara de l'hôte et de sa femme, et pendant que Vernyct et Milo, qui était monté par la croisée, arrangeaient la table, on entendit la conversation suivante:

— As-tu vu comme ils étaient armés?

— Oui; mais que penses-tu de ces gens-là?

— Hum!... ils n'ont pas bonne mine... ce sont peut-être les brûleurs de la prison...

Alors le matelot entra subitement et leur dit:

— Comment! vous n'avez encore rien mis à la broche?... voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez!.. Tenez, leur dit-il en leur montrant vingt pièces d'or que Vernyct lui avait remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir si vous voulez observer deux choses, discrétion et silence... Cinq cents francs, ou votre maison brûlée... choisissez...

— Oh!... c'est tout choisi!... dit la femme; quand il viendra quelqu'un nous tousserons, et mon homme, pour ne pas vous déceler, car je vois qui vous êtes...

— Silence!... s'écria le corsaire.

— Vous servira par l'autre porte... Tenez, monsieur, voici la clef de la porte du jardin.

— C'est bon, dit le corsaire; allez vite en besogne...

Le souper ne tarda pas à être servi, et toutes les armes étaient préparées en cas d'attaque. Le souper terminé, tout le monde était trop fatigué pour se mettre en route; alors on résolut de coucher dans l'auberge. On dressa pour Vernyct et Argow une échelle appuyée contre la croisée de

leur chambre; enfin le corsaire et Milo veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.

Il n'y eut encore aucun événement, et ils passèrent dans l'auberge même une partie de la matinée; mais, sur le midi, pendant qu'ils s'apprêtaient à quitter l'auberge et au moment où ils étaient tous réunis dans la chambre haute qui donnait sur l'escalier, ils entendirent entrer beaucoup de personnes, et l'aubergiste et sa femme tousser avec une violence et une complaisance très-significatives. La terreur les fit rester muets et sans force; ils prêtèrent l'oreille et entendirent la conversation suivante:

– Eh bien, la mère, vous êtes donc enrhumée ce matin?

– Oh! mon Dieu, oui, monsieur le brigadier; mais vous vous portez bien, à ce que je crois?

– Parbleu, non, car depuis trois jours nous faisons un métier que jamais je ne pensais faire étant gendarme!... et voilà sept hommes qui sont sur les dents comme moi!... Vous savez ce qui s'est passé?

– Qui, qui est-ce qui ne le saurait pas!... (Ici le matelot dit à voix basse à Vernyct: Ils ne sont que sept!) On m'a dit qu'il y avait eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison brûlée, sans compter la prison.

– Bah! dit le gendarme en riant, elles étaient assurées!... Donnez-nous du vin...

– Que venez-vous donc faire par ici? leur demanda-t-elle en leur versant à boire.

– Vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé... Vernyct, qu'ils l'appellent, c'est un lion cet homme-là!... c'est lui qui a délivré son ami, M. de Durantal... N'avait-il pas fait courir après une voiture vide?... on ne l'a attrapé qu'à trente lieues de Valence, et l'on n'a trouvé qu'un bourgeois de Valence qui ressemblait à M. de Durantal.

– C'est, par ma foi, drôle! s'écria l'hôtesse.

– Oui, mais ce qui n'est pas drôle, c'est que nous avons crevé nos chevaux et que nous sommes revenus à pied.

– Ah? c'est vous qui avez couru!

– Oui, moi et bien d'autres; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l'on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route.

– Oh! dit l'hôtesse, ils ne peuvent pas vous échapper.

– Hum! dit le gendarme, ce sont de fiers hommes!...

– Qu'y a-t-il de nouveau à Valence?

L'hôtesse leur versait du vin à chaque instant, et le corsaire, croyant qu'elle voulait les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mourait de peur et parlait à Argow pour le contenir, car il voulait se livrer plutôt que d'occasionner de nouveaux malheurs.

– Il y a, reprit le brigadier, que l'on a découvert que c'est Vernyct, l'ami de Jacques, qui avait mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l'on fait des poursuites: on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis: les gens les plus inconnus ont eu peur, mais des témoins ont déclaré que madame de Durantal, son mari, son nègre, s'étaient enfuis par la route de Paris, et l'on est sur leurs traces... on les a vus je ne sais où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges.

– Dieu merci, ils ne sont pas dans la mienne, dit l'hôtesse, car je ne crois pas qu'il leur prenne envie de retourner à Durantal.

– C'est égal, il faut visiter tout... A boire! On a mis tout le pays en état de siège... Croyez-vous qu'on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d'incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu'on les extermine tous?... Vous n'avez personne en bas?...

Le brigadier se leva et visita la chambre où l'on avait dîné la veille.

– Diable! vous avez eu du monde!

– Oh! ils sont partis.

– Quels étaient ces gens-là?

– Des marchands...

– Restez, vous autres!... dit le brigadier en montant l'escalier. – L'hôtesse pâlit, tout en espérant qu'ils se seraient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étaient rangés le corsaire, Vernyct et le nègre, et en ouvrant la porte il les

aperçut qui tous trois tenaient leurs armes braquées. En les voyant il dit:

– Oh! oh! chut, ami... c'est Golburn!... Allons, s'écria-t-il à haute voix, la mère, il n'y a personne!...

Vernyct et Milo se regardaient avec le plus profond étonnement quand le corsaire leur dit:

– C'est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme...

Au bout de dix minutes, le brigadier remonta et leur dit:

– Allez par N***, il n'y a encore personne, je crois; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme des cailloux, et dans chaque village il y a des postes de la ligne.

Depuis longtemps le brigadier était suspect, et il y avait toujours dans les hommes qu'on lui donnait à conduire un surveillant auquel son grade était promis si l'on pouvait le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l'auberge et laisser ses sept hommes sur le chemin, conçut des soupçons et revint avec précaution dans l'auberge: il y entra, et, montant l'escalier, il se montra brusquement avec son monde.

– Perdus! perdus!... s'écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes en leur disant:

– Vous voyez que je ne me doutais pas en vain que cette sorcière d'hôtesse nous cachait quelque chose... En avant!...

Un combat très-vif s'engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d'Argow; mais après trois décharges de mousqueterie, les gendarmes abandonnèrent la place en laissant trois morts: le brave matelot avait une blessure si grave, qu'il pria le nègre de l'achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Vernyct et le nègre avaient reçu deux balles, mais elles avaient porté dans les chairs; et, après s'être pansés, ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu'ils trouvèrent dans l'endroit indiqué par le matelot.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Cette dernière affaire est la plus malheureuse! s'écria Vernyct, car ils vont désormais être sur nos traces; et, à moins d'une grande célérité, il sera difficile de leur échapper. Nous n'avons pas à balancer, il faut nous mettre en marche, car nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus guère qu'à dix lieues, et, à la nuit, nous prendrons le chemin à vol d'oiseau.

Ce discours ranima l'espoir dans le cœur d'Annette, qui heureusement ne réfléchissait pas encore, tant elle était absorbée par son amour et par les dangers qu'elle ne craignait que pour Jacques. Si une voix lui avait crié:

– Annette, compagne des hommes les plus criminels que la terre ait portés, les veille dans leur sommeil!... elle eût demandé la mort à grands cris; en ce moment elle en était fière, elle regardait Argow avec orgueil... Tous ses pressentiments n'étaient-ils pas accomplis?... Non, il y avait une horrible image de l'avenir qui n'était pas réalisée.

Enfin ils se remirent en marche, et, après avoir passé deux nuits et un jour comme ils avaient passé les deux précédentes, c'est-à-dire en proie à des transes perpétuelles et à des terreurs si cruelles, qu'Argow commençait à trouver la mort plus douce qu'une telle vie, ils arrivèrent enfin au rendez-vous donné par Vernyct à sa troupe.

C'était dans l'endroit le plus épais d'une forêt. Des rochers et des cavernes faisaient de ce lieu une forteresse où cent hommes pouvaient tenir en échec plus dix mille hommes de troupes réglées. Arrivé au chêne désigné, Vernyct dit à Annette, à Jeanneton et à Argow de s'asseoir

en toute tranquillité, et qu'il espérait que désormais ils parviendraient au bord de la mer sans difficulté. Alors par trois fois il jeta un cri rauque et bizarre, et à l'instant on entendit du bruit dans les arbres, dans les rochers, et il sembla que tous les hommes qui parurent fussent sortis de dessous terre ou tombés du ciel.

– Combien êtes-vous? demanda Vernyct, sans les voir encore.

– Vingt-neuf! répondit une voix.

– Nous sommes trahis, je crois, dit Vernyct à voix basse, car je ne connais pas cette voix-là!...

– Qui es-tu? demanda-t-il.

– Flatmers!...

– Bravo! s'écria Vernyct. Amis, apportez des lumières, que l'on veille à six cents pas à la ronde, et que l'on apporte des lits de mousse! Servez-nous un bon repas, et nous réglerons nos comptes.

A ces mots, un hourra s'éleva dans l'antique forêt, et bientôt on apporta des flambeaux: ces figures terribles et toutes marquées au coin de l'énergie et du courage le plus féroce effrayèrent Annette, qui se pencha dans le sein d'Argow.

– Ce sont eux qui l'ont délivré!... lui dit Vernyct.

Cette phrase la fit regarder avec moins d'horreur ces brigands, qui souriaient en voyant au sein de la nuit, au milieu des rochers et du silence de la forêt, deux têtes aussi pures et aussi célestes que celles d'Annette et de Jeanneton. Jamais deux femmes n'éprouvèrent plus de marques de respect et de dévouement. Ces hommes grossiers, devant les femmes de leurs chefs, devinrent soumis et dévoués. Elles n'avaient qu'à jeter un regard, il était interprété, et on courait au-devant de leurs moindres désirs.

On leur fit une tente de verdure, et tous donnèrent leurs habits pour préserver les deux femmes de l'humidité. Argow et sa femme entrèrent sous cet abri champêtre, autour duquel on plaça des sentinelles pour veiller à la sûreté des fugitifs.

Vernyct eut le sien; puis, le repas fini, le silence régna

dans la forêt, comme si elle n'eût contenu aucun être vivant.

Vernyct leur distribua les sommes convenues, et quand ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avait eu le commandement en son absence lui procura une grande surprise.

– Capitaine, dit-il, il n'y a plus rien à chercher, l'Ancien et nous tous sommes sauvés!

– Comment? demanda Vernyct.

Alors le vieux Tribel le mena dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands chariots qui servaient aux rouliers. Cette charrette était chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyct, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifiait. Ce dernier fit un geste d'épaules en répondant:

– Eh! mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner avec vos relais la côte et nos vaisseaux? vous seriez pris mille fois pour une. Tenez!...

A ces mots il leva la masse de ballots qui semblait être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyct que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids semblait faire plier la voiture, ils avaient pratiqué très-ingénieusement une petite salle dans laquelle on avait artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avaient mis des vivres, et l'air venait par-dessous la voiture.

– Voyez-vous, mon lieutenant, l'un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux; cela vaudra mieux qu'une voiture que les gendarmes peuvent visiter: car on peut frapper là-dessus; je leur défie de s'imaginer qu'il y ait du monde là dedans. L'Ancien et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Jeanneton vous les rejoindrez comme vous pourrez.

– Et qui de vous a fait cela?

– C'est un de vos nègres qui est adroit comme un singe; il a tout arrangé avec une telle dextérité, que nous étions tous à l'admirer... et tenez, voilà la lettre de voiture.

De ce moment, Vernyct ne douta plus du succès de l'entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin, il envoya Jeanneton à son auberge, car c'était chez elle qu'était établi le premier relais. Tout en promettant d'aller la rejoindre aussitôt qu'Argow serait passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l'ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval en lui donnant un baiser d'espoir, et la suivit des yeux...

Quand il l'eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra avec la plus vive allégresse l'heureuse invention du nègre.

Annette serra la main de ce serviteur zélé et admira ce stratagème impénétrable.

— Allons, ne perdons pas de temps, s'écria Vernyct, mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

— Vous êtes un ange tutélaire! lui dit Annette les larmes aux yeux.

— Non! c'est un démon qu'il faut dire!...

A ces mots, il donna une poignée de main à Argow, qu'il embrassa contre son ordinaire, en lui disant:

— Adieu!... en voilà pour jusqu'au moment du départ!... Je suis fâché de te quitter, mais n'importe! je veillerai sur la charrette; elle emporte mon plus cher trésor.

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux!... dit Annette.

Argow était passif au milieu de tous ces dangers; il embrassa Vernyct à son tour, et lui dit:

— La bonne réunion pour les amis, c'est dans le ciel! tâche que nous soyons ensemble! Adieu.

Jacques et Annette furent enfermés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier, conduisit les fugitifs vers la grande route.

Vernyct, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes:

— Je ne m'en défends pas, je pleure en le voyant partir! Voilà depuis longtemps le seul péril que nous ne courrions pas ensemble!...

— Il se sauvera! fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l'argent et ses instructions, convint d'un rendez-vous en cas de nouveaux malheurs puis, se déguisant en paysan et cachant ses

armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea à travers les bois vers l'auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyct, soit parce que sa sensibilité avait été fortement excitée, soit par un pressentiment qu'on n'est pas maître de rejeter, était en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie que son chant ne pouvait pas dissiper. Il courait à toutes jambes pour arriver plus vite à l'auberge de Jeanneton, et s'arrêtait soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnaient dans la hotte. Il aurait voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route...

Il marchait rapidement, mais comme il suivait un chemin détourné, il était physiquement impossible qu'il arrivât avant la charrette.

Après avoir déployé tant de courage, tant de force, et fait de si grands efforts pour sauver un ami, il eût été doublement déplorable pour Vernyct de perdre le fruit de tant de dévouement et de voir Argow enlevé au moment où le succès couronnait une œuvre dont la réussite avait entraîné tant de crimes.

Vernyct, secouant toutes ses terreurs, se mit à marcher d'un pas ferme et soutenu en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour; tout paraissait morne et inhabité. A ce moment, il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. En entrant dans la cour, il siffla l'air par lequel il avertissait Jeanneton de son arrivée, et ne vit personne accourir;... il s'élança brusquement dans la salle, le même silence régnait au-dedans; la cuisine de Jeanneton était vide... Se dirigeant alors vers la salle des voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe que nous avons décrite plus haut, et trouva Jeanneton évanouie.

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles du terrible lieutenant, ils ne furent que les avant-coureurs de la plus horrible colère qui l'eût jamais agité. Il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, et resta pâle et muet comme elle.

Tout à coup il détourna ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale charrette!... il ne sortit pas... tout lui disait que son ami et Annette avaient été découverts et enlevés!...

Il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu'il avait débarrassées de la hotte, et dans son désespoir il s'en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan; mais en sortant par la porte de l'auberge qui donnait sur la grande route, il heurta le corps du fidèle roulier, qu'il vit percé de balles.

L'air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif; ses mains, qui étaient pendantes, vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyct, et elle s'écria:

– Que dira-t-il!...

Le lieutenant rentra, et, posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l'eau, du vinaigre, il essaya de la faire revenir tout à fait: ses yeux errèrent quelque temps sans idées, enfin elle vit Vernyct, le reconnut, et se cachant le visage elle jeta un grand cri.

– Qu'est-il arrivé? dit-il. Jeanneton, raconte-le-moi, pour savoir s'il y a encore moyen d'y porter remède.

Jeanneton remua la tête deux fois d'une manière négative, puis, relevant Vernyct, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein et pleura.

– Hélas! dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée j'ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois, ils paraissaient être des voyageurs, et Marie me dit que depuis mon absence la maison avait toujours bien été; elle ajouta qu'il y avait un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d'aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restaient à boire, au lieu de continuer leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardait pas. Alors, en les examinant, je m'aperçus que c'étaient des gendarmes; cela me fit trembler, et je songeai que si la police avait su que ton premier relais était ici, elle avait

dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison... Alors je dis à Georges d'aller au-devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne pas s'arrêter chez moi... Comme Georges sortait, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement:

– On ne sort pas d'ici! vous êtes en surveillance!... Et il lui montra un papier.

La voiture arriva... Ils ne se doutèrent de rien; mais quand ils virent que l'homme dételait et allait mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturbablement en leur montrant des papiers dont ils parurent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire, le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avait coutume d'arrêter ici. Tout allait bien... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais... Ils étaient différents des siens, les gendarmes l'avaient remarqué, ils eurent des soupçons... ils ont fait venir le poste voisin, ils ont entouré la voiture... ils l'ont prise!... L'homme a défendu M. de Durantal si bravement qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui!... il est là mort... Ils ont emmené Argow lié sur une charrette de paysan, et madame est sur un matelas que je lui ai donné... Pauvre petite femme, elle fait peur! elle l'embrasse!... elle le console!... lui est comme un saint! quoi! cela a fait pitié aux gendarmes!... Cette pauvre Annette est là, comme si j'y étais avec toi; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu'elle traversera tout Valence sans seulement s'en apercevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que lui!... Est-ce du malheur!...

Vernyct blasphéma horriblement et s'écria:

– Vite, à cheval! à cheval!... courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l'enlèverons... Non, c'est impossible... je suis seul!... Oh! je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays! oui, je n'ai plus qu'à le

venger!... et à mourir!... O mon pauvre capitaine!... un si brave homme!... qui sautait à l'abordage calme comme une fille qui s'avance pour ouvrir le bal... mourir comme un voleur!...

Il termina cette oraison funèbre comme il l'avait commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton:

— Reste à ton auberge, j'y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir... tu me verras toujours... et je veux mourir à tes côtés!...

— Est-ce que nous pouvons mourir autrement? répondit Jeanneton.

Après l'avoir embrassée, Vernyct reprit ses habillements véritables, s'arma et s'élança vers le chemin qui conduisait à la forêt.

En ce moment, Argow et Annette arrivaient en face de leur château de Durantal: là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l'escorte et lui dit:

— Monsieur, par pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture! M. de Durantal n'a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible... Permettez que l'on aille chercher une voiture au château...

L'officier était le même qui se trouvait dans la diligence lors du premier voyage d'Annette à Valence, il condescendit à cette prière, et Annette eut la faible satisfaction de voir son mari dans sa voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence. Chaque tour de roue était pour Annette une douleur, et, sans le contact de l'être auquel elle avait donné toute sa vie, elle serait morte cent fois; mais la patience, la résignation et les discours tendres que lui adressait Jacques la maintenaient dans un état que l'on peut imaginer, mais qu'il est impossible de décrire. Elle ne pensait pas, son amour seul la guidait... tout avait disparu devant le malheur d'un époux adoré... et où la société voyait un criminel, elle voyait le plus sublime des hommes. Elle lui avait pardonné, M. de Montivers l'avait absous, elle ordonnait par ses regards à tout homme de l'imiter.

Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à Valence: la ville était calmée, grâce aux soins de l'autorité; mais quand on apprit qu'on ramenait M. de Durantal, une foule immense suivit et escorta la voiture. M. de Durantal fut incarcéré, et sur-le-champ l'autorité déploya la force la plus imposante autour de la prison.

Ce fut là que se passa la scène la plus touchante et la plus attendrissante dont les murs d'une prison aient jamais été témoins. On voulut séparer Annette d'Argow, elle ne céda qu'à la force, et on l'entraîna mourante chez madame Servigné.

— Quelle barbarie! s'écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d'un homme qu'ils mènent demain au supplice, car les délais de l'appel sont expirés!...

— Grand Dieu! cria Annette, mon cousin, faites que je le voie!... que je vive le reste de ma vie!...

Elle tomba sans connaissance sur le lit de madame Gérard, que ces événements avaient conduite au bord du tombeau.

Charles alla plaider cette cause de l'humanité devant les autorités, et il obtint qu'Annette resterait dans la prison de son mari jusqu'au matin.

Adélaïde, Charles, M. Gérard, la conduisirent à la prison et lui apprirent que M. de Montivers était arrivé à Valence... Elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur.

— Mon Dieu! dit-elle, voici longtemps que je vous abandonne! mais quel calice amer!... Mes amis, prévenez M. de Montivers qu'il sera agréable à Jacques de l'avoir près de lui jusqu'à son dernier moment...

— Courage! lui dit M. Gérard.

— Oh! répondit-elle, j'en aurai tant qu'il vivra!...

La porte de la prison se referma.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

ANNETTE frémit en voyant l'appareil de puissance déployé pour garder cet homme qui n'avait jamais songé à la fuite. Les cours, les corridors mêmes étaient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n'avait jamais vu la conséquence face à face: « Demain il mourra!... » lui apparut dans toute son horreur.

Quand on lui ouvrit la porte, Argow ne vit en elle que l'ombre d'Annette; il en fut douloureusement frappé.

Annette voulut parler, mais elle ne put proférer que ce seul mot:

– Demain!...

– Demain, reprit-il, ô ma chère âme! demain nous serons séparés pour un peu de temps!... Vis avec cette pensée que la mort est plus légère que le remords!... Va, l'enfer s'est réjoui quand il a vu que je m'efforçais d'échapper au supplice!... Il m'a tenté jusqu'au dernier moment, et, quand les complices de mes crimes m'ont délivré, l'odeur de la poudre, les cris, l'incendie, m'attiraient, m'appelaient... Un instant j'ai vécu de ma vie passée; mais je t'ai revue, ange du ciel! et maintenant la terre est pour moi trop étroite... L'amour que tu m'inspires est exempt de toute faiblesse, et je ne sais si c'est toi qui me fais aimer la vertu, ou si c'est la vertu que j'aime en toi... Reste donc en exil, ange tutélaire! reste pour achever l'expiation de mes fautes... Ta tâche n'est pas accomplie... rends mon fils vertueux... guide mon fils... et ne lui parle jamais de son père...

Une lampe accordée par faveur éclairait le cachot et répandait une lueur funèbre. C'était la dernière nuit du condamné, et quoique toute créature vivante s'écarte du meurtrier, Argow avait sur son cœur une femme qui couvrait ses mains de larmes et de baisers.

Tout à coup Annette effrayée jeta un cri perçant; en vain son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avait occasionné ce cri, elle se garda bien de lui dire la vision horrible qu'elle venait d'avoir: elle avait revu malgré elle cette ligne rouge sur le cou d'Argow, cette ligne fine comme la lame d'un couteau!...

– Annette, lui dit Argow avec calme, écoute! Oublie, je t'en supplie, le cruel moment qui s'apprête!... Songe que j'ai vu tant de fois la mort que je ne la crains pas... Sois digne de toi... grande, énergique!... et songe que je te fais ma dernière prière... Accorde-moi ce que je vais te demander... Quand je serai mort, ensevelis-moi toi-même, à la nuit, et que Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise combien je fus criminel, mais combien aussi je fus repentant... Annette! Annette!...

Elle pleurait, son courage l'abandonnait...

– Tu mourras donc?... disait-elle. Et pendant quelques instants ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur:

– Dieu! père des hommes! tu le sauveras au moins! tu l'accueilleras dans ton sein!... Ah! que nous y soyions réunis à jamais!...

En ce moment, un rayon de la lune entra par les barreaux et vint illuminer Argow et Annette qui étaient à genoux: Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé, si resplendissant, qu'elle se leva et dit:

– Ah! voilà cet époux glorieux que me réservait l'avenir!... les cieux l'appellent, et c'est moi qui l'y ai conduit... Son dernier baiser m'a donné la mort! dit Annette en fermant la porte de la prison; je ne le verrai donc plus!...

Egarée, elle courait par toutes les rues de Valence sans pouvoir trouver son chemin. La fraîcheur du matin la faisait frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin

des hommes qui travaillaient sur une place à la lueur de quelques falots.

— Je leur demanderai mon chemin, dit-elle en s'avançant vers eux avec un frisson glacial; et, les yeux hagards, elle se pencha vers l'un d'eux en lui disant:

— Mon ami, quelle heure est-il?...

— Cinq heures.

— Pouvez-vous m'indiquer mon chemin?...

— Volontiers... où allez-vous?

— Pourquoi donc ces bois, ces charpentes?

— Elle est folle!... dirent en chœur les trois hommes à voix basse.

— Vous ne voyez donc pas que c'est la guillotine que j'ai élevée?... et que ce matin...

Elle n'entendit pas l'horrible mot, car l'infortunée jeta un cri et tomba.

A ces marques de douleur, on reconnut madame de Durantal; elle était là, à deux pas de l'hôtel de Charles; deux hommes la conduisirent à la porte, l'assirent sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en disant:

— Pauvre femme!...

L'autorité avait jugé à propos d'indiquer l'exécution pour le matin, afin de ne pas laisser le temps aux amis du condamné de réunir des forces et de commettre une seconde fois des attentats aussi grands que ceux dont Valence avait été témoin la nuit du jugement. Néanmoins, malgré toutes les précautions prises pour exécuter M. de Durantal devant le moins de monde possible, la nouvelle de son arrestation et celle de son supplice matinal semblèrent voler. L'on prévit, par l'espèce d'instinct qui anime les masses, que cette sanglante tragédie du peuple aurait lieu le lendemain: on vit passer, on entendit construire l'échafaud, et de toutes parts le peuple accourut.

La place était vaste, l'échafaud se trouvait au milieu, et il était gardé par un escadron tout entier de gendarmerie. Cette place ne semblait pas assez large pour contenir les flots du peuple qui s'y pressait. On ne voyait, du haut des fenêtres, qu'une mer agitée que formaient les têtes noires



Argow

des hommes et les têtes garnies de bonnets d'une multitude de femmes. On était pressé comme pour une fête publique.

Les fenêtres étaient toutes ouvertes et garnies de spectateurs comme pour un tournoi. Si elles n'étaient pas pavoisées, il y avait, pour la commodité des gens qui regardaient, des coussins, des tapis... les fenêtres avaient même deux ou trois rangées de têtes.

Les uns riaient, les autres criaient, s'appelaient, il y avait un brouhaha comme au théâtre avant que la pièce ne commence: peu s'en fallait que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitait le plus grand intérêt, et lorsqu'on parlait de madame de Durantal, pas une âme ne restait froide à son malheur. On se racontait la manière dont Jacques avait été pris, et quelques-uns exprimaient le regret de ne pas avoir appris qu'il se fût enfui. Aussitôt qu'il paraissait quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devait passer, un murmure confus comme les sentiments qui le causaient s'élevait dans la place.

– Le voilà!... le voilà!... le voilà!... Ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d'une tempête qui cesse tout à coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et un affreux silence régna sur tous les points occupés par la foule.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette qui fouettait son cheval et par le roulement des roues sur le pavé; cette fatale charrette avait paru, et, pour l'honneur de l'humanité, toutes les âmes s'étaient réunies dans une même pensée de commisération. Argow était dans le tombereau avec M. de Montivers, et pour ceux qui ne connaissaient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. Jacques de Durantal était à ses côtés et soutenait le bon prêtre qui pleurait.

– Allons, mon vénérable ami, vous qui m'avez réconcilié avec le ciel, du courage!... Notre séparation n'a rien de cruel, si les espérances de l'homme ne sont pas vaines: je vais être heureux et je quitte une enveloppe grossière

pour ne plus garder... vous savez!... cette belle robe d'innocence... Oh! votre sermon... il est toujours là dans mon cœur.

En disant ces mots, Jacques regardait le ciel avec une expression angélique. Le char marchait entre deux haies silencieuses. En fermant les yeux, Jacques eût pu croire que la place était déserte.

Le malheur voulait que l'habitation de madame Servigné ne fût pas loin de cette place, comme on l'a vu, de manière que les cris de: « Le voilà!... le voilà!... » suivis de ce silence, parvinrent à l'oreille d'Annette.

– Ah! ils l'ont tué!... un seul coup!... s'écria-t-elle; et cette ligne rouge, la voilà...

Il fallut toute la force de Charles et de M. Gérard pour la contenir; elle les saisissait et poussait des cris inarticulés comme un être privé de raison.

– Ma fille!... ma fille!... disait madame Gérard d'une voix affaiblie... ma fille!...

– Ma fille!... répéta Annette, je n'ai plus de mère, de père! tous mes parents sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau!...

Pendant un temps que nulle des personnes qui tenaient Annette ne put déterminer, on n'entendit que des plaintes incohérentes... des pleurs... des sanglots...

Cependant le char était arrivé à l'échafaud; Argow y monta, leva les yeux au ciel, dit à M. de Montivers:

– Je vous recommande Annette... Adieu.

La foule allait s'écouler en silence lorsqu'une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.

A la chute du jour tout avait disparu, et le calme régnait seulement sur la place; car dans toute la ville on s'entretenait des derniers moments du condamné, et des sourdes menaces de vengeance qui circulaient dedans le public et dont les autorités recevaient à chaque instant l'insulte.

Toutes les mesures nécessaires furent prises afin que le dévouement insensé des complices d'Argow n'eût aucune

suite fâcheuse; mais les gens qui savaient ce qu'avait déjà fait Vernyct et qui jugeaient son caractère aigri par les événements n'étaient pas sans de vives inquiétudes. On conseilla à M. de Rabon, le chef du jury, et à M. de Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes; mais ces derniers, soit courage civil, soit confiance dans les mesures de l'administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protégés qu'ils l'étaient par leur conscience.

CHAPITRE TRENTIÈME

QUATRE heures après l'exécution, Annette vivait encore, mais l'on a vu dans quel horrible état elle se trouvait. La chambre où gisait sa mère présentait un spectacle affreux. Tout à coup, au milieu de son délire, Annette s'assit devant le lit de sa mère, suspendit ses larmes et ses cris, et tout le monde, rangé en cercle autour d'elle, attendit avec impatience ce qu'elle semblait avoir à dire: « Il m'a dit de l'ensevelir!... »

– Charles! c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place! Il vous a pardonné cette nuit, en m'embrassant, il me l'a dit d'une voix touchante!... Il est mort, la terre est satisfaite. Eh bien! moi, Charles, je t'inflige pour peine d'aller redemander son corps... je dois lui obéir... il faut que nous l'ensevelissions... à Durantal, dans l'île des peupliers!... Va, Charles, tu me rendras un peu de calme.

Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement vers elle des yeux déjà sans vie, sans expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d'une voix sépulcrale:

– Qu'est devenue mon Annette, heureuse, insouciante! espoir de ma vieillesse, ô ma fille!... il faut l'œil d'une mère pour te reconnaître.

– Ma mère!... mon fardeau est plus lourd que le vôtre... vous n'avez encore rien perdu!...

– Et l'honneur?... s'écria la mourante en se mettant sur son séant.

Annette baissa la tête et dit à voix basse:

– Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie!...

c'était une âme née pour être grande et généreuse; elle le fut trop tard!...

Madame Gérard prit les mains d'Annette, les porta sur son cœur, et lui dit:

– Ma fille, tu ne m'as jamais apporté que bonheur et consolation; Dieu nous frappe, il a ses raisons: sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble.

Elle retomba sur son oreiller en serrant la main d'Annette. M. Gérard s'approcha d'elle, et, devinant ses craintes, madame Gérard lui dit:

– Je vais très-bien, mon Gérard!... mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées.

Au bout de deux heures passées dans l'angoisse et dans le silence, Charles parut et dit à Annette:

– Le corps de mon cousin est en route pour Durantal; quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.

– Sur-le-champ! dit-elle.

Elle embrassa son père en versant un torrent de larmes, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de madame Gérard.

M. Gérard, Annette, Charles, M. et madame Bouvier, montèrent en voiture et partirent, à la chute du jour, pour Durantal.

– Hier à cette heure, il vivait!... dit Annette.

Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une effrayante altération dans les traits d'Annette, qui, n'étant plus soutenue par la présence de l'être qu'elle chérissait, avait perdu toute son énergie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvaient comme suspendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu'elle devait éprouver; on l'entendit se plaindre comme si elle était seule: elle étouffait, elle voulut soulever la glace de la voiture, et n'en eut pas la force.

Charles versait des larmes amères en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si gracieux: toutes les veines du visage étaient marquées, les cheveux d'Annette

étaient devenus durant cette journée blancs comme la neige: elle ne s'en apercevait pas; son souffle s'échappait avec peine d'entre ses lèvres bleuies; ses yeux, où toute sa vie semblait s'être réfugiée, étaient levés vers les étoiles, mais ils étaient secs et brûlants... Charles lui prit la main et la trouva glacée, alors il serra celle de M. Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard découragé qui le remplit de terreur.

A moitié chemin, Annette se mit à chanter d'une voix pure et recueillie, comme si elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l'écoutèrent en silence: son chant était grave, mais d'une mélodie extraordinaire; elle ne chantait rien qui fût connu, sa musique paraissait venir d'une improvisation. L'attendrissement les gagna tous, et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui semblait dire adieu à la terre; elle avait les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieux, donnant sur son visage, y jetait d'avance l'auréole des saints.

En mettant pied à terre et en revoyant Durantal, Annette pleura... elle prit le bras de Charles et marcha avec assez de peine dans l'avenue; elle ne se plaignait pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles craignit alors que sa cousine n'eût pas longtemps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup d'œil. Elle regarda de sang froid l'île des peupliers, où elle vit briller de la lumière; mais, avant de s'y rendre, elle voulut monter dans son appartement, et là elle embrassa avec un plaisir amer tout ce que son mari avait coutume de toucher. Ele revit la chambre nuptiale et déposa un baiser sur la couche. La chambre était restée exactement dans l'état où elle la laissa le jour de l'arrestation de son mari. Elle distribua à tous ceux qui avaient servi à Durantal de l'argent, et lorsque le secrétaire fut vide, elle y découvrit sur des papiers quelques cheveux d'Argow qu'elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens. Puis, ayant parcouru les galeries, elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête; elle s'élança dans le parc, suivie

de tous les domestiques, de Charles, de M. Gérard et d'Adélaïde.

On se mit en marche vers l'île des peupliers: les deux nègres portaient le corps de leur maître, et Annette jetait par instants un regard plein de douceur sur les formes que le linge laissait apercevoir. Elle tendait les mains comme pour toucher encore le seul être qu'elle eût aimé d'amour.

— Oh! elle est morte! se dit Charles.

Ce convoi silencieux passa à travers les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnait le cortège de sa lumière pure, et l'on n'entendait que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l'île des peupliers, l'on déposa le corps de M. de Durantal à terre; Annette s'agenouilla et récita les prières de l'église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit:

— Tous ceux qui t'ont connu, mon ami, sont là!... Je me trompe, ton plus fidèle frère n'y est pas!

— Il y est!... cria une voix sourde, et l'on vit une grande ombre s'avancer lentement. Mais, pendant que vous le pleurez, il songe à venger l'amitié!...

— Vernyct, dit-elle en l'amenant vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne lui ôtera pas cette fatale ligne rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux!

— Non!...

Et le féroce lieutenant, levant ses mains vers le ciel, ajouta:

— J'ai ma religion à moi... il sera vengé!...

A ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avaient jeté une pelletée de terre; le bruit fit retourner Annette, qui voulait prier de sa douce voix l'ami de Jacques... En ne voyant plus de vestiges de cet être qu'elle avait chéri, elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres jetèrent sur elle une autre pelletée de terre; on se précipita pour la relever, mais elle était morte!... Ses cheveux s'étaient écartés autour de sa tête, et leur blancheur, rendue brillante

par le reflet de la lune, lui donnait l'aspect d'une sainte que l'on retirait de sa tombe... il n'y avait aucun espoir.

On n'osa point la séparer de celui qu'elle tenait embrassé par un dernier effort...

Vernyct s'avança et dit:

– On m'a tué deux amis!... je veux deux victimes!... Et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il s'approcha de Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit:

– Voilà le reste de toute la fortune de Durantal; je n'en ai que faire, car j'ai pris tout ce qu'il fallait pour Jeanneton et pour récompenser mes amis!... je n'ai plus besoin de rien... Votre repentir est vrai: soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera... Adieu!... Vous entendrez parler de moi, car je vais semer l'horreur dans tout le pays, mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct!

Il s'élança dans le taillis, mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il le secoua fortement en lui disant d'une voix émue:

– Je te recommande Jeanneton! Ne crois pas, quoiqu'elle se soit donnée à moi, qu'elle soit une créature indigne d'être aimée... Pour un honnête homme, c'est une autre Annette, s'il est permis de donner ce nom à une créature vivante... Adieu!...

On ne le revit plus.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour annoncer à madame Gérard la mort d'Annette, elle ne survécut pas longtemps à cette fille chérie; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard.*

Ce ne sont pas ceux qui meurent qu'il faut plaindre!... Cette parole touchante est vraie, et M. Gérard le prouva. Par toute la douleur que le pauvre homme éprouva pour se séparer de ce bureau qu'il avait dirigé pendant trente ans, on peut juger de celle qui l'envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittait un être avec lequel il avait

cheminé presque toute sa vie. Jamais l'idée d'une infidélité ne lui était venue en tête, et il avait toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvait revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour toujours!... Il allait dans Valence sans but, sans idées (il n'en eut jamais beaucoup); mais, pour le pauvre homme, être sans guide et ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressait toujours le même sourire!... Il faisait pitié, même à ceux qui ne le connaissaient pas. Cette douleur passive, qui dure longtemps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du cœur et répand sur tous les actes de la vie une teinte d'indifférence, est tout aussi touchante que celle qui brise comme l'orage.

Il se retira à Durantal et y fit du bien sans éclat: il allait chaque jour arroser les fleurs qu'il avait plantées lui-même sur la tombe de ses amis. Enfin, il se rendait tous les jours sur celle d'Annette, par la pluie, le vent, le soleil, l'hiver, l'été et l'affreuse catastrophe qui avait mis fin à son bonheur tranquille lui semblait toujours arrivée de la veille.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef dont nous avons fait le portrait dans le premier chapitre de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près, car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné, sa belle-sœur, remplaça sa femme auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d'un jeune Français qui s'était dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce Français ne fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus à parler que de Vernyct et de Jeanneton.

Un grand mois s'était écoulé depuis l'exécution de M. de Durantal, et l'on avait cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu'un, dans les cercles de la société, venait à y penser, c'était pour dire:

— Eh bien, ces menaces qui ont tant effrayé les magistrats et les niais tardent bien à se réaliser! et cet homme qui a dirigé l'attaque de la prison, que devient-il?

— On n'en sait rien, répondait-on; il paraît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

— Il est loin... disait un autre; quand on a hérité de la fortune de M. de Durantal, on a bien plus envie d'en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

— Ma foi! à la place de M. de Ruysan, je demanderais mon changement... Cet intendant de M. de Durantal a annoncé par ses actes un grand caractère...

Cependant, au bout d'un mois, la curiosité s'était amortie: le procès sur l'évasion de M. de Durantal n'avait pas eu lieu, parce que l'on n'avait pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n'indiquait à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se relâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l'ami du criminel avait en quelque sorte désignés, et l'on s'endormit sur cette haine sourde.

Le nouveau préfet de Valence donnait un bal, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville y assistait: M. de Ruysan et M. de Rabon y étaient, et s'en allèrent vers les onze heures... A minuit, au milieu d'une contredanse, on entendit des cris affreux, des hurlements, et l'horrible bruit d'une multitude de trompettes qui par leurs sons semblaient convoquer toute la ville... On se porta en foule aux fenêtres, et l'on aperçut une vive lumière qui venait de la place sur laquelle avait eu lieu l'exécution d'Argow.

Sur-le-champ tout le monde s'y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l'on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s'éveillent. Quel affreux spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés!...

Quarante à cinquante cavaliers armés, masqués et couverts de grands manteaux noirs, parcouraient la place en suivant M. de Rabon et M. de Ruysan, que deux hommes traînaient impitoyablement. Chaque cavalier avait une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents,

leur sabre d'une main et leur torche de l'autre, ils parcouraient la place avec des hurlements effroyables et en décrivant un cercle. Ce que l'on raconte des cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l'horrible joie des égorgeurs de la Saint-Barthélemy ou des féroces septembriseurs, rien ne pourrait donner l'idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru voulait faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portaient vers l'endroit où les spectateurs faisaient mine de se révolter, et ils montraient sur-le-champ une forêt de carabines.

— Aux armes! aux armes!... criait-on de toutes parts... Les uns couraient aux casernes, les autres aux postes voisins, et pour la seconde fois Valence était, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques. Dans le lointain l'on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accourait au grand galop et celui des tambours de la troupe de ligne qui venait au pas redoublé.

Alors le grand fantôme noir qui traînait M. de Ruysan s'arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenait M. de Rabon en fit autant. Il y eut un cri d'horreur parmi la foule; mais les cavaliers ne firent qu'un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitants.

On voyait avec surprise des femmes en robe de bal et toute l'assemblée du préfet mêlée aux habitants. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et chacun, une lumière à la main, regardait immobile cette affreuse scène qu'éclairait la lueur des torches.

Sur un échafaud improvisé au moyen de deux charrettes recouvertes des planches dont on les avait chargées pour les introduire dans la ville, M. de Ruysan et M. de Rabon se tenaient agenouillés et les mains liées; les deux nègres, armés chacun d'une hache, étaient debout auprès d'eux, et Vernyct présidait à l'exécution de son infernale vengeance.

Les deux têtes tombèrent en même temps.

— A la même place! cria le lieutenant.

A ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes arrivèrent, mais le lieutenant et Milo étaient remontés à cheval; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout portant, leurs carabines, dissipèrent l'escadron, et disparurent avec une telle vélocité qu'il fut impossible de les poursuivre...

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l'autorité résolut de détruire ces brigands à quelque prix que ce fût.

CONCLUSION

VERNYCT et ses quarante camarades n'ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivait se retirèrent dans les bois, mais l'autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d'infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui fut obligé de combattre Vernyct et sa bande comme une troupe régulière. Pour Vernyct, aussitôt qu'il eut connaissance de la guerre qui lui était déclarée, il se mit en campagne et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tombait à l'improviste sur les postes des troupes et les détruisait; il arrêtait sur les routes, même en plein jour, et se livrait à toutes les cruautés que lui dictaient et son désir de vengeance et son naturel sauvage que les événements avaient aigri. Cependant, d'après les diverses aventures rapportées et dont on tenait registre à Valence, on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisaient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s'exerçait que sur ceux qui faisaient partie de la classe la plus élevée de la société: ainsi il était impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenaient à l'administration; il était cruel pour les gendarmes et les moindres individus attachés à la police; souvent il ordonnait de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentait de retenir les officiers comme otages, quelquefois il donnait de l'argent à ceux qui en manquaient, et il payait tout ce qu'il prenait.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il était difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et ses gens. Sa résistance fut si longue et son adresse était telle que l'on se vit obligé de lui faire des propositions qu'il n'accepta jamais.

Enfin, lorsqu'un de ses gens était blessé, qu'il devenait impossible de le transporter et qu'il était menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, il y avait ordre de l'achever, car Vernyct et ses gens craignaient par-dessus tout l'échafaud sur lequel Argow avait péri, et l'on a vu que l'impitoyable corsaire tenait à la stricte exécution de cette consigne. Lorsque le hasard voulait qu'un brigand tombât entre les mains des assaillants, Vernyct annonçait aussitôt l'intention de mettre à mort tous les prisonniers, et alors l'on échangeait le brigand contre un certain nombre d'officiers.

Cette lutte dura pendant un certain temps; mais, quelque habile que fût le lieutenant, il perdait souvent du monde, et il ne cherchait pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets fussent présentés à lui; de sorte qu'au bout de trois mois il se vit réduit à une douzaine d'hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Après la mort d'Annette et de son mari, Jeanneton s'était retirée à son auberge, et l'administration, instruite de la liaison qui existait entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n'avait point inquiété Jeanneton, et semblait fermer les yeux sur l'espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence était assez facile à interpréter, et Vernyct avait assez de ruse pour savoir qu'on ne lui laissait Jeanneton que comme un piège auquel on prétendait le prendre.

Néanmoins le rusé lieutenant n'en vint pas moins chez Jeanneton: c'était chez elle qu'il prenait ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu'il se trouvait dans ses parages. L'amour actif de sa maîtresse, les déguisements qu'il savait prendre, sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant longtemps des dangers qu'il courait. Quelquefois l'on séduisit les espions qui rôdaient dans l'auberge; souvent

Vernyct se maintint par la force, mais le danger croissait, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avait fait donner par ses douze hommes une alarme à tous les postes qui entouraient l'auberge, et, ayant éloigné tous ses ennemis par cette ruse qui lui était familière, il arriva à l'auberge où Jeanneton l'attendait avec impatience, car il y avait environ huit jours qu'ils ne s'étaient vus, et il l'avait fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même amour que le lecteur connaît, préparait elle-même le souper de Vernyct: un feu brillant illuminait l'auberge, chacun de ses gens était aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de feu et les cris qui emmenèrent assez loin les surveillants et les troupes. Il était neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l'auberge attendait le maître de Jeanneton, et comme cette dernière fermait la trappe qui se trouvait au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description, le cri rauque par lequel Vernyct s'annonçait ordinairement se fit entendre, elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle était montée, et courut au-devant du lieutenant.

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l'emmena à cette table et devant ce foyer préparés pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

– D'où viens-tu?... pourquoi as-tu été si longtemps absent? etc...

Et, sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours prouvant la nécessité de quitter un pays sur lequel il avait assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisait toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarda fixement et lui dit:

– Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort? que la vie m'est odieuse sans l'ami qu'ils m'ont enlevé?

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu'elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues.

— Jeanneton n'est donc rien pour toi?... dit-elle à voix basse.

Vernyct alors la prit sur ses genoux, et, sans lui répondre, embrassa les joues de Jeanneton partout où les pleurs avaient coulé.

— Est-ce qu'un moment pareil ne vaut pas toute une vie?... lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l'embrassa et lui dit:

— J'oubliais que du jour où je t'ai aimé j'ai perdu la raison... Je dois partager toutes tes pensées: ainsi tes sentiments sont les miens...

Elle le regarda, et alors elle s'empressa de le débarrasser de son tromblon et de son sac, puis elle l'entraîna à table; mais cette petite scène l'avait tellement émue que sa gaieté semblait éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route sans que personne y fît attention: c'était un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup d'œil, et, reconnaissant Vernyct, il s'empressa d'aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d'attendrissement qui les avait si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtrait et riait lorsque tout à coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l'abandonnèrent. Vernyct riait de son effroi, quand le domestique de l'auberge entra et leur dit à voix basse:

— Ils viennent!... ils sont là!...

Jeanneton, frappée, répéta:

— Ils viennent!...

— Il y a des gendarmes!... et un bataillon entier de soldats!...

— Des soldats!... répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagème du lieutenant avait été réitéré tant de fois, qu'à cette dernière il n'avait pas complètement réussi: les chefs des postes s'étaient contentés d'envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la plus grande partie de leurs gens, que, sur l'avis du gendarme, ils venaient de mettre en marche sans faire de bruit.

— Jeanneton! s'écria Vernyct...

Et l'infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive à laquelle il l'avait habituée.

— Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous!...

Les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et, pendant qu'ils dressaient l'échelle, Vernyct prenait son arme terrible et examinait si les amorces, les charges, la poudre, étaient en état.

Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l'auberge au moment où le bataillon entrait. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l'autre côté de la grande route et la remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu'elle acquit de la mort de celui qu'elle aimait la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre: ses yeux étaient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvait Vernyct.

Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenait son tromblon appuyé contre le plancher, cachait cette arme terrible sous un peu de paille, et son œil parcourait la salle avec curiosité.

Cette salle était pleine de soldats; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne se trouvait pas, tous les yeux se portèrent sur l'échelle; alors quand on aperçut Vernyct, il s'éleva un cri terrible:

— En avant! s'écria le capitaine, qui grimpa le premier sur l'échelle.

Sur-le-champ toute la troupe se groupa au bas de l'échelle, et quand elle fut couverte de soldats, le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et avant qu'un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l'eût couché en joue, l'échelle et la salle furent balayées, chaque

soldat était couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent.

Vernyct avança la tête hors de la trappe; mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la rechargea et se mit dans la même position.

Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint conseil pour savoir quel parti prendre: Vernyct, assez fin pour ne pas ignorer que l'on ne reviendrait pas une troisième fois à l'assaut, débarrassa le plancher des morts qui l'encombraient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultaient, il hésita s'il ne se mêlerait pas parmi les morts en prenant l'habit de quelque soldat, lorsque tout à coup il vit qu'on lui ôtait tout moyen de salut, car on formait un cercle de troupes autour de la maison, et il vit allumer des torches.

En effet, on avait résolu d'incendier l'auberge et de l'entourer de manière à ce que Vernyct fût sur-le-champ fusillé s'il faisait mine de vouloir se sauver.

Jeanneton criait comme une folle et injuriait les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l'adresse de Vernyct.

Les troupes disposées autour de l'auberge présentèrent à l'œil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats jetèrent sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu'à chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manœuvre, faisaient resserrer le cercle.

Jeanneton cessa ses cris à l'aspect des flammes, qui ne tardèrent pas à s'élever de sa maison, qui, au bout d'une demi-heure, brûla tout entière. A chaque fois que les flammes de l'incendie tombaient, agitées par le vent ou par des poutres qui semblaient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusillait cette maison, en dirigeant les balles sur l'endroit où la flamme semblait indiquer la présence du lieutenant.

A minuit les flammes n'avaient plus trouvé d'aliments, tout était consumé, et à la lueur des torches et de l'incendie,

dont il s'échappait encore quelques légères flammes, les soldats étaient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistait encore, et à chaque fois que quelque chose remuait, les soldats, toujours épouvantés par Vernyct, tiraient précipitamment.

Ils venaient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s'était approché, lorsque tout à coup, du sein de cette cendre noire, s'élève avec la rapidité de l'éclair un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnaissent le lieutenant à ses vêtements de cuir, à ses formes sèches et maigres!... La stupeur s'empare de tout le monde... Vernyct, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s'élance vers Jeanneton, qui s'élance elle-même vers lui. A ce spectacle, tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Le lieutenant s'était réfugié dans la cave de l'auberge dont la voûte l'avait préservé de l'incendie: mais ne pouvant supporter plus longtemps le défaut d'air et la chaleur, il avait préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis dans leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE » ET AUTRES ŒUVRES DE BALZAC

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève

Imprimé en Suisse